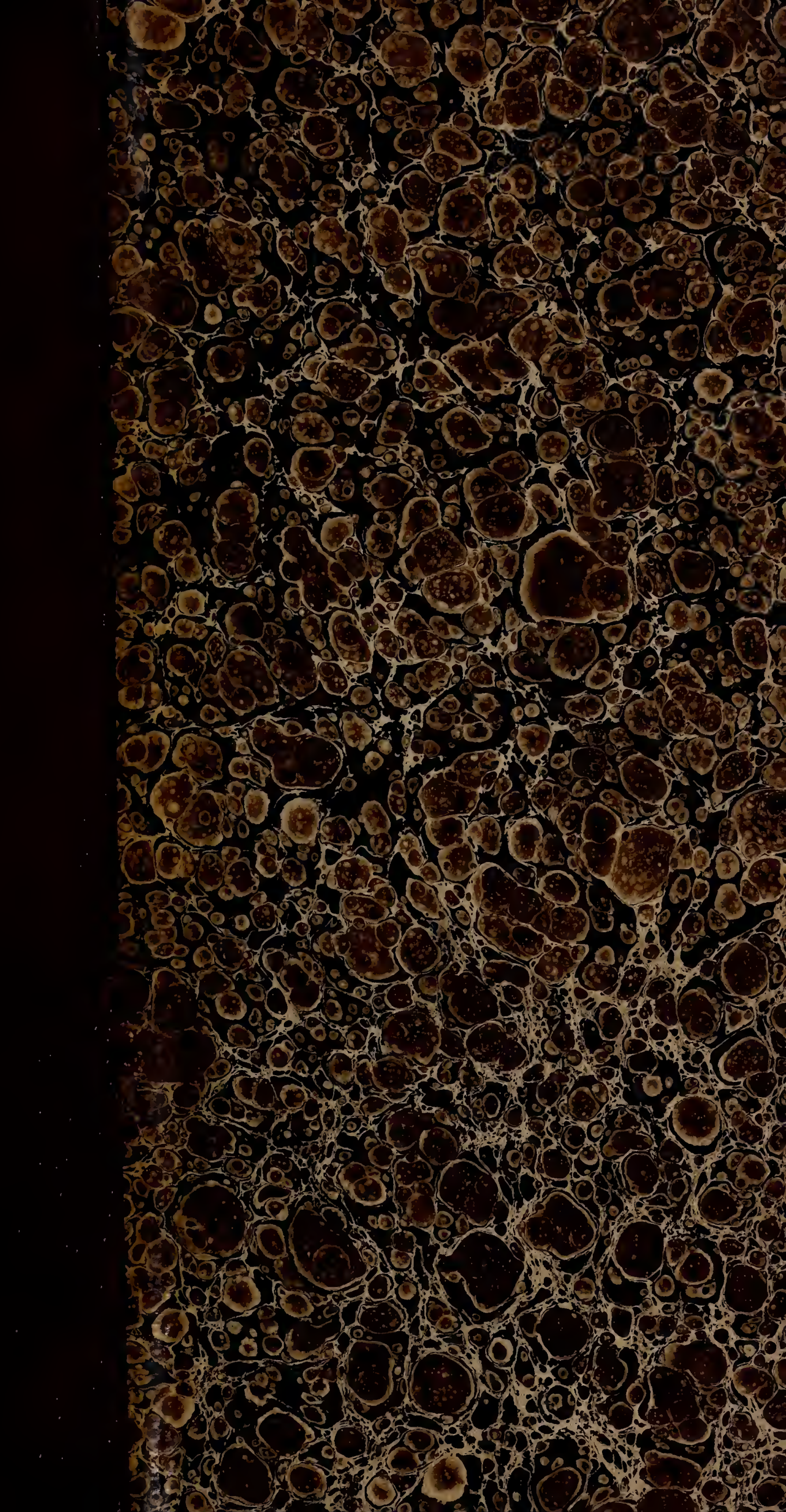




JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

De l'imprimerie de J. Smith, rue Montmorency, nº 16.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

CINQUIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1830.

INTRODUCTION.

Il y a déjà quelque temps que nous sentions, avec plusieurs de nos abonnés, la nécessité de rendre nos publications plus fréquentes. Mais la tâche que nous nous étions imposée de faire, en abrégé, l'histoire des Missions modernes depuis leur origine, ne nous permettait pas de satisfaire encore à un vœu devenu presque général. Car, ayant à revenir sur ce qui a été fait depuis près d'un siècle et demi dans le champ de l'évangélisation des peuples, et devant en même temps tenir nos lecteurs au courant de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde missionnaire, nous avions besoin, pour mettre ce plan à exécution, d'une manière tant soit peu complète, de nous donner du large, en publiant des cahiers d'une certaine étendue. Maintenant, qu'avec la quatrième année de ce Journal nous avons terminé la revue de toutes les Missions évangéliques qui florissent présentement sur la face du globe, nous pouvons, sans risquer de nuire à l'intérêt des nouvelles que nous avons à communiquer, faire paraître des livraisons moins considérables et à des intervalles plus rapprochés. C'est ce qui nous a fait prendre la résolution de changer, avec la présente année, la forme de ce Journal trimestriel, et de le publier, désormais, tous les mois, par livraison de deux feuilles, comme nous l'avons annoncé à MM. les abonnés dans le dernier numéro de l'année 1829. Quant au prix de l'abonnement il demeure le même que par le passé.

Ce changement, qui répond si bien à l'intérêt toujours croissant qui se manifeste dans notre patrie pour la cause des Missions, procurera à notre Société un autre avantage très-précieux dans la nouvelle position où elle se trouve, celui de pouvoir communiquer aux Sociétés auxiliaires et aux amis de notre institution

en général, des extraits du journal et de la correspondance des missionnaires français en Afrique, à mesure, pour ainsi dire, que le Comité les recevra; ce qui n'aurait point eu lieu, si le journal avait continué à ne paraître que tous les trois mois.

Nous n'avons du reste pas de raisons d'adopter, pour la rédaction même du journal, un autre plan que celui que nous avons suivi jusqu'àprésent. Sans nous astreindre à un ordre rigoureux, d'après lequel nous n'achèverions qu'au bout de quatre années, la revue de toutes les stations missionnaires, nous chercherons toujours à remplir nos feuilles des nouvelles du règne de Dieu, les plus récentes à la fois et les plus intéressantes, nous rappelant que c'est moins une histoire qu'un journal que nous écrivons, et que ce qu'on nous demande, avant tout, ce sont des faits récens et propres à nourrir le zèle des amis des Missions. Quant aux faits moins saillans (car nous ne prétendons pas publier un journal incomplet), nous les présenterons en résumé et sous la forme de tableaux.

Nous prions nos frères en Christ, qui ont trouvé quelque édification dans la lecture de ce Journal, de chercher à le répandre autour d'eux et de s'intéresser à lui gagner de nouveaux abonnés. Nous faisons cette demande avec d'autant plus de confiance, que nos lecteurs savent que le but unique qu'ait en vue le Comité, dans cette publication, est de faire naître et d'entretenir, par son moyen, le zèle pour la propagation de l'Evangile parmi les idolâtres. Si le Journal devait un jour rapporter quelque profit matériel (ce qui n'a point eu lieu jusqu'ici), il n'est pas nécessaire de dire que ce profit serait tout entier consacré à l'avancement de l'œuvre des Missions évangéliques.

Daigne le Seigneur bénir nos faibles efforts et les faire tourner à sa gloire et à l'édification de son Eglise!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Mission chez les Tamboukis (1).

Les dernières nouvelles reçues de ce pays, sont du mois de mai 1829. La paix qui vient d'être rétablie entre les Caffres et les Tamboukis, grâce à l'intervention du gouvernement de la colonie, a été très-favorable à la Mission. A la fin de la guerre, une famille de Tamboukis, composée de onze personnes, a demandé aux missionnaires la permission de se fixer auprès d'eux; trois autres familles sont sur le point de suivre l'exemple de la première, et il ne se passe pas de jour que les missionnaires ne reçoivent la visite de quelque nouvel hôte qui vient leur demander des conseils. Il paraît que les jardins qu'ils ont établis le long des bords de la rivière Klipplaat, attirent particulièrement l'attention des Caffres, et que ceux-ci commencent à concevoir que l'on peut subsister sans nourrir autant de bétail qu'ils le font pour la plupart, et sans mener une vie aussi errante que la leur.

Le 5 mai 1829, le frère Lemmertz, l'un des missionnaires, écrivait : « La semaine de la Passion a été pour nous une saison de grâce et de bénédiction. Les larmes de nos Hottentots et de quelques femmes Tamboukis, nous ont prouvé que la Parole de la Croix n'a pas été prêchée en vain. Les Tamboukis ont fréquenté régulièrement nos assemblées religieuses. Une femme appartenant à une famille de Fetchanas, nous a particulièrement réjouis. Elle nous a avoué que la fête de la Passion avait fait une profonde impression sur elle, et que tout son désir était que le Seigneur ouvrît toujours davantage son cœur. Il y a aussi une femme de la tribu des Mantaëtis, qui nous paraît être douée de beaucoup de sensibilité. Bowana (chef des Tamboukis) s'est fixé très-près de notre établisse-

---

(1) Voy. 3e année, p. 246.

ment, et ses femmes nous ont suppliés de faire tous nos efforts auprès de lui pour l'engager à ne pas s'éloigner. Il y a quelques jours qu'il a assisté, avec sa nombreuse famille, et beaucoup de Tamboukis du voisinage, au baptême d'une jeune fille hottentote. Nous prions le Seigneur de conserver notre cher Daniel Caffre (l'interprète des missionnaires), dans la disposition d'âme où il se trouve, car il rend témoignage à l'Evangile avec beaucoup de chaleur; ses larmes attestent qu'il sent profondément tout ce qu'il dit. Quel beau spectacle que celui d'une assemblée d'Hottentots, de Caffres, de Tamboukis, de Mantaétis et de Fetchanas, évangélisés par un jeune Caffre ! — Le gouvernement de la colonie continue à s'interposer, comme pacificateur, entre les différentes tribus qui vivent hors de la colonie, et à protéger les missionnaires. Déjà ses efforts ont eu d'heureux succès; ce qui nous donne de la confiance et du courage pour poursuivre notre Œuvre. »

Le missionnaire Lemmertz termine en disant : «Nous vivons en paix, et dans la joyeuse espérance que le Seigneur conduira auprès de nous un nombre toujours plus grand de Tamboukis : les expériences que nous avons faites jusqu'ici nous permettent de croire que notre travail ne demeurera pas sans fruit. »

CHINE.

Départ de deux missionnaires américains pour ce pays.

Depuis l'année 1807 le docteur Morrison travaille seul à la conversion de l'immense population de la Chine. Les amis des Missions apprendront donc avec joie que deux nouveaux ouvriers viennent de partir des Etats-Unis pour aller le secourir dans ses laborieux travaux ; ce sont le révérend David Abeel et le révérend Elie Bridgemann, envoyés par la Société américaine pour les marins. Ils se sont embarqués, au mois d'octobre dernier, sur le vaisseau *le Romain*, capitaine Lavender. Ils ont ordre de commencer leurs travaux par prêcher l'Evangile aux matelots anglais et américains du port de Canton, et aux Chinois des faubourgs de cette ville, puis d'étendre leur

ministère à toute la population, et de seconder ainsi la Mission du célèbre Morrison.

Un nombre considérable d'amis chrétiens les ont accompagnés à bord du vaisseau, et ont prié avec eux pour le succès d'une entreprise qui s'ouvre sous les plus heureux auspices.

ARCHIPEL INDIEN.

ÎLE BORNÉO.

M. Medhurst, missionnaire à Batavia, dans l'île de Java, annonce, dans une lettre en date du 24 janvier 1829, qu'il a fait un voyage à l'île de Bornéo, dont la population se compose de 20,000 Malais, de 5,000 Buggineses et de 2,000 Chinois.

Il fait mention d'une tribu sauvage de cette île qui a particulièrement attiré son attention ; ce sont les Dayaks.

Ces barbares vivent complètement nus et s'adonnent avec la plus grande insensibilité, à de révoltantes cruautés qui, loin d'être blâmées, sont en honneur chez eux. Ils ont la coutume de couper les têtes de leurs ennemis et de les garder comme des trophées de leur valeur. Un jeune homme, chez eux, ne saurait décemment se marier sans produire un ou deux de ces trophées, et l'on ne considère pas qu'une maison soit bien meublée quand on n'y voit pas suspendues un certain nombre de têtes d'ennemis. Ils se font aussi des ornemens de dents d'hommes qu'ils mettent autour de leur cou en guise de colliers, et la poignée de leurs épées est garnie de cheveux ayant appartenu à leurs ennemis.

M. Medhurst ajoute que les Dayaks sont fatigués de cette vie sauvage et barbare, et qu'ils ont plus d'une fois prié le gouverneur de l'île, de leur envoyer quelqu'un pour leur enseigner une meilleure religion. Il y a plus de 300,000 de ces Dayaks dans la seule résidence de Pontianak.

Chrétiens, prenez pitié de ces pauvres païens qui vous crient, comme jadis le Macédonien à saint Paul : « Venez et secourez-nous. » (Actes, XVI, 9.)

ILES SANDWICH.

L'histoire de l'origine et des progrès de l'intéressante Mission aux îles Sandwich, se trouve dans la troisième année de notre Journal, page 103 et suivantes. La nouvelle communiquée dans l'article précité comprenait sept années, depuis 1820 à 1826. Aujourd'hui nous nous voyons en état, grâce à un rapport publié récemment par la Société des Missions américaines, de donner un aperçu complet de l'état actuel de la Mission jusqu'au commencement de 1829.

ILE WOAHOU.

Station de Honoruru, fondée en 1820.

Il y a actuellement dans cette station, la plus ancienne de toutes, cinq missionnaires mariés, sans compter quatre aides indigènes, et une demoiselle chrétienne.

L'empressement que les naturels de cette île mettent à entendre la prédication de l'Evangile et à fréquenter les écoles est peut-être moins grand que celui qu'ils manifestent dans les îles environnantes; mais il n'est pas douteux qu'il ne faille attribuer la lenteur de leurs progrès à la mauvaise influence des étrangers, qui sont toujours nombreux sur cette côte; toutefois on peut dire que, comparés aux habitans d'autres groupes d'îles de l'Océan-Pacifique, les indigènes de Woahou ne sont point en arrière, ni pour la connaissance du christianisme, ni pour la civilisation.

En preuve des progrès qu'ils ont fait dans la civilisation, le Comité cite, dans son Rapport, le cas d'un homicide, dont la cause a été examinée et jugée par un jury composé de douze personnes, et nommé par le chef Kaahumanu.

Le résumé des travaux de l'imprimerie des missionnaires à Honoruru est vraiment étonnant. En neuf mois (depuis janvier jusqu'en septembre 1818) il est sorti de leurs presses 51,900 exemplaires tant d'un livre de cantiques, que de Traités et de portions de la sainte Ecriture, formant un total de 2,417,900 pages. Ils impriment, chaque année, environ six cents

rames de papier, soit 32,000 volumes de 500 pages, ou 800,000 Traités de huit pages. La Société biblique américaine a fait imprimer, pour le compte de la Société des Missions, 15,000 exemplaires de l'Evangile selon saint Matthieu. La Société des Missions s'est chargée elle-même de l'impression de l'Evangile selon saint Marc et selon saint Jean. Saint Luc est sous presse; les missionnaires s'occupent activement de la traduction des Actes des Apôtres, des Epîtres, et de quelques parties de la Genèse et des Psaumes.

Le Comité ajoute que, dès qu'un nouveau Traité paraît, les indigènes se le procurent avec le plus grand empressement, et qu'ils le lisent avec autant d'intelligence et d'attention que pourrait le faire la masse du peuple dans des contrées civilisées depuis long-temps. Les fruits qui résultent de ces lectures sont en général la conviction que les saintes Ecritures renferment la Parole de Dieu, le désir d'être délivré de la peine et des terribles conséquences du péché, la paix et la joie qui naissent de la foi, et l'espérance du salut éternel que Jésus-Christ a mérité, par sa mort, aux pécheurs repentans.

ILE MOWI (ou MAUI).

Station de Lahaina, fondée en 1823.

Les missionnaires de cette station, qui sont au nombre de trois, ont visité, dans l'été de 1828, toutes les parties de l'île de Mowi et les îles aux environs, Ranai, Morokai et Kahulawe. Dans ces quatre îles ils ont compté 225 écoles, à l'examen desquelles se sont trouvés 5,039 écoliers, 5,204 écolières; total, 10,243 élèves.

Dans ce nombre il y avait 6,000 écoliers qui étaient en état de lire, et 1,000 qui savaient écrire; 2,713 écoliers étaient absens à l'époque de l'examen de ces diverses écoles; de sorte que le nombre des personnes inscrites sur le catalogue s'élève à 12,956, sur une population de 37,000 âmes.

Mais, depuis cette époque, les missionnaires de Mowi ont fait à la Société une nouvelle demande de 5,000 exemplaires

d'un livre élémentaire pour leurs écoles, et ils estiment qu'à l'heure qu'il est, il y a plutôt plus que moins de 18,000 écoliers qui sont sous leur direction.

Il est à peine besoin d'ajouter que, dans ce nombre prodigieux de personnes qui fréquentent les écoles, se trouvent non seulement des adultes de l'âge de quinze à vingt-cinq ans, mais encore des pères et mères de famille, et même des vieillards.

Trouverait-on facilement en Europe ou ailleurs une ville, un village ou même un district quelconque dont une moitié de la population fréquente les écoles ? Cependant nous savons qu'en France il est des départemens où il n'y a pas deux tiers, et d'autres où il y a à peine une moitié de la population qui sache lire et écrire. D'après un tableau publié au mois d'octobre par la Société de Paris pour l'instruction élémentaire, il paraît que, sur 283,822 jeunes gens inscrits dans les divers départemens de la France sur les tableaux de recensemens, 157,510 ne savent ni lire ni écrire ; encore faut-il ajouter que, parmi les 126,312 individus qui forment la classe instruite, se trouvent compris 13,794 jeunes gens qui ne savent que lire, et 11,731 dont l'instruction n'a pu être constatée ; reste donc pour ceux qui savent lire et écrire 100,787 individus : il résulte de là que, sur cinq, trois sont dans la plus complète ignorance.

Un fait digne de remarque, c'est que l'une des quatre îles dont nous venons de faire mention, Morokai, n'a été évangélisée que par des prédicateurs indigènes, sans qu'elle ait jamais pu jouir du ministère des missionnaires. Cependant MM. Andrews et Green, qui l'ont visitée, y ont trouvé 1,030 écoliers, qui presque tous savent lire. Sa population totale ne s'élève pas à plus de 5,000 habitans. L'influence de l'Evangile se fait sentir dans l'île toute entière, qui nous présente le phénomène étonnant d'une contrée païenne sortant des ténèbres de l'idolâtrie par le ministère de prédicateurs indigènes, qui, il y a huit ans, étaient eux-mêmes de grossiers païens.

Au mois d'avril 1829, il y avait dans la station de Lahaina 1,000 individus qui fréquentaient les réunions de prières particulières, et qui paraissaient chercher sincèrement le salut de

leur âme. Parmi eux se trouvent plusieurs personnes réellement converties, qui mènent une vie pieuse.

Avant l'arrivée des missionnaires aux îles Sandwich, les indigènes se livraient au plus affreux libertinage; la polygamie régnait parmi eux avec tous les vices qui en sont la conséquence. On jugera du changement moral qui s'est opéré en eux à cet égard par ce fait, que le missionnaire Richard a baptisé, dans la seule station de Lahaina, 751 couples, depuis 1823 jusqu'au mois d'avril 1828. Le vœu du mariage est parfaitement bien compris et observé par les indigènes, et l'on n'a encore découvert que deux cas où il a été violé, ce qui doit paraître bien peu de chose à ceux qui ont quelque connaissance de la dissolution dans laquelle vivaient les Sandwichois dans leur état de nature.—Des lois très-sévères ont aussi été portées contre l'usage des liqueurs fortes; les naturels s'y soumettent sans murmure; et pour prouver qu'elles sont généralement observées, le Rapport du Comité des Missions américaines cite l'exemple d'un individu qui a été condamné à une très-forte amende pour avoir vendu une bouteille de rum.

Hoopiri, le fidèle et consciencieux gouverneur de Mowi, était dangereusement malade à l'époque des dernières nouvelles reçues de ce pays. Sa mort serait une grande épreuve pour la Mission. Sa fille, jeune princesse de quinze ans, professe l'Evangile, et montre un grand intérêt pour le bien de ses compatriotes, et en particulier pour le salut des jeunes filles de son âge.

LE DE OWYHÉE.

Station de Kairua.

Deux missionnaires travaillent dans cette station. L'un d'eux, M. Bishop, vient de perdre son épouse; mais ce douloureux événement a été, dans la main du Seigneur, le moyen d'un grand réveil parmi les naturels du pays. Depuis cette époque, la maison du missionnaire a été assaillie, du matin jusqu'au soir, par des indigènes qui venaient lui adresser des

questions sérieuses sur le salut de leur âme. Au mois d'avril 1828, le nombre des personnes réveillées s'élevait à deux cents; dès-lors on sait qu'il s'est accru. Les indigènes convertis persévèrent dans la voie du Seigneur; et dans la sincérité de leur cœur, ils font aux missionnaires des révélations qui prouvent à ceux-ci dans quel abîme de misères ces malheureux étaient plongés avant leur régénération. La plupart d'entre eux s'abandonnaient sans scrupule à l'ivrognerie, au mensonge, au vol, au meurtre, à l'adultère; mais depuis qu'ils ont été lavés de leurs péchés dans le sang de Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit a purifié leurs cœurs, ils ont revêtu la douceur et l'esprit de paix, ils sont devenus sobres et chastes, ils s'aiment fraternellement et se témoignent de la confiance les uns aux autres.

Station de Waiakéa.

L'édifice destiné au culte, et qui pouvait contenir mille personnes, étant devenu trop petit, il a fallu en construire un autre capable de recevoir les indigènes qui affluent de plus en plus pour assister au service divin. Depuis l'arrivée des vingt nouveaux missionnaires qui ont débarqué à Honoruru, le 29 mars 1828 (1), un réveil religieux considérable s'est manifesté parmi les indigènes, à la grande joie de leurs instituteurs. Dans l'espace de six mois seulement, le nombre des écoliers s'est accru de mille.

Résultats généraux.

Un peuple sauvage qui, il y a quelques années, ne connaissait pas une lettre de l'alphabet, lit aujourd'hui la Parole de vie.—45,000 personnes, sur une population qui ne s'élève probablement pas à 180,000 âmes, fréquentent les écoles.—Dans six stations missionnaires, des auditoires nombreux remplissent les temples, et reçoivent avec empressement la prédication de l'Evangile.—Le jour du dimanche est généralement

(1) Voyez 3e année, page 315.

observé dans toutes les îles où se trouvent des missionnaires. Un gouvernement juste et éclairé a succédé à un gouvernement arbitraire et tyrannique.—L'accent de la prière et les louanges de Dieu s'élèvent vers le trône de la grâce du fond des cœurs de pauvres sauvages, nagüère étrangers à toute émotion spirituelle et sainte.—Leurs chefs, reconnaissant l'influence régénératrice de l'Evangile, se consacrent publiquement au service de l'Eternel et leur recommandent leurs âmes, comme à leur Créateur, leur Rédempteur et leur Consolateur.—Des Eglises chrétiennes enfin fleurissent là où vivaient, il y a peu d'années, les esclaves des passions les plus brutales.....

Et il n'a fallu que neuf années pour accomplir cette œuvre!

Qui dira que ce n'est pas ici une chose merveilleuse faite par le grand Dieu des cieux!

Au reste, nous ne sommes pas les seuls qui soyons frappés des changemens étonnans que l'Evangile opère dans les îles de l'Océan-Pacifique. Des hommes qui, par la nature de leur carrière et de leur position sociale, semblent voués à des intérêts d'un ordre purement politique, deviennent attentifs aux travaux de nos missionnaires, et savent apprécier les fruits de leur zèle et de leur dévouement. Un discours très-remarquable par son contenu autant que par son éloquence, a été prononcé, le 11 décembre 1829, par M. le baron Hyde de Neuville, ci-devant ministre de la marine, dans la séance générale de la Société de Géographie de Paris. Nous en extrayons un passage qui nous paraît être une belle conclusion de l'exposé que nous venons de faire de l'état actuel du christianisme dans la Polynésie, et particulièrement dans les îles Sandwich.

Après avoir caractérisé les découvertes de notre époque par le principe de philanthropie qui les fait entreprendre, et les avoir opposées sous ce rapport aux progrès de la science dans d'autres siècles, où l'ambition et la soif de l'or étaient souvent les mobiles qui poussaient l'esprit humain à explorer les contrées inconnues de notre globe, l'orateur continue :

« Ce n'est pas non plus le besoin d'amasser des richesses qui vient de faire surgir à la civilisation cette vaste partie du globe que nous connaissions à peine avant les découvertes de l'illustre et infortuné capitaine Cook.

» Je veux parler, messieurs, de la Polynésie : quel prodigieux événement que cette révolution morale opérée comme par enchantement dans ces archipels qui gémissaient encore, il y a dix années, sous le joug sanglant de la plus absurde idolâtrie. Quoi ! tout à coup les sacrifices humains cessent, les prêtres du mensonge se dispersent, les autels des faux dieux tombent, et à la loi tyrannique et cruelle de Tabou succède la loi si douce et si bienfaisante de Jésus-Christ?

» Quelle gloire pour le christianisme ! Mais là ne s'arrête pas son triomphe : en brisant les idoles de la Polynésie, il apprend à ses habitans à cultiver les arts; il leur inspire le besoin de l'ordre et de l'amour du travail. A l'arbitraire du despotisme il fait succéder un gouvernement dont l'action devient chaque jour plus régulière; enfin, à côté de ces nouveaux temples où des hommes à demi-sauvages viennent adorer le Dieu vivant, s'élèvent des écoles publiques où des enfans abandonnés jusqu'alors à la plus grossière ignorance, reçoivent cette éducation première sans laquelle les nations n'ont jamais qu'une civilisation incomplète. La relation simple et touchante des missionnaires des îles Sandwich nous fait connaître que déjà, en 1823, plus de mille enfans fréquentaient les écoles de ces îles; elle nous apprend aussi que déjà beaucoup de Sandwichois savaient lire et écrire; qu'une grammaire venait d'être publiée, et qu'une traduction du Nouveau-Testament allait bientôt paraître en langue haouaïnaise. Vous savez, messieurs, que le dialecte taïtien a sa grammaire depuis 1823, et qu'enfin beaucoup de livres élémentaires sont répandus dans ces divers archipels, dont l'étendue est de 5,000 milles du nord au sud, et de 4,000 milles de l'est à l'ouest.

» Il faut convenir que, sous le rapport de l'instruction du peuple, plus d'une ville en Europe est en arrière de la Polynésie.

» Ah ! que ne peut la charité quand une foi vive et éclairée la dirige !

» N'allez pas croire cependant que tous ces changemens aient pu s'opérer sans opposition, sans résistance : l'ignorance, le préjugé, la mauvaise foi ont dans tous les pays leurs adversaires incurables. Plus d'un insulaire a maudit ces innovations généreuses : de vieilles prêtresses, pleurant sur leurs fétiches, ont excité l'ardeur du fanatisme ; il s'est armé pour combattre la réforme ; mais le prince était un homme fort, sa volonté n'a pu être ébranlée. Le bien s'est fait, tout est rentré dans l'ordre, et les dieux de Haouaïe sont demeurés pour jamais vaincus.

» Voilà, messieurs, le résultat du zèle, de la persévérance de quelques missionnaires étrangers.

» Un diplomate, ami de la science et littérateur distingué, qui va bientôt servir le prince et la patrie dans un pays où j'ai pu peut-être leur être utile, M. Roux de Rochelle, alors secrétaire général de votre commission centrale, disait devant vous, messieurs, en 1825 : « Il faut mettre au rang des plus » utiles explorateurs, ces missionnaires animés d'un courage » héroïque et d'une charité chrétienne, qui, en accroissant nos » connaissances, sur plusieurs régions inconnues y appellent les » hommes aux bienfaits de la société, et à la morale comme à » la religion. Ils arrivent par l'étude des langues et par la fer» veur de leur zèle, a établir sur eux leur empire, à adoucir ces » mœurs féroces, à introduire la culture dans les déserts, à » y répandre les arts utiles à la vie ; et la politique et le com» merce des états policés s'applaudissent eux-mêmes de ces gé» néreuses entreprises. »

» Oui, messieurs, la politique et le commerce doivent s'applaudir de ces généreuses entreprises. Le missionnaire n'est pas seulement utile à la religion, il est encore, si je puis m'exprimer ainsi, un excellent homme d'affaires pour son pays....

» On a su aussi, messieurs, apprécier ailleurs que chez nous, l'importance des Missions. L'Angleterre, les Etats-Unis ont aussi leur propagande. Eh bien ! nous catholiques, nous Français, rivalisons, au moins de zèle, avec des chrétiens que nous respectons, mais dont le culte n'est pas le nôtre ; notre croyance le prescrit, une saine politique le conseille. »

Mission catholique-romaine aux îles Sandwich.

Nos lecteurs ignorent probablement, et nous-mêmes nous l'avons ignoré jusqu'à ce jour (1), que l'Eglise catholique-romaine a fait, il y a quelques années, une tentative de Mission aux îles Sandwich. Il paraît que les succès des missionnaires anglais et américains, dans la Polynésie, avaient excité son attention et lui avaient fait concevoir l'espérance de remporter les mêmes victoires. En conséquence, trois ecclésiastiques de cette Eglise, accompagnés de six laïques, partirent de Bordeaux, à la fin de 1826, et abordèrent à Honoruru, dans l'île de Woahou dans l'été de 1827. Le principal ecclésiastique mourut pendant la traversée, et peu après avoir mis pied à terre aux îles de Sandwich, deux des laïques appartenant à la Mission abandonnèrent leurs compagnons d'œuvre. En les voyant arriver, le gouverneur de Woahou ne parut pas trop disposé à leur accorder la permission de s'établir dans l'île; cependant le capitaine du vaisseau qui les avait amenés, ayant déclaré qu'il lui était impossible de les entretenir plus long-temps, vu que ses provisions étaient épuisées, on leur permit de demeurer à Honoruru, où ils sont restés jusqu'à ce jour. Les deux fermiers et les deux artisans gagnent leur vie en travaillant de leurs mains, et les deux ecclésiastiques s'occupent à apprendre la langue du pays. En général, ils vivent très-retirés et ne paraissent pas déployer un grand zèle pour amener les indigènes à leur culte. Le service divin qu'ils célèbrent chaque dimanche n'est fréquenté que par des étrangers et un très-petit nombre de naturels. Ils ont proposé à quelques personnes de la maison du roi de les instruire dans la foi de l'Eglise romaine, mais ceux-ci doivent avoir répondu qu'ils ne se souciaient pas d'une religion qui ressemble à l'ancien culte auquel ils ont renoncé.

Qu'il nous soit permis d'ajouter, que nous sommes réjouis d'apprendre que la liberté des cultes règne déjà dans une île

(1) Les détails suivans sont empruntés au rapport de la Société des Missions américaines.

qui ne fait que de naître au christianisme. Nous sommes persuadés que nos frères évangéliques n'ont rien à redouter de l'établissement des ecclésiastiques romains à Honoruru. Qu'ils continuent à prêcher la vérité, et la vérité se fera jour dans les cœurs. Quant aux Sandwichois qui l'ont déjà reçue, ils ne l'abandonneront point pour embrasser des doctrines qui ne seraient pas celles de la Parole de Dieu. *Les armes de notre guerre ne sont point charnelles* (2 Cor. X, 4). Nous ne combattons que par l'épée de l'Esprit et l'Evangile du salut.

AMÉRIQUE DU NORD.

INDIENS CHACTAS.

Hébron (1).

M. Cushman donne, sous la date du 23 juin 1829, les détails suivans sur l'œuvre de grâce qui s'opère dans cette station :

« Le 22 mai dernier, nous avons eu une assemblée dans laquelle les membres de cette partie de la tribu des Chactas ont pris unanimement la résolution de renoncer à leurs pernicieuses pratiques. Le dimanche suivant, soixante-dix personnes ont assisté à l'école du dimanche et ont paru très-touchées.

» Un homme qui, le 1er janvier dernier, entendit pour la première fois l'Evangile, est maintenant membre de notre Eglise. Voici comment il a raconté lui-même sa conversion : « J'avais entendu dire qu'une réunion religieuse avait eu lieu, et que le chef de la tribu et quelques autres personnes étaient devenus chrétiens. J'ignorais ce que c'était que d'être chrétien, car je n'avais jamais entendu un mot de l'Evangile, et je me dis à moi-même que je pourrais bien aussi devenir chrétien comme le chef, quand une fois je saurais ce que c'est. Au bout d'un certain temps, je pus me procurer un cheval et je vins à la

(1) *Voyez* 4e année, page 135.

réunion (le 1er janvier 1829). Je demeurai tout étonné. Quand j'entendis la prédication, mon cœur trembla, mon corps trembla, mes nerfs tremblèrent. Je dis alors : Sois tranquille, mon cœur; sois tranquille, mon corps; soyez tranquilles, mes nerfs; mais ils ne voulurent pas être tranquilles. »

« C'est ainsi que cet Indien rendait compte de l'impression qu'avait produit sur lui la prédication de la Parole de Dieu.

» Sa vie subséquente a prouvé qu'un changement complet s'est opéré dans son cœur, car il aime maintenant l'Evangile; il prie, il hait le péché et il désire la sainteté : il ne s'est pas démenti dès-lors. »

Conversion d'un vieux guerrier.

« Un vieux guerrier, âgé de quatre-vingts ans, qui a figuré dans les guerres de la révolution, et qui a servi dans l'armée du général Wayne, est venu me trouver tout en larmes. Cet homme a reçu les premières impressions religieuses dans les réunions de l'hiver passé ; mais il ne paraît pas que, jusqu'à la réunion du premier dimanche de ce mois, il fût parvenu à la liberté des enfans de Dieu; mais à présent il jouit de la paix et du sentiment de l'amour de Dieu. Il nous a dit qu'il avait toujours vécu dans les ténèbres ; qu'il n'avait compris l'Evangile qu'à demi; qu'il avait jusqu'ici endurci son cœur ; qu'il avait pendant toute sa vie fait consister la vertu dans le mépris des dangers, dans l'insensibilité pour le malheur des autres, et dans la vengeance des injures qu'il avait reçues de ses ennemis ; mais il manifeste une sincère repentance et déplore la malice de son cœur. *Maintenant*, dit-il, *j'aime tous les hommes*, shok-bu-poh-lo-ma, *et je les embrasse tous dans mon cœur.* »

Conversion d'un vieillard de quatre-vingt-dix à cent ans.

« Cet homme n'avait jamais assisté à aucune prédication jusqu'en mai dernier, où il fréquenta notre école du dimanche. Quelques jours auparavant, il nous avait envoyé demander du

savon pour laver ses habits, afin de pouvoir paraître à l'Eglise et devenir chrétien. Il arriva en effet à la réunion, propre et décent dans son extérieur. Son âme toute entière paraissait absorbée par le sujet du discours. Quand nous invitâmes les personnes inquiètes sur leur salut à s'approcher pour s'entretenir avec nous, quoique presque incapable de quitter sa place, il s'avança cependant en tremblant et en s'appuyant sur son bâton. C'était un spectacle touchant au-delà de toute expression. Dimanche dernier il revint encore, et, pendant tout le temps des exercices religieux, qui fut au moins de trois heures, il ne dessilla pas les yeux de dessus le prédicateur. Je n'avais jamais vu une pareille attention. Pendant plusieurs jours, son cœur à été si plein des choses qu'il avait entendues, qu'il ne pouvait ni manger ni dormir; il prie à la lettre nuit et jour; il a trouvé le Sauveur, et dit qu'il désire maintenant mourir et aller vers son Père au ciel.

Ahi-ik-hun-na (1).

20 juillet 1829.

M. Williams, missionnaire, écrit :

« La semaine passée, nous avons tenu une réunion dans les bois, à huit milles d'ici. Elle a commencé le jeudi, et a duré vingt-quatre heures presque sans interruption, à l'exception du temps qu'il fallait pour prendre des rafraîchissemens. J'étais le seul blanc parmi les soixante-dix personnes qui étaient réunies; quinze d'entre elles étaient des Indiens convertis. Le Seigneur répandit sur son peuple l'esprit de prière et tant de compassion pour les pécheurs, que je puis dire, que le lieu où nous étions assemblés devint pour plusieurs la maison de Dieu et la porte du ciel.

» Dès le commencement de la réunion, on vit déjà le recueillement et l'attention s'emparer des personnes les plus légères, et cette disposition ne fit que s'accroître davantage encore par la suite. Cela encouragea les chrétiens à redoubler de ferveur encore, et ce n'est pas en vain qu'ils prièrent.

» Le vendredi, j'invitai à se réunir à part tous ceux qui sen-

(1) *Voyez* 4e année, page 134.

taient leur état de perdition, et qui étaient déterminés à invoquer le nom du Seigneur, et vers la fin de la réunion je vis trente-sept personnes, jeunes et vieux, depuis l'âge de soixante et au-dessous jusqu'à celui de dix, venir à moi les larmes aux yeux. Il m'est impossible de donner une description de cette scène; les chrétiens pleuraient de joie en voyant leurs voisins et leurs relations se déclarer pour le Seigneur.

» Hier le Seigneur nous a donné des preuves encore plus évidentes de sa présence. Les Indiens étaient déjà assemblés dès le matin, et cependant plusieurs étaient venus avec leur famille de six, de huit et de dix milles à la ronde. Sept personnes touchées ont été ajoutées à celles du jour précédent. »

Ne dirait-on pas, en lisant ces nouvelles, qu'on est transporté aux jours de Brainerd?

Goscen (1).

M. Bardwell, sous la date du 7 septembre dernier, a adressé à la Société des Missions de dames de Middletown (Etats-Unis), une lettre dans laquelle on lit le passage suivant :

« Oh! si vous pouviez être témoins du changement qui s'est opéré dans cette nation depuis un an, et de celui qui a eu lieu ici depuis un mois, certainement vous seriez contraintes de vous écrier : C'est ici l'œuvre du Seigneur, et une chose merveilleuse devant nos yeux! — Depuis un an il s'est manifesté, parmi les Chactas, un désir extraordinaire d'entendre la Parole de vérité! — Au commencement d'août nous avons eu une réunion dans notre voisinage, à laquelle ont assisté plusieurs de nos frères et sœurs missionnaires des environs, qui y étaient venus pour être témoins des choses que le Seigneur opère parmi nous. Les Indiens s'assemblèrent par centaines, et la réunion dura jusqu'au matin du cinquième jour. L'intérêt et l'attention, loin de diminuer, allèrent au contraire toujours en croissant, jusqu'au moment où l'assemblée se sépara. Alors un nombre considérable de personnes nous suivirent chez nous; elles avaient l'air de nous dire : « Nous ne

(1) *Voyez* 4e année, page 133.

voulons pas vous quitter. » Pendant la durée de la réunion, plus de 370 personnes vinrent s'asseoir sur les siéges préparés pour les personnes inquiètes sur l'état de leur âme; parmi elles se trouvaient les principaux chefs de notre district. Dès-lors le nombre s'en est élevé à 620. Nous n'avons fait aucun effort pour les engager à faire cette déclaration publique de leur foi; au contraire, nous avons cherché à leur faire sentir tout ce à quoi ils s'engageaient par cette démarche. Mais ils ont dit qu'ils voulaient renoncer à leurs vices, et considérer le salut de leurs âmes comme leur principale affaire dans ce monde. Tous leurs divertissemens précédens ont cessé; le jour du dimanche est généralement sanctifié. Des multitudes d'indigènes se précipitent en foule pour entendre la Parole de Dieu. Un autel domestique a été élevé au Seigneur dans la plupart des maisons. —En un mot, le changement opéré parmi ces sauvages est si frappant, que nous nous croyons entourés d'une nouvelle race d'hommes. »

M. Byington, missionnaire parmi les Chactas, écrit aussi, sous la date du 24 août 1829 :

« Fixez vos regards sur la nation des Chactas, ce résidu d'un grand peuple.—Ils ont consacré des milliers de dollars à l'éducation de leurs enfans; ils ont abandonné la chasse, pour s'adonner à l'agriculture et à l'entretien du bétail.—Ils possèdent maintenant des écoles, des forges, des ateliers de menuiserie, des plantations de blé, de coton et de pommes de terre; ils se gouvernent aujourd'hui par des lois sages et salutaires, et ils ont banni, du milieu d'eux, par des réglemens sévères, l'usage des liqueurs fortes.

» Dans le cours des dix-huit derniers mois, que de Chactas qui ont renoncé à l'ivrognerie! Maintenant, lorsqu'ils veulent s'enivrer, il faut qu'ils s'éloignent de leur tribu, et qu'ils aillent visiter un établissement appartenant aux blancs. On peut dire d'eux, en toute vérité, qu'ils sont, à l'heure qu'il est, une nation civilisée. »

INDIENS CHIROQUOIS.

Dans le deuxième numéro de la quatrième année de ce Journal, nous avons parlé des progrès du christianisme et de la civilisation parmi les Indiens chiroquois, et entre autres preuves de leur régénération morale et politique, nous avons cité le phénomène remarquable de la publication d'un journal périodique, dont le rédactèur lui-même est un Chiroquois, élève des missionnaires.

Dans l'un des derniers numéros de ce journal chiroquois, on lit une lettre du baron de Humboldt, l'un des savans les plus célèbres de notre siècle. Elle est écrite de Berlin, et adressée au rédacteur sous la date du mois de novembre de l'année dernière, et renferme l'expression des sentimens de satisfaction et d'étonnement qu'éprouve ce noble savant à la vue des progrès que font les Chiroquois dans la civilisation et le christianisme. M. de Humboldt termine sa lettre en priant le rédacteur de l'inscrire sur la liste des souscripteurs et abonnés du journal.

Il est triste d'apprendre que le gouvernement de la Géorgie et des Etats-Unis a pris la détermination d'expulser les Chiroquois de leur beau pays et de les forcer ainsi à reprendre leur vie et leurs habitudes de sauvages.

Si ce projet était mis à exécution, que deviendraient les nombreuses écoles que les missionnaires ont fondées chez ces Indiens, les Eglises qu'ils y ont élevées, les arts et la civilisation qu'ils y ont introduits?.... Tous ces fruits du christianisme disparaîtraient en peu de temps, pour faire place à la plus désolante barbarie. Chrétiens, priez pour vos frères Chiroquois, et demandez au Seigneur de détourner de dessus leur tête le péril qui les menace.

VARIÉTÉS.

VUE SOMMAIRE

Du voyage de MM. Tyermann et Bennet.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs du long et intéressant voyage que MM. Tyermann et Bennet ont entrepris et exécuté au nom de la Société des Missions de Londres; ces feuilles ont même quelquefois donné des extraits de leur journal. Après une absence de huit années, employées à visiter les stations missionnaires de la mer du Sud et des Indes, M. Tyermann touchait au terme de sa glorieuse expédition, quand frappé d'une attaque d'apoplexie dans l'île de Madagascar, il fut subitement enlevé à sa famille, à ses amis et à l'Eglise. L'ami et le compagnon de voyage qui lui a survécu, et qui parti de Londres avec lui, au mois de mai 1821, n'y a été de retour qu'au mois de mai 1829, a adressé à M. Richard Miles, surintendant provisoire de la Société des Missions de Londres à la ville du Cap, une lettre que nous avons cru devoir communiquer à nos lecteurs. Quoique dépourvue de détails, et ne présentant qu'une vue sommaire de ce remarquable voyage, elle nous a paru intéressante, en ce qu'elle donne une idée générale de l'immense étendue de pays que ces messieurs ont parcouru, dans l'intérêt du règne de Jésus-Christ. Pendant que tant de personnes affrontent mille dangers sur terre et sur mer, pour satisfaire leur avarice ou leur ambition, il est doux de voir des hommes animés de l'esprit de Christ, faire en quelque sorte le tour du monde, pour s'assurer par eux-mêmes des triomphes qu'y obtient partout sur le vice et la superstition, l'Évangile du Sauveur, maintenant prêché à toute créature. — Voici la lettre de M. Bennet :

Mon cher Monsieur,

« Pour satisfaire au désir que vous m'avez manisfesté, j'ai le plaisir de vous envoyer une esquisse rapide du voyage que je viens de terminer, de concert avec mon ami défunt, au nom

de la Société des Missions de Londres, qui nous avait chargés de l'honorable mission de visiter les stations qu'elle a fondées chez les païens.

» Avant que de tracer ce tableau sommaire, j'ai besoin de déclarer, que nous avons trouvé la satisfaction la plus vive à nous acquitter de la tâche dont nous étions chargés, et que le bien qui est résulté des travaux des missionnaires, tant pour les chefs que pour les peuples des diverses contrées que nous avons parcourues, est beaucoup plus grand que nous ne nous y étions attendus, et il serait difficile de décider si les résultats obtenus sont plus étonnans par leur étendue et leur généralité, quant aux masses, que par les fruits réels qu'ils ont déjà portés chez les individus. Sous quelque point de vue qu'on les envisage, ils sont également dignes d'admiration.

» Au mois de mai 1821, nous nous embarquâmes à Londres, sur *le Toscan*, vaisseau appareillé pour la pêche de la baleine, et nous nous dirigeâmes vers la mer du Sud, en prenant notre route par le cap Horn. Nous doublâmes ce cap au mois de juillet, c'est-à-dire, au cœur de l'hiver, dans ces régions méridionales; nous nous avançâmes jusqu'au 60e degré de latitude sud; puis cinglant au nord-ouest vers le 80e degré de longitude, nous passâmes heureusement, au moyen des vents alisés, au travers de cet archipel, que le capitaine Cook a nommé, avec raison, l'*Archipel dangereux*. Nous arrivâmes ainsi à Otahiti, au mois de septembre 1821.

» Nous avons fait un séjour de près de trois années dans les différens groupes d'îles, dont Otahiti est la principale et la plus considérable, et il n'y a presque pas une partie de chacune de ces îles que nous n'ayons explorée. Nous nous étions fait une règle de visiter au moins une fois chaque station occupée par nos missionnaires; il en est que nous avons revues deux et même trois fois. Pendant ces trois années, nous avons fait un voyage aux îles Sandwich, qui sont situées sur la même longitude que Tahiti (dont elles sont éloignées de 3,500 milles), à 20 degrés au nord de la ligne. Nous fûmes retenus quatre mois entiers à Owyhée, Oahou et dans quelques autres îles, par un effet de la conduite tout à fait blâmable de notre capitaine, et ne pûmes revenir à Otahiti que vers la fin de 1822.

L'année 1823 a été employée à visiter, de suite, chacune des stations missionnaires dans les îles Georges, les îles de la Société, et dans les autres groupes aux environs, dont quelques-uns sont à la distance de 3 et 500,000 d'Otahiti.

» En mai 1824 nous quittâmes ces belles et intéressantes contrées, et nous mîmes à la voile pour la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Galles du sud, dans un petit brick de 63 tonneaux. Sur notre route nous touchâmes ici et là à quelques îles, dans le but d'y déposer des missionnaires indigènes de Tahiti et de nous informer des progrès qu'y faisait l'Évangile.

» De la Nouvelle-Zélande, où nous risquâmes d'être faits prisonniers, d'être massacrés et mangés, nous nous dirigeâmes sur Sydney, que nous n'atteignîmes qu'avec beaucoup de peine, après avoir été trois mois sur mer, au lieu de cinq ou six semaines qu'on met ordinairement à faire ce trajet. Nous fîmes un séjour de neuf mois à la Nouvelle-Galles, etc.; nous employâmes ce temps à visiter quelques parties de l'intérieur du pays et des côtes de cette vaste région et florissante colonie.

» De Port-Jackson, nous partîmes au mois de juin 1825, sur le Hugh-Crawford et nous passâmes le détroit de Torres, qui est peut-être l'endroit du monde le plus périlleux pour la navigation; le navire qui quitta le port de Sydney, le lendemain de notre départ, y fut complètement brisé, et les deux premiers vaisseaux qui suivirent celui-ci, à douze et dix-huit mois de distance, y firent également naufrage.

» D'après les instructions que nous avions reçues, nous dûmes, de la Nouvelle-Hollande, nous rendre à Batavia, dans l'île de Java. Dans cette belle et fertile contrée, nous fîmes un voyage de plus de huit cents milles de chemin, pour arriver à la ville impériale de Solo, après avoir successivement visité Buitenzorg, Chéribon, Samarang, Salitega, etc. De Batavia nous allâmes à Singapore, dont l'industrie britannique a fait un établissement considérable, qui excite la jalousie commerciale des Hollandais de Java.

» A Singapore, nous montâmes à bord du H. C. S. Windsor, qui nous mena à Macao et à Canton, les deux seules villes de la Chine qui soient accessibles aux Européens. Nous re-

tournâmes à Singapore en décembre 1825, pour visiter Malacca et Pulo-Penang, où nous fîmes un séjour de deux mois. De Pulo-Penang nous traversâmes les îles Andaman sur un brick danois, et nous arrivâmes à Calcutta le 16 avril 1826. Notre séjour au Bengale a été de neuf mois; nous en avons parcouru toutes les stations missionnaires, en remontant le Hoogly et le Gange, et en prenant notre route par Sérampore, Chinsurah, Berhampore, Monghyr, Patna, Digah, la Sainte-Bénarès, Chunar, Allahabad, etc.; nous avons fait, à peu près, en tout huit cents milles de chemin sur les rivières.

»Nous quittâmes Calcutta, sur l'Aurore, en décembre 1826, et après avoir passé quelques jours très-agréables à Vizigapatam, nous abordâmes à Madras, en janvier 1827. Dans cette intéressante présidence, où se fait sentir d'une manière si visible l'heureuse influence des Anglais, tant des ministres de la religion que des officiers du gouvernement, civils et militaires, nous avons séjourné neuf mois; et comme nos missionnaires sont très-nombreux dans cette contrée, et que de plus ils sont dispersés à de grandes distances les unes des autres, il nous a fallu faire plus de trois mille milles en palanquin, d'Arcot à Chittoor, Bangalore, Cuddapah, Bellary, Belgaum, Goa, Cannanore, Mysore, Seringapatam, Salem, Quilon, Travancore, Cotym, Nagercoil, Cap Comorin, Palamcottah, Madura, Tanjore, Tritchinapoly, Pondichéry, etc.

»De Madras nous avons dirigé notre course, par l'île de Ceylan à l'île de France. Ici nous avons été condamnés à demeurer sept mois, avant que d'avoir pu remplir la commission dont nous étions chargés, qui était de faire visite à Radama, roi de Madagascar et aux missionnaires résidant dans la capitale de l'île. Madagascar est, sans contredit, sous le rapport du pays, aussi bien que sous celui du caractère moral de ses habitans et de son gouvernement, la contrée la plus remarquable que nous ayons visitée. Nous y avons été témoins d'une grande révolution politique, occasionnée par le changement de dynastie, qui a été accompagné de l'effusion du plus pur sang du pays. C'est là que j'ai perdu mon ami et compagnon de voyage, avec lequel j'avais été associé pendant plus de sept ans, et qu'a subitement emporté une attaque

d'apoplexie. Après avoir échappé à d'imminens dangers, je retournai à l'île Maurice, par Bombai, au mois de septembre 1828, d'où je me suis rendu ici, dans l'intéressante ville et colonie du Cap de Bonne-Epérance, le 22 novembre 1828. »

A cette esquisse rapide de son voyage, M. Bennet ajoute quelques traits généraux sur l'état religieux et moral des pays qu'il a parcourus :

« Je puis dire que dans les îles de l'Océan-Pacifique, ce que nous avons vu a surpassé de beaucoup tout ce à quoi nous nous étions attendus; nos vœux les plus chers ont été réalisés, et nous avons laissé ces belles contrées dans l'état le plus florissant, emportant avec nous des preuves non équivoques de l'affection et de l'estime des missionnaires, des chefs et du peuple.

» Aux îles de Sandwich, où travaillent les excellens et estimables missionnaires américains, nous avons eu le bonheur de jouir de la société de ces hommes exemplaires, qui nous ont prodigué, ainsi que leurs aimables épouses, des témoignages de bonté et d'intérêt. C'est pendant la durée du séjour presque involontaire que nous avons fait dans ce pays, que s'est opérée cette étonnante conversion de ses habitans, jadis païens, dont la nouvelle réjouissante parcourt maintenant toutes les parties du monde chrétien.

» Dans les îles qui environnent Otahiti et dans presque toutes celles que nous avons visitées sur notre route jusqu'à la Nouvelle-Zélande, l'Evangile a triomphé de l'ignorance, du vice, de l'idolâtrie et de l'indolence, et nous ne suffisons pas à exprimer la satisfaction pleine et entière que nous avons éprouvée en contemplant l'heureux changement produit par le christianisme dans les indigènes convertis. A la Nouvelle-Zélande, les succès des missionnaires sont peu nombreux et équivoques (1). Les naturels sont féroces, intraitables et

---

(1) Ce que dit ici M. Bennet ne contredit pas les nouvelles réjouissantes que nous avons données, sur la Nouvelle-Zélande, dans notre numéro précédent, à la page 275 et suivantes. Qu'on se rappelle que c'est en 1824 que M. Bennet était à la Nouvelle-Zélande, et que c'est en 1828 que les missionnaires nous ont communiqué les faits réjouissans auxquels nous renvoyons nos lecteurs.

encore cannibales. —Nous avons failli en faire la malheureuse expérience.

» A la Nouvelle Galles du Sud, où nous avons séjourné neuf mois, nous avons contracté les obligations les plus sacrées envers sir Thomas Brisbane, envers les magistrats de la colonie, et en particulier envers le Rév. Samuel Marsden et d'autres membres du clergé, qui n'ont cessé de nous témoigner toutes sortes d'attentions. Le gouvernement y encourage tous les plans qui ont pour but l'amélioration du sort des indigènes; et ils méritent bien que l'on s'occupe d'eux, car il n'y a peut-être pas dans toute la famille humaine une race d'hommes qui soit aussi digne de compassion que les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud, et pourtant l'on n'a presque encore rien fait pour eux jusqu'à présent.

» A Java, nous avons été reçus avec beaucoup d'égards par l'excellent baron Vander Capellen et par son épouse, aussi bien que par les autorités et le clergé, et nous avons trouvé toutes les facilités désirables pour accomplir l'objet de notre mission. Mais l'impression produite par le christianisme chez les Malais et les Chinois de ce pays, est encore peu profonde. Nous ajoutons avec joie que nous avons les mêmes obligations aux autorités de la Chine, de Singapore, de Malacca, de Pinang, de Calcutta et de tout le Bengale et surtout de Madras, cette intéressante et florissante présidence.

» A l'île Maurice, plusieurs compatriotes et quelques familles françaises nous ont accueillis avec beaucoup d'affection, et nous avons parcouru différentes parties de cette île, que peu d'étrangers cependant doivent regretter de quitter ou doivent désirer de revoir.

» Radama nous a traités avec beaucoup d'égards. Sous le nouveau gouvernement nous avons joui des mêmes avantages, ce qui nous a d'autant plus réjouis, que nous étions loin de nous y attendre. Les missionnaires ont travaillé avec succès dans ce pays, quoiqu'ils fussent placés dans des circonstances bien défavorables; et la perspective qui s'ouvrait devant eux a été extrêmement brillante, jusqu'à l'époque de la mort du roi; elle est moins radieuse dans ce moment.

» Pendant mon séjour au Cap, j'ai contemplé avec joie et

admiration, la grande patience de cette colonie qui se laisse si facilement gouverner. Je suis heureux de penser que, sous le gouvernement actuel, dont la sagesse et la modération me sont connues, l'oppression, sous laquelle ce malheureux pays a gémi si long-temps, ne reparaîtra plus.

» En rendant grâces à la divine Providence pour toutes ses faveurs passées, et dans la douce espérance que je saluerai bientôt mes amis dans notre commune patrie, je suis, monsieur, etc. »

GEORGE BENNET.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Arrivée des missionnaires français au Cap de Bonne-Espérance.

UNE lettre de Londres, reçue le 15 janvier, nous apprend que nos trois frères et tout l'équipage du Charles Kerr sont arrivés sains et saufs au Cap de Bonne-Espérance, le 7 octobre dernier. Nous nous empressons d'annoncer cette réjouissante nouvelle à nos frères des départemens et de l'étranger, afin qu'ils rendent grâces avec nous au Seigneur notre Dieu, qui, dans cette circonstance particulière, comme en tant d'autres occasions, nous a montré, d'une manière visible, que son bras n'était pas raccourci pour délivrer les siens; car ce n'est pas sans avoir couru de grands dangers, que nos chers voyageurs ont touché aux rives africaines. Qu'on en juge par ce passage d'une lettre de M. le docteur Philip :

« Après avoir passé la ligne, nous avons été assaillis par un vent terrible; c'est le premier orage sur mer que j'aie vu de ma vie. Il m'est impossible de vous décrire la majesté du spectacle que nous avions sous les yeux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au lieu de nous effrayer, cette scène magnifique est devenue pour nous une source de vraies jouissanses. Je ne crois pas que jamais équipage, dans une pareille situation, ait montré plus de calme que nous n'en avons eu. Nos amis, Français et Allemands, contemplaient avec admiration les vagues qui étaient aussi hautes que des montagnes, et paraissaient

aussi tranquilles que s'ils eussent été sur terre. On aurait dit que nous avions reçu l'assurance positive que cet orage passerait sans nous faire de mal. J'espère que le sentiment de notre indignité ne nous a pas abandonnés; toutefois, l'idée que nous pouvions faire naufrage ne nous venait pas à l'esprit; ou si la pensée de la mort se présentait à nous, nous ne l'envisagions que comme le moyen le plus prompt et le plus facile d'arriver à notre éternel repos, et à la pleine jouissance de notre Dieu et de son Christ.

» Quelques jours après cet orage nous avons fait la rencontre d'un pirate, qui a passé tout près de nous sans nous attaquer. Dans le moment même, nous fîmes plusieurs conjectures sur les raisons qui avaient pu le porter à nous épargner; nous pensâmes surtout qu'il avait peut-être été effrayé par le nombre des gens de notre équipage; mais quand nous fûmes arrivés à la baie de la Table, nous apprîmes que ce pirate, conjointement avec un autre écumeur de mer, observait depuis plusieurs jours un bâtiment qui se trouvait à quelques milles à l'est du nôtre, et qu'ils étaient sur le point de l'attaquer, lorsqu'un grand vaisseau était venu au secours du premier. »

Qui ne reconnaîtrait ici une dispensation paternelle de la Providence de notre Dieu à l'égard de nos chers frères ! Celui qui, à leur départ de l'Angleterre, les empêcha de s'embarquer sur un vaisseau qui périt peu de jours après sur la côte de l'île de Wight, est Celui qui vient encore de les délivrer de la fureur des flots et de la main des corsaires. Que de preuves signalées de sa bonté ne nous a-t-il pas données jusqu'ici? et que de grâces ses promesses ne doivent-elles pas nous faire attendre de lui pour l'avenir! *O mon âme, bénis l'Eternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté!*

Les nouvelles qui précèdent nous ont été communiquées par l'un des directeurs de la Société des Missions de Londres, et sont extraites d'une lettre de M. le docteur Philipp, apportée par un vaisseau parti du Cap, trois semaines après l'arrivée des missionnaires. Un vaisseau qui a mis à la voile de la baie de la Table, dix jours après le débarquement de nos frères, est chargé de lettres pour notre Société; mais ce vaisseau n'est pas encore arrivé.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Nouvelles du Cap.

Nous recevons, dans ce moment, des lettres qui nous comblent de joie. Elles nous sont écrites de la ville du Cap, par nos chers frères Lemue, Bisseux et Rolland. Nous ne pouvons trop tôt les faire connaître, par extraits, à nos frères de la France et de l'étranger. La première, qui est adressée aux membres du Comité, a été écrite, en partie, à bord du *Charles-Kerr*. En voici quelques passages :

A bord du *Charles-Kerr*, 3 octobre 1829.

Messieurs et très-honorés frères,

« Nous ne sommes plus maintenant qu'à une très-petite distance du Cap de Bonne-Espérance, et quoique nous espérions arriver dans peu de jours, nous ne voulons pas différer de vous écrire, de peur de laisser échapper la première occasion qui se présentera pour vous faire parvenir nos lettres. Nous rendons grâce à Dieu, notre Père, de ce qu'il a daigné nous accorder un heureux voyage. Depuis que nous nous sommes embarqués, nous n'avons essuyé aucun accident, ni couru aucun danger. La protection divine, sur laquelle nous avions compté, ne nous a pas manqué un seul instant, et bientôt nous verrons le pays vers lequel nos pensées se portent depuis si long-temps. Si nous nous bornions à vous raconter ce que nous avons vu pendant les trois mois que nous avons passés sur mer, nous aurions peu de chose à vous dire; cependant, comme vous désirez sans doute être au fait de tout ce qui nous est arrivé depuis notre départ, et savoir quelles ont été nos occupations journalières et avec quelles personnes nous vivons, je vais essayer de vous dire tout cela en peu de mots :

» Vous avez déjà appris depuis long-temps, par notre très-cher frère M. Frédéric Monod, qui nous a accompagnés à bord

de notre vaisseau, que c'est le 17 juillet que nous fîmes nos adieux à nos frères de Londres. Le 19, on mit à la voile, et quand nous nous réveillâmes, le matin, nous fûmes surpris de sentir les mouvemens du vaisseau. C'était un dimanche; il nous semblait voir tous nos frères se rendre à la maison de Dieu; pour nous, nous étions privés, pour la première fois, de cette faveur. Tout le monde se réunit autour du docteur Philip, qui nous lut le Psaume XCI, et qui nous exhorta à placer toute notre confiance en Dieu; nous nous mîmes alors à genoux au bruit des vagues, et nous répandîmes nos cœurs devant le Seigneur, le priant que s'il se trouvait en nous de l'interdit, ou quelque chose à quoi nous n'eussions pas renoncé, il daignât purifier nos cœurs et accepter le sacrifice que nous lui faisions de nous-mêmes. Pendant les huit premiers jours, le vent nous fut contraire; le 20 mars nous passâmes près de Douvres, et nous fîmes tous nos efforts pour découvrir la France encore une fois, afin de lui faire nos adieux, mais nous ne pûmes rien voir : cependant nous pensâmes beaucoup à vous et à tous nos frères, et nous demandâmes au Seigneur de faire abonder en vous sa grâce et de répandre sa bénédiction sur nos compatriotes, afin que toutes les fois que nous recevrions des nouvelles de notre pays, nous eussions sujet de nous réjouir. Enfin, le 24 nous commençâmes à perdre de vue les côtes de l'Angleterre, que nous avions eues jusque-là à notre droite, et depuis ce jour-là nous n'avons plus vu de terre. Nous fûmes quelque temps incommodés par le mouvement perpétuel du vaisseau, auquel nous n'étions pas encore accoutumés. C'est surtout dans la baie de Biscaye que nous eûmes le plus à souffrir; nous étions tous chancelans comme des hommes ivres, et ce qui était plus incommode encore, c'est que nos lits se trouvant, par accident, placés près des fenêtres, nous fûmes souvent inondés pendant la nuit, malgré toutes nos précautions pour empêcher l'eau de pénétrer dans nos chambres; mais la paix dont nous avons joui dans la communion de nos frères, durant notre voyage, nous a plus que dédommagés de ces petites incommodités.»

Après quelques détails sur le nombre et le caractère des personnes qui composaient l'équipage du *Charles-Kerr*, détails

que nous avons déjà eu occasion d'insérer dans ce Journal (4e année, page 86), nos frères ajoutent :

« Nous éprouvons le besoin de vous dire combien nous avons été heureux de posséder au milieu de nous le docteur Philip; les relations que nous avions déjà eues avec lui, avant de partir de Londres, nous avaient fait concevoir pour lui une grande estime; mais nous avons encore mieux apprécié son caractère respectable, depuis que nos rapports sont devenus plus intimes. Ce n'est pas seulement dans ses discours et dans ses écrits qu'il prêche avec puissance la doctrine de l'Evangile; sa conduite privée et ses vertus domestiques sont une source d'édification pour tous ceux qui le connaissent. Nous avons beaucoup parlé de la France; il admire nos grands hommes, et se souvient toujours avec plaisir du voyage qu'il a fait à Paris. Il nous a aussi souvent entretenus des difficultés et des tentations de toute espèce, contre lesquelles nous aurons à lutter dans notre carrière future, et les expériences qu'il a faites dans l'œuvre des Missions, nous ont été d'une grande utilité. Nous avons aussi goûté beaucoup de joie dans la communion de nos chers frères, les missionnaires allemands, qui sont vraiment édifians par leur confiance en Dieu et leur amour pour leur Sauveur. L'un d'eux, le baron de Wurmb, est d'une famille très-distinguée du royaume de Saxe, et neveu du fameux poète Schiller. Ayant servi plusieurs années dans l'armée du roi de Prusse, il est venu deux fois en France avec les alliés et s'est trouvé à la bataille de Waterloo. Il m'a nommé toutes les villes où il avait passé, et entre autres Laon, le chef-lieu de notre département. Il ne faut pas croire que ce soit par enthousiasme ou par défaut de jugement qu'il ait abandonné la carrière des armes pour suivre Jésus-Christ; il n'a été guidé dans cette détermination que par l'Esprit de Dieu, qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, animait aussi bon nombre d'officiers dans les armées des empereurs romains; car il n'est pas seulement un excellent chrétien, mais il possède de plus tous les talens qui peuvent rendre un homme utile à la société, et il a reçu l'éducation qui convient à son rang. Nous avons souvent rendu grâce à Dieu, de ce que nous nous sommes rencontrés sur ce vaisseau, engagés au service du même maître,

et désirant combattre ensemble dans une guerre toute spirituelle. »

Voici quelques détails sur le service divin, qui se célébrait à bord du navire :

« Le 2 août, nous avons célébré le service divin pour la première fois depuis notre départ. Le capitaine avait fait tendre des voiles pour nous garantir des rayons du soleil; la mer était calme, et les matelots paraissaient très-attentifs. Le docteur commença par rendre grâce à Dieu de ce que, tandis que depuis notre départ tant de personnes avaient été citées devant le tribunal de Dieu, et que d'autres pleuraient un père, un frère, nous avions été conservés sains et saufs au milieu des dangers. Quoique la Parole de Dieu ait souvent si peu d'efficace dans la bouche de ses ministres quand ils exhortent les hommes à se donner à Dieu, il est pourtant des circonstances où la vérité paraît si évidente, et où l'éternité semble si rapprochée que les pécheurs sont forcés d'ouvrir leurs yeux à la lumière et de s'occuper de pensées sérieuses; aussi, dans le moment dont je parle, chacun semblait avoir reçu une impression profonde de la Parole de vie. Dès-lors nous avons toujours célébré notre culte, tous les dimanches, excepté le 27 septembre. Ce jour-là nous fûmes assaillis par une tempête : un vent violent avait soufflé toute la nuit; les vagues, qui procuraient des secousses terribles au vaisseau, venaient se briser avec fureur sur le pont; l'eau entrait en si grande quantité dans nos chambres, que tous nos meubles étaient à la nage; les eaux formaient de toutes parts des montagnes et des vallées, et le vaisseau était emporté avec une prodigieuse rapidité. Outre ce service public, nous avons eu tous les jours un culte domestique pour notre nombreuse famille; tout le monde pouvait y prendre part; aussi beaucoup de voyageurs et de matelots y ont-ils assisté régulièrement, et nous avons remarqué avec joie, que le nombre en a augmenté de jour en jour. Les instructions du docteur Philip étaient très-frappantes; la semence de la Parole a été répandue abondamment; Dieu sait quels sont les fruits qu'elle produira dans les cœurs. »

Les réflexions suivantes sur les occupations auxquelles se sont livrés nos frères pendant la traversée, et sur les pensées

qui les ont occupés habituellement, nous ont causé une vive joie, et nous ont prouvé qu'ils avaient, par la grâce du Seigneur, rapporté à leur véritable but ces trois mois de navigation :

« Pour vous parler maintenant de nos occupations, nous avons employé la plus grande partie de notre temps à étudier la langue hollandaise. Nous lisions tous les jours une portion de la Bible avec le docteur Philip; c'est ainsi que nous avons parcouru ensemble quelques livres du Nouveau-Testament, et en particulier les Actes des Apôtres. Il faut avouer cependant que les leçons du docteur étaient moins des leçons de philologie qu'un cours de théologie; nous avions beaucoup de plaisir à écouter ses observations, car il possède une grande connaissance du cœur humain et beaucoup d'expérience dans la vie chrétienne et missionnaire. Dans nos momens de loisirs nous avons aussi un peu étudié la minéralogie; voilà en général quelles ont été nos occupations. A la vérité, nous avons considéré les trois mois que nous avons passés sur le vaisseau, plutôt comme devant nous servir de préparation à notre ministère, que comme un temps destiné à acquérir des connaissances. En pensant à l'œuvre que nous allions entreprendre et à ce que nous étions, nous avons souvent trouvé matière à de sérieuses réflexions. Nous ne devrions être occupés que de la grandeur de notre vocation, et pour la remplir fidèlement il faudrait être complètement mort au monde et à nous-mêmes, consacrer à Dieu tous nos momens, ne vivre, ne respirer que pour Jésus-Christ; l'amour immense qu'il a eu pour nous, demande de notre part le sacrifice entier de notre amour personnel, de notre vanité, et de notre attachement à tout ce qui n'est pas lui : porter la croix de Christ, devrait être pour nous un plaisir plus doux que tous ceux que le monde goûte hors de lui. Mais, hélas! nos cœurs n'ont encore reçu qu'une étincelle du feu sacré dont ils devraient être embrasés; au premier choc que reçoit l'amour propre, au premier sacrifice réel que nous sommes appelés à faire, des passions que l'on croyait éteintes se rallument, en sorte que le secours du Seigneur nous devient toujours plus nécessaire, à mesure que nous avançons dans la carrière. En jetant les yeux autour du vais-

seau, le souvenir de Martin, de Schwartz, de Xavier et de tant d'autres serviteurs de Dieu, qui ont traversé cette mer et passé par tous les lieux où nous passons maintenant, s'est plus d'une fois présenté à notre esprit; mais le renoncement, la piété et les vertus de ces vrais apôtres de Jésus-Christ nous ont condamnés. Nous n'avons de commun avec eux que le nom, et pour peu que l'on aime Dieu, ce trait de ressemblance devient plutôt un sujet de douleur qu'un motif de gloire. Les prières accompagnées de soupirs et de larmes qu'ils offraient à Dieu durant leur voyage, m'ont souvent porté à réfléchir sur l'idée qu'ils s'étaient faite de leur ministère; et assurément si Dieu n'usait envers nous de miséricorde, nous serions infiniment à plaindre d'avoir entrepris témérairement la plus sainte des œuvres. J'espère, messieurs et très-chers frères, que la connaissance que vous avez de notre inexpérience et de notre peu de foi, vous aura engagés souvent à prier pour nous. Nous vous remercions au nom de notre Seigneur, qui a daigné être lui-même notre pilote et qui nous a garantis de beaucoup de dangers, des prières que vous avez adressées à Dieu pour notre conservation. Nous ne doutons pas que vous continuerez, ainsi que tous nos très-chers frères de la France, à implorer la bénédiction de Dieu sur nos travaux futurs, afin que nous ne soyons pas des serviteurs inutiles, mais qu'il nous soit donné de répandre, partout où nous passerons, la bonne odeur de Jésus-Christ, et de recevoir un jour, devant le trône de Dieu, le témoignage que nous n'avons pas cherché notre gloire, mais la gloire de Christ et de son Eglise. »

La dernière partie de cette lettre a été écrite de la ville du Cap, dans la première moitié d'octobre, et renferme une description de la scène du débarquement.

« Le 7, nous découvrîmes le Cap; c'était la première fois que nous revoyions la terre depuis que nous avions quitté l'Europe, aussi cette vue a-t-elle réjoui tout l'équipage. La montagne de la Table nous offrit le plus beau spectacle que nous eussions jamais vu, et nous remplit d'admiration. Quoique le temps fût très-beau, une nuée épaisse enveloppait le sommet de la montagne; le ciel paraissait se confondre avec la terre, et il nous semblait que la Providence couvrait tout ce pays

d'une protection particulière; ce phénomène me rappela la colonne de nuée qui protégeait, pendant le jour, les Israélistes dans le désert. En arrivant sur le rivage, nos cœurs s'élevèrent spontanément vers le ciel, pour implorer la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit sur nous et sur nos travaux. Nous nous vîmes aussitôt environnés d'un grand nombre de Hottentots et de nègres; ces pauvres noirs me parurent si doux et si paisibles, que je me sentis très-heureux dans ce moment-là, et plein d'espérance pour l'avenir. Plusieurs missionnaires qui nous attendaient au port, nous conduisirent aussitôt à la maison des Missions, où demeure le docteur Philip.

» Nous allons, par la grâce de Dieu, reprendre nos études; le docteur va nous procurer un maître de hollandais, car il nous tarde d'être utile à tant de pauvres esclaves qui nous écouteraient avec plaisir si nous pouvions leur parler.

P. S. » Le bruit vient de se répandre dans la ville, qu'un vaisseau que nous avons rencontré sortant de la baie de la Table, au moment où nous y entrions, a échoué le même jour aux environs du cap des Aiguilles, et que tout l'équipage a péri, à l'exception de trois personnes. Tout le monde parle ici de cet événement. »

Nous empruntons à une lettre particulière adressée à M. le directeur de la maison des Missions, les passages suivans, qui renferment des renseignemens intéressans sur la ville du Cap et ses habitans.

Du Cap de Bonne-Espérance, le 2 novembre 1829.

« Il vous tarde, sans doute, d'apprendre comment nous sommes dans la terre promise, et quelle impression ont faite sur nous des mœurs nouvelles et des habitudes si différentes de celles de l'Europe; il me tarde également de vous mettre au fait de tout cela, et je m'estime heureux de savoir avec quel intérêt vous nous suivez par la pensée, et avec quelle sollicitude paternelle vous prenez part à nos travaux.

» Depuis un mois environ que nous sommes débarqués, nous n'avons encore vu que la ville du Cap et les environs.

Notre séjour a été jusqu'ici très-agréable, car environnés de nos frères et de nos amis chrétiens, nous jouissons plus ou moins des mêmes avantages que nous avions en Europe, et, ce qui est infiniment plus précieux, le Seigneur nous accompagnera partout et sera, nous l'espérons, notre lot et notre héritage à toujours. Je n'essaierai pas de vous donner une description du Cap de Bonne-Espérance, puisque vous possédez déjà tous les renseignemens que vous pouvez désirer à cet égard. Cependant une merveille que je ne puis passer sous silence, est la montagne de la Table. Ce nom lui a été donné à cause de sa forme particulière; elle s'étend tout autour de la ville et forme un demi-cercle, de sorte que la ville est renfermée entre la baie d'un côté et la montagne de l'autre. La première fois que je la visitai j'y trouvai mille espèces d'arbrisseaux et de plantes dont nous n'avons aucune idée en Europe. Du sommet de la Table on jouit d'une des plus belles vues de l'univers; pour moi, quand j'y fus arrivé, ne sachant ce qui devait le plus m'étonner, ou d'être environné de tant de merveilles ou de me voir transporté si loin de vous, je me jetai à genoux pour adorer la puissance et la majesté du Seigneur, car en ce moment-là je me voyais plus petit qu'un ver de terre. Je me suis souvenu que le Seigneur avait souvent cherché une telle retraite pour intercéder pour nous auprès de son Père, et que c'était sur la montagne des Oliviers, d'où il fut élevé au ciel, qu'il fit à ses disciples la consolante promesse d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Cette promesse m'encouragea beaucoup et me remplit d'espérance pour l'avenir; et quoique j'aperçusse au pied de la montagne le vaisseau qui nous avait transportés si loin de l'Europe et que le souvenir de nos frères se présentât vivement à mon esprit, je bénis cependant le Seigneur de m'avoir accordé la grâce d'être du nombre des ministres de son Evangile.

» Je voudrais maintenant pouvoir vous donner une idée de l'état religieux et moral des habitans de la ville du Cap; cependant je crains que mes observations soient inexactes ou qu'elles aient pour vous bien peu d'intérêt; c'est pourquoi je n'entrerai pas dans beaucoup de détails. En général je crois que l'on peut dire, s'il faut en croire les renseignemens qu'on

nous a donnés, que la condition de la colonie s'améliore de jour en jour. On commence à y sentir le besoin d'instruire la classe inférieure; le gouvernement a établi deux écoles pour les pauvres, et l'on vient de former un collége pour les jeunes gens aisés de la ville, où l'on enseignera le latin, le grec et l'hébreu. Plusieurs sociétés littéraires et scientifiques viennent aussi de s'organiser, mais leurs travaux n'ont pas encore été très-considérables jusqu'ici. La population de la ville du Cap est à peu près de vingt mille âmes : neuf mille font profession de christianisme; six à sept mille sont mahométans, et le reste païens. Les chrétiens appartiennent à diverses communions; cependant le plus grand nombre sont calvinistes. Les calvinistes ont toujours conservé leur synode, et dans ce moment tous les pasteurs de la colonie se trouvent réunis au Cap pour régler les affaires de leurs Eglises. Tous les dimanches le culte divin se célèbre en quatre langues différentes; sous ce rapport le Cap ressemble un peu à Corinthe, où l'on parlait grand nombre de langues. Plût à Dieu que la piété de cette ville pût être également comparée à la piété primitive de Corinthe!

» Mais ce qui est un véritable sujet de tristesse pour quiconque s'intéresse aux progrès du règne de Dieu, c'est de se voir entouré de mahométans dans un pays chrétien. Comme nous avons pu le remarquer, le nombre en est considérable; à tout moment on les rencontre dans les rues, et il est facile de les reconnaître, parce qu'ils portent tous un grand chapeau de jonc ou de paille qui a la forme d'un grand entonnoir. On les comprend tous ici sous le nom de Malais; la plupart sont esclaves, et par conséquent très-pauvres et très-ignorans. Opposés à la vérité comme partout ailleurs, leurs prêtres ne leur permettent de lire aucun livre chrétien, et exercent sur leur esprit un empire absolu. Il y a quelques jours, nous avons fait une visite à leur premier prêtre. Il ne faut pas que ce titre vous fasse penser à un savant entouré de livres et tout occupé de méditations. Sa maison avait la plus chétive apparence; il était assis sur une natte et environné de plusieurs personnes qui se retirèrent très-brusquement à notre arrivée pour nous laisser seuls avec lui. Le missionnaire qui nous avait conduits chez le prêtre entama avec lui une conversation en hollandais; mais malgré

le désir que nous avions de parler, nous fûmes obligés de garder le silence, parce que nous ne savions pas assez bien cette langue. Leur culte est, dit-on, très-solennel; ils ont un ardent désir de faire des prosélytes, et leur zèle pour cela est tel que le missionnaire, qui nous accompagnait, nous a raconté qu'un jeune mahométan fort riche et fort intéressant, avec lequel il parlait souvent sur la religion, lui a dit plusieurs fois en versant un torrent de larmes : « Je donnerais volontiers la moitié de mes biens pour que vous fussiez mahométan. » Et cependant ces hommes sont ennemis de la croix de Christ, et n'ont jamais vu *la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde !* Si la superstition et le zèle pharisaïque peuvent aller si loin, que ne doivent pas faire ceux qui sont mus par le principe de l'amour et de l'humilité chrétienne? Indépendamment de la population mahométane, il y a un grand nombre de païens au Cap. Leur cœur est beaucoup plus accessible aux vérités de l'Evangile. Les missionnaires ont deux écoles sous leur direction. Le dimanche et plusieurs jours par semaine, les esclaves reçoivent des instructions religieuses dans une église qui appartient à la Société des Missions de Londres. La première fois que j'assistai à leur service religieux, je fus bien réjoui de voir un auditoire tout composé d'esclaves, que la grâce de Dieu a affranchis; quelquefois le missionnaire s'interrompait au milieu de son discours pour leur adresser des questions; leurs réponses étaient si précises et si satisfaisantes que nous en étions surpris et édifiés en même temps. »

Relativement à leur perspective future de travaux, voici tout ce que les frères peuvent nous dire pour le moment :

« Notre temps a été employé jusqu'ici à apprendre le hollandais. Le frère Bisseux et moi nous avons pu, par la grâce de Dieu, commencer à parler en anglais en public. Cette langue nous est d'un grand secours, car elle nous sert d'interprète; cependant nous ne la possédons pas tellement que nous n'ayons besoin de l'étudier encore. Le docteur Philipp pense à notre future station. Les circonstances dans lesquelles nous sommes maintenant sont très-sérieuses, et plus que jamais nous avons besoin d'être dirigés par l'Esprit du Seigneur. Voici quelles sont à peu près les vues du docteur Philipp : Nous partirons demain

avec lui pour la Paarl, où les réfugiés français sont établis; nous resterons là deux ou trois mois pour apprendre le hollandais et pour visiter les habitans. Au bout de ces trois mois, l'un de nous sera fixé dans la colonie près du Cap, et deux autres iront établir ailleurs une nouvelle Mission.

»Le docteur Philip croit, pour plusieurs raisons, que la Cafrerie serait le pays où il conviendrait le mieux que nous allassions d'abord, à cause du Comité qui verrait ce choix avec plaisir; ensuite, parce que ce pays est extrêmement intéressant, et que les habitans sont disposés à recevoir l'Evangile; enfin, parce que la colonie et la Cafrerie étant actuellement en paix, les communications seraient libres et les missionnaires ne courraient aucun danger. Voilà les diverses considérations qui font pencher le docteur Philipp de ce côté-là. Pour nous, nous aimerions aussi ce pays plus que tout autre. Tous les missionnaires que nous avons vus, et particulièrement M. Miles, qui l'a traversé, nous disent que c'est le plus beau champ à cultiver pour les ministres de l'Evangile (1). »

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CAFRERIE.

Fondation d'une station missionnaire chez les Mamboukis.

La Mission chez les Cafres gagne, de jour en jour, en extension et importance. Grâce à la paix qui vient d'être conclue entre ces tribus guerrières et la colonie, les missionnaires pourront maintenant poursuivre en paix leurs travaux évangéliques. Ils viennent de profiter d'une occasion qui leur a été offerte de pénétrer dans ce pays, et ils ont arboré

---

(1) Si les amis de notre Institution se rappellent les réjouissantes nouvelles que nous avons données sur ce pays (4e année, pages 167 et suiv), et s'ils lisent attentivement celles contenues dans le présent numéro du Journal, ils béniront Dieu avec nous du parti vers lequel semble incliner M. le docteur Philip.

l'étendard de la croix au milieu d'une tribu qui demandait depuis long-temps des missionnaires.

MM. W. Shaw et Shrewsbury, quittant momentanément leur station de Mount-Coke et de Butterworth, sont partis le 6 avril 1829 pour aller installer à son poste leur compagnon d'œuvre, M. Shepstone, chargé de la fondation de la nouvelle station dans le pays habité par la tribu de Dapa. A leur départ de Butterworth, ils célébrèrent un service solennel, dans lequel ces serviteurs de Christ et particulièrement le dernier, sa famille et les indigènes chrétiens qui devaient lui aider à fonder le nouvel établissement, furent recommandés à la grâce de Dieu, et placés, d'une façon spéciale, sous sa sainte bénédiction. Leur cortège se composait de deux chariots qui étaient suivis par MM. Shrewsbury et Shaw à cheval. En traversant le pays des Tamboukis, qui est sur la frontière de la colonie, ils voulurent faire une visite à Vossanie, l'un des plus puissans chefs cafres, mais ils ne le trouvèrent pas dans son kraal, et furent obligés de passer outre, sans l'avoir vu.

Après avoir traversé la rivière Bashé, les missionnaires se virent dans un grand embarras. Comme ils n'avaient, ainsi que les Hottentots qui les accompagnaient, aucune connaissance du pays, et que le bagage qu'ils avaient avec eux était très-lourd, ils crurent un moment qu'ils seraient forcés de revenir sur leurs pas. Mais, heureusement, trois indigènes vinrent à passer, dont l'un s'offrit pour leur servir de guide, et ainsi ils purent continuer leur route. Pendant le reste de leur voyage, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté, sinon qu'ils perdirent trois pièces de bétail, qui leur furent volées, pendant la nuit, par des Tamboukis. Enfin, au bout de quelques jours ils arrivèrent au kraal de Quanda (pensant se trouver au milieu de celui de Dapa), et le 13 avril, ils eurent une conférence publique avec lui, ses fils et ses principaux conseillers, dans un lieu qui avait été fixé pour cet objet par les missionnaires. Laissons-les nous raconter eux-mêmes cette remarquable entrevue :

« Lorsque l'assemblée fut réunie, et que les chefs cafres eurent pris leurs places avec beaucoup de solennité, nous

commençâmes par leur dire que, puisque nous étions venus auprès d'eux non pour les instruire des choses de ce monde, mais pour leur apporter la bonne Nouvelle venue du ciel, il était convenable, avant que de rien statuer sur l'établissement d'une Mission parmi eux, d'ouvrir la séance par une prière; nous leur fîmes comprendre aussi qu'il serait bon qu'ils se missent à genoux et qu'ils répétassent après nous chaque demande de l'Oraison dominicale; ils consentirent à tout, et la prière se fit avec le plus grand recueillement. Nous étions bien une centaine de personnes réunies. Quel touchant spectacle que celui que nous avions sous les yeux! Dieu veuille répandre sur ce peuple son Esprit de prière, de grâce et de supplication! On nous apprit que quoique Quanda et Dapa fussent deux chefs distincts, qui eussent chacun un certain nombre de Cafres sous leurs ordres, ils ne formaient cependant qu'une seule et même tribu dont les intérêts étaient confondus, et c'est alors que nous découvrîmes la ruse dont Quanda s'était servi pour nous amener dans son kraal. Sachant que nous nous rendions auprès de son collègue Dapa, et craignant que lui et ses sujets ne fussent privés de missionnaires, il nous avait fait faire un faux message pour nous retenir au milieu de sa tribu. Nous témoignâmes hautement la peine que nous éprouvions d'un pareil mensonge, et nous engageâmes Quanda à réprimander fortement le messager qui avait exécuté ses ordres, tout en lui faisant sentir à lui-même qu'il s'était conduit d'une manière coupable. Jugeant alors par cette circonstance que nous pourrions donner à l'établissement missionnaire que nous venions fonder, une plus grande extension que nous n'avions pensé d'abord, nous résolûmes d'embrasser la tribu entière dans notre plan, et nous présentâmes à Quanda le frère Shepstone, comme le missionnaire futur de son peuple. Nous l'engageâmes fortement lui et ses gens à vivre en paix avec leurs voisins, et à adopter un nouveau genre de vie. Après nous, quelques-uns des plus vieux conseillers de Quanda prirent la parole et exprimèrent leur désir de faire cesser les guerres auxquelles ils s'étaient livrés jusqu'alors, de recevoir les missionnaires qui venaient s'établir parmi eux, d'écouter leurs instruc-

tions et de vivre en paix les uns avec les autres. On nous indiqua ensuite un lieu nommé Cwanguba, où nous pourrions fonder notre établissement. »

Dès le lendemain de cette conférence publique, M. Shepstone, accompagné de ses deux frères, alla reconnaître le terrain qui lui avait été concédé pour son établissement, et commença à y construire une maison pour lui et ses gens. Onze mois auparavant ce lieu avait été le théâtre d'un sanglant combat entre les gens du parti de Chaka et les membres d'une autre tribu; des guerriers féroces y avaient aiguisé leurs lances pour commettre le carnage, et maintenant quelques missionnaires venaient s'y fixer, apportant avec eux la bonne Nouvelle de paix et de salut. La forêt, qui auparavant avait retenti du cri féroce de la guerre, répétait aujourd'hui l'écho des chants de Sion, et devenait ainsi, pour la première fois peut-être depuis la création, un lieu de dévotion et de prières.

Pendant que M. Shepstone posait les premiers fondemens de sa demeure, MM. Shaw et Shrewsbury prirent la résolution d'aller faire une visite à Faku, l'un des principaux chefs de la nation des Mambo (ou Mamboukis) qui avait témoigné le désir d'avoir des missionnaires. Ils arrivèrent à son kraal, après deux journées très-pénibles, par des chemins couverts de buissons et de rocailles, et le trouvèrent assis sous un arbre et environné d'un grand nombre de ses pages et de ses jeunes guerriers. Il était vêtu à la manière des Amapondo, avec une peau de bête fauve, et paraissait avoir quarante ans. Sa famille se composait de vingt-trois enfans et de plusieurs femmes. Les missionnaires lui exposèrent en peu de mots le but de leur visite, et lui demandèrent s'il était toujours dans l'intention de recevoir des instituteurs chrétiens dans sa tribu. Faku les accueillit avec beaucoup de bonté, et ordonna qu'on leur préparât aussitôt une hutte pour s'y reposer et y mettre à l'abri leurs effets jusqu'à ce qu'il eût pris conseil des gens de sa cour. En attendant, MM. Shaw et Shrewsbury visitèrent le pays et furent étonnés d'y trouver une population aussi nombreuse. Les kraals des Amapondo sont trois fois plus grands que ceux des Cafres proprement dits, mais leur langue est la même, à peu de différence près; leur pays abonde en bois et en sources d'eau

de la meilleure qualité. Le sol est fertile, et peut être cultivé avec beaucoup de succès; mais il est en friche pour le moment, par suite des dévastations qu'y a commises la tribu de Chaka. Cette dernière tribu paraît très-féroce; elle mange la viande du chien préférablement à celle du bœuf, dans le but de se rendre terrible dans les combats. A en juger d'après les noms que se donnent leurs chefs, ces Cafres sont très-orgueilleux. Le grand-père de Chaka s'appelait *Zulu*, c'est-à dire *le ciel* ou *le souverain*, et c'est de lui que la nation a tiré son nom de Amazulu (en anglais Zoolas), c'est-à-dire *le peuple du ciel*. Le fils de Zulu était *Menzi*, c'est-à-dire *le créateur, l'opérateur*. Le chef qui a succédé à Chaka est *Dingam*, qui signifie : *Moi de moi-même*, c'est-à-dire *j'existe par moi*. — Le soir de ce jour le chef Faku vint dans la hutte des missionnaires et accepta quelques présens que ceux-ci lui firent.

Le dimanche 17 avril, les missionnaires cherchèrent à donner à Faku et à ses gens quelques notions sur le sabbat chrétien, mais sans beaucoup de succès. Cependant, dans l'après midi, ils parvinrent à engager le chef et sa famille à se réunir à quelques autres personnes pour écouter l'Evangile. Cent personnes environ s'assemblèrent à l'entrée de la hutte des missionnaires.

« Je leur fis un discours, raconte M. Shaw dans son journal, dans lequel je leur présentai en abrégé le système évangélique, et je leur parlai successivement de Dieu et de la création, de la chute de l'homme, de l'incarnation, de la vie, de la mort et de la résurrection de Christ, de la rédemption, de la prière, de la nécessité de renoncer au péché, de la résurrection universelle, du jugement final, de la récompense promise aux justes et des peines réservées aux méchans. Je terminai mon discours en disant : Voilà les nouvelles que le missionnaire qui doit venir chez vous vous apportera. Nous avons souvent entendu parler du désir que vous avez de voir un missionnaire se fixer parmi vous, et nous sommes venus pour connaître vos intentions à ce sujet. » Parlez, Faku, nous attendons votre réponse. »

Faku prit alors la parole : « Ce qu'on vous a rapporté, dit-il, sur le désir que nous avons de posséder un missionnaire, est vrai; mais je ne puis point encore vous donner de réponse

positive; il vous faut attendre pour cela que je puisse rassembler un plus grand nombre de mes conseillers. » Faku n'avait probablement recours à cet échappatoire, que pour se dispenser de donner le premier son avis, et afin de fournir à ses conseillers le moyen d'exprimer leur opinion sur le sujet en question. Nous répliquâmes, en conséquence, qu'étant absens de chez nous depuis plusieurs jours, nous ne pouvions prolonger notre séjour plus long-temps, et que nous étions désireux de voir la discussion se terminer le plus tôt possible. Nous ajoutâmes que Chaka avait demandé un missionnaire, et que nous n'avions pas voulu que l'Evangile parvînt à ce chef sans l'offrir à la tribu de Faku. Là-dessus plusieurs de ses conseillers donnèrent leur avis l'un après l'autre. Le premier qui prit la parole dit : « Pourquoi Faku parle-t-il d'assembler ses grands hommes? Il n'a plus de grands hommes; ils ont tous été tués à la guerre. Il est vrai que nous désirons qu'un missionnaire vienne vivre au milieu de nous. » Un autre vieillard s'exprima comme suit : « Les nouvelles que vous nous avez annoncées aujourd'hui (faisant allusion à mon discours) sont bonnes; elles sont douces, douces comme la canne à sucre. Hâtez-vous, faites venir un missionnaire. Vous parlez de paix; c'est une bonne chose. Nous sommes las de la guerre; nous sommes fatigués d'épier notre proie, comme les bêtes férocos, ou d'être chassés comme le gibier. » Un jeune chef prononça ensuite un discours très-animé. Il dit entre autres choses ; « Ces nouvelles sont bonnes; mais vous nous dites des mensonges. Aucun missionnaire ne viendra vers nous, tant que vous resterez dans le kraal de Faku. Vous lui demandez s'il veut avoir un instituteur; mais quoiqu'il dise oui, aucun instituteur ne viendra ; à peine nous aurez-vous quittés et aurez-vous passé la colline, que vous aurez oublié Faku. » Ce discours était ingénieux; il avait évidemment pour but de nous exciter à commencer la Mission sans aucun délai. C'est pourquoi nous les assurâmes que les missionnaires disaient la vérité et qu'ils ne mentaient jamais; et afin d'éviter tout mésentendu, nous leur expliquâmes que nous n'avions eu d'autre but dans ce premier voyage que de nous informer de leurs intentions, et que maintenant que nous avions appris de leur bouche qu'ils voulaient un mission-

naire, nous ferions connaître leur désir «à nos pères, les grands instituteurs, qui vivent au-delà de la mer,» et que, dès que nous aurions reçu leur décision, nous la leur ferions connaître, quelle qu'elle fût. Après que plusieurs autres personnes eurent parlé, nous priâmes Faku de terminer la discussion, nous appuyant sur ce que tous ses conseillers avaient dit franchement leur avis. Mais il hésita encore, prétextant «qu'il n'était qu'un enfant, et qu'il ne pouvait dire que ce que ses grands hommes disaient.» Cependant, comme l'un d'eux avait fait mention dans son discours de la contrée au-delà de l'Umzim vooboo, il ajouta que si un missionnaire venait dans le pays, il lui donnerait une portion de terrain sur l'une ou l'autre des rives de l'Umzimvooboo, et qu'il irait y vivre avec lui. Nous remerciâmes alors le chef et son conseil, et c'est ainsi que se termina cette intéressante réunion.»

Le lendemain Faku, accompagné de quelques-uns de ses capitaines, entra dans la hutte des missionnaires, tenant dans sa main une grande défense d'éléphant qu'il déposa à leurs pieds, et qu'il leur offrit en présent, leur faisant entendre qu'il aurait bien voulu pouvoir leur donner quelque chose de mieux, mais qu'il était très-pauvre, pour le moment, en bétail, et que par conséquent il se voyait dans l'impossibilité de leur témoigner, d'une autre manière, son respect. Les missionnaires refusèrent d'accepter ce témoignage de son amitié, et lui dirent que puisqu'il avait été réduit à cet état de pauvreté, ils se feraient un cas de conscience de le priver de ce morceau d'ivoire qu'il pourrait échanger contre plusieurs pièces de bétail. Ils le prièrent seulement de leur donner un bracelet qu'il portait à son bras, et quelque peu de blé indien pour semer à Butterworth. Après cela les missionnaires sellèrent leurs chevaux; mais avant que de se séparer de Faku et de ses gens, ils firent avec eux, à genoux, une prière que tous les assistans répétèrent phrase par phrase, et après les avoir exhortés à vivre en paix avec les tribus environnantes et à se retirer souvent dans les bois pour prier Dieu, ils partirent.

De retour à Cwanguba, auprès de leur frère Shepstone, MM. Shaw et Shrewsbury le trouvèrent sur le point d'aller s'établir dans un autre quartier que celui où ils l'avaient laissé; car, pendant leur absence, il avait eu beaucoup à souffrir des dis-

cussions qui s'étaient élevées entre Dapa et Quanda au sujet du lieu qu'il était convenable de concéder pour la fondation de la station missionnaire. A la fin, ceux-ci s'étaient décidés à lui accorder une portion de terrain de l'autre côté de la rivière Umtata. MM. Shaw et Shrewsbury l'y accompagnèrent, ne voulant pas le quitter qu'il ne fût établi. Voici la description qu'ils nous donnent de ce nouvel emplacement :

« Il est situé sur une élévation à l'est de la rivière Umtata, dont il n'est éloigné que de cinq milles, et se trouve à seize milles de la mer. La vue y est des plus étendues et des plus magnifiques ; car elle n'est bornée au nord-ouest que par une chaîne de montagnes du pays des Amapondo ; tandis que, du côté du nord, elle s'étend sur une immense plaine qui se prolonge jusqu'au pays des Tamboukis. Le village sera bâti à quelques centaines de pas d'une forêt qui a quelques milles de longueur, et qui est coupée, de distance en distance, par de belles pièces de pâturages. Le sol est très-riche, et susceptible d'être cultivé avec beaucoup de facilité. Dix à douze sources sortent de terre à peu de distance du lieu choisi pour l'emplacement du village, et il ne sera pas difficile de les diriger par des canaux, de manière à ce qu'elles arrosent également tous les environs de l'établissement, dont la culture peut fournir des moyens de subsistance à une immense population. Je n'ai jamais vu en Afrique, ajoute M. Shaw, un local plus propre à un établissement missionnaire. Plusieurs chefs ont promis de venir se fixer dans les environs du village. Dapa lui-même viendra habiter avec les missionnaires, et abandonnera son kraal à ses fils. »

Voilà donc une nouvelle station commencée sous les plus heureux auspices. Les missionnaires lui ont donné le nom de *Morley*, pour perpétuer la mémoire du révérend George Morley, vénérable secrétaire des Missions wesleyennes. Après avoir installé M. Shepstone, MM. Shaw et Shrewsbury sont retournés à leurs stations respectives. Depuis leur retour chez eux, ils ont reçu des nouvelles réjouissantes de Morley.

Sous la date du 26 mai, M. Shepstone écrivait : « Bajela, fils aîné de Dapa, est venu ce matin à la station pour m'amener un bœuf dont il m'a fait présent. En me le donnant, il m'a-

dit : « Continuez à être pour nous un berger et un conseiller, comme vous l'avez été jusqu'ici. » Je lui ai répondu que j'espérais m'employer constamment à leur faire du bien et à leur donner de bons conseils, en ajoutant que toutefois il pourrait souvent leur paraître qu'il n'en était point ainsi, parce qu'ils ne connaissaient pas la Parole de Dieu.

4 *juin.* « Aujourd'hui les Mamboukis arrivent en foule et viennent occuper, autour de notre station, l'ancien territoire dont Chaka les a expulsés, l'année précédente. Quand je regarde autour de moi, et que je considère ces lieux naguère dévastés par le feu et la guerre, je demande à Dieu, du fond de mon cœur, de ne plus permettre que le fléau des combats vienne troubler notre repos, mais qu'il nous accorde de voir l'Evangile de notre Sauveur prendre racine dans ce pays, afin que toutes ces tribus transforment leurs épées et leurs javelots en charrues, et qu'au lieu de se ranger dans la plaine en ordre de bataille les unes contre les autres, elles s'appliquent à cultiver paisiblement la terre, jusqu'à ce que ce désert fleurisse comme la rose, au temporel aussi bien qu'au spirituel, et devienne ainsi un jardin du Seigneur.

7 *juin.* « Aujourd'hui les indigènes sont sortis en foule des forêts qui entourent notre établissement pour se rendre au service divin. Quel délicieux spectacle c'était pour moi! Cetani (fils de Dapa) y a assisté avec une centaine de ses gens ; ceux de la tribu de Quanda y étaient aussi : tous se sont conduits avec beaucoup de décence. Il ont prêté une grande attention à la lecture que je leur ai faite des dix commandemens, traduits dans leur langue, et quand nous en fûmes venus à cette belle réponse de notre liturgie (traduite en langue caffre par M. Shaw) : «Seigneur, aie pitié de nous, et incline nos cœurs à garder cette loi, » tous, sans exception, les chefs aussi bien que le peuple, l'ont répétée d'un commun accord, et ont élevé leurs voix, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme. Emu à la vue d'une pareille scène, je me suis dit en moi-même : « Certainement le Seigneur entendra cette requête. » Après le service, la femme de Cetani s'est approchée de moi, et m'a demandé combien de temps il leur faudrait attendre, jusqu'au retour du prochain sabbat : lorsque je l'en eus

instruite, elle me dit qu'elle ne l'oublierait pas. — Dieu veuille répandre son Esprit sur ce peuple, et nous donner de voir bientôt toute cette nation célébrer le sabbat du Seigneur! »

GNADENTHAL.

Gnadenthal est la plus ancienne station missionnaire du sud de l'Afrique. Fondée en 1736, elle fut renouvelée en 1792, et compte actuellement près de 1,200 Hottentots. Nous avons raconté l'histoire de son origine et de ses progrès, dans un article qui se trouve en tête du deuxième numéro de l'année précédente. Quelques extraits du Journal des missionnaires de cet établissement, écrit pendant la dernière moitié de 1828, feront mieux connaître l'esprit qui y règne, et jetteront en même temps du jour sur quelques parties de la discipline et des habitudes religieuses des Frères-Unis, qui l'ont fondé.

11 *juillet*. « Aujourd'hui, le frère marié Gottlob Halfslag a quitté ce monde, pour entrer dans la bienheureuse éternité. Il était un des premiers Hottentots convertis de cette station, car il avait été baptisé au mois d'avril 1798. Les années, qui suivirent son entrée dans l'Eglise, furent marquées par quelques violations occasionnelles des préceptes de l'Evangile, et jusqu'en 1810, il ne fut pas admis à la participation de la sainte Cène. Mais cette année-là, il se fit un très-grand changement en lui, et depuis ce moment sa conduite fut une preuve frappante de la puissance de la grâce de Dieu dans les cœurs qui se soumettent à son influence. Il jouissait, comme membre de notre congrégation de Hottentots, d'une grande estime et de beaucoup de confiance; considération qu'il s'était acquise par son zèle à remplir fidèlement, pendant plusieurs années, l'office de surveillant. Ce frère était très-industrieux; jusqu'à l'âge de soixante-dix ans il ne cessa pas de cultiver la terre. Son amour du travail l'avait mis en état non seulement de soigner ses petites propriétés, mais encore de nous aider dans la culture de nos jardins et de nos vergers. Ses récoltes étaient suffisantes pour lui fournir de quoi nourrir et élever

quelques enfans orphelins, envers lesquels il remplissait les devoirs d'un père, de la manière la plus édifiante. Dès le commencement de l'année, nous vîmes ses forces diminuer, sans cependant qu'il souffrît beaucoup, et il témoigna de la joie, à la pensée que sa maladie pourrait amener la dissolution de son corps. Quelques jours avant sa mort, il perdit l'usage de la parole, et ne put plus témoigner que par des gestes et par l'air rayonnant de son visage, le plaisir que lui causait la visite de ses amis. Peu après cependant, il recouvra l'usage de sa langue, et il assura à l'un des missionnaires que dans l'intervalle de faiblesse extrême, dont il vient d'être fait mention et où il n'avait pu parler, il avait éprouvé une paix et une joie si profondes, qu'il n'avait pu faire autrement que de considérer ce qui se passait dans son âme, comme un avant-goût des joies du ciel. « Toutefois, ajouta-t-il, je me sens résigné à attendre » l'heure de mon Sauveur, persuadé que quand je quitterai » ce monde, il me recevra comme un pécheur réconcilié. » Cette heureuse disposition d'âme ne l'a pas abandonné jusqu'au moment de sa mort.

15 *août*. Nous avons fait un examen très-satisfaisant des enfans de notre école de filles; le nombre des écolières présentes était de cent vingt-trois, dont soixante-huit sont capables de lire. Nous avons pris occasion de cette petite solennité pour recommander, par la prière, à la grâce et à la bénédiction du Sauveur, quarante de nos écolières, qui, ayant fini leur temps, quittaient l'école ce jour-là. Elles recevront désormais une instruction à part, une fois par semaine. En prenant congé de leurs maîtres, elles ont paru très-émues.

1er *septembre*. Nous avons eu des entretiens particuliers avec les personnes mariées de notre établissement, en tout cent trente sept couples, sans compter trente-neuf femmes, dont les maris étaient absens, et six hommes dont les épouses n'étaient pas présentes. Si nous en exceptons deux couples, entre lesquels il s'était élevé quelque mésintelligence, et que nous avons cherché à remettre bien ensemble, nous n'avons eu dans ces entretiens que des sujets de louer le Seigneur, de la grâce qu'il a répandue sur les membres de cette nombreuse société. Il est vrai qu'ils ont encore beaucoup à apprendre. Mais quand

nous réfléchissons à ce qu'étaient les Hottentots de ce pays, il y a trente ans, et à ce qu'ils sont encore dans plusieurs districts, où ils sont privés de l'instruction religieuse, nous sommes étonnés du changement qui s'est opéré en eux.

7 *septembre*. Aujourd'hui nous avons célébré la fête annuelle du chœur des personnes mariées (1). Les plus anciens membres de cette Eglise ne se rappellent pas d'avoir jamais passé une journée aussi bénie que celle-là. Dans l'après-midi, un grand nombre de pères et de mères de famille se rasssemblèrent sur une des collines voisines de l'établissement, d'où l'on aperçoit, comme s'il était tracé sur une carte, tout le plan de Gnadenthal, avec ses maisons, ses vergers et ses jardins. Cette scène rappela naturellement à l'esprit de l'assemblée toutes les grâces que le Seigneur avait répandues sur cette Mission depuis son origine, et donna lieu à une conversation des plus intéressantes, qui devint peu à peu générale. On s'exhorta mutuellement à la fidélité envers le Sauveur, et chacun confessa ses fautes et ses négligences passées. Les frères et les sœurs se demandèrent ensuite réciproquement pardon des offenses qu'ils pouvaient avoir commises les uns à l'égard des autres, et se donnèrent la main, en promettant tous de vivre désormais pour Jésus et de s'aimer les uns les autres, comme des frères. Après quoi l'assemblée entonna un joyeux *Te Deum*, avec accompagnement de quelques instrumens de musique. Ainsi édifié, chacun s'en revint à l'établissement; mais avant que de se séparer, les frères voulurent encore chanter quelques versets de cantique, devant la demeure des missionnaires, et c'est après cela que quelques-uns d'entre eux nous racontèrent, avec beaucoup d'émotion, les joies qu'ils venaient d'éprouver. On conçoit facilement que nous n'écoutâmes pas ce récit sans éprouver une profonde sympathie chrétienne. Nous terminâmes ce jour de fête par le baptême de trois adultes et par la célébration de la sainte Cène.

---

(1) Chaque section d'un troupeau dans l'Eglise des Frères-Unis, le *chœur* des gens mariés, par exemple, celui des frères garçons, celui des sœurs filles, ou tel autre célèbre, toutes les années, un jour de fête qui est particulièrement destiné à la prière, à l'action de grâces, à l'examen sérieux de soi-même et à l'exhortation mutuelle. On choisit ordinairement, pour cet aniversaire, un jour marqué par quelque événement important de l'histoire des Frères.

8 *septembre.* Dans l'instruction que nous avons donnée aujourd'hui aux adultes, les bénédictions reçues le jour précédent ont fait le principal sujet de nos réflexions. Nous avons prié, avec instance, le Seigneur de rendre durables les impressions religieuses reçues, dans cette occasion, par nos chers Hottentots, et de leur faire porter des fruits à sa gloire.

15 *octobre.* Un Irlandais, nommé Mackenny, tanneur de son métier, est arrivé ici pour chercher de l'ouvrage. Comme nous désirions, depuis long-temps, établir ici cette branche d'industrie, pour fournir de l'occupation et des moyens d'existence à quelques-unes de nos familles de Hottentots, nous avons fait un accord avec M. Mackenny, qui s'est engagé à apprendre son métier à quelques-uns de nos gens, moyennant des honoraires fixes, qui lui seront payés tous les mois. Nous avons, en conséquence, commencé ces travaux d'un nouveau genre, sous la bénédiction et dans la dépendance de notre Dieu et Père céleste.

27 *octobre.* Le gouvernement de la colonie vient de publier un manifeste, portant que tous les Hottentots résidant dans l'intérieur de la colonie, sont relevés et affranchis de l'obligation où ils étaient de se soumettre à des travaux forcés, toutes les fois qu'ils y étaient requis par l'autorité, et sont admis à la jouissance des priviléges accordés aux autres habitans du pays. En communiquant à nos Hottentots cette heureuse nouvelle, nous les avons exhortés à se conduire, comme il convient à des enfans de Dieu, non seulement en mettant à profit les priviléges dont ils venaient d'être investis pour la première fois, mais encore en s'abstenant d'en abuser, de quelque manière que ce soit, et en se conduisant en toute chose, comme de loyaux et obéissans sujets et d'utiles membres de la Société.

22 *décembre.* Est mort, dans un âge très-avancé, le frère marié Philippe Moliboy, qui, pendant tout le temps que nous l'avons connu, et surtout depuis son baptême en 1821, s'est montré un fidèle disciple de Jésus. Il était en édification à tous par son amour chrétien, sa simplicité et son esprit de paix. Pendant sa dernière maladie, il a donné des preuves frappantes de la puissance de la grâce divine, par la patience et la

résignation qu'il a montrées dans ses souffrances. Son désir était de déloger pour être avec Christ; et mort à ce monde et à tous les plaisirs, il attendait avec de saints désirs la participation à ces joies, qui sont à la droite de Dieu pour jamais.

Nous n'avons pas été moins édifiés par la mort de notre sœur fille Salomé Octobre, âgée de dix-neuf ans, et par celle du frère marié Joseph Rossouw, qui, dernièrement ont été rappelés par le Seigneur. Le dernier laisse une veuve, avec laquelle il a vécu, dans l'état du mariage, pendant près de cinquante ans, de la manière la plus heureuse, et un fils qui est un des surveillans les plus respectés de notre congrégation.

25 *décembre*. La fête de l'Incarnation de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ a été célébrée avec les solennités d'usage; et elle a été en bénédiction non seulement à nous et à notre troupeau de Hottentots, mais encore à un grand nombre d'amis du voisinage, qui sont venus y participer.

31 *décembre*. Nous avons terminé l'année, comme de coutume, par la confession de nos péchés, l'action de grâce et la prière; nous avons reçus de nouvelles assurances de l'immuable amour et de l'invariable fidélité de ce Sauveur, qui est le même hier, aujourd'hui, et dans tous les temps.

OCÉAN-PACIFIQUE

Les directeurs de la Société des Missions wesleyennes viennent de recevoir de la Nouvelle-Galles du Sud, des lettres du plus haut intérêt sur le mouvement religieux qui s'opère parmi les habitans de Tonga et des îles environnantes (1). Nous en communiquerons quelques extraits à nos lecteurs.

M. Turner, missionnaire à Hihifo, dans Tongatabou (la plus considérable des îles des Amis), écrit en date du 4 octobre 1828 :

« Je sens tout particulièrement la nécessité de soutenir l'importante Mission qui a été commencée dans ces îles, et

---

(1) Voyez 3e année, page 299.

je prie les directeurs de nous envoyer, le plus tôt possible, un renfort de missionnaires pour nous aider à pousser nos travaux avec vigueur.

» Le *Snapper*, appartenant au capitaine Samuel Henri, fils de M. Henry, missionnaire à Tahiti, vient d'arriver ici d'un voyage qu'il a fait dans plusieurs îles de la mer du Sud; rien n'est plus touchant que le récit que le capitaine et l'équipage nous ont fait des dispositions des naturels de ces différentes îles.

» Les îles qu'ils ont visitées sont celles des Navigateurs, de Vavau et de Habai, et partout où ils ont abordé, la première demande, que leur aient adressée les indigènes, a été celle-ci : Avez-vous avec vous des missionnaires? Dans quelques endroits, les naturels sont devenus importuns, à force de supplications, et ont même paru courroucés de ce qu'un bâtiment avait abordé chez eux, sans leur amener de missionnaires. Les indigènes d'une île, où aucun missionnaire n'a encore mis le pied, ont déjà élevé une chapelle, dans la ferme attente qu'un instituteur chrétien viendra bientôt se fixer parmi eux.

» Il y a plus, les naturels de l'une des îles Habai, sont parvenus à déterminer un marin à devenir leur prédicateur, et maintenant ils ont mis de côté leurs idoles et adorent Jehova, selon leurs faibles connaissances.

» Il paraît que le moyen dont Dieu s'est servi pour exciter cette attente générale dans ces îles, est le ministère de quelques matelots qui y ont répandu la nouvelle que des missionnaires étaient sur le point d'arriver. — Chers pères et frères, ayez pitié de ces milliers d'âmes qui périssent! Faites connaître leurs besoins; répétez leurs cris dans toute l'Angleterre; et je ne doute pas que par un effet de la libéralité de ceux qui aiment Jésus et les âmes immortelles, vous ne soyez en état de nous envoyer un imprimeur, une imprimerie et des hommes désireux d'entrer dans ces portes ouvertes pour y publier que l'Agneau de Dieu ôte les péchés du monde. Chers frères, mon cœur est plus touché de la misère de ces pauvres sauvages, que ma langue et ma plume ne sont capables de l'exprimer. »

Extrait d'une lettre du capitaine Henry, adressée à M. Leigh, missionnaire à la Nouvelle-Galles du Sud.

« Dans un de mes voyages, j'ai visité les îles des Amis, et j'ai eu occasion de voir les missionnaires de Tonga. Je ne doute pas que vous ne receviez avec intérêt les nouvelles que je vais vous donner sur l'état de cette Mission. J'ai souvent fréquenté le culte de la chapelle et l'école de Nukualofa, dans la station de MM. Turner et Cross. Ces messieurs ont environ cinq cents auditeurs qui écoutent régulièrement la prédication de l'Evangile. Le changement qui s'est opéré chez les indigènes est grand sans contredit. Dans mes précédens voyages, j'étais toujours obligé de faire garder mon vaisseau; mais la dernière fois, je n'ai pas eu besoin de prendre cette précaution. Il y a maintenant sûreté parfaite pour tous les bâtimens qui visitent l'île de Tonga; ses habitans ne sont plus les mêmes; tous ceux qui les voient doivent en convenir. La plupart des chefs manifestent le désir d'avoir des missionnaires. Je ne doute pas que le changement ne devienne de plus en plus général. Je n'ai eu qu'une occasion de visiter la station du révérend Thomas à Hihifo. Ata, chef de cette partie de l'île, est grand-prêtre de Tonga. Jusqu'ici il avait témoigné de la bienveillance aux missionnaires, mais sans vouloir encourager lui-même aucune de leurs entreprises; mais dernièrement il a donné son consentement à l'érection d'une maison d'école, et il a assisté plusieurs fois au culte de famille de M. Thomas, ce qu'il ne voulait pas faire auparavant; car, lorsqu'il s'apercevait que l'on mettait sur la table les livres religieux dont on se sert pour le culte, il s'en allait aussitôt. L'île toute entière a les yeux fixés sur lui, et les indigènes en général disent, que si Ata se fait chrétien, ils suivront son exemple. Il y a beaucoup de personnes qui ne fréquentent qu'en secret l'école et la chapelle, dans la crainte qu'elles ont de déplaire à Ata. Les missionnaires ont un bel établissement, et la plus radieuse perspective s'offre à eux non seulement à Tonga, mais encore dans les autres îles du voisinage, qui sollicitent constamment les missionnaires de leur faire une visite. MM. Turner et Cross ont peine à suffire à leurs

travaux, qui se multiplient considérablement. Les indigènes ne se contentent pas des heures régulières fixées pour les leçons de l'école, mais ils sont continuellement auprès des missionnaires, avec leurs livres sous le bras, pour leur demander instruction.

» Dans les îles Habai, qui sont situées à quelque distance de Tonga, dont elles dépendent, les indigènes se sont choisi un matelot pour instituteur. Cet homme leur apprend à lire et à écrire sur le sable, et tient le dimanche un service de prière dans la chapelle. Un des chefs a donné sa maison pour qu'on la convertît en un bâtiment consacré au culte public. Dans l'île de Niua, les naturels ont bâti une très-jolie chapelle, et ont été bien désappointés, quand ils ont vu, que nous ne leur avions pas amené de missionnaires. Ils ont dit : « Il y a long-temps que les missionnaires sont à Tonga ; s'ils avaient passé seulement la moitié de ce temps à Niua, l'île entière aurait embrassé le christianisme. »

« Les indigènes de Vavau expriment aussi un grand désir d'avoir des missionnaires ; ils ont écrit, je crois, à M. Turner et à Tubo, chef de Tonga, pour leur demander des instituteurs.

« En général, toutes ces îles demandent à grands cris des instituteurs chrétiens, et il n'y a pas de doute que, dans peu de temps, elles ressembleront aux îles de la Société. »

Extrait d'une lettre de M. Leigh, datée de Sydney, dans la Nouvelle-Galles du Sud.

21 mars 1829.

« Plusieurs capitaines de vaisseaux qui ont visité la Nouvelle-Zélande, assurent que les travaux des missionnaires s'étendent de plus en plus, que les prières apprises par les indigènes des tribus, au milieu desquelles résident les missionnaires, se répandent aussitôt chez les tribus éloignées d'eux de plusieurs centaines de milles, que les chefs de tous les quartiers qu'ils ont visités demandent unanimement des instituteurs, et qu'ils ont offert des cochons, des pommes de terre et de la cire aux

capitaines de divers bâtimens, à condition que ceux-ci leur procurent des missionnaires qui soient capables de prier et de leur enseigner le chemin du ciel. Je crois fermement tout ce que ces messieurs m'ont rapporté à cet égard; car j'ai moi-même été témoin à la Nouvelle-Zélande du désir que manifestent les indigènes de posséder la Parole de Dieu, et j'ai la ferme conviction que bientôt les habitans de la Nouvelle-Zélande vont être convertis à la foi chrétienne. »

A la réception de ces nouvelles, les directeurs de la Société des Missions wesleyennes, considérant le vaste champ de travaux qui s'ouvre à la Société dans ces îles, et faisant surtout attention à la circonstance particulière du désir ardent exprimé par les indigènes de posséder des instituteurs chrétiens, ont pris la résolution d'envoyer aux îles Tonga quatre nouveaux missionnaires, parmi lesquels un médecin et un imprimeur. Ces missionnaires doivent partir dans les premiers mois de cette année.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le journal des missionnaires wesleyens, stationnés à Hokianga, dans la Nouvelle-Zélande, renferme des détails bien propres à faire connaître le caractère violent et cruel des naturels de ce pays, et en même temps la patience et la foi que Dieu donne à ceux de ses serviteurs qui travaillent parmi eux à l'œuvre de l'Evangile. Nous allons communiquer à nos lecteurs quelques extraits de ce journal, écrit pendant l'année 1828.

1er *avril*. Ce matin, Nga Tumu et son frère Ware Kaua, sont venus pour nous demander le paiement du morceau de terrain que nous leur avons acheté; mais n'ayant pas d'étoffes en provision, nous les priâmes d'attendre que nous en eussions reçues de la Nouvelle-Galles du Sud. Mais, loin d'être satisfaits de l'assurance que nous leur donnâmes qu'ils seraient payés sous peu, ils usèrent de paroles insolentes et nous accusèrent de vouloir les tromper, disant que ce n'était pas les moyens qui nous manquaient de nous acquitter envers

eux, mais bien l'intention. L'un des fils de ces deux frères, nommé Ngaro, nous menaça même d'enfoncer notre maison, si nous ne lui donnions sur-le-champ satisfaction à l'égard du terrain; de sorte que ne sachant quel parti prendre, nous nous décidâmes à n'acheter qu'une partie du morceau de terre, en échange de laquelle nous leur donnâmes des haches et d'autres outils. Le jeune homme qui nous avait menacés, fut très-mortifié de ce qu'au lieu de lui parler, nous nous adressions uniquement à son père et à son oncle; il en demanda la raison; et lorsque nous lui eûmes répondu qu'il n'était qu'un enfant, tandis que son père était plus avancé que lui en âge, il se tourna vers son père et dit, avec un sourire malin: « Quoi! ce vieux pourri est meilleur que moi! Ses jeunes années n'ont-elles pas passé, tandis que moi, je suis dans mon printemps: je suis donc son supérieur et non son inférieur. »

4 *avril.* La femme d'un chef nous a amené aujourd'hui sa fille malade, en nous priant de lui donner quelque remède; comme cette enfant a vécu pendant quelque temps parmi nous, la mère pensait que c'était l'Atua des blancs (1), qui lui avait fait du mal.

Au mois de mai, *le Hérald*, ayant à bord plusieurs missionnaires, échoua pendant la nuit sur la côte de la Nouvelle-Zélande. L'un des missionnaires, M. Fairbourne, aborda à la nage sur le rivage, et s'attendait à être bien reçu par les indigènes. Mais, à peine eut-il mis le pied à terre, qu'un des naturels le saisit et le menaça de le tuer, s'il ne lui donnait sa chemise. Le capitaine de vaisseau qui était resté à bord du navire, hêla à plusieurs reprises pour qu'on fît du feu sur le rivage, afin qu'il pût déterminer à quelle distance il se trouvait de la côte; mais, quoique M. Fairbourne offrit aux indigènes de les payer, s'ils voulaient lui rendre ce service, ceux-ci refusèrent d'allumer du feu, et témoignèrent la joie qu'ils auraient à s'emparer du riche butin qui se trouvait sur le navire, ce dont ils rendirent grâce à Araitehuru. Cette divinité, particulièrement adorée par les chefs de Hokianga, est renommée parmi les Zélandais pour faire échouer les canots. Dès que le jour

(1) L'atua, selon les Zélandais, est un dieu qui ne se plaît qu'à tourmenter ses créatures. *Voyez* 3e année, page 126.

parut, ils s'emparèrent du *Hérald* et le pillèrent. Les habitans du district où se trouvent les missionnaires, voulaient a toute force aller venger les Européens des mauvais traitemens qu'ils avaient reçus de leurs compatriotes, mais les missionnaires les en détournèrent.

« Le 20 mai, écrit M. Stack, missionnaire à Hokianga, je suis allé voir une fête en l'honneur des morts, appelée par les indigènes *Hahunga*. J'espérais, dans cette occasion, trouver le moyen de leur parler de la résurrection, de manière à faire impression sur eux; mais je fus désappointé par l'indifférence avec laquelle ils écoutèrent tout ce que je leur dis à ce sujet. Les morts étaient placés en ligne, sous un hangar fait de bois; ceux dont les corps n'étaient pas encore corrompus, étaient mis dans la position d'un homme assis; les têtes des autres étaient arrangées de manière à ce qu'elles ne paraissaient pas séparées de leurs corps; le tout formait un dégoûtant spectacle. Patu-One pria la sœur de sa femme défunte, de me faire voir une pierre qui avait été trouvée dans la poitrine de la défunte, et qui, s'étant détachée d'un rocher voisin du lieu où elle demeurait, avait été conduite dans le corps de l'infortunée, au moyen d'un enchantement, et était devenue ainsi la cause de sa mort. Je fis tout ce que je pus pour lui ôter cette ridicule pensée, mais il commença à se fâcher, et au lieu de renoncer à ces folles imaginations, il persista à les défendre, en ajoutant que non seulement une pierre, mais encore un paquet de hameçons avaient été introduits dans la poitrine de sa femme, au moyen de la sorcellerie. Avec quelle facilité ces pauvres gens croient au mensonge! mais comme ils sont incrédules à la Parole de vérité! »

Le lendemain M. Stack retourna dans le même endroit et trouva les indigènes plus disposés à l'entendre que le jour précédent, et leur prêcha sur la résurrection. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention.

Un dimanche (15 mai), M. Stack ayant prêché sur Luc, XVI, 31, trouva quelques indigènes étendus sur le rivage, et passant le jour du Seigneur dans la paresse; il chercha à leur expliquer plus en détail ce qu'il leur avait dit dans son sermon. Alors l'un des indigènes, nommé Te-tao-nui, jettant

sur M. Stack un regard très-significatif, lui dit : « Les habitans de la Nouvelle-Zélande sont comme cela, n'est-ce pas ? » Il voulait dire, qu'ils ressemblaient au riche de la parabole. Le missionnaire répondit que oui, en ajoutant que parmi les blancs il se trouvait aussi beaucoup d'hommes de ce caractère. L'indigène se mit alors à sourire et eut l'air de dire : « Pourquoi donc nous parler à nous Zélandais, comme si nous étions seuls méchans ? »

« Te-tao-nui et son frère désirèrent aussi savoir comment nous pouvions être assurés de l'état des âmes, après qu'elles étaient séparées du corps, et se moquèrent de notre foi à cet égard, parce que nous n'avions pas vu l'enfer de nos propres yeux. Te-tao-nui dit : « Vous, missionnaires, vous êtes une troupe de vieilles femmes. Quand un esprit viendra du monde invisible et nous dira qu'il a vu les choses dont vous nous parlez, alors nous le croirons ; mais jusqu'ici toutes les nouvelles que nous en avons reçues ont été contraires à ce que vous nous dites. Quelle nourriture mange-t-on dans le monde des esprits ? » Lorsque le missionnaire lui eut fait observer que les organes que nous avons maintenant, devant être détruits avec notre corps, nous n'aurions plus les mêmes besoins physiques dans l'autre monde, il reprit aussitôt : « Mais alors, comment verrons-nous ? comment entendrons-nous ? quelles seront nos occupations ? Si un vaillant homme meurt, comment sera-t-il capable d'exercer sa valeur ? S'il ne trouve pas de places à assiéger, sera-t-il forcé de devenir pacifique ? Ah ! vous êtes une compagnie de vieilles femmes. Vous n'êtes jamais sortis de l'enceinte de votre maison. N'y a-t-il donc pas de fusils là-haut ? ne s'y trouve-t-il donc pas d'hommes avec lesquels on puisse combattre ? »

« Je leur parlai ensuite, ajoute le missionnaire Stack, de la résurrection des morts, et là-dessus ils firent les remarques suivantes : « Combien y a-t-il de personnes qui soient déjà ressuscitées d'entre les morts ? les avez-vous vues ? » Quand je leur eus répondu négativement, ils se mirent à rire à gorge déployée, en disant : « Vraiment, il n'y a que vous qui ayez entendu parler de ces choses. » Je voulus ensuite leur parler du jugement, mais il me fut impossible de triompher

de leur légèreté. » Je reviendrai vers vous demain matin, dit l'un d'entre eux, et alors vous me jugerez; cet homme doit être condamné, parce qu'il a la bouche de travers. » Ayant demandé à Te-tao-nui ce qu'il aurait à répondre à l'Eternel au jour du jugement, il me dit : « Comment voulez-vous que je réponde, puisque je n'aurai point de bouche?

» La légèreté et l'esprit de plaisanterie des indigènes est pour nous une source de grandes épreuves. Un jour que je priais avec eux, une personne de l'assemblée se mit à dire : « Le voilà qui dort; vas, dit-elle à la personne qni était à côté d'elle, et dors avec lui. »

Les indigènes du district de Pakania sont tout particulièrement superstitieux. Il y a un endroit, près de la côte, qui fournit d'excellent poisson; mais, comme ils le croient sous la protection spéciale d'un de leurs atua, ils ne s'y rendent jamais pour y pêcher, sans chercher à apaiser leur Dieu par diverses cérémonies. « Dernièrement, dit le missionnaire Stack, trois cents indigènes se sont rendus dans ce lieu pour y faire la pêche, après avoir scrupuleusement accompli tous les vœux d'usage, et pris toutes les précautions possibles; mais l'un de leurs canots chavira et trois hommes furent noyés; c'est ainsi que le prince de ce monde se sert de pareilles circonstances pour les aveugler toujours davantage, et pour fermer de plus en plus leurs yeux à la lumière? »

Nous n'avons extrait du journal des missionnaires Wesleyens, que ce qui nous a paru propre à faire connaître le caractère naturel et les superstitions des indigènes de la Nouvelle Zélande. Mais ces faits particuliers n'infirment point ce que nous avons dit ailleurs, de l'heureuse influence que l'Evangile commence à exercer sur plusieurs districts de cette île.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

COLONIE DE SIERRA-LEONE.

Les établissemens de cette côte ont été fondés pour recevoir des nègres affranchis, enlevés des vaisseaux négriers par les croisières anglaises. Les efforts du gouvernement et des missionnaires se sont unis pour délivrer d'un double esclavage ces infortunés, qui, affranchis de leurs chaînes et transportés sur le continent occidental de l'Afrique, y trouvent le bienfait d'une instruction chrétienne et tous les avantages de la civilisation. Une si belle entreprise, couronnée dès son origine des plus réjouissans succès, devait exciter l'envie et la malveillance; aussi a-t-elle été attaquée dans des journaux accrédités, et représentée au gouvernement comme illusoire et préjudiciable à ses intérêts. La meilleure manière de répondre à de pareilles attaques est de présenter des faits. On verra par l'exposé qui va suivre, que, vu les obstacles contre lesquels ont à lutter les missionnaires, leurs succès sont aussi grands qu'ils peuvent l'être. Mais reprenons les faits à leur origine :

La Mission de l'Afrique occidentale fut commencée en 1804. Les ténèbres spirituelles qui pèsent sur les habitans de l'Afrique, les maux que l'Angleterre leur a faits pendant tant d'années, en prenant part au commerce des noirs, la tache imprimée sur cette nation par cet inhumain et criminel trafic, le sentiment de l'obligation qui lui était imposée d'entreprendre quelque chose qui pût être une sorte de réparation des longs outrages qu'elle avait accumulés sur les tribus africaines, telles furent les raisons puissantes, irrésistibles, qui déterminèrent la Société des Missions de l'Église épiscopale à diriger ses premiers efforts vers cette partie du monde. Toutes ses tentatives pour se procurer des missionnaires anglais ayant été infructueuses, à l'exemple de la Société pour la propagation de

la connaissance chrétienne, elle engagea deux ecclésiastiques luthériens; et au commencement de l'année 1804, les Rév. Melchior Renner et Peter Hartwig, ce dernier accompagné de sa femme, quittèrent l'Angleterre pour se rendre dans cette partie des côtes occidentales de l'Afrique, située principalement entre les deux tropiques, et qui avait été le siége principal de la traite. D'autres missionnaires les ont suivis à différentes époques; et le nombre des ouvriers évangéliques, tant missionnaires que catéchistes, et en y comprenant les femmes qui ont quitté l'Angleterre comme attachées à la Mission, s'est élevé, depuis le commencement, à quatre-vingt-treize personnes.

Si l'on en excepte Freetown, dans la colonie de Sierra-Leone, où l'un ou l'autre des missionnaires a officié comme chapelain jusqu'en 1816, le pays de Susoo fut, pendant plusieurs années, le théâtre principal de leurs travaux. Divers obstacles retardèrent la formation d'un établissement parmi ces peuples jusqu'en 1808; on commença alors le premier à Bashia et un second à Canoffée, tous les deux sur la rivière Pongas, et distant d'environ cent milles N. O. de Sierra-Leone. M. Nylaender entreprit une Mission chez les Bulloms, peuplade des environs de la rivière de Sierra-Leone, et, en 1812, se fixa à Yongrou-Pomoh. L'établisssement de Gambie, sur la rivière Dembia, parmi les Bagoes, à 70 milles environ N. O. de Sierra-Leone, fut formé trois ans après; et vers le même temps des écoles furent établies à Gorée, île à la hauteur du cap Verd. Mais la traite, ce fléau invétéré de l'Afrique, ayant pris un nouvel essor, la présence des missionnaires dans cette contrée devint désagréable aux chefs et au peuple; on eut recours, pour les éloigner de la côte, aux moyens les plus atroces; enfin tout espoir de succès étant détruit pour le présent, et la vie même des missionnaires étant exposée aux plus grands dangers, la Société se vit avec douleur forcée d'abandonner, l'une après l'autre, des stations qui avaient promis d'abord les résultats les plus satisfaisans. On quitta Bashia en 1816, et en 1818 Canoffée, Gambie et Yongrou Pomoh. Vers la même époque, Gorée fut rendue aux Français, et en conséquence les écoles de la Société cessèrent leurs

travaux. Ainsi prirent fin, du moins pour un temps, ceux de la Société chez les naturels de l'Afrique, non pas néanmoins sans un exemple de la bénédiction divine répandue sur ses efforts, dans la conversion d'un jeune homme nommé Siméon Wilhelm, qui fut élevé à l'école de Bashia, et qu'un mémoire, publié en 1817, doit avoir fait connaître à tous ceux qui s'intéressent aux pieuses entreprises de la Société des Missions.

Quelque pénible qu'eût été pour la Société la nécessité où elle s'était vue reduite d'abandonner le territoire des tribus indigènes, elle trouva une ample compensation dans l'importante carrière qu'offrit à ses travaux la colonie de Sierra-Leone, où elle se voyait affranchie de l'influence des marchands d'esclaves. Les missionnaires se retirèrent donc successivement sur ce point, et c'est dans cette sphère que, depuis ce temps, la Société a presque exclusivement concentré ses opérations. Sierra-Leone étant devenue le dépôt des naturels que les croiseurs anglais arrachaient aux fers des négriers, un grand nombre d'Africains, de plusieurs tribus et de langues différentes, y ont été amenés, et ces infortunés ont été distribués par villages, nourris et habillés par les soins charitables du gouvernement, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de pourvoir par eux-mêmes à leurs besoins. L'ignorance et la superstition dans lesquelles ils sont plongés, et cette dégradation de tout l'homme qui est la conséquence directe de l'esclavage, n'ont pas été de faibles obstacles pour la Mission; néanmoins, pleins de confiance dans la grâce de Dieu, les missionnaires et les maîtres d'école de la Société se sont mis à l'œuvre; Dieu a béni leurs efforts; un changement prononcé, et des plus satisfaisans, s'est manifesté en général dans les habitudes et dans les mœurs de ces hommes; et, autant qu'il est possible d'en juger, les cœurs de beaucoup d'entre eux ont éprouvé la puissance de la vraie religion.

On divisa la colonie de Sierra-Leone en quatorze paroisses, et d'après un arrangement fait avec le gouvernement, le plan de la Société était d'installer dans chacune de ces paroisses un ministre capable; mais les maladies et la mortalité qui ont régné dans la colonie ont rendu l'exécution de ce plan impra-

ticable; et, par suite de leur faiblesse numérique, les missionnaires ont été forcés, l'année dernière, d'abandonner, pour un temps du moins, un des trois districts de la colonie qui composent la division récemment faite. Ainsi, non seulement les réductions fréquentes du nombre des ouvriers évangéliques, par la mort, par la retraite de ceux que leur mauvaise santé contraignait à l'inaction, et par d'autres causes, ont circonscrit les opérations de la Société dans des limites beaucoup plus resserrées que celles de la colonie; mais de plus, les contrées qui l'environnent sont restées presqu'entièrement étrangères aux bienfaits de la Mission; et quoique des portions considérables de territoire aient été placées sous l'autorité de la Grande-Bretagne par les chefs et par les peuples, et bien qu'une route avantageuse se soit ainsi ouverte pour l'introduction de l'Evangile chez quelques tribus voisines, la Société, paralysée par les causes que nous venons d'indiquer, s'est vue dans la triste impossibilité de profiter de ces avantages pour l'extension de ses travaux.

Les difficultés contre lesquelles les missionnaires ont eu à lutter, ont encore été augmentées par la charge qui leur a été imposée, depuis quelques années, de desservir la chapelle de Freetown. Par un arrangement fait en 1824 avec le gouvernement, la Société s'est engagée à former et à entretenir tout le clergé de la colonie, tant les ministres résidant à Freetown que ceux qui seraient établis dans les paroisses rurales. Cet arrangement, qui, dans des circonstances plus favorables, aurait pu être un moyen de fournir à la colonie des instituteurs spirituels doués de la capacité requise, est devenu par événement un fardeau pour les missionnaires qui ont vu leur nombre considérablement diminuer; et ce fardeau dont ils ont été long-temps accablés, on ne les en a soulagé que tout récemment, par la nomination, en qualité de chapelain, du Rév. David Morgan, qui, au mois de novembre dernier, est parti d'Angleterre pour se rendre à Sierra-Leone.

En travaillant ainsi à l'avancement des intérêts spirituels de l'Afrique, par la *prédication de l'Evangile*, la Société n'a pas perdu de vue les importans secours qu'elle pouvait tirer, pour ce premier et principal objet, d'une *éducation chré-*

tienne, et elle a, par intervalles, pris les mesures propres à procurer aux enfans de la colonie les bienfaits de cette éducation. Les enfans, excepté ceux qui demeuraient avec leurs parens, furent confiés aux soins des employés de la Société, dès le moment où ils furent débarqués des bâtimens négriers; on leur apprit à prier, à observer le saint jour du Seigneur, et à révérer le nom et les œuvres de Dieu: quelques-uns ont reçu dès leurs jeunes années, dans les écoles de la Société, des impressions religieuses qui ont porté leurs fruits dans la suite de leur vie, et un grand nombre d'autres, s'ils n'ont pas donné subséquemment des preuves évidentes d'une conversion réelle, sont devenus du moins, par leur bonne conduite, des membres respectables de la société. Jusqu'en janvier 1827, la Société des Missions suivit, par rapport aux écoles, le système adopté dans l'origine, et d'après les arrangemens qu'elle avait faits avec le gouvernement; mais à cette époque le gouverneur y substitua un système nouveau qui rompit entièrement les rapports qui avaient subsisté entre les écoles et la Société. Jusque-là les missionnaires avaient eu le contrôle exclusif des écoles; c'étaient eux qui avaient nommé les maîtres qui leur avaient paru réunir les qualités nécessaires; mais, à compter de 1827, le gouverneur réunit à ses attributions ce qui concernait l'éducation du peuple, et se chargea de l'enseignement des personnes de couleur; il invita, il est vrai, les fonctionnaires de la Société à visiter les écoles aux heures de classe, à l'effet d'examiner les écoliers et de donner aux instituteurs les conseils nécessaires; mais ils n'eurent pas le pouvoir d'introduire, s'ils le jugeaient à propos, aucune modification dans le mode d'instruction sans en référer au gouverneur et sans avoir obtenu sa sanction. Les missionnaires, trouvant que cette organisation leur ôtait tout moyen d'exercer sur les écoles une influence réelle et efficace, et après que l'expérience leur eut prouvé le vice de cet état de choses, regardèrent comme un devoir pénible pour eux de s'abstenir entièrement de cette inutile inspection, et d'établir aux frais de la Société des écoles dont ils auraient la direction exclusive et absolue. Ces écoles commencèrent donc en 1828 dans

deux des stations du district de la montagne, en sus de l'école des petits enfans précédemment établie.

La direction des écoles coloniales de Freetown avait aussi été confiée aux membres de la Mission, et ils la conservèrent après avoir renoncé à celle des écoles des paroisses de la campagne. Une autre école avait aussi été établie, en 1822, hors de la colonie, dans les îles Plantain; mais depuis on y a renoncé.

Outre l'instruction de la grande masse des enfans africains dans la connaissance de l'Evangile, la Société a toujours mis au nombre des plus importans objets de sa sollicitude de se former des collaborateurs indigènes, qui, à raison de leur tempérament habitué au climat et de la connaissance qu'ils avaient des divers idiomes des naturels, pouvaient, s'il plaisait à Dieu de les appeler par sa grâce, travailler efficacement un jour à répandre l'Evangile parmi leurs compatriotes. Dans cette vue, une institution chrétienne fut ouverte à Leicester-Mountain, près de Freetown, en 1815; elle fut transférée à Régent, en 1820; mais les maladies et la mort, qui en enlevèrent successivement les maîtres, furent un fatal obstacle à ses succès, et amenèrent son entière dissolution en 1826. Dans les premiers mois de 1827, le Rév. C. L. F. Haensel arriva dans la colonie; l'objet spécial de son voyage était, si Dieu daignait le lui permettre, de se consacrer à ces importantes fonctions; et les bâtimens de Régent qui avaient été destinés à recevoir les étudians se trouvant dans un état de délabrement qui aurait exigé une somme considérable pour les réparer, M. Haensel fixa momentanément sa résidence à Freetown, et au mois d'avril de la même année, ouvrit de nouveau l'institution.

L'occasion s'étant ensuite présentée d'acheter à Fourah-Bay, à un mille et demi de Freetown, un terrain et des bâtimens qui, sous beaucoup de rapports, convenaient à l'institution, l'acquisition en fut faite; et, au mois de février 1828, M. Haensel et ses élèves y transférèrent leur résidence. Grâce à la miséricordieuse Providence du Seigneur, il a pu jusqu'à ce jour y continuer ses travaux.

Tandis que M. Haensel se livrait avec ardeur, dans la co-

lonie, à ses fonctions de chef de l'institution chrétienne, M. Raban, que l'état de sa santé avait forcé à repasser en Angleterre, s'y occupait des mêmes soins, et s'était chargé de l'éducation de trois jeunes Africains qui demeuraient avec lui à Brixham. Depuis ils sont retournés dans la colonie avec leur instituteur.

Nous allons maintenant donner quelques détails sur les travaux de la Société dans les stations occupées par les missionnaires de Sierra-Leone, et nous puiserons nos renseignemens dans leurs dernières dépêches, en date du mois de septembre 1829.

Freetown.

M. Betts a continué de remplir ses fonctions de ministre tant à l'église de Saint-George qu'à la prison, bien que les résultats aient été peu encourageans. Le nombre moyen des assistans à Saint-George n'a pas dépassé quatre personnes; très-peu de noirs sont venus au service, et parfois la portion adulte de la congrégation ne s'est composée, en tout, que de douze ou quatorze individus; le nombre des enfans des écoles y était proportionnellement aussi faible; il y a sept communians. Le pitoyable état de l'église, où la pluie pénètre, et qui incommode beaucoup les assistans, explique jusqu'à un certain point leur peu d'empressement et leur petit nombre. Quant à ceux qui composent la congrégation de la prison, voici ce que M. Betts écrit :

« En général j'ai trouvé les prisonniers attentifs, et, quoi qu'il n'entre pas dans mes attributions d'ouvrir la prison à ceux qui sont dans les fers, je me réjouis de pouvoir proclamer la « liberté *spirituelle aux captifs, et l'année de bienveillance du Seigneur.* »

Quoique M. Wilhelm, ainsi que plusieurs personnes de sa congrégation, ait été malade des fièvres, il a pu, sauf quelques interruptions, continuer ses fonctions à la chapelle de Gibraltar, où les assistans ont été en général assez nombreux quand les pluies ne s'y sont pas opposées; les communians sont au nombre de huit. Après avoir parlé des désagrémens

que lui a causé la mauvaise conduite d'un individu de son troupeau, M. Wilhelm fait mention d'un vieillard chrétien dont la manière d'agir et de penser pendant une maladie l'a rempli de joie :

« La grâce de notre Sauveur, dit M. Wilhelm, paraît avoir inspiré à ce pauvre Africain une résignation absolue à la volonté du Seigneur, une confiance filiale dans sa miséricorde et sa bonté, une vive gratitude pour tous les soulagemens et toutes les consolations qu'il a éprouvés, une foi sincère dans les mérites et dans le sacrifice de Jésus-Christ, enfin un ardent amour pour le Sauveur, et ces sentimens lui ont fait trouver dans sa croyance une paix et une joie que ne pouvaient troubler les misères de sa position, quelque triste qu'elle fût. »

Il ajoute ensuite :

« J'ose me flatter de l'idée que, dans ma congrégation, ainsi que dans les autres, il y a plus d'une âme dans des dispositions semblables, bien que le nombre nous en soit inconnu. Semons la semence, la précieuse semence, et implorons la bénédiction de Celui de qui dépend la moisson. Le Seigneur, de son côté, ne nous manquera pas; sa bonté donnera l'efficacité et la force nécessaire à l'œuvre de la foi, bien que nous puissions être appelés de temps à autre à semer dans les larmes : non, le sang de Christ ne peut avoir été répandu en vain sans effet ou sans succès, et il faut que la mort du Fils de Dieu porte ses fruits. S'il y a des millions d'hommes qui, opiniâtres dans leur incrédulité, repoussent loin d'eux son salut, un jour aussi on verra que des millions d'hommes, à l'heure marquée pour la manifestation de sa puissance, ont été disposés à recevoir ce salut avec joie et avec reconnaissance. Au festin des noces de l'Agneau, toutes les tables seront garnies de convives, *la maison* de son Père *sera remplie.* »

Les écoles de la colonie se composent de 528 enfans, dont 239, terme moyen, sont présens aux leçons; sur 266 filles, 139, terme moyen, viennent en classe. Pendant le dernier trimestre, on y a admis 46 garçons et 17 filles; 12 garçons et 27 filles ont quitté l'école.

Institution chrétienne.

L'institution se compose en ce moment de sept étudians, de la conduite desquels M. Haensel n'a qu'à se louer. Samuel Crowther, indigène, employé pendant quelque temps comme aide de M. Haensel, a quitté l'établissement, ayant été nommé instituteur à Régent; mais aucun des autres jeunes indigènes ne paraît réunir à un degré suffisant les qualités requises pour le remplacer

DISTRICT DE LA RIVIÈRE.

Ce district est sous la direction générale du révérend John Gerber; la Société y a en ce moment trois stations, Hastings, Kissey et Wellington. M. Gerber a sa résidence à Hastings; M. Edmond Boston a été chargé, depuis le 30 juillet, de la station de Kissey, et William Tamba, catéchiste indigène, préside à celle de Wellington. On a aussi les plus grandes obligations au zèle infatigable de M. Haensel, qui a prêché huit fois à Kissey pendant le trimestre, et y a dirigé une école des dimanches, depuis le 9 août les jeunes gens de l'institution y remplissant les fonctions d'instituteurs.

Kissey.

« Un zélé missionnaire, dit M. Gerber, trouverait ici un emploi suffisant sans s'occuper d'aucune autre station. En raison de ce que ce village n'a pas d'instituteur résident, ce n'est qu'avec beaucoup de peine jusqu'ici que j'ai pu y administrer le baptême et la communion, d'autant plus que je n'y puis faire que des visites assez rares, à cause de la grande distance de la station où je réside, et parce que, dans ces occasions, il me faut m'absenter de chez moi pendant deux ou trois jours; on a remédié à cet inconvénient, le trimestre dernier, en plaçant M. Boston à Kissey. Les habitans sont assidus au service public. D'après les derniers relevés, les membres de l'Eglise sont au nombre de 143; sept ont été exclus depuis et un s'en est

allé, ce qui réduit ce nombre à 135; il y à 35 postulans qu'on examine et que l'on prépare pour le baptême et pour la communion. L'école du gouvernement, pour les enfans nés dans la colonie, a été confiée à M. Boston lors de son changement de résidence; il a commencé à y introduire la méthode d'enseignement pour les petits enfans, laquelle paraît captiver l'attention des petits Africains; le nombre des écoliers s'est augmenté depuis de plus de moitié. »

Il y a dans les écoles 79 enfans, dont 44 garçons et 35 filles. Voici ce qu'en dit M. Boston:

Douze peuvent lire les Ecritures, dix les Traités africains, partie II; dix-sept sont aux cartes, dix aux monosyllabes, et les trente restans connaissent à peine quelques lettres de l'alphabet. En somme, je suis fort content de ces enfans; car, s'ils ne font pas de rapides progrès, ils me montrent tant d'affection et un si grand désir d'avancer, qu'on trouve du plaisir à les instruire. Depuis ma résidence ici, on a tenu l'école du dimanche dans l'église: dimanche dernier, nous avions soixante-dix-huit auditeurs. Secondé, comme je le suis, par les jeunes élèves de M. Haensel, j'ose me féliciter par avance des succès que notre école ne peut manquer d'obtenir; mais sans leur secours, on n'aurait jamais pu donner à cet établissement le développement qu'il a maintenant; car, pour ce qui est de tirer des maîtres de notre propre congrégation, c'est à quoi il ne faut pas penser.

Voici l'aperçu général que donne M. Boston de l'état de la station de Kissey:

« On ne peut pas dire que la religion fasse de bien grands progrès parmi nous; cependant je vous dirai avec plaisir que nos congrégations deviennent de plus en plus nombreuses. Pendant plusieurs dimanches, M. Haensel a prêché le matin devant près de quatre cents auditeurs, et le soir j'ai eu, terme moyen, trois cents personnes; deux cents au moins ont assisté aux deux services extraordinaires que j'ai établis pour les mardis et les vendredis soir. Des prières du matin, qui ont lieu tous les jours, ont été suivies par près de soixante personnes. Il y en a trente-six que l'on prépare pour le baptême. Tout ce que je puis dire de ces néophytes, c'est qu'ils viennent assiduement

aux réunions consacrées à leur édification; mais comme ils n'entendent que fort peu l'anglais, je crains bien qu'ils ne retirent pas grand fruit de ces instructions. Le nombre des communians est de cent trente-quatre, et quelques-uns d'entre eux, par leur manière de parler et d'agir, font voir qu'ils sont réellement en possession de la vérité et la prennent pour guide. Quant aux autres, je ne saurais qu'en penser, car ils sont dans une si profonde ignorance de ce que contiennent les Ecritures, qu'ils savent à peine eux-mêmes ce qu'ils croient; il ne serait donc pas étonnant que les sacremens et les moyens de grâce ne fissent sur eux qu'une très-faible impression. Si nous n'avions su qu'il doit nécessairement se trouver quelque ivraie parmi le bon grain, un tel état de choses pourrait nous décourager; mais nous n'en remercions pas moins le Seigneur, qui a daigné faire prospérer à un degré quelconque les travaux de ses serviteurs. »

Wellington.

William Tamba a souffert pendant long-temps d'une affection rhumatismale qui l'a forcé à garder le lit; mais il est maintenant assez bien pour reprendre ses fonctions à l'Eglise, quoique encore hors d'état d'aller à pied un peu loin. M. Boston rend le compte le plus satisfaisant d'un certain nombre de vieux chrétiens dont quelques-uns faisaient partie des soldats licenciés; les jeunes chrétiens regardent ces vieillards comme leurs guides. En général, le service divin est suivi assez exactement; on y trouve quelquefois réunies plus de trois cents personnes, mais seulement deux cents environ au temps des pluies; le nombre des communians, à la fin du dernier trimestre, était de 247: depuis on en a admis onze autres; deux sont morts; donc total actuel 256: il y a quinze candidats en examen pour le baptême et pour la communion. M. Boston donne comme une preuve du zèle des habitans la construction d'une église en pierres qui est presque achevée; on en a grand besoin, attendu le mauvais état du bâtiment actuel. William Tamba rend compte de ses travaux ainsi qu'il suit:

« Le matin et le soir régulièrement je fais la prière. Le

lundi, après la prière du soir, je réunis auprès de moi ceux qui sont en examen; le mardi soir, je prêche; le mercredi, je visite les malades, quand ma santé me le permet, et le soir, après la prière, je visite l'école des filles; le jeudi, sermon; le vendredi, après la prière du soir, autre visite à l'école des filles, et le samedi, aussi après la prière du soir, je me rends à celle des garçons. »

Hastings.

Cette station a un grand avantage sur les autres stations du district, c'est d'être sous la direction pastorale d'un ministre résidant. Voici le compte tout-à-fait encourageant que nous présente M. Gerber de l'état de la congrégation et de l'école :

« Je n'ai que des actions de grâce à offrir au Seigneur pour tout ce que j'ai le bonheur de voir parmi les habitans de ce village. Le nombre de ceux qui assistent au service public s'est fort accru pendant le dernier trimestre : il y a très-peu de différence entre les dimanches et les autres jours de la semaine; le local consacré au culte est toujours plein; et d'après la conduite des habitans en général, je ne puis m'empêcher de croire qu'il en est beaucoup qui n'entendront pas en vain la Parole du Seigneur. Les communians, d'après le dernier recensement, étaient au nombre de soixante-quatre, sur lesquels quatre ont été exclus et deux sont morts; quinze autres ont été admis: total actuel, soixante-treize. Aspirans en examen pour le baptême et pour la communion, restans du dernier trimestre, trente-deux; sur ce nombre, quinze ont été baptisés, deux sont morts et trois ont été renvoyés; reçus pendant le dernier trimestre, vingt-neuf; total, à la fin du trimestre, quarante. L'école s'améliore de jour en jour; elle se compose de quarante-sept écoliers; la discipline adoptée pour les écoles de la Société paraît d'autant mieux calculée, que les enfans y sont plus assidus qu'auparavant; six seulement ont été renvoyés pendant le trimestre. »

DISTRICT DE LA MONTAGNE.

Les stations comprises aujourd'hui dans ce district sont Leicester, Glocester, Régent, Bathurst et Charlotte. Les ministres et autres fonctionnaires en sous-ordre sont distribués ainsi qu'il suit : à Bathurst, le révérend T. Davey, madame Davey et madame Heighway, et John Attara et sa femme, instituteurs indigènes ; à Régent, M. John Weeks, catéchiste, madame Weeks, avec M. Samuel Crowther et sa femme, indigènes ; à Gloucester, David Noé, maître indigène ; et à Charlotte, quelques autres maîtres indigènes qui ne sont pas nominativement désignés.

Leicester.

David Noé vient ici tous les dimanches après-midi, et Matthieu T. Harding, les mercredis soir. Le service public est suivi avec une exactitude encourageante ; quelques habitans se rendent à l'église de Glocester le dimanche matin. Il y a huit communians qui vont aux réunions de Glocester le samedi soir ; un seul individu s'est présenté comme aspirant au baptême.

Glocester.

M. Boston ayant quitté cette station pour celle de Kissey, le 30 juin, il a été remplacé par David Noé, qui a dirigé le service public et l'école. M. Davey administre la communion tous les troisièmes dimanches du mois. Voici le compte qu'il rend de la congrégation :

« Il y a augmentation progressive dans le nombre des assistans au service divin. La dernière fois que j'ai fait le service, ils s'élevaient à plus de trois cent cinquante, y compris les enfans. Le nombre des communians a été réduit à soixante-six par la suspension d'un d'entre eux. Il y a huit communians à Leicester, lesquels, ajoutés à ceux de ce village, font un total de soixante-quatorze : sur ce nombre, quarante-huit, terme

moyen, se présentent à la sainte Table. Un des deux individus dont on a parlé comme ayant montré de la fluctuation dans ses dispositions religieuses, et comme étant en examen pendant le dernier trimestre, a été congédié pour son inexactitude à assister aux assemblées; depuis on en a reçu deux; total trois. Jusqu'à présent ils ont suivi assez régulièrement les réunions de prière hebdomadaires. Deux des aspirans ont été suspendus pour manque d'assiduité; il y a maintenant deux hommes et quatre femmes, en tout quatorze : ceux-ci sont venus en général avec exactitude à l'assemblée des aspirans, qui a lieu chaque semaine. J'ai baptisé dix enfans, et fait sept mariages. »

D'après le rapport de David Noé, les écoles se composent de soixante-dix-neuf garçons et de cinquante-six filles, et cent dix-huit, terme moyen, suivent exactement les classes. Relativement à cette branche des travaux de la Mission voici ce qu'écrit M. Davey :

« Lors de la dernière visite que j'ai faite à l'école, il m'a paru que les enfans avaient fait quelques progrès, non pas néanmoins autant que je l'avais espéré. Cependant, je les ai trouvés plus réguliers dans leur conduite que je ne les avais vus jusqu'alors. Plusieurs commençaient à écrire; quelques-uns même étaient déjà assez avancés pour écrire sur des cahiers. Les listes présentent un total de cent trente-cinq enfans; savoir, soixante-dix-neuf garçons et cinquante-six filles; cent dix-huit, terme moyen, viennent assidument en classe. »

Régent.

M. Weeks a continué à diriger le service ordinaire et les assemblées, et M. Davey va à Régent tous les seconds dimanches du mois, pour y administrer le baptême et la communion. Les assistans au service du dimanche sont plus nombreux. La dernière fois que M. Davey a officié, avant son dernier rapport, la congrégation se composait de six cents personnes au moins. Il y a deux cent six communians; en général, M. Davey n'en dit rien de bien satisfaisant; et il y a, en examen, vingt individus qui ont montré jusqu'ici de l'hésitation et de

l'inconstance. Dans toutes les stations de la colonie, l'absence et le besoin d'une surveillance proportionnée aux circonstances se fait vivement sentir; à cet égard, et relativement à Régent en particulier, voici ce qu'écrit M. Davey :

« Cette station demande la plus grande vigilance de la part de ceux à qui sont confiés les intérêts spirituels des habitans, et beaucoup plus de vigilance en effet qu'on ne peut en attendre d'une seule personne, surtout si elle est chargée en même temps de la totalité de ce district populeux. D'un côté, nous avons beaucoup de sujets de découragement dans l'exercice de nos fonctions, et de l'autre, beaucoup de motifs doivent nous porter à redoubler d'efforts. Comment, en effet, nous défendre d'un peu de découragement, quand nous jetons les yeux sur la conduite d'hommes qui se disent chrétiens, qui se parent de ce nom, et qui vivent ouvertement dans le péché; quand nous sommes témoins de la froide indifférence avec laquelle on répond aux moyens de la Grâce, et de l'apathie que témoignent un grand nombre d'individus pour leurs priviléges de chrétiens ? Voilà des fautes qui appellent une salutaire correction; mais comment y parvenir ? quels moyens employer ? Ceux qui sont praticables, si peu efficaces qu'ils soient, je ne doute pas qu'on ne les mette en usage; tout annonce même que bientôt les membres de la congrégation seront sous une surveillance plus active qu'autrefois, et que leurs instituteurs les connaîtront mieux qu'ils n'ont fait depuis long-temps. D'un autre côté, ce qui ranime notre courage, c'est de voir la conduite de beaucoup de membres de l'Eglise en harmonie avec la foi dont ils font profession, de les rencontrer régulièrement dans la maison de Dieu, et d'être témoins de l'attention qu'ils apportent au service de l'Eglise et à la prédication de la Parole sainte. Parmi les candidats, il y en a aussi plusieurs, nous en sommes sûrs, qui marchent sur leurs traces. Ajoutez à cela l'augmentation du nombre des assistans au service divin; voilà ce qui nous soutient dans nos travaux, et nous donne la force de les continuer. »

Les aspirans soumis à l'examen pour le baptême et pour la communion sont au nombre de quatre-vingt-un, trente-neuf hommes et quarante-deux femmes. M. Davey a cru nécessaire

d'apporter la plus grande circonspection dans l'admission des aspirans à ces sacremens, attendu qu'il est extrêmement difficile de s'assurer de leurs véritables dispositions.

« J'ai beau connaître les Africains, dit-il à ce sujet, je m'aperçois tous les jours qu'à cet égard je suis encore bien novice; et qu'il me faudrait réunir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. »

Il y a deux écoles, une pour les enfans déjà grands, et l'autre pour les petits. La première s'est considérablement grossie, au mois de juillet, par l'arrivée de soixante-dix-huit élèves qui avaient commencé leur éducation dans l'école du gouvernement, pour les *enfans africains délivrés;* ce nombre s'est réduit depuis à cinquante, qui, ajoutés aux enfans nés dans la colonie qui suivent les leçons, font un total de deux cent quarante-cinq; savoir, cent quarante-huit garçons et quatre-vingt-dix-sept filles.

« Cette école, écrit M. Davey, promet de marcher en tête de toutes les autres; car les enfans qui la composent sont plus âgés de trois ou quatre ans que ceux des autres villages; et nous espérons en conséquence que les plus âgés nous seront bientôt très-utiles comme instituteurs. »

Relativement à l'école des petits enfans : « Je note avec plaisir et avec reconnaissance leurs progrès, dit M. Weeks; leur nombre, pendant le trimestre, s'est accru de cent quatre-vingt-trois à cent quatre-vingt-quinze, terme moyen; il y en a toujours cent soixante de présens; et, attendu la saison des pluies, c'est tout autant que nous en pouvions espérer. Nous en avons dans la première classe vingt-quatre qui lisent les Ecritures; on en a avancé plusieurs des différentes classes; toutefois il nous en reste encore plus de cent petits dans la classe des abécédaires.

» Je me flatte, ajoute M. Weeks, de pouvoir parler d'une manière plus satisfaisante encore au premier trimestre, attendu que j'ai maintenant un aide excellent dans Samuel Crowther, qui a été nommé récemment à Régent; il a eu sans doute de grands avantages pendant le temps qu'il a passé à l'institution chrétienne, et je crois qu'il en a profité. Puisse le Seigneur lui accorder sa grâce, et le maintenir dans des senti-

mens d'humilité chrétienne ! J'ai la plus vive espérance que ces jeunes gens, qui sortiront un jour de l'institution pour aller en instruire d'autres, feront un égal honneur à leur maître.

» Madame Weeks a maintenant vingt-six filles faisant partie de l'école des petits enfans; quelques-unes travaillent d'après des modèles, et les autres se perfectionnent dans la couture. Elle a commencé une école du dimanche, qui est très-suivie. J'en ai tout récemment commencé une pour les adultes, les lundis soir; ils sont maintenant au nombre de neuf. »

Bathurst.

M. Davey, dans son rapport trimestriel, nous apprend qu'à Bathurst les services du dimanche et de la semaine ont été faits régulièrement et très-suivis. Les dimanches, les assistans étaient au nombre de 500, et de 200 dans la semaine, y compris les enfans et quelques personnes de Charlotte. Il y a 16 communians.

Quant aux écoles, voici en quels termes en parle M. Davey:

« Le 13 juillet, les filles africaines délivrées, de Bathurst, ont été de nouveau confiées à nos soins : il y en avait alors 142; ce nombre s'est depuis réduit à 126. Elles sont réunies dans la même classe, et, à peu de chose près, élevées d'après le même système que celles des écoles de petits enfans; la plus basse classe lit le Traité des Ecoles Africaines, part. I, n° 3.

» L'école des petits enfans me paraît gagner en conduite, en exactitude et en instruction.

» L'école du dimanche commence à prendre une tournure satisfaisante. Quelques élèves, qui ne sont venus que le dimanche, étant parvenus à lire dans les livres élémentaires, et cela depuis le mois de novembre dernier, époque à laquelle ils ne connaissaient pas l'*a*, *b*, *c*; cette circonstance a éveillé chez d'autres l'envie de venir aussi à l'école et de faire de même. Aussi avons-nous vu le nombre de nos auditeurs s'accroître imperceptiblement depuis les derniers dimanches, et nous espérons que cela ne fera que continuer. Nous ne donnons à nos élèves que l'instruction religieuse, et chaque classe

se termine par un discours simple, court, et assorti à la capacité des assistans.

» L'école du soir, quoique peu nombreuse, est intéressante, et je me flatte qu'elle sera utile; elle se compose d'une classe de Bible et d'une de Nouveau-Testament : le total des élèves est de 22. C'est John Attarra qui la dirige habituellement; j'y vais moi-même aussi souvent que cela m'est possible.

L'école des petits enfans, qui est sous la direction de madame Heighway, contient 130 individus, dont 114, terme moyen, suivent exactement la classe. Nous citerons ce que madame Heighway rapporte de leurs progrès :

» L'école se subdivise en douze classes, quoique la différence réelle entre quelques-unes soit fort peu de chose : les trois classes supérieures lisent dans les Ecritures; les autres lisent des livres élémentaires, et épèlent les monosyllabes; une vingtaine environ n'en sont encore qu'à l'alphabet. Les enfans avancent dans la lecture et dans l'instruction en général, bien que leurs progrès ne paraissent pas aussi rapides, que dans une école d'enfans anglais. »

Relativement à leur assiduité, elle ajoute :

« Quand on considère la distance à laquelle demeurent quelques-unes de ces petites filles, et le mauvais temps qu'il fait depuis trois mois, il y a vraiment quelque chose d'encourageant à voir l'exactitude avec laquelle elles se rendent à l'école, surtout quand on sait que les parens montrent autant d'empressement à envoyer leurs filles à l'école, que celles-ci à y venir. On nous amène des enfans qui ne font que commencer à marcher et à parler; nous en avons plusieurs qui n'ont pas plus de deux ans. Puisse l'instruction qu'on leur donne, ressembler en définitive *à la doctrine qui tombe comme la pluie, au discours qui distille comme la rosée!* Puisse-t-elle être *comme la menue pluie sur l'herbe tendre, et comme les ondées sur le gazon!* »

Charlotte.

Voici le compte que rend de cette station M. Davey :

« Charlotte continue à réclamer et obtient de nous toute

l'assiduité dont nous sommes capables. Le nombre de ceux qui viennent à l'église n'est pas, il est vrai, aussi grand que nous pourrions le désirer : environ cent individus assistent au service des dimanches après-midi, pour lequel Attarra ou moi, nous allons à Charlotte. Les quatre communians se rendent assidument à Bathurst pour y participer à ces moyens de la Grâce : je puis en dire autant des aspirans de Charlotte, qui sont maintenant au nombre de douze. »

CAFRERIE.

L'extrait suivant d'une lettre de M. Shrewsbury, en date du 30 juin 1829, confirme les nouvelles que nous avons données à page 43 et suiv., sur le désir ardent que manifestent les Cafres d'avoir des missionnaires.

« Les tribus de Pato, Islambie, Hintza, et Dapa, sont regardées avec un œil d'envie par les Amapondo, ou tribu de Faku, qui n'ont point de missionnaires. Quand Faku assembla ses conseillers, pour entendre ce qu'avaient à leur dire les missionnaires, qui étaient les premiers qu'ils eussent vus, non seulement ils déclarèrent qu'ils seraient disposés à recevoir le missionnaire qu'on leur enverrait, mais, tous d'une voix, ils nous supplièrent et nous conjurèrent de ne pas tarder à leur en accorder un. Nous n'avions jamais rien vu de pareil depuis que nous sommes dans ce pays; et quand nous prîmes congé d'eux, ils nous dirent « que nous les trompions et que » la nouvelle que nous leur avions donnée, qu'ils auraient » bientôt un missionnaire, était trop bonne et trop réjouissante pour qu'ils pussent la croire. » Nous cherchâmes à leur faire comprendre les rapports que nous soutenions avec le Comité; nous leur dîmes que nous ne pouvions pas fonder une Mission sans en avoir reçu de lui l'autorisation, etc. ; mais nous leur donnâmes en même temps l'assurance que nous serions leur bouche auprès de vous, et que nous ferions en sorte que le son de leur voix parvînt jusqu'à vous pour toucher vos cœurs, qui avaient coutume d'avoir compassion des

âmes qui périssent. Malgré cela, ils ne voulurent pas entendre raison, mais ils persistèrent tous d'une voix à dire : « Certainement vous nous trompez ; nous sommes pauvres et la tribu de Chaka est riche ; les missionnaires iront chez nos ennemis, et nous, nous serons sans instituteurs : nous vous regarderons comme des hommes faux jusqu'à ce que nous voyons le missionnaire habiter parmi nous. » Nous ne pûmes leur en dire davantage, mais nous les invitâmes à prier Dieu, pendant que les lettres seraient en route pour l'Angleterre et jusqu'à ce que nous ayons reçu une réponse ; et nous leur donnâmes l'assurance que, s'ils priaient Dieu sincèrement, que vous eussiez des fonds ou que vous n'en eussiez pas, Dieu leur enverrait un instituteur, même quand vous seriez sur le point de faire banqueroute.

» Je finis par l'idée qui m'a préoccupé pendant que j'étais au kraal de Faku.

» C'est aujourd'hui le 10 mai 1829. Il y a bientôt 6,000 ans que le monde existe ; et c'est peut-être le premier sabbat, qui ait été célébré dans ce pays depuis la création. Il y a dix-huit siècles que Jésus-Chrit a paru sur la terre, et c'est la première fois que le nom du Rédempteur a été proclamé dans cette contrée. Où sont toutes les générations des hommes qui se sont scccédés depuis lors ! Combien tes jugemens sont incompréhensibles, ô Dieu !

INDES-OCCIDENTALES.

BERBICE.

Extrait d'une lettre du révérend John Wray, datée de Berbice, le 12 octobre 1829.

L'état de la colonie de Berbice est toujours à peu près le même. Lorsqu'il plaira à notre Père céleste de répandre sur nous les grâces de son Saint-Esprit, le désert jusqu'ici stérile, sera changé en un champ fertile, et les pécheurs seront con-

vertis et amenés à la connaissance de leur Sauveur. Dans son amour, le Seigneur ajoute ici de temps en temps quelques membres à son Eglise. Je prie pour que ces âmes soient du nombre de celles qui auront part au salut. Il y a quelques jours que j'ai baptisé, ainsi que ses trois enfans, une femme très-intéressante. Elle m'avait été fortement recommandée par son maître. Le dimanche matin que je l'examinai, ainsi que ses enfans, elle s'adressa à son fils aîné (jeune homme d'environ 19 ans,) de la manière suivante : « Henri, vous allez comparaître en la présence de Dieu; gardez-vous de mentir, de jurer; ne prononcez aucune imprécation, mais écoutez ce que votre maître vous enseigne, et apprenez à votre jeune frère à se bien conduire. » Elle continua ainsi, pendant quelques instans, à exhorter ses enfans.

Dans ma dernière lettre, je crois vous avoir parlé des heureux effets produits par l'Evangile sur l'âme d'un pauvre lépreux, sujet du gouvernement britannique. Cet homme intéressant est mort, la semaine passée. Nous lui avions appris à lire avant qu'il fût atteint de cette cruelle infirmité. Je l'avais aussi baptisé, et pendant le cours de sa longue maladie, je l'ai souvent visité. Le 29 juin, étant allé le voir, je le trouvai couché dans son hamac, ayant son Testament à côté de lui. « Eh bien, André, lui dis-je, comment vous trouvez-vous ? » « Oh maître, je souffre, la souffrance est trop grande pour moi. » « J'espère que vous priez Dieu de vous secourir ? » « Oui, maître, je prie, quand la douleur n'est pas trop forte. « Lisez-vous votre Bible ? » « Oui, maître, mais ces deux ou trois derniers jours, je n'y voyais presque pas. » Il prit alors sa Bible et lut avec beaucoup de recueillement et d'émotion, le Psaume XXV, et dit : « Béni soit Dieu pour les promesses que renferme la Bible. Il a promis de recevoir tous les pécheurs qui viennent à lui avec un cœur repentant. Il est ma force et mon salut. Autrefois je péchais contre lui, mais maintenant je me suis tourné vers lui. »

Le 17 août il était très-mal, et m'envoya chercher. Son état de souffrance était extrêmement affligeant. Depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, il n'y avait pas un seul endroit de son corps qui ne fût une plaie. Je lui demandai :

« Vous confiez-vous réellement en Dieu pour votre salut? » « Oh, oui maître, s'écria-t-il, en quel autre me confierais-je, pauvre pécheur que je suis ! » « Croyez-vous que vous irez au ciel après votre mort? » « Oh ! oui, maître. » « Qui vous donne cette assurance? » « C'est que je me confie en mon Sauveur. Je suis un pauvre pécheur, mais il a promis de sauver tous ceux qui se repentent. Il est vrai qu'avant ma maladie j'allais assez régulièrement à l'église, mais alors j'étais si *insensible*, si léger ! Maintenant, la Parole de Dieu que je lis m'a été très-utile; elle est devenue une lumière pour mon âme. » Il me parla encore long-temps de la bonté du Seigneur, et du bien que lui avait fait la lecture de la Parole de Dieu; je lui lus le Psaume VI; quand j'eus fini, il observa qu'il avait déjà lu tout cela, et quand j'eus terminé ma prière, il me dit avec beaucoup d'expression, merci, maître. » En parlant de la personne qui le soignait, il me dit: « Elle est bien bonne pour moi, elle me donne tout ce dont j'ai besoin. »

Le 22 je le trouvai très-mal, il ne pouvait parler qu'avec beaucoup de peine; malgré cela, je fus extrêmement édifié et réjoui de tout ce qu'il me dit. Il s'exprimait ainsi : « Je suis un pauvre et misérable pécheur, mais je me confie en Jésus, mon Sauveur; il est mon docteur et ma force; je vais à lui, et il me recevra dans son royaume. La Bible dit: Tu ne convoiteras point, tu ne diras point de faux témoignages, tu ne te mettras pas en colère, tu ne te querelleras pas. J'ai fait toutes ces choses. J'ai fait beaucoup de choses que je n'aurais pas dû faire. Mais Dieu me pardonnera, pour l'amour de son Fils. Il mettra fin à toutes mes souffrances. Autrefois j'avais l'habitude d'aller à l'église, et je lisais ma Bible; mais je péchais. Depuis que je suis malade, j'ai compris plusieurs choses, dans ma Bible, que je ne comprenais pas auparavant. A présent, je ne puis plus lire ma Bible; mais quand la douleur n'est pas trop forte, je prie dans mon cœur. » « Je lui demandai s'il se sentait heureux. » « Il me répondit: « Oh, oui, maître, je souffre beaucoup en mon corps, mais je sens tant de joie dans mon cœur ! » Il parlait avec beaucoup d'assurance de son entrée au ciel après sa mort, mais son assurance était entièrement fondée sur la mort et les souffrances de Christ.

Je fus encore appelé auprès de lui dans l'après-midi du 23. On ne croyait pas qu'il passât la nuit. Je lui dis : « André, j'espère que votre cœur est fixé sur Jésus-Christ? » Oh, oui, maître. » « Croyez-vous que vous serez heureux après votre mort? » « Oh, oui. » « Comment avez-vous cette assurance? » « Parce que je crois en mon Sauveur et me confie en lui, je suis un pécheur, mais tous mes péchés sont pardonnés; j'attends mon glorieux Sauveur. Jour et nuit je me confie en lui. Je ne peux plus lire ma Bible maintenant, mais je prie de tout mon cœur. » « Croyez-vous à la Bible? » « Oh, maître, je crois à la Bible, elle me conduira au ciel; elle nous enseigne à ne pas pécher, à ne pas jurer; elle est vraie du commencement à la fin. J'aime la Bible, j'aime mon Dieu et mon Seigneur; je l'attends, je ne crains pas la mort. » Je lui demandai ce qu'il désirait que je demandasse à Dieu pour lui dans ma prière. Il me répondit : Priez-le pour qu'il ait pitié de moi, et qu'il ne détourne pas sa face de moi. » Quand je le quittai, il me tendit sa main lépreuse pour la serrer, ayant l'air de me dire un dernier adieu dans ce monde, et me priant de le rappeler au souvenir de madame Wray et de mes enfans. Je le quittai avec la ferme espérance que son âme abandonnerait, avant le lever du soleil son misérable corps, pour aller habiter une demeure dans le monde où il n'y a plus de souffrance.

Le 24, je le vis encore, et lui répétai une partie d'un cantique. Il me dit : « Je sais tous ces cantiques, je les chantais souvent, j'en ai marqué plusieurs dans mon livre de cantiques. Quand je lui demandai : quelle prière voulez-vous que je fasse à Dieu pour vous? « Priez pour le pardon de mes péchés, et pour que Dieu me délivre de mes souffrances. »

Le 1er d'octobre j'enterrai le pauvre André, qui mourut le matin de ce jour. Quoique depuis quelques jours il fût très-mal, et que son langage fût à peine intelligible, cependant son cœur paraissait fixé sur son Sauveur. Quelle source de bénédictions a été pour lui la Bible pendant les années de son affliction et de ses souffrances! Son misérable corps repose maintenant dans la terre jusqu'au jour de la résurrection, où il ressuscitera en gloire, et sera rendu semblable au corps glorieux de Jésus.

JAMAIQUE.

Mort édifiante d'un nègre chrétien.

M. Burchell, missionnaire baptiste à la Jamaïque, nous donne les détails suivans sur une conversation qu'il a eue avec un pauvre nègre, quelques jours avant sa mort. Ce sera sans doute pour tous les vrais chrétiens, un sujet de joie de voir que dans tous les pays, et dans toutes les conditions, l'influence de la véritable religion est la même.

Un jour que je visitais ce pauvre homme, qui était très-malade, je lui dis : « Eh bien mon ami, croyez-vous que Dieu manque de bonté à votre égard, parce qu'il vous envoie de si pénibles souffrances ? » « Non, maître. » Ne vous sentez-vous pas quelquefois disposé à vous plaindre ? » Non, moi prier Dieu ne pas abandonner moi. » « Qui vous donne cette résignation ? » « Moi savoir Dieu pas faire de mal. — Lui savoir ce qui est le mieux, lui faire le mieux. » « Vous êtes-vous jamais repenti d'être venu à Christ ? » « Oh, non, moi sentir chagrin, moi pas venir avant, moi trop content entendre de Jésus-Christ. » « Comment vous sentez-vous à la pensée de votre mort ? » Moi sentir heureux. » « Croyez-vous que vos prières puissent vous faire entrer au ciel ? » « Non, non. » « Mais, espérez-vous y aller, parce que vous êtes moins méchant que vous ne l'étiez, et parce que vous êtes devenu un membre de l'Eglise ? » « Non, moi pas avoir une bonne chose à penser, rien que Christ et son précieux sang. » « Pourquoi pensez-vous que Christ veut vous recevoir ? » « Moi aimer lui ; moi aimer lui de tout mon cœur. » « Mais êtes-vous sûr qu'il le voudra ? » « Lui pas retirer son précieux sang ! lui dire venez à moi ! moi savoir lui être vrai. » « Aimeriez-vous vous réunir encore à vos amis chrétiens sur cette terre ? » « Moi aimerais dire à tous mes frères et sœurs : Aimez Christ davantage.—Se tenir plus près de Dieu. Moi sentir, le plus nous prions, le plus nous nous tenons près de Dieu, le plus heureux nous sommes. »

Quelques jours avant sa mort je retournai le voir. « Eh bien, mon ami, lui dis-je, vous paraissez être bien mal ? » « Oui, maître, mais le Seigneur est bien bon. » « Êtes-vous effrayé de mourir ? » « Non, maître, Jésus promettre être avec moi. » Où pensez-vous que vous irez après votre mort ? » « Je crois que j'irai dans ma demeure. » « Mais, de quelle demeure voulez-vous parler ? » « De celle où Jésus est. » Que pensez-vous de la religion maintenant ? A cette question toute sa figure

s'anima. » « Ah! maître, ce que moi pense? Moi sentir, moi pas capable de dire ce que moi sentir. La religion, c'est bon; c'est ce qui rend nègre heureux de mourir. » « Désireriez-vous de recouvrer la santé? » « Moi trop faible. » « Oui, mais si Dieu voulait satisfaire votre volonté, quelle serait-elle? Il hésita, et répondit : « Non, non, pas faire ma volonté; moi pas besoin de ma volonté. La volonté de Dieu être meilleure. »

Il n'a pas cessé de manifester les mêmes sentimens jusqu'à sa mort, qui a été très-heureuse.

ILE DE CEYLAN.

Les missionnaires américains ont fondé, à Batticotta, un séminaire destiné à former de jeunes indigènes au ministère de l'Evangile, et en général à l'instructiou de leurs compatriotes. Dans un examen qui a eu lieu le 22 septembre 1828, et auquel ont assisté sir Richard Olley, chef de la justice, et plusieurs officiers civils et militaires de l'île, le nombre des étudians cyngalais de ce séminaire se trouvait être de quatre-vingt-treize, divisés en cinq classes. Les deux dernières classes ont été examinées sur les langues anglaise et tamule. La seconde et la troisième sur l'astronomie et l'usage du globe terrestre; elles ont aussi étudié les cubes, les racines quarrées, et les progressions arithmétiques et géométriques. La première classe qui était sur le point de quitter le séminaire, a subi l'examen sur la trigonométrie, la mesure des solides, des hauteurs et des distances, les méthodes pour s'assurer de la distance du soleil, de la lune, des planètes, et pour calculer le temps des éclipses. Les étudians de cette classe ont également expliqué plusieurs procédés à employer dans la mécanique, la pneumatique et l'hydraulique. Ces sciences exactes, ainsi que les principes de la philosophie naturelle, doivent leur servir à démontrer la fausseté des dogmes de leurs philosophes, et en général du système des bramines. Enfin, les deux premières classes ont répondu à des questions sur les évidences du Christianisme, après quoi l'un des étudians a adressé en anglais un discours au chef de la justice, auquel celui-ci a répondu avec bonté, en exprimant sa pleine et entière satisfaction de ce qu'il venait d'entendre.

VARIÉTÉS.

Abolition des suttées dans l'Hindoustan.

Une proclamation publiée à Bénarès, par lord William Bentink, gouverneur général des Indes-Orientales, abolit la coutume barbare d'après laquelle les veuves, dans une grande partie de l'Hindoustan, montaient sur les bûchers qui consumaient leurs époux et refusaient de leur survivre. Les bramines ont approuvé la mesure prise par le gouverneur, et cette caste sacerdotale qui, jusqu'ici, avait professé des principes opposés, a solennellement déclaré que les victimes humaines n'étaient agréables qu'à des dieux anthropophages, et que le culte indien et la religion de Brama avaient en abomination de pareils sacrifices.

Pour expliquer cette proclamation du gouverneur général, nous dirons que depuis long-temps les chrétiens de l'Inde et de la Grande-Bretagne demandaient instamment l'abolition d'un odieux usage qu'une fausse politique seule pouvait engager à tolérer, et que dernièrement les missionnaires réunis de toutes les dénominations, dans la capitale du Bengale, avaient adressé, à ce sujet, à lord William Bentink une pétition des plus pressantes et des plus éloquentes.

Société pour la tempérance chez les Chiroquois.

Voici une nouvelle preuve des progrès de la morale et de la civilisation dans la nation chiroquoise (1) :

Le Phénix chiroquois contient la nouvelle de la formation d'une société pour la tempérance à New-Echota, capitale du pays. La réunion pour cet objet a eu lieu dans la salle des conciles; un nombre assez considérable de notables de toutes les parties de la nation y ont assisté. MM. Gunter et Boudinot y ont prononcé, en langue chiroquoise, des discours

---

(1) Voy. 5e année, p. 24, et 4e année, p. 136 et suiv.

appropriés à la circonstance, à la suite desquels le réglement en usage a été adopté.

Voici le troisième article de ce réglement :

Art. 3. Les membres de cette société ayant l'ardent désir d'avancer la prospérité et le bonheur de leurs concitoyens, et étant fermement convaincus que l'usage immodéré des liqueurs fortes est en opposition directe avec leurs plus chers intérêts, prennent la résolution de ne mettre en circulation, de ne distiller, de ne vendre, de ne donner aucune liqueur forte, de ne s'en servir eux-mêmes que comme remède dans des cas d'infirmité physique, et d'en faire tomber l'usage dans le pays par tous les moyens convenables.

Quarante personnes ont signé le réglement, et le lieutenant-général de la nation chiroquoise, George Lowry, a été élu président de la société.

Esprit missionnaire de la Société des Missions Baptistes d'Angleterre.

La communion baptiste est, sans contredit, l'une des moins nombreuses de l'Angleterre. Cependant elle a recueilli l'année passée, en *souscriptions extraordinaires* pour les Missions, la somme énorme de 6,000 liv. sterl. (environ 153,000 fr.). Ses recettes annuelles se sont élevées à la somme de 200,000 ; ce qui fait un total de 353,000 fr. consacrés, en 1829, à l'œuvre des Missions, par cette seule Société.

Vue sommaire des Missions de la Société du Conseil américain pour les Missions étrangères.

Le Conseil américain pour les Missions étrangères (*American board of Commissioners for foreign Missions*) s'est formé en 1812. Il se compose maintenant de soixante-cinq membres qui résident dans différentes parties des États-Unis, et dont vingt-six sont laïques. Parmi les ecclésiastiques, treize sont présidens de colléges, et six professeurs dans des séminaires de

théologie. Le Conseil a de plus vingt membres correspondans, dont huit en Amérique et douze à l'étranger, et cinq cent cinquante membres honoraires qui doivent payer cinquante dollars s'ils sont ecclésiastiques, et cent dollars s'ils sont laïques. Ceux-ci ont droit de siéger dans le Conseil, de prendre part à ses délibérations et d'agir comme membres du Comité.

Recettes et dépenses.

Les recettes du Conseil, pendant l'année dernière, ont été, en dons, de 94,870 dollars 90 (502,715 fr. 77 c.); en intérêts de fonds placés et autres, de 2,386 dollars 02 (12,646 fr.); en legs, de 9,671 dollars 34 (51,257 fr. 90 c.), formant un total de 106,928 dollars 26 (566,719 fr. 72 c.). Parmi les dons, 62,036 dollars 94 ont été fournis par les Sociétés auxiliaires organisées d'après le plan dressé par le Conseil; le reste est provenu de contributions recueillies dans les réunions mensuelles de prière et des souscriptions de quelques individus. Les dépenses du Conseil, pendant la même année, se sont élevées à 92,533 dollars 13 (490,425 fr. 45 c.).—La dette du Conseil, qui, le 1er septembre 1828, était de 22,179 dollars 71 (117,552 fr. 65 c.), a été réduite, dans le courant de l'année dernière, à 7,784 dollars 58 (41,258 fr. 12 c.).—Les dépenses occasionnées par l'établissement d'imprimeries que la Société entretient à Malte ont été, l'année dernière, de 3,114 dollars 83 (16,508 fr. 67 c.); mais elles sont payées au moyen d'un fonds destiné à cet objet par les donateurs. Outre cela plusieurs personnes, pleines de générosité et de dévouement, font annuellement des sacrifices pour fournir à l'entretien des officiers du Conseil, qui sont au nombre de quinze. Chaque année aussi le Conseil reçoit une quantité de dons en nature; l'année dernière, ces divers objets ont été évalués à plus de 6,000 dollars.

Associations et Sociétés auxiliaires.

	ASSOCIATIONS. Hommes.	Femmes.	TOTAL des Associations.	SOCIÉTÉS Auxiliaires.
Maine	63	45	108	6
New-Hampshire	92	86	178	7
Vermont	91	83	174	8
Massachusetts	222	209	431	16
Rhode-Island	//	1	1	//
Connecticut	151	152	303	16
New-York	96	26	122	5
New-Jersey	36	17	53	4
Pensylvanie	69	18	87	6
Maryland	3	//	3	//
District de Colombie	5	//	5	1
Virginie	10	4	14	1
Ohio	81	35	116	3
Caroline-du-Nord	//	1	1	//
Caroline du Sud	3	2	5	1
Géorgie	1	1	2	//
TOTAL	923	680	1603	74

Publications.

Voici le nombre des exemplaires des différens ouvrages imprimés, distribués gratuitement ou vendus pendant la dernière année.

25ᵉ vol. du Héraut missionnaire (Missionnary Herald) . . . . 13,500 ex.
19ᵉ Rapport annuel.. 2,500
Papiers missionnaires (Missionnary papers). . . . 18,000

STATIONS, MISSIONNAIRES, MEMBRES DE L'ÉGLISE, ÉCOLIERS, PRESSES.

Stations. 44

MISSIONNAIRES ORIGINAIRES DES ÉTATS-UNIS.

Missionnaires consacrés	46		
Missionnaires qui, sans être consacrés, ont cependant obtenu de quelque corps ecclésiastique, licence de prêcher	5		
Catéchistes	3		
Autres Missionnaires aides. Hommes	47		
Autres Missionnaires aides. Femmes	124	171	225
Aides indigènes			41
Outre cela, le Conseil emploie, dans les écoles de Bombay, de l'île de Ceylan et des îles Sandwich, des instituteurs indigènes qui, après avoir été instruits eux-mêmes dans les écoles, sont devenus capables de prêter secours aux missionnaires qui surveillent leurs travaux; le nombre de ces instituteurs peut s'élever à			600

MEMBRES INDIGÈNES DE L'ÉGLISE.

Indes-Orientales		102
Asie occidentale	4	
Iles Sandwich	108	
Indiens du nord de l'Amérique	556	770
Augmentation dans le courant de l'année dernière		247

ÉLÈVES DANS LES ÉCOLES.

Indes-Orientales	5,545	
Iles Sandwich	45,000	
Indiens du nord de l'Amérique	1,034	51,579
Augmentation dans le courant de l'année dernière		18,660

IMPRIMERIES.

Bombay	2	
Ceylan	1	
Malte	2	
Iles Sandwich	2	7

Les ouvrages qui sortent de ces imprimeries sont en neuf différentes langues. Dans le courant de l'année dernière, le Conseil a fait imprimer à ses frais 175,000 exemplaires en langue chiroquoise et 172,000 en langue chactas. Le même nombre à peu près a été imprimé dans la langue des Senecas. Le nombre total d'exemplaires de différens ouvrages peut bien s'élever à 200,000 et le nombre de pages à 7,000,000. Depuis sa fondation, le Conseil a fait imprimer 700,000 exemplaires de différens ouvrages, soit 27,000,000 de pages.

Neuvième Rapport de la Société des Missions de Barmen.

La Société des Missions de Barmen (Prusse rhénale) a tenu sa neuvième assemblée générale le 1er septembre 1829. Les deux faits les plus saillans du rapport qui lui a été présenté sont, d'une part, la réunion des Sociétés de Cologne, d'Elberfeld, de Wesel et de Barmen, qui ne forment plus maintenant qu'une seule Société évangélique sous le titre de *Société des Missions du Rhin*, et, de l'autre, le départ des quatre premiers missionnaires de cette Société (1) qui se sont embarqués au mois de juillet 1829 pour le sud de l'Afrique, avec M. le docteur Philip et les missionnaires anglais et français.—Les recettes de la Société se sont élevées à 2,355 thaler; ses dépenses ont été de 3,964 thaler. L'excédent des dépenses doit être attribué en grande partie aux frais occasionnés par le départ des quatre missionnaires. Pour combler ce déficit, le Comité s'est vu obligé d'avoir recours à un fonds de réserve destiné à la construction d'une maison de Missions.—Le nombre des élèves actuellement dans l'institut est de neuf. — La Société des Missions du Rhin publie une feuille missionnaire qui, à la troisième année de son existence, compte déjà douze mille abonnés. Ce chiffre peut donner une idée de l'esprit religieux qui règne en Allemagne, où d'ailleurs les journaux de Missions sont si abondans. En France, nous n'avons jamais eu plus de cinq cents abonnés au Journal des Missions, et

(1) Ce sont MM. Jean Leipold, Gustave Zahn, Théobald von Wurmb et Daniel Luckoff.

cependant ce journal est là seule feuille qui y paraisse dans ce genre.

Deuxième Rapport de la Société des Missions évangéliques de Lausanne.

La Société des Missions évangéliques de Lausanne s'est réunie, pour la seconde fois, en assemblée générale, dans la salle du Casino, le 4 novembre 1829. Elle avait ouvert son institut de Missions le 1[er] octobre, un mois auparavant. Quatre élèves y ont été admis à faire leurs études préparatoires sous la direction de M. S. Thomas, ministre du saint Évangile.—Les recettes de l'année se sont élevées à 2,281 livres de Suisse 30 rap. Il restait en caisse de l'année précédente 3,930 liv. 65 rap. Les dépenses ont été de 1,059 liv. 75 rap. — En voyant nos frères du canton de Vaud entrer dans cette nouvelle carrière de foi et de dévouement, nous adressons au Seigneur les prières les plus ferventes pour le succès de leurs travaux. Le rapport du Comité, lu dans la séance générale de la Société, ainsi que les discours prononcés dans cette occasion solennelle, respirent l'esprit évangélique, qui est l'esprit des Missions. Nous en avons été profondément édifiés, et il nous semble qu'ils ne peuvent manquer de communiquer à tous les chrétiens, qui les liront, la conviction que cette œuvre a été commencée avec foi, au nom du Seigneur.

NOUVELLES RÉCENTES.

On nous annonce du Cap, que dans les premiers jours de novembre 1829, les missionnaires français ont été présentés, par le docteur Philip, aux descendans des réfugiés français dans une réunion solennelle, qui a eu lieu à cet effet à la Perle (Paarl), à quelques lieues de la ville du Cap. Nous espérons communiquer, dans notre prochain Numéro, des détails de cette intéressante réunion.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nouvelles du Cap.

Les protestans de France n'avaient jamais reçu, sur l'état religieux de leurs frères réfugiés au sud de l'Afrique, que des renseignemens incomplets et insuffisans. Il était réservé aux missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris d'aller, après un siècle et demi de séparation, renouer avec eux des liens de fraternité et de patrie qu'une longue absence n'avait pu détruire entièrement. Les faits suivans sont du plus haut intérêt non seulement pour tous les protestans, mais pour tous les Français. Ils sont extraits en partie d'une lettre de notre frère Lemue et en partie d'un journal africain. Commençons par ce dernier.

Dans le *Commercial Advertiser*, journal du Cap de Bonne-Espérance, on lit l'article suivant, sous la date du 9 novembre dernier :

« Dans la soirée de jeudi dernier, une nombreuse et respectable assemblée s'est réunie à la Perle, dans la chapelle missionnaire de ce village. Le but de cette réunion était de présenter aux descendans des réfugiés français les révérends MM. Lemue, Bisseux et Rolland, missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris. L'assemblée se composait, pour la plus grande partie, des descendans des anciens réfugiés français.

» Après le chant et la prière, le révérend docteur Philip prononça un discours très-animé et très-intéressant, dans lequel il fit observer que, quoique personne ne fût plus que lui sensible aux charmes de la nature, il l'était encore davantage à la contemplation des beautés morales de l'Evangile, dont il faisait ses délices. Il dit que ses fréquentes visites à la Perle, tout en lui fournissant des occasions de satisfaire son goût pour la

belle nature, avaient plus encore contribué à le réjouir, par la vue des progrès moraux et religieux dont il avait été témoin. Il fit remarquer entre autres, qu'il n'oublierait jamais la satisfaction qu'il éprouva quand, dans sa première visite à la Perle, il eut le plaisir d'y rencontrer son honoré ami et compagnon de travaux, le révérend J. Campbell, qui s'y trouvait alors avec Africaner, chef africain, non seulement bien connu dans la colonie, mais aussi en Europe. Le docteur Philip rappela qu'à cette époque ce chrétien indigène si distingué, avait occupé la chaire d'où il parlait lui-même, et qu'il avait répondu de la manière la plus satisfaisante à un grand nombre de questions qui lui avaient été faites en présence d'une nombreuse assemblée; que ses réponses furent couchées par écrit dans le moment même, et qu'elles ont été, depuis, communiquées au monde chrétien. Le docteur ajouta, qu'il avait visité ses amis à la Perle dans bien des circonstances différentes; qu'il avait eu souvent occasion de se réjouir de leur prospérité, et de sympathiser aussi quelquefois à leurs afflictions. Il fit allusion aux ravages que la mort avait exercés, dans plusieurs familles, depuis sa première visite, et fit spécialement mention de la perte du révérend E. Evans, missionnaire remarquable par son zèle, et dont la mort avait laissé de si justes regrets; mais, en même temps, il exprima sa satisfaction pleine et entière, de ce que sa place avait été si bien remplie par le révérend J. Kitchingman, son bien-aimé frère et compagnon de travaux dans l'Evangile. Alors il entra dans de nombreux et intéressans détails sur l'état de la religion dans quelques parties de l'Allemagne et de la France, qu'il avait récemment visitées : il fit mention de la joie qu'avaient éprouvée les protestans de Paris quand, pendant son séjour dans cette ville, il leur avait parlé de l'état religieux des descendans des réfugiés français au Cap de Bonne-Espérance, et assura l'assemblée qu'il était difficile de se faire une idée du vif intérêt, qu'excitent par toute la France protestante, les fils de ces généreux chrétiens qui, pour l'amour de leur religion, abandonnèrent tout ce qu'ils avaient de plus cher dans la terre de leurs pères, et cherchèrent un asile sur les rivages de l'Afrique.

» Après ces préliminaires, il présenta à l'assemblée ses jeunes

amis, MM. Lemue, Bisseux et Rolland, comme les premiers fruits de la Société des Missions de Paris, et termina son discours en disant qu'il espérait que le court séjour que les missionnaires avaient l'intention de faire à la Perle, serait une source de bénédictions tant pour eux que pour tous ceux avec qui ils entreraient en relation.

» Après ce discours, lecture fut faite à l'assemblée d'une lettre que le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris avait remise aux missionnaires, pour les chefs de famille des descendans des réfugiés français, au Cap de Bonne-Espérance. Voici le contenu de cette lettre :

Paris, le 7 mai 1829.

Aux Chefs de famille des descendans des Réfugiés français, au Cap de Bonne-Espérance.

Messieurs,

Vous n'avez point, sans doute, oublié la patrie qui a donné le jour à vos ancêtres, et le beau nom de France réveille sûrement encore, dans vos cœurs, de douces, quoique tristes émotions. Cette assurance nous fait attendre de vous que vous voudrez bien accueillir avec affection et bienveillance des enfans de votre ancienne patrie qui vont, de la part de notre Société des Missions évangéliques de Paris, prêcher l'Evangile de Jésus-Christ aux habitans païens du sud de l'Afrique. Ils quittent pour toujours les rivages de France, comme le firent jadis vos ancêtres, mais dans des circonstances bien différentes. Ces derniers durent s'exiler, parce qu'ils ne pouvaient qu'au péril de leur vie servir leur Dieu, selon leur conscience, au milieu d'une patrie qui les persécutait; mais les missionnaires français, que nous envoyons en Afrique, partent librement et volontairement; ils ont la joie de quitter leurs frères, en possession de la liberté religieuse et civile la plus illimitée, et s'ils consentent à s'exiler, c'est par un principe d'amour pour leur Dieu et leur Sauveur, qui les pousse à aller annoncer, sous le ciel de l'Afrique, l'Evangile de la grâce de Jésus-Christ à leurs frères encore païens. Vos ancêtres, en abandon-

nant la France, prièrent pour elle; ils demandèrent à Dieu, qu'il ne permît pas que son Evangile fût arraché du cœur de ses enfans, mais que la pure lumière de sa Parole continuât à briller dans son Eglise, contre laquelle ils savaient que les portes de l'enfer ne pourraient jamais prévaloir. Les trois missionnaires qui vous remettront cette lettre, MM. Lemue, Bisseux et Rolland, vous prouveront que ces prières de vos ancêtres ont été exaucées; car, comment iraient-ils porter la lumière de l'Evangile en Afrique, si cette lumière ne brillait pas dans leur patrie? Oui, messieurs et très-chers compatriotes, Dieu a béni notre patrie de la plus précieuse des bénédictions; il y a maintenu le flambeau de sa bonne Parole, et sous le roi qui nous gouverne, la piété et les bonnes œuvres font de jour en jour de nouveaux progrès: pour preuve de ce que nous disons ici, nous ne vous citerons qu'un fait, c'est l'apparition de nos trois jeunes frères au Cap de Bonne-Espérance. La Société, qui les envoie et qui les entretient, n'a d'autres ressources que celles que la charité des Eglises protestantes, de ce royaume, met à sa disposition. Leur équipement, leur voyage, leur entretien futur, tout cela est couvert par des contributions volontaires que nos frères des départemens envoient au Comité central de Paris. Il existe à Paris une institution, où l'on forme un plus grand nombre encore de ministres de l'Evangile pour les pays païens, et qui deviendra, nous l'espérons, sous la bénédiction de Dieu, une pépinière d'évangélistes non seulement pour l'Afrique, mais pour d'autres contrées de la terre.

La commission que nos jeunes frères ont reçue du Comité de notre Société, est d'instruire, dans le christianisme, les habitans païens de l'Afrique. Ils s'arrêteront d'abord parmi vous avant que de se rendre au lieu de leur destination, afin de se fortifier dans la langue hollandaise et de pouvoir apprendre le hottentot, qui est parlé par les esclaves qui sont à votre service.

Recevez-les donc, messieurs et chers frères, comme des compatriotes, des amis, des frères qui viennent avec amour auprès de vous; assistez-les dans l'accomplissement de leur glorieuse tâche; facilitez-leur les moyens de parvenir au but de

leur désir. M. le docteur Philip, que vous connaissez et que nous avons eu le bonheur de posséder au milieu de nous, vous présentera lui-même nos trois frères, et vous les recommandera davantage encore.

Il nous a été doux de vous écrire, et nous nous flattons de l'espoir que cette lettre deviendra peut-être le moyen de vous rapprocher d'une patrie, avec laquelle vous n'aviez depuis long-temps aucune communication. Nous bénirions Dieu, s'il en était ainsi. Une lettre de vous, qui nous instruirait de l'état de vos familles, nous causerait la plus vive joie, et non seulement à nous, mais à toute la France protestante; car, quoique nous ne vous ayons jamais vus, nous vous aimons, et nous prenons le plus vif intérêt à tout ce qui vous concerne.

Recevez-en ici l'assurance, et veuillez croire à toute l'affection et à tout le dévouement de vos très-affectionnés serviteurs et compatriotes.

Pour le Comité :

Le Comte Ver-Huell, *Président;*
F. Monod, *Secrétaire;*
Grandpierre, *Directeur.*

Après la lecture de cette lettre, MM. Lemue et Bisseux s'adressèrent à l'assemblée par le moyen d'un interprète, c'est-à-dire que leurs discours, prononcés en anglais, furent traduits sur-le-champ en hollandais. M. Lemue s'exprima ainsi :

« Mes bien-aimés frères,

« Quand deux frères se rencontrent, après une longue absence, quelles sont tendres et ravissantes les émotions qui remplissent leurs cœurs! quelle joie n'éprouvent-ils pas à se voir! avec quel empressement ne s'informent-ils pas réciproquement de leur bien-être mutuel, et avec quel intérêt ne se racontent-ils pas les diverses aventures qui leur sont arrivées pendant leur longue séparation! La rencontre de Jacob et d'Esaü fut très-touchante sous ce rapport. Depuis long-temps ils ne s'étaient pas vus; mais quand la Providence divine les eut de nouveau réunis, ils se jetèrent dans les bras l'un de

l'autre, s'embrassèrent avec la plus vive affection, et mêlèrent ensemble les larmes d'une joie fraternelle. Pourrait-il en être autrement de nous? Ne sommes-nous pas des frères qui avons été long-temps séparés les uns des autres? Nos ancêtres sont vos ancêtres, la terre de nos pères est la terre de vos pères. Le lien terrestre qui nous unit est des plus étroits qui existent; mais il en est un autre encore plus intime et qui nous est aussi plus cher : c'est le lien qui fait de nous les citoyens de la même patrie céleste; votre Dieu est notre Dieu, votre Sauveur est notre Sauveur, et nous jouissons en commun des bénédictions du même Évangile. Oui, le même pays a donné naissance à nos ancêtres, et de plus nous élevons nos regards, ensemble, vers la possession de la même patrie céleste. O qu'ils seraient réjouis ces saints hommes qui, pour l'amour de la religion de Jésus, s'exilèrent eux-mêmes de leur chère France, et qui, pour se mettre à l'abri des persécutions, cherchèrent dans des terres étrangères un asile que leur patrie leur refusait! qu'ils seraient réjouis, dis-je, s'ils étaient témoins de ce qui se passe dans cette assemblée, et s'ils pouvaient voir ces enfans, en faveur desquels ils prièrent tant de fois, réunis de nouveau, après une longue séparation! Les prières qu'ils ont fait monter vers le trône de la grâce, en faveur de leur pays natal, ont été exaucées. Dieu a fait de grandes choses pour la France; il a fait briller, d'un nouvel éclat, le flambeau de la vérité évangélique; il a envoyé son Esprit parmi nous, et nous a comme arrosés de ses bénédictions. Nous avons été, pendant un temps, enfoncés dans un état de sommeil spirituel et même de mort; l'influence de la religion ne se faisait plus sentir à nos cœurs; nous ne possédions plus l'esprit de nos pieux ancêtres; nous avions perdu le zèle et le dévouement des Mestrezat, des Claude, des Daillé, des Drelincourt; mais Dieu nous a visités dans notre misérable état, et nous a réveillés de notre léthargie, et maintenant nous nous réjouissons de voir que, dans notre patrie, la vérité de l'Evangile est fermement établie, et fait de jour en jour de rapides progrès.

» Bon nombre de pasteurs sont remplis de zèle et travaillent en fidèles ministres du Seigneur Jésus-Christ; des multitudes d'âmes ont été soumises à la foi de l'Evangile. Les prières de vos

pères, en votre faveur, ont aussi été entendues ; car nous voyons que la bénédiction divine a été sur vous, et que la religion de vos pieux devanciers vous a été conservée. Il me serait impossible de vous décrire l'intérêt que l'on a manifesté dans une assemblée publique à Paris, lorsqu'on a connu l'intention que nous avions de vous visiter en nous rendant à notre destination; presque tous fondaient en larmes, et il n'y avait personne qui ne fût transporté de joie à la pensée que nous vous verrions un jour.

» Si l'Evangile a été la cause de notre séparation (car vos ancêtres ne sont venus ici que pour pouvoir jouir en paix des bénédictions spirituelles de la Parole de Dieu), c'est le même Evangile qui, aujourd'hui, est la cause de notre réunion ; car ce n'est que pour en répandre la connaissance, parmi les païens, que nous sommes venus en Afrique. Et maintenant, mes frères, encourageons-nous les uns les autres dans l'œuvre du Seigneur; faisons tous nos efforts pour soumettre, de plus en plus, nos cœurs à l'empire de la religion; cultivons en nous l'Esprit de Christ; dévouons-nous entièrement au service de Dieu; car comment pourrions-nous communiquer ses bienfaits à nos semblables, si nous ne les possédions pas nous-mêmes? Comment pourrions-nous les soumettre à la puissance de la vérité, si nous étions étrangers nous-mêmes à son influence? Implorons avec ardeur la grâce et la bénédiction de Dieu, dans la ferme persuasion, qu'il ne faut rien moins que la puissance divine, pour donner efficace à nos travaux; oui, prions sans cesse le Seigneur de nous communiquer, de plus en plus, la force de son Saint-Esprit, et de nous préparer de telle sorte, que nous puissions être des ouvriers utiles dans son Eglise, à la gloire de son saint nom. »

Après M. Lemue, M. Bisseux prit la parole en ces termes :

« MES CHERS FRÈRES,

« Quelle joie pour moi de me trouver au milieu de vous dans cette circonstance! Depuis le moment de ma consécration au ministère de l'Evangile chez les païens, j'ai toujours fixé mes regards, avec attendrissement, sur le jour où je vous serais présenté. Plus d'une fois, en traversant l'Océan, mon cœur s'est

réjoui, au milieu des afflictions et de l'ennui d'un long voyage en mer, en anticipant sur cet heureux jour; ce désir que j'ai long-temps nourri au-dedans de moi, est maintenant satisfait, et j'ai dans ce moment la douce satisfaction d'adresser la parole à ceux que j'ai si long-temps désiré de voir. J'ai la ferme assurance que notre courte résidence parmi vous, sera réellement avantageuse aux uns et aux autres, et qu'elle nous fournira de précieuses occasions de nous encourager, de nous réjouir, de nous fortifier dans la foi chrétienne, et en particulier de nous exciter les uns les autres à croître dans le zèle et l'activité pour le service de Dieu.

» La piété et le dévouement de vos honorés ancêtres, sont bien connus en France, et les protestans de ce pays ont appris, avec le plus grand plaisir, que vous aviez hérité, en partie, de leur piété; car, quelque chers que puissent être les liens qui nous unissent les uns aux autres comme compatriotes, l'union qui existe entre nous comme chrétiens, comme serviteurs du Seigneur Jésus-Christ, nous est bien plus chère encore; oui, nos compatriotes ont beaucoup entendu parler de vous, et ils se sont réjouis de ce qu'ils en ont entendu; mais ils n'en ont désiré que plus vivement encore, d'être mieux informés de tout ce qui vous concerne; aussi, j'espère pouvoir bientôt satisfaire leur désir. En attendant, adressons à Dieu des prières toujours plus ardentes les uns pour les autres, afin qu'il nous accorde le secours de son Saint-Esprit, et qu'il nous rende des instrumens de bénédiction les uns pour les autres. »

Après ces discours, l'assemblée chanta un cantique d'actions de grâce, et le révérend W. Elliot, termina la solennité par une prière. Les visites faites dans la soirée de cette belle journée, ont excité un intérêt extraordinaire. Le ministre Elliot a prêché deux fois le dimanche suivant, devant des auditeurs nombreux et attentifs. L'affection chrétienne, avec laquelle les descendans des réfugiés français ont reçu les missionnaires français dans leurs cercles de famille, a été des plus touchantes, et cette intéressante entrevue ne peut qu'avoir laissé de douces impressions, dans les cœurs de tous ceux qui en ont été témoins.

Voilà ce qu'on lit dans le journal du Cap de Bonne-Espérance. Nous allons maintenant laisser parler nos frères, qui nous donneront de plus amples détails, sur leur séjour à la Perle et aux environs.

« Nous sommes enfin chez les descendans des réfugiés français; notre arrivée chez eux a véritablement été comme la rencontre de Jacob et d'Esaü; ils nous ont reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive, nous considérant comme des envoyés de Jésus-Christ, qui viennent du pays de leurs ancêtres pour ranimer leur foi. Notre présence, au milieu d'eux, a réchauffé, dans leurs cœurs, l'amour qu'ils ont toujours conservé pour la France, et ils ont une si haute idée de la foi, de la charité et des lumières des Eglises protestantes françaises, qu'il n'est pas étonnant, qu'ils nous aient accueillis avec tant de bonté. Pour nous, notre joie a été au moins égale à la leur, et nous sentons que cette rencontre est pour nous un bienfait, qui nous a été ménagé par la Providence de notre Dieu, qui proportionne ses dons à notre faiblesse. Car quel est le missionnaire qui, comme nous, après un long et pénible voyage sur mer, a trouvé, dans un pays étranger, des compatriotes, des amis, des frères? Persuadé que vous recevrez avec intérêt quelques renseignemens sur l'état religieux de ces intéressantes familles françaises, je vais essayer de vous les donner.

» Nous partîmes, le 3 novembre, de la ville du Cap, avec M. le docteur Philip et quelques missionnaires; c'était la première fois que nous voyagions en *waggon* (1) dans les déserts de l'Afrique. Après douze heures de chemin, pendant lesquelles nous ne vîmes que du sable, des bruyères, et de temps en temps quelques fermes qui formaient de véritables oasis, au milieu des déserts, nous arrivâmes à la Perle, chez le missionnaire anglais Kitchingman, où le juge de paix et plusieurs autres personnes étaient assemblées pour nous recevoir. Le lendemain, nous célébrâmes un service religieux dans la chapelle des Missions: tous les habitans de la Perle et des villages voisins, qui avaient appris notre arrivée, s'y rendirent en foule. Après la prière, le docteur Philip nous pré-

(1) Char recouvert d'une toile ou de peaux, en usage chez les colons du sud de l'Afrique.

senta à l'assemblée, composée, pour la plus grande partie, des descendans des réfugiés français, et nous fûmes obligés de parler en anglais; un missionnaire nous servait d'interprète (1). La scène était des plus touchantes; après qu'on eut fait lecture à l'assemblée des lettres dont nous étions chargés, nous leur fîmes un petit discours, dans lequel nous leur parlâmes des grâces que Dieu a répandues sur notre patrie, de la liberté religieuse dont y jouissent nos frères, du nombre des protestans qu'il y a aujourd'hui en France, etc., etc. En nous entendant, les vieillards versaient des larmes, et il leur paraissait impossible que leurs frères de la France pussent jouir de tant de priviléges, dans un pays où leurs ancêtres avaient été si cruellement persécutés. Les jours suivans ont presque uniquement été employés à faire des visites; tous voulaient nous avoir, et partout on nous témoignait toutes sortes d'amitiés: il n'y a pas de maison où nous n'ayons trouvé de grandes Bibles *in-folio*, dans lesquelles la date de la naissance et le nom de tous les membres de la famille sont inscrits. La généalogie était toujours le sujet qui servait d'introduction à nos entretiens; de degrés en degrés ils remontaient à leurs ancêtres, et finalement ils étaient Français. Comme ces bonnes gens avaient appris par les lettres du Comité, qu'on leur avait lues la veille, que notre intention était d'étudier chez eux la langue hollandaise, ils se croyaient consciencieusement obligés de nous aider dans ce travail, et souvent il nous fallait lire un chapitre de l'Ecriture-Sainte avant de les quitter, et en faire l'explication.

» Jusqu'à présent je ne vous ai parlé que des habitans de la Perle, le village le plus considérable de la vallée des Français. Cet endroit est situé au pied d'une montagne qui porte le même nom; vis-à-vis est une autre chaîne de montagnes d'une grande hauteur, qui fait partie des monts de la Hollande hottentote. C'est dans cette vallée, qui peut avoir environ quatorze lieues de longueur sur trois de largeur, que se trouvent quantité de petits villages bâtis par les réfugiés français. Le

---

(1) Les réfugiés français, ayant vécu long-temps sous le gouvernement hollandais, ont adopté la langue de leurs maîtres.

premier, que nous avons visité, est Drakenstein, à trois ou quatre lieues de distance de la Perle; ce village est un des plus anciens de la vallée; on nous y fit la même réception qu'à la Perle. Après le service religieux, auquel tous les habitans assistèrent, on nous fit voir l'emplacement de la première église protestante bâtie par les réfugiés ; on n'y voit plus aucune trace de l'édifice, dont il ne reste pas une seule pierre. Comment aurions-nous pu nous livrer, sans émotion, à la pensée qu'en cet endroit même les saintes Ecritures avaient été expliquées, en français, pendant un grand nombre d'années, et que les prières de ces saints hommes persécutés pour la justice, étaient souvent montées vers le ciel en notre faveur ? Pendant très-longtemps il n'y eut dans toute la colonie que cette seule église française; les réfugiés étaient obligés de s'y rendre de distances considérables, et l'on nous a raconté, à cette occasion, divers traits fort touchans, qui font voir l'esprit de piété et de zèle qui animait ces chrétiens. Le premier pasteur de l'Eglise de Drakenstein, a été un nommé Simon; il paraît que c'était un homme fort pieux, et qu'il a exercé une grande influence sur la colonie; sa mémoire est encore en grande vénération, et à une petite distance de Drakenstein, à l'une des extrémités de la vallée, il y a une montagne qui porte son nom.

» De Drakenstein, nous sommes allés à Fransch-hœck (le Coin-Français); c'est le pays des antiquités. On nous y a fait voir une maison bâtie, en 1694, par les réfugiés eux-mêmes, et des chênes, d'une énorme grosseur, plantés la même année ; nous y avons aussi trouvé quelques livres français, entre autres, les Psaumes mis en vers par Clément Marot, les seuls que nous ayons vus jusqu'ici.

» Mais un des endroits qui nous a le plus intéressés et où nous avons trouvé le christianisme le plus vivant, c'est la vallée de Charron. Ses habitans descendent, presque tous, de la même famille; ils se distinguent de tous les autres par certaines coutumes vraiment remarquables. Depuis qu'ils sont établis dans cet endroit, qui est un des plus riches et des plus beaux du pays, ils ont toujours eu à leur tête un vieillard,

sans l'avis duquel ils n'entreprennent rien d'important; cet homme est toujours choisi parmi les anciens de l'Eglise, et l'on a pour lui une grande vénération; et soit qu'il s'agisse d'une acquisition, d'un mariage ou de quelque autre chose de ce genre, on consulte le vieillard. Cette espèce de gouvernement patriarchal a été très-favorable à l'industrie, car il n'y a point d'endroit plus prospère dans la colonie; mais on peut dire aussi que ce patriarchat a été très-utile quant à la piété, car la foi de leurs pères s'est conservée intacte parmi eux. Nous avons remarqué, avec beaucoup de plaisir, qu'ils avaient à cœur l'instruction de leurs esclaves. L'ancien dont j'ai parlé plus haut, les réunit, tous les dimanches, dans la chapelle pour leur donner des instructions religieuses. En arrivant chez eux, nous avons été surpris de l'ordre, de la propreté et de l'élégance de leurs maisons. Notre présence leur a causé une grande joie, et nous-mêmes nous avons éprouvé une vraie jouissance à nous trouver au milieu de si bonnes gens. Immédiatement après cette fraternelle réception, nous nous rendîmes à la chapelle. On voyait les habitans, de tous les points de l'endroit, traverser les bruyères pour se rendre à la maison de Dieu. En nous y rendant nous-mêmes nous rencontrâmes une femme très-âgée, qui était obligée de se reposer souvent, à cause des infirmités de son âge; quand nous fûmes près d'elle: « Voilà nos missionnaires français que je désirais tant voir, sécria-t-elle; je ne suis pourtant plus guère capable de venir à l'église, mais je veux les entendre! » Je crois qu'il n'était pas resté une seule âme dans les maisons. Après le service, un grand nombre d'entre eux se réunirent encore dans la maison où nous étions descendus; j'exhortai la jeunesse à se consacrer à Jésus-Christ; je peignis l'amour que le Sauveur a eu pour nous; et je montrai combien l'homme est malheureux de consacrer au monde et à des frivolités, la plus belle partie de son existence. Lorsque je quittai l'endroit une femme me suivit pour me dire: « Que dois-je faire, moi qui ai passé ma jeunesse sans penser à Dieu? » Voilà ce qu'éprouvait une femme, qui a cependant toujours vécu dans un village paisible, où les vices qui règnent dans les sociétés des grandes villes sont tout à-fait in-

connus. Si donc cette femme avait raison de parler ainsi, que doivent dire ceux qui ont consumé leur jeunesse, dans les cercles corrompus du monde !

» Je ne vous parlerai pas des autres endroits que nous avons visités; partout nous avons reçu le même accueil; en quittant un village, les habitans nous accompagnaient en grand nombre jusqu'au village voisin. Les chevaux et les voitures qui nous suivaient, formaient une espèce de caravane dans le désert, et le nuage de poussière qu'ils soulevaient, annonçait de loin notre arrivée. Depuis que nous sommes ici, il s'est passé fort peu de jours que nous n'ayons prêché en anglais ou en français. La première fois que nous célébrâmes le service en français à la Perle, la foule était si grande que la moitié fut obligée de rester hors de la chapelle, faute de place. Beaucoup de fermiers, des villages voisins, étaient venus de plusieurs lieues de distance pour entendre un sermon dans la langue de leurs ancêtres. On n'avait pas prêché en français dans la colonie, depuis l'année 1739, époque à laquelle le gouvernement hollandais défendit injustement aux refugiés français de célébrer leur culte dans leur propre langue : ils n'avaient pas oublié cette circonstance, et la date de cette année était encore présente à leur mémoire.

» Plusieurs personnes qui ne fréquentaient jamais la maison de Dieu, entre autre des Français et des Hollandais fixés depuis long-temps dans la colonie, sont venus nous entendre à l'église, sans doute attirés par la curiosité. Jusqu'ici nous n'avons pas manqué d'occupation, car les habitans ont un grand désir d'entendre prêcher l'Evangile. La population de ce quartier est à peu près de dix mille âmes, dont *quatre mille libres, ou descendans des réfugiés*, et six mille esclaves. Tous ces villages ne forment qu'une seule paroisse; plusieurs évêchés en Orient ne sont pas plus considérables. Le pasteur est fixé à la Perle, qui est comme le chef-lieu de la vallée, et le missionnaire qui est principalement occupé de l'instruction des esclaves y réside également. A l'exception de la chapelle des Missions de la Perle et de la petite église de la vallée de Charron, dont j'ai déjà parlé, il n'y a qu'un seul temple pour toute la population. Tous les dimanches les fermiers des en-

virons partent au point du jour en voiture pour venir à l'église. Le soir ils s'en retournent paisiblement avec leurs familles; ce sont là tous leurs amusemens; je ne crois pas que l'on connaisse le jeu dans ce pays-ci. En général, cette vallée est dans un état de grande prospérité; l'on n'y connaît pas la disette, c'est même la partie la plus florissante de la colonie, et l'on peut dire, qu'à l'égard de ses habitans cette promesse s'est vérifiée à la lettre : « En vérité, je vous dis qu'il n'y a personne qui ait laissé ou maison, ou frères, ou sœurs, ou pères ou mères, ou femmes ou enfans, ou champs pour l'amour de moi et de l'Evangile, qui n'en reçoive, dans ce siècle, cent fois autant, maisons, et frères et sœurs, et mères et enfans, et champs avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle. » Voilà, quant à l'extérieur; mais tout cela est encore insuffisant pour assurer le véritable bonheur. Plût à Dieu que je pusse ajouter à ce que j'ai dit, que tout le monde goûte ici la paix intérieure qui provient de l'assurance du pardon des péchés, et que tous sont véritablement préparés pour le royaume des cieux! Je le désire ardemment pour chacun d'eux, mais ce temps n'est pas encore venu; c'est pourquoi nous avons grand besoin du secours de vos prières, afin que Dieu daigne accompagner de sa grâce nos exhortations et toutes nos prédications. »

Notre frère ajoute, sur les esclaves convertis de la Perle, des détails que nous nous reprocherions d'omettre ici : « Quoique ma lettre soit déjà très-longue, je ne puis la finir sans vous dire un mot des esclaves convertis. Il y a quelques jours qu'ils nous ont fait demander par leur missionnaire M. Kithingman, la permission de nous faire une visite; ils étaient environ une vingtaine tant hommes que femmes. Quand tous les princes, les potentats et les grands du monde seraient entrés dans notre chambre, nous n'aurions pas été plus heureux que nous ne l'avons été, par la visite de ces bonnes gens. Nous avons passé avec eux une de plus agréables soirées de notre vie. Ils nous disaient qu'ils avaient une grande joie de nous voir, qu'ils avaient demandé à Dieu d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, et que leurs prières étaient exaucées, puisque nous venions d'un autre pays et que nous parlions une autre langue.

Nous leur fîmes grand nombre de questions, telles que celles-ci : Quelle assurance avez-vous que vous êtes chrétiens ? A quels fruits connaît-on que l'on a la foi ? Plût à Dieu que nos frères de la France les eussent entendues ! Que l'on ne s'imagine pas, qu'ils sont plus bornés que les Européens, dans leurs facultés intellectuelles ; non, ils raisonnent aussi bien que nous, et, de plus, ils sentent mieux que nous le bienfait du christianisme. »

Frères en Christ de la France et des départemens qui vous intéressez à la prospérité de notre institution, et qui suivez avec amour nos travaux, voilà, je pense, dans les nouvelles que vous venez de lire, ample matière à rendre grâce. Oh n'y manquons pas ; *prions en tout temps par des prières, des supplications, avec des actions de grâce ;* et souvenons-nous que la dette de la reconnaissance envers notre Dieu s'accroît en proportion des grâces dont il nous comble !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

CALCUTTA.

Le levain de l'Evangile pénètre, de plus en plus, dans toutes les classes des habitans de la vaste péninsule de l'Inde. Attendre qu'il y opérera les mêmes effets que parmi les nègres des Indes occidentales ou les Malais des îles de l'Océan-Pacifique, serait méconnaître le caractère des Hindous et les obstacles particuliers, qui, dans ce pays, s'opposent à une rapide propagation de l'Evangile. Habitués, dès leur enfance, à apporter dans l'examen des matières religieuses, une légèreté dont ceux qui n'en ont pas été témoins ont peine à se faire une idée, et liés à leurs superstitions tout à la fois, par la corruption de leurs cœurs, les préjugés de caste et la tyrannie spirituelle de leurs bramines, on ne devait pas supposer que les Hindous prêteraient facilement l'oreille à la voix des missionnaires. Ceux-ci ont dû travailler long-temps avant que de trouver accès auprès d'eux, et de pouvoir en appeler avec quelque efficace à leur entendement et à leur cœur. D'ailleurs, qu'on n'oublie pas que les moyens employés jusqu'ici ne sont point en proportion avec la grandeur du champ qu'il s'agit de cultiver. Pour pourvoir l'Hindoustan d'un nombre de missionnaires égal à celui de la Jamaïque, où cependant les ouvriers sont encore très-clair semés, il n'en faudrait pas moins de neuf mille. Le district de Calcutta seul en exigerait 150. Réjouissons-nous toutefois de ce qui a été fait jusqu'ici, quoiqu'avec de si faibles moyens, et prenons confiance pour l'avenir.

Une lettre de M. Pearce, missionnaire de la Société baptiste, en date du 23 juillet 1829, renferme d'intéressans détails sur plusieurs des stations missionnaires de cette Société dans le Bengale.

« A commencer par Dinapore, la station de notre Société, la plus éloignée de Calcutta au nord-ouest, j'ai la joie de vous apprendre qu'une œuvre de grâce y est commencée et s'y

poursuit depuis quelque temps. Il y a trois mois que le frère Moore est venu ici de Monghyr et a baptisé seize personnes; dix-sept autres personnnes attendent l'arrivée du frère Leslie, qui doit les baptiser. Trois d'entre elles donnent des marques évidentes de conversion. »

De Monghyr, le frère Leslie écrit : « J'ai la conviction que nos travaux sont bénis du Seigneur. Il y a quelques semaines que nous avons baptisé cinq personnes, dont quatre étaient païennes, et ont renoncé absolument à leur caste pour suivre l'Evangile. Nous ne sommes pas sans espérance pour l'avenir. Je suis à bâtir une nouvelle chapelle, qui ne tardera pas à être pleine; la dernière que j'ai bâtie continue à être fréquentée très-régulièrement.

» A Cutwa, après une longue série d'inutiles travaux, le frère Carrey a eu la joie de baptiser neuf personnes.

» A Calcutta, les missionnaires ont beaucoup de sujets d'encouragement. Plusieurs indigènes des villages environnant ont été baptisés dans la chapelle de Bow-Bazar par le frère Robinson, et plusieurs autres se sont présentés pour recevoir le même sacrement. Quatre personnes ont été ajoutées ce mois-ci à l'Eglise européenne de Circular-Road; dans notre Eglise indigène de Calcuta, deux personnes demandent le baptême, et deux autres sollicitent leur réadmission. A Bonstollah, notre nouvelle station à l'est de Calcutta, frère Carapeit a vu six Hindous se présenter à lui pour recevoir instruction; trois indigènes, qui ont renoncé à leur caste, ont été baptisés le 24 de ce mois, et hier six autres ont suivi leur exemple. Ils ont tous enduré de grandes persécutions. Mais ils supportent tous leurs épreuves avec un courage et une douceur remarquables.

» En général, jamais je n'ai vu notre Mission présenter un aspect aussi encourageant, et une perspective de succès plus certaine. Jamais non plus nous n'avons senti un plus grand besoin d'ouvriers. Nous prions journellement, et avec instance, pour en obtenir, et nous espérons que nos prières ne seront pas inutiles. »

Sous la date du 24 juillet, M. G. Pearce rapporte ce qui suit :

« Dans le courant du dernier mois, j'ai visité plusieurs fois un

village à l'est de Chitpore, appelé Saum Nogor; mes aides indigènes y ont été encore plus souvent que moi. Nous y avons été parfaitement bien reçus par les indigènes, qui ont prêté une oreille attentive à ce que nous leur avons dit de Jésus-Christ. Ils sont convenus de l'importance des vérités évangéliques, et en ont fait le sujet de leurs conversations, chez eux et en revenant de leurs travaux de la campagne. Ce serait trop dire, que d'affirmer que la vérité a pénétré leurs cœurs; ce que l'on peut avancer, sans exagération, c'est qu'elle a fait une profonde impression sur deux ou trois d'entre eux. »

A la réception de ces nouvelles, le Comité directeur de la Société des Missions Baptistes, a arrêté d'envoyer deux nouveaux missionnaires, pour renforcer la Mission du Bengale.

Les missionnaires de la Société de Londres à Calcutta, écrivent dans le même sens que leurs frères baptistes.

Ils ont formé dans cette ville une petite église de huit personnes. Trente personnes fréquentent habituellement le service divin; parmi elles, il en est qui font neuf à dix milles pour assister au culte.

A Tontonea et Haut-Kalek, les missionnaires ont établi trois écoles qui comptent cent soixante écoliers; plusieurs autres ont été fondées dans d'autres quartiers de la ville.

Deux chapelles ont été élevées, l'une à Krishnapoor et l'autre à Tarolea; ces deux bourgs ont six cents habitans chacun. L'Évangile est prêché dans ces deux endroits avec beaucoup d'efficace. Beaucoup d'Hindous y renoncent à leur caste. Il en est de même à Potta-Gottah.

Dans ces trois villages vingt-trois personnes, avec leurs familles, brûlent d'impatience de se déclarer publiquement chrétiennes, en recevant le sacrement de la Cène.

Une quantité de livres en hindoustani, orissa, bengalais, etc., circulent parmi le peuple, et tout en affermissant ceux qui ont cru, préparent le cœur des autres à croire.

Mais tout ce que nous venons de dire sur les progrès de l'Évangile à Calcutta n'est rien en comparaison de ce que les missionnaires Rhenius et Schmidt, de l'Église épiscopale, nous apprennent des succès prodigieux qu'ils obtiennent dans le district de Tinevelly, au sud de la presqu'île occidentale de l'Inde.

TINEVELLY.

Vingt-deux chapelles ont été bâties dans différens endroits de ce district, et le service divin y est journellement célébré. Ce service consiste surtout en prières, et en explications de la Parole de Dieu, auxquelles les indigènes se montrent très-attentifs. Palamcottah et Tinevelly sont le centre des opérations missionnaires. Il est à remarquer que la plupart de ces chapelles ont été construites avec les débris des temples des idoles, détruits par les indigènes eux-mêmes.

Le nombre des prédicateurs indigènes formés par les missionnaires est de 43. Ces nouveaux chrétiens se réunissent tous les mois à Palamcottah, où ils reçoivent des directions sur les travaux qu'ils doivent entreprendre, et de là ils partent pour leurs excursions dans le pays : à leur retour, ils rendent compte aux missionnaires de ce qu'ils ont fait, et leur demandent des lumières sur des cas douteux, et sur les difficultés qui se sont présentées à eux. Leur ministère consiste en des distributions de Bibles et de Traités religieux et en des explications de la divine Parole.

Il y a maintenant dans le district de Tinevelly 4,305 Hindous qui professent le christianisme : dans le courant de l'année passée, ce nombre s'est accru de 800.

Les missionnaires font une mention particulière de soixante familles de Sudras (caste des ouvriers) qui se sont converties à l'Évangile dans la seule ville de Tinevelly, où elles forment maintenant une congrégation particulière. Elles ont enduré, aussitôt après leur conversion, des persécutions longues et dures, mais elles ont tenu ferme; leur patience et leur douceur chrétiennes ont même brisé et amolli le cœur de leur plus cruel ennemi, le chef des persécuteurs, qui a confessé ses péchés et embrassé la foi de ses victimes.

Tous ces chrétiens, à quelques exceptions, mènent une vie conforme à l'Évangile. C'est au point que, dans le pays, *devenir chrétien* et réformer sa conduite sont des expressions synonymes.

En connexion avec cette Mission il y a trente écoles qui contiennent six cent dix-neuf garçons et trente-sept filles, et deux

8*

séminaires, l'un pour les garçons et l'autre pour les filles. Leurs progrès dans la religion et dans les différentes branches de l'instruction qu'ils reçoivent sont très-satisfaisans.

Au reste, l'Évangile s'étend au loin et au large dans ce pays. Les missionnaires écrivaient dernièrement que quatre-vingt à quatre-vingt-dix familles, à Rajahpaleyam, dans les montagnes, avaient manifesté le désir de devenir chrétiennes. Puissent-elles bientôt recevoir des instituteurs et trouver le chemin du ciel!

AMÉRIQUE DU NORD.

Réveil chez les Chactas.

Le réveil religieux, qui s'opère maintenant parmi les Chactas, paraît avoir une influence beaucoup plus puissante et beaucoup plus étendue qu'aucun de ceux qui ont eu lieu chez les païens dans les temps modernes, à l'exception peut-être du réveil des îles de la mer du Sud. Combien il est rare, même dans les différentes parties de notre pays (1), où l'influence du Saint-Esprit se fait le plus vivement sentir, de trouver, sur une population de vingt mille individus, trois mille personnes qui cherchent avec ardeur le salut de leur âme! L'extrait suivant d'une lettre adressée par le révérend Williams au révérend Andrews de Pittsburg, datée de Ai-ik-hunnah, le 17 octobre 1829, prouve que cette proportion existe dans la nation des Chactas. On compte qu'un Chactas sur quatre, dans la classe des adultes, cherche la vérité qui est en Christ.

Les progrès moraux de cette nation, depuis une année, sont très-grands et vraiment remarquables; à peine, avant cette époque, pouvait-on trouver « dix justes » ou dix Indiens priant leur Sauveur, parmi les vingt mille hommes qui composent cette tribu; mais maitenant, nous pouvons affirmer que le nombre de ceux qui invoquent Jésus-Christ dans leurs prières s'élève à plus de deux mille. Nous ne pouvons pas dire que tous donnent des preuves évidentes d'une piété profonde,

---

(1) C'est un Américain qui parle.

mais nous pouvons assurer qu'un beaucoup plus grand nombre a été amené, par des motifs mieux connus de Dieu que de nous, à exprimer par un acte extérieur leur désir et leur détermination de chercher le salut de leurs âmes. Voici la règle que suivent les missionnaires méthodistes dans l'exercice de leur ministère, afin de connaître ceux sur lesquels la Parole de Dieu a fait quelque impression. Après le service, ils engagent les personnes qui sont résolues à renoncer à leurs péchés et à servir le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, à s'avancer et à donner la main au ministre. Ceux qui répondent à cette invitation sont appelés *chercheurs*, et leurs noms sont enregistrés. Notre marche est à peu près semblable. Lorsque le ministre le juge convenable, il place un banc dans un endroit séparé, et invite à venir s'y asseoir toutes les personnes réveillées qui se trouvent dans l'assemblée et qui n'ont pas déjà occupé cette place. Ce banc est appelé le *banc du désir*. Le nombre des personnes qui se sont ainsi avancées, s'élève à près de trois mille, et va toujours en croissant.

Quoique chacune de ces personnes soit, d'une manière particulière et solennelle, fortement exhortée à ne pas agir avec légèreté dans cet acte, il est à craindre cependant que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup qui n'aient qu'une idée très-superficielle de la corruption de l'homme et de la grâce de Dieu. Malgré cela, on est étonné que très-peu de ces personnes se soient relâchées ou conduites d'une manière contradictoire avec la profession qu'elles font de *chercher leur salut*, quand on considère surtout les continuelles tentations auxquelles elles sont exposées parmi leurs compatriotes et avec leurs parens. Nous sentons qu'il est de notre devoir d'agir avec beaucoup de précaution et de prudence lorsque nous recevons de nouveaux membres pour la communion. Je crois que nos frères méthodistes n'admettent à la sainte Cène les personnes nouvellement converties, qu'après quelques mois d'épreuve. Nous avons malgré cela reçu près de cinquante Chactas pour la communion qui aura lieu le mois prochain, et il y a encore sur les rangs, pour cette époque, un nombre de candidats beaucoup plus considérable. Je ne sais pas exactement le nombre de ceux qui sont reçus dans l'église méthodiste, mais je crois qu'il s'élève à plus de deux cents.

Quand quelqu'un s'avance et se déclare « chercheur, » on exige de lui que dès ce moment il mette de côté tous ses amusemens et toutes ses habitudes païennes, et on l'engage à rechercher, autant que possible, tous les moyens de grâce et de sanctification. On remarque que de cette manière, dans différentes parties de cette nation, à des pratiques cruelles, licencieuses et infames qui depuis des siècles désolaient et dégradaient ce pays, a succédé l'influence pure, douce et sanctifiante des principes et de la pratique de l'Évangile. Les chansons païennes sont, par plusieurs mille personnes dans cette intéressante nation, échangées contre les chants de Sion. La voix de la prière s'élève presque de tous côtés (je parle de cette partie du pays où l'influence du Saint-Esprit s'est le plus répandue). Le culte de famille et les assemblées publiques de prières sont très-généralement observés et suivis par les personnes réveillées. Le jour du sabbat est devenu un jour de délices pour ceux qui jusqu'alors en ignoraient les bénédictions, ou qui le regardaient comme un fardeau. Quand il ne se trouve aucun missionnaire pour conduire le service le dimanche, un chef pieux ou quelque autre personne respectable s'avance pour remplir ce devoir. Il engage les assistans à prier, et fait lui-même l'exhortation. Souvent ces assemblées ont duré trois ou quatre heures, du consentement unanime de tous les membres réunis.

O combien grandes ont été les faveurs que Dieu a répandues sur ce peuple, depuis quelques mois ! Il a placé au milieu de lui des chefs pieux et capables qui, d'accord avec le Comité national, ont établi des lois sages qu'ils font strictement observer. Mais surtout ce Dieu d'amour a répandu sur un grand nombre de personnes, dans cette nation, les dons inexprimables de son Saint-Esprit, dont le monde entier réuni ne pourrait dispenser un seul rayon à un seul individu !

Les Chiroquois civilisés par l'Evangile

Déjà souvent nous avons entretenu nos lecteurs des progrès étonnans des Chiroquois dans le christianisme et la civilisation; mais toujours nous avions emprunté nos documens aux journaux des missionnaires. Aujourd'hui, ce sont des

journaux publics d'économie et de politique qui parleront. D'abord publiés par des feuilles américaines, les faits suivans ont été recueillis par les papiers français. Ce qui frappe le philanthrope, dans les Missions chrétiennes, c'est le bonheur social qu'elles créent chez les nations sauvages. Pour nous qui sommes persuadés que Jésus-Christ n'est pas descendu du ciel pour civiliser mais pour sauver les hommes, nous nous réjouissons avant tout que les âmes soient converties; cependant, nous ne pouvons qu'éprouver un sentiment de joie, en voyant qu'une des conséquences du christianisme résultant de nos Missions, soit reconnue par les sages du siècle, qui n'en saisissent que ce côté-là. Il est bon d'écouter et de recueillir les confessions de ces hommes, dont sans doute l'œuvre de Dieu sait se passer, mais dont le témoignage a d'autant plus de poids dans cette matière, qu'ils ont des préventions contre la cause que nous nous glorifions de soutenir. Ecoutons-les donc. Voici ce qu'ils nous disent :

« Plusieurs années avant 1803, les Chiroquois avaient déjà fait de grands progrès. En 1806, ils adoptèrent encore plus les coutumes et même la forme de gouvernement d'une nation civilisée. Dans une sorte d'assemblée nationale, ils arrêtèrent une constitution, élurent un corps législatif, et firent plusieurs lois, dont l'une imposait des taxes pour subvenir aux frais de divers objets d'utilité publique. En 1810, le nombre des Chiroquois était de 12,395; ils possédaient 583 esclaves nègres, 19,500 bœufs, 6,100 chevaux, 19,600 cochons, et 1,037 moutons. Ils avaient aussi en pleine activité 13 moulins à farine, 3 scieries, 3 fabriques de salpêtre, et un moulin à poudre. On comptait dans le pays 30 chariots, 480 à 500 charrues, 1,600 rouets à filer, 467 métiers de tisserand et 49 argentiers. L'argent monnoyé était aussi abondant parmi eux que parmi les blancs des contrées adjacentes. On trouvait sur leurs routes un assez grand nombre d'auberges, et des bacs étaient établis sur leurs rivières. Plusieurs Chiroquois avaient appris et exerçaient divers métiers.

» On pourra encore mieux juger de leur degré de civilisation par l'extrait suivant des résolutions prises dans leur conseil national, et qui ont été consignées dans le numéro du 11 mars 1826 du *Columbian Star*, journal qui se publie à Washington.

« Il est arrêté par le Comité et le Conseil national, qu'un
» ou plusieurs agens seront chargés de solliciter et de recueil-
» lir aux Etats-Unis, auprès des individus et des Sociétés, des
» dons en argent pour établir et entretenir un collège natio-
» nal, et pour acheter deux assortimens de caractères et une
» presse pour l'imprimerie qui sera établie à Newtown, dans
» le pays des Chiroquois.

» Il est résolu en outre que le trésorier est et demeure au-
» torisé à employer 1,500 piastres, pris sur les fonds publics,
» pour les objets désignés ci-dessus. »

Cette presse est maintenant établie, et elle sert entre autres à imprimer une feuille hebdomadaire.

On ne lira pas sans intérêt la lettre suivante, adressée à l'éditeur du *Fâmily Visiter*, journal qui se publie à Richmond par un Chiroquois nommé David Brown, (1) qui demeure à Willstown.

« Nos plaines contiennent d'immenses pâturages, et d'innombrables troupeaux y sont répandus; nous avons beaucoup de chevaux et les faisons servir aux travaux de la ferme. Les moutons, les chèvres et les cochons sont en grand nombre sur nos collines. Les rivières de Tennessee, d'Ustanala et de Canasagi transportent les objets de notre commerce. Dans les plaines et les vallées, le sol est généralement riche; il produit du maïs, du coton, du tabac, du froment, de l'avoine, des pommes de terre douces et des pommes de terre irlandaises. Les indigènes entretiennent un commerce très-actif avec les états voisins; quelques-uns exportent du coton dans des barques, avec lesquelles ils descendent le Tennessee jusqu'à son embouchure dans le Mississipi, et cette seconde rivière jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Les vergers sont nombreux et bien garnis, et les jardins sont bien cultivés. On sert du beurre et du fromage sur la table des Chiroquois. Dans toute son étendue, il y a grand nombre de villages florissans, où l'on fabrique des étoffes de laine et de coton, et des couvertures de toutes les grandeurs. Presque toutes les familles cultivent le coton nécessaire à leur propre usage. L'industrie et le commerce font partout des progrès: presque tous les marchands établis dans

(1) Frère de Catherine Brown, dont nous avons publié la vie dans ce journal.

le pays sont indigènes. L'agriculture attire surtout l'attention; elle sera la base principale de notre prospérité. Plusieurs métiers sont exercés. La population augmente rapidement. On a fait en 1819 un dénombrement de tous les Chiroquois : ceux à l'ouest du Mississipi ont été évalués à 5,000, et ceux à l'est du fleuve à 10,000. Un nouvau dénombrement des Chiroquois à l'est du Mississipi, fait en 1821, a donné les résultats suivans : 13,553 citoyens indigènes; 147 blancs mariés dans le pays; 73 femmes blanches également mariées; 1,277 Africains esclaves. Si ce recensement est exact, il y a eu, en six années, un accroissement de population de 3,663 individus, sans y comprendre les étrangers. L'orgueil national, le patriotisme et un esprit d'indépendance sont les traits saillans du caractère des Chiroquois. Les sectes presbytérienne, méthodiste, baptiste et morave, sont celles qui ont le plus d'adhérens parmi eux. Quelques-uns des hommes les plus influens sont de ce nombre; leur conduite est digne de la profession qu'ils font d'être chrétiens. Le nombre des écoles augmente chaque année; l'instruction est encouragée et récompensée. Les femmes sont décentes et respectées. On méprise les paresseux. Nous n'avons pas de dettes, et notre revenu public est satisfaisant. Notre système de gouvernement, fondé sur des principes républicains, est apprécié par le peuple. Newtown est le siége du gouvernement. Le pouvoir législatif est partagé entre le Comité national et le Conseil national. Les membres de ces deux corps sont choisis par le peuple et dans son propre sein, pour un temps déterminé. Il est question d'établir une bibliothèque et un musée à Newtown, où existe déjà une imprimerie. »

Frappé de cet étonnant changement dans les mœurs et l'industrie des Chiroquois, le journaliste ajoute :

« Personne n'hésitera sans doute à ranger parmi les peuples civilisés une nation dont le développement est aussi avancé. Les progrès qu'elle a faits en quelques années, *sans autres secours que les conseils des missionnaires américains, qui se sont voués à son instruction*, expliquent l'intérêt qu'ils inspirent à un grand nombre de citoyens des Etats-Unis, et qui se manifeste par les pétitions énergiques et nombreuses qui sont adressées, depuis deux ou trois mois, au congrès, en leur faveur. »

VARIÉTES.

Visite de M. Anderson en Grèce.

On lit dans le New-York Observer du 16 janvier 1830, une intéressante lettre de M. Rufus Anderson, membre de la Société du Conseil américain, en date du 28 décembre 1829, au secrétaire de la Société auxiliaire des Missions de New-York et Brooklyn. Cette lettre renferme d'intéressans détails sur le mouvement religieux qui s'opère en Grèce. M. Anderson, ayant parcouru ce pays en 1829, est à même de nous en donner des nouvelles récentes.

« J'arrivai à Malte, dit-il, le 1er janvier 1829, et j'y demeurai jusqu'à la fin de février; tous nos frères de la Mission de la Méditerranée se trouvant dans l'île à cette époque, j'ai eu presque tous les jours des conférences avec eux. De Malte, je suis parti pour les îles Ioniennes, accompagné de M. Smith, l'un des missionnaires de notre Société, qui ne m'a pas quitté jusqu'à mon retour à Malte. Nous avons aussi joui, jusqu'en Morée, de la compagnie du révérend Robertson, qui appartient à la Société des Missions épiscopales d'Amérique. Les îles Ioniennes, qui sont au nombre de sept, sont situées, à l'exception d'une d'entre elles, sur la côte occidentale de la Grèce. Elles sont sous la protection, et en quelque sorte, sous certains rapports, sous le gouvernement de la nation anglaise; leur population est de 200,000 habitans. Dans les cinq d'entre elles que nous avons visitées, nous avons trouvé un système complet d'éducation propagé et mis à exécution sous la direction du gouvernement. On a établi des écoles pour l'enseignement mutuel dans près de cent villes et villages. Ces écoles primaires contiennent environ 3,000 élèves. Outre cela, chaque île possède un collége classique ou une académie ; et à Corfou, la plus considérable des îles Ioniennes, il y a une université, qui, fondée en 1823 par lord Guilford, renferme soixante-quinze étudians. L'université comprend un séminaire théologique. Deux choses d'un grand intérêt nous y ont frappés ; l'une, d'avoir trouvé à la tête de ce séminaire le professeur

Bambas, qui fut l'ami de nos bienheureux frères Fisk et Parsons, pendant leur séjour dans la belle mais infortunée île de Scio, et qui, sous le rapport du caractère, est certainement un des hommes les plus distingués de la Grèce; l'autre est l'existence d'une loi qui défend de conférer l'ordination à aucun ecclésiastique destiné à devenir prêtre dans l'Eglise grecque des îles Ioniennes, s'il n'a pas suivi un cours complet d'études dans ce séminaire.

» Le matin du 17 avril nous abordâmes sur la côte nord-ouest du Péloponèse, car c'est ainsi qu'appellent maintenant cette péninsule les Grecs, qui se plaisent aujourd'hui à rendre son ancien nom à chaque partie de leur pays. Depuis sept cents ans elle est connue sous le nom de Morée. Nous mîmes trois jours à parcourir la partie septentrionale du Péloponèse, et au bout de ce temps nous arrivâmes à Corinthe, où vivaient autrefois des Grecs, dont il est fait une mention honorable dans la Parole de Dieu, et où prêchèrent l'Evangile Apollos et Titus, Paul et Timothée. De là nous traversâmes l'isthme de Corinthe, où notre compatriote le docteur Howe a fondé une colonie de Grecs, chassés de chez eux par les Turcs. Nous visitâmes ensuite les îles d'Egine, de Poros, de Hydra et de Spetzio, situées sur la côte sud-est de la péninsule. C'est dans la première de ces îles qu'est le siége du gouvernement.

» Les instructions (1) dont j'étais porteur, m'enjoignaient de m'informer, s'il était possible, des principes et des vues du comte Capo d'Istria, par rapport à l'éducation; et je dois reconnaître la bonté de Dieu, qui m'a fait trouver grâce aux yeux de ce magistrat, qui a répondu à mes questions de la manière la plus explicite, avec beaucoup de bonté et d'égards. Les résultats de cette conférence ne tarderont pas à paraître; tout ce ce que je dirai pour le moment, c'est que le président de la Grèce a des vues larges et libérales au sujet de l'éducation, et se montre disposé à en étendre les bienfaits à toute la population grecque; il déclare que les saintes Ecritures, dans la langue du peuple, sont un des livres dont on fera usage dans les

(1) Le voyage de M. Anderson avait pour but de rechercher quelles seraient les facilités que l'on pourrait trouver en Grèce pour y répandre l'instruction et la Parole de Dieu.

écoles. A notre départ d'Egine, le gouvernement, sans que nous lui en eûmes fait la demande, nous remit une lettre circulaire, adressée à tous les gouverneurs de provinces et autres magistrats, pour les prier de nous fournir toutes les facilités possibles dans les recherches que nous avions à faire.

» Nous avons visité presque toutes les villes importantes de la Morée, et je voudrais pouvoir faire ici une description de la beauté, de la fertilité et du haut degré de culture que nous avons trouvés dans plusieurs de ses parties; je voudrais également pouvoir parler de la désolation qui a fondu sur tous ces lieux, si fameux sous le règne du paganisme, et que la main du Tout-Puissant semble avoir ruinés; mais je n'en ai pas le temps. Je dirai seulement que la presque totalité des villes et villages modernes du Péloponèse ont été dévastés par la guerre. Ibrahim Pacha, le commandant de l'armée égyptienne, a porté le feu et l'épée dans la plus grande partie de la péninsule, et ses soldats ont détruit les oliviers, les figuiers, les vignes et toutes les maisons qui se sont trouvées sur leur passage. Les ravages, qu'ils ont causés, doivent avoir été horribles, et sans doute que, si Dieu n'avait pas permis que la bataille de Navarin arrêtât le bras de l'oppresseur, la Grèce eût été anéantie.

» Je vais maintenant rapporter quelques faits propres à donner une idée de l'état de la Grèce, sous le rapport de l'éducation.

» Les Grecs ont des écoles dans la plupart de leurs villages; ce sont en général les prêtres qui tiennent ces écoles, et, jusqu'il y a quelque temps, les seuls livres dont ils faisaient usage étaient écrits en grec ancien, de sorte qu'ils étaient rarement compris par les maîtres, et jamais par les écoliers: ces livres étaient le psautier, un livre de prière et un abécédaire que l'on lisait sans faire attention au sens. Aussi ne servaient-ils nullement à cultiver l'esprit, et n'étaient d'aucun usage.

» Les Grecs commencent à comprendre l'importance des écoles. Celles pour l'enseignement mutuel remplacent peu à peu les anciennes, et les bons livres élémentaires dans la langue du peuple sont recherchés et demandés partout avec empres-

sement. Nous avons trouvé environ vingt écoles lancastriennes, soutenues par des Grecs mêmes, et rien ne les empêche d'établir de pareilles écoles dans toute la Grèce, que le manque de fonds réel ou supposé.

» Dans une ville retirée de l'Arcadie nous avons vu un Grec, qui a consacré toute sa fortune à l'avancement de l'éducation et de ce qu'il regarde comme la vraie religion. Il y a quelques années qu'il a fait bâtir une maison commode et spacieuse, destinée à servir d'école, et il l'a fournie de tout ce qui était nécessaire pour cela. Le tout lui a coûté 13,000 piastres (21,000 fr.), ce qui est considérable pour ce pays. Outre cela, il avait ouvert et entretenait une école gratuite pour les enfans de la ville, qui a subsisté jusqu'à ce que l'armée égyptienne brûlât tout ce qui était combustible dans ce précieux institut. Voilà les pertes que ce philanthrope a supportées pendant la guerre, en commun avec ses compatriotes. Depuis l'expulsion de l'ennemi, il a fait réparer la maison assez pour que l'école pût être recommencée. L'instituteur est maintenant payé par les parens des enfans qui la fréquentent, et dont le nombre est de 60. Ils sont instruits d'après la méthode lancastrienne, mais malheureusement ils n'ont point de livres imprimés. Comme toutes les églises du voisinage ont été détruites pendant la guerre, le généreux fondateur de l'école a cru de son devoir de consacrer le reste de sa fortune, qui consiste en terres, à rebâtir l'église qui est dans le voisinage de la maison d'école. Lors de notre visite nous le trouvâmes occupé à en diriger les travaux. Cet homme est âgé et presque aveugle; il était pauvrement vêtu, mais son expression annonçait beaucoup de bienveillance. Nous lui touchâmes cordialement la main, et nous lui témoignâmes notre joie d'avoir trouvé un Grec qui se dévoue à répandre les lumières parmi ses compatriotes. Son nom est Nicolas Pappa Demou.

» Nous n'avons pas entendu parler d'autres exemples de générosité et de philanthropie qui pussent être comparés avec celui-là; cependant on peut citer des traits de généreux efforts faits dans le même but. Dans deux villes, brûlées par les Egyptiens, on a fait pour des écoles une souscription de 300 dollars espagnols dans l'une, et de 200 dans l'autre. Dans une troi-

sième ville on a déjà dépensé dans ce but 1000 dollars, et des femmes grecques non contentes de cela s'occupent à recueillir des fonds pour établir une école de filles. J'ai vu poser les fondemens de cette institution. C'est probablement la première école de filles qui ait jamais été fondée en Grèce.

» Tôt après notre séjour à Egine, les saintes Ecritures ont été introduites dans l'école des orphelins de cette ville, qui se compose de 500 écoliers, et cela avec l'approbation du gouvernement. Cette école a été fondée par le président de la Grèce. Son directeur est Nikotoplos, ecclésiastique éclairé, qui précédemment tenait une école de filles à Athènes. Il y a quelque temps qu'il a rédigé un abrégé des Evangiles, à l'usage des écoles. L'édition qu'il a fait imprimer à Nauplia se trouvant épuisée, il nous a priés d'en faire une nouvelle édition à notre presse de Malte. Nous y avons consenti, à condition qu'il effacerait de son livre tout ce qui ne s'accorderait pas avec les Evangiles; en conséquence de quoi, il s'est mis de suite à le revoir avec M. Smith; ils ont mis deux jours à ce travail. Toutes les fois que celui-ci lui proposait un changement ou un retranchement, Nikotoplos en appelait sur-le-champ au Nouveau-Testament, avec un air de confiance, comme s'il était sûr d'y trouver de quoi appuyer son opinion. Mais peu à peu sa confiance s'affaiblit, et vers la fin de la révision, à mesure qu'on lui signalait une erreur, il disait en souriant, c'est probablement encore là une *idée de moine*, faisant allusion à ce qu'il avait été moine autrefois. Enfin, il donna son consentement à toutes les améliorations qui lui furent proposées, et écrivit une lettre au surintendant de notre imprimerie de Malte, dans laquelle il exprimait des sentimens de gratitude pour notre nation, et demandait que sa lettre fût jointe comme introduction à son abrégé des Evangiles. Il ajouta, que maintenant qu'il savait comment il devait s'y prendre pour faire les épitomés des Ecritures, il allait se mettre à un abrégé de l'Ancien-Testament, qu'il rendrait en tout conforme à la Parole de Dieu. Cet homme, par ses travaux, mérite certainement d'être placé à la tête de l'instruction élémentaire en Grèce.

» Un fait important à signaler est le caractère religieux de tous les livres élémentaires employés dans les écoles grecques.

Une glorieuse tâche, à laquelle semble nous appeler la Providence, est celle de procurer aux Grecs des livres élémentaires fortement empreints des principes du christianisme, et qui réformeraient peu à peu le caractère national de ce peuple. En agissant avec sagesse, on ne rencontrerait pas autant de difficultés qu'on le croit dans une pareille œuvre.

»Les prêtres et le peuple sont en général très-ignorans : ils l'avouent eux-mêmes. Ils sont aussi extrêmement superstitieux. Ils font, comme les catholiques, une distinction entre religion et moralité, et pensent que la première ne consiste qu'en des rites et des cérémonies. Ce qui est presque incroyable, ils n'ont pas moins de 200 jours de jeûnes dans l'année, sans compter les fêtes qui sont nombreuses. Ils ne paraissent pas avoir d'idée de la nature et de la nécessité de la régénération spirituelle, car ils attribuent au baptême la force de régénérer. Quoiqu'ils ne professent pas la foi au purgatoire, ils prient cependant pour les morts. Ils croient que le pain et le vin dans le sacrement sont le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Ils ont une grande vénération pour les saints. Chaque île, chaque partie du pays a son saint tutélaire, et chaque ville, chaque montagne, chaque vallée, chaque fontaine, et en général chaque individu est sensé vivre sous la protection de quelque mortel glorifié et exalté. Les Grecs prient plus fréquemment la vierge Marie que Dieu. Ils l'appellent *la grande médiatrice entre Dieu et les hommes*, la *Très-Sainte*, et la *Mère de Dieu*. Les murs de leurs églises sont couverts de peintures, auxquelles ils paraissent plus attachés que les catholiques à leurs images. Le dimanche est pour eux un jour d'amusement. Les prêtres prêchent rarement. Ils sont en général mariés, et leurs mœurs sont beaucoup plus pures que celles des prêtres dans l'Eglise romaine. Cependant il existe une plus grande différence encore entre l'Eglise romaine et l'Eglise grecque, en ce que cette dernière permet la libre circulation des saintes Ecritures. Les Grecs en appellent avec joie à ce fait, qui est le principe préservateur de leur Eglise. A Ténos, j'ai eu le plaisir d'entendre un prêtre lire, dans un service public, une portion assez considérable du Nouveau-Testament, traduit en grec moderne; il le faisait, à ce qu'il m'a dit, d'après l'ordre

du président de la Grèce. C'était un dimanche matin; l'après-midi il expliqua le passage qu'il avait lu dans le service du matin. Chacun sait que le service de l'Eglise grecque se fait en langue ancienne, et les prêtres se hâtent de lire les liturgies avec une rapidité étonnante; mais les saintes Ecritures en grec moderne furent lues lentement et avec beaucoup de gravité. En entendant cette lecture, il me semblait qu'un éclair brillait au milieu de ces ténèbres, et qu'une voix douce et vivante pénétrait dans cette vallée d'ombre de mort.

» A Ténos j'ai eu plusieurs entretiens avec M. King. Le caractère de cet excellent missionnaire est trop connu pour que je m'arrête à le recommander. Les facilités que lui a accordées le président de la Grèce pour l'établissement des écoles dans cette partie du pays, sont de nature à encourager ses patrons de New-York à lui faire des remises de fonds considérables pour cet objet.

» En général et pour conclure, l'état de la Grèce, sous le rapport de l'instruction et des facilités qu'elle offre pour y répandre les lumières et la religion par le moyen de la presse, est des plus intéressans; et les amis de la science et de la religion doivent se sentir pressés de saisir cette occasion et d'entrer dans ce vaste champ, avec un zèle tempéré par la sagesse, qui vient d'en haut. »

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

NOUVELLES DU CAP.

Voici quelques extraits des lettres des missionnaires français, recues la vieille de l'assemblée générale, et qui ont causé une si vive joie à tous les chrétiens de Paris. La première est du missionnaire Bisseux. Il nous donne d'abord, sur la ville du Cap, des détails qui n'étaient pas contenus dans celles de ses frères.

De la Perle, 15 décembre 1829.

« Vous avez appris, par l'une de nos lettres, que nous sommes arrivés le 7 octobre à la ville du Cap. Nous sommes restés un mois dans cette ville, et pendant ce temps nous nous sommes presque uniquement occupés de l'étude assidue de la langue hollandaise. J'ai pris ma pension chez une famille hollandaise, où l'on ne parle que cette langue, et je crois avoir retiré, sous ce rapport, de grands avantages du séjour que j'y ai fait. M. Elliot, missionnaire au Cap, a eu la bonté de nous donner régulièrement deux leçons par jour, de langues hollandaise et anglaise. Nous avons de grandes obligations à cet excellent frère pour les peines de tout genre qu'il a prises pour nous, pendant notre séjour au Cap. — Ici, Messieurs, j'ai hésité si je devais entrer dans quelques détails relatifs à la ville du Cap, dont tant de voyageurs ont fait la description; mais, après avoir réfléchi qu'un grand nombre de nos frères ne sont pas à même de les lire, et qu'ils désireraient peut-être se faire une idée de la capitale de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, qui va acquérir pour eux toujours plus d'interêt, j'ai cru que je devais vous communiquer le peu d'observations que j'ai faites sur cette ville.

« La ville du Cap est située sur le terrain plat et sablonneux du rivage de la mer qui la borne au sud, et entre trois hautes

montagnes, celle de la Table, celle du Diable, et celle du Lion. Cette ville est bâtie tout différemment de celles de notre patrie. Toutes les rues sont droites et parallèles, et le nombre de celles qui parcourent la ville du sud au nord, est le même que de celles qui la parcourent de l'est à l'ouest; ce qui donne à la ville, comme chacun le comprend, une forme tout-à-fait carrée. Les maisons, qui se ressemblent toutes, achèvent de donner à cette ville une régularité et une uniformité, qui frappent beaucoup un étranger qui arrive pour la première fois au Cap. Il admire beaucoup aussi la grande propreté qui règne dans l'intérieur comme à l'extérieur des maisons et dans toutes les rues. Presque toutes les maisons sont peintes; on se contentait autrefois de les blanchir, ce qui valait infiniment mieux à cause de la chaleur, mais le luxe a introduit dans ces derniers temps une grande variété de couleurs. Il y a devant toutes les maisons des balcons, où les membres de la famille ont coutume de se promener le soir pour respirer l'air frais. Les devans de plusieurs maisons sont aussi plantés d'une rangée d'arbres, pour les garantir des rayons du soleil. Le toit des maisons est tout-à-fait plat, et l'on peut s'y promener très-aisément. Les rues ne sont point pavées, mais l'on marche sur une grève sablonneuse, qui présente quelquefois assez d'inconvéniens, car quand les grands vents règnent au Cap, ce qui arrive très-souvent, des tourbillons de sable se détachant de la terre, sont chassés dans toutes les rues et incommodent beaucoup les passans. Excepté le matin, où les Hottentots et les esclaves des fermiers de la colonie amènent des provisions à la ville avec des chars attelés de seize, dix-huit et jusqu'à vingt bœufs, il règne presque toujours dans la ville le plus profond silence, et il n'est pas rare de voir de longues rues tout-à-fait désertes. L'on s'imaginerait au premier coup d'œil, qu'il n'y a dans la ville aucun commerce, qu'on n'y traite aucune affaire importante et que chacun se contente de vivre retiré chez soi. Il y a cependant peu de villes où le commerce soit plus considérable qu'au Cap; car sans compter celui qu'y occasionnent les navires qui arrivent, presque tous les jours, chargés de marchandises de l'Europe pour le besoin de la colonie, et ceux qui s'y arrêtent à leur passage pour acheter des provisions, les négocians mêmes de la ville font un

très-grand commerce des diverses productions du pays, avec les habitans des différens quartiers de la colonie.

«Il y a quatre églises au Cap, l'église calviniste réformée, l'église luthérienne, l'église écossaise et l'église catholique qui est la moins considérable. Il s'y trouve aussi des chapelles pour les indépendans et les méthodistes wesleyiens. Le jardin de la compagnie, qui était celui du gouverneur autrefois, et qui était si célèbre par ses plantes exotiques, n'est presque plus rien aujourd'hui. On n'y voit presque plus qu'une longue allée d'arbres, qui sert de promenade aux bourgeois de la ville. La ménagerie ne compte plus qu'un petit nombre d'animaux. Les habitans sont extrêmement mélangés. La plus grande partie des hommes de couleur et des esclaves sont mahométans. Ces derniers n'ont pas moins de cinq mosquées dans la ville. Leurs prêtres ont un zèle extraordinaire pour faire des prosélytes, et il ne se passe guère de semaine que plusieurs esclaves ne se laissent gagner par eux. Sans m'étendre ici sur l'esclavage, je remarquerai qu'il est tout-à-fait impossible maintenant d'introduire de nouveaux esclaves dans la colonie. Un vaisseau vient d'être confisqué et son capitaine condamné à une forte amende, pour avoir tenté de renouveler cet infâme trafic. Plusieurs esclaves qui étaient condamnés pour toute leur vie à être privés de la liberté, ont même déjà vu arriver pour eux le jour de la délivrance. Une société philanthropique, établie au Cap, a déjà racheté la liberté de douze jeunes filles, et elle vient de faire annoncer qu'elle a de nouveaux fonds pour en racheter douze autres.

«Les lumières et les sciences font tous les jours de nouveaux progrès au Cap. Il existe plusieurs sociétés savantes, dont les membres se réunissent, à des époques fixes, pour s'entretenir entre eux et rendre compte de leurs travaux. L'une de ces sociétés, à la séance de laquelle nous avons été admis en novembre, s'occupe de faire des recherches sur l'histoire naturelle et de former un musée où nous avons vu un nombre assez considérable d'oiseaux très-bien conservés, et communs au sud de l'Afrique. La ville a une bibliothèque publique composée de douze à quinze mille volumes. Tous ces ouvrages sont choisis. J'y ai vu plusieurs de nos meilleurs auteurs français. Mais vous apprendrez surtout avec plaisir que l'instruction religieuse est

plus que jamais propagée dans la ville du Cap, que l'Evangile est prêché dans toutes les classes de la société, sans en excepter les disciples de Mahomet, et que des centaines d'enfans fréquentent régulièrement les écoles des missionnaires, où ils ont déjà fait des progrès étonnans dans la connaissance des Ecritures. J'aurais une foule d'autres choses à vous dire, mais je n'ai pas prétendu vous donner une description de la ville du Cap, et je me hâte d'en venir au moment de notre départ, pour vous entretenir de nos frères les descendans des réfugiés français. »

Ici notre frère nous donne, sur les réfugiés français, des détails à peu près semblables à ceux que nous avons communiqués dans notre précédent numéro. Nous n'insérerons ici que les faits nouveaux.

« Nous sommes infiniment redevables à M. Jacob Devilliers, magistrat de la Perle, pour la peine qu'il se donne tous les jours de nous donner des leçons de langue hollandaise. Il y a en général beaucoup de piété chez les descendans des réfugiés. Quand on entre dans leurs maisons, les premiers objets qui frappent la vue, sont la Bible, un psaume et quelques livres de piété posés sur une table, près de la fenêtre. Plusieurs d'entre eux font le culte en famille le matin et le soir, et prient de l'abondance de leur cœur, sans avoir besoin de formulaires. Il y en a qui souscrivent annuellement à la Société des Missions, pour une somme de 80 fr. La chapelle des Missions commençant à devenir trop petite pour le nombre des personnes qui assistent au service, une dame vient de faire, à elle seule, un don de 4000 fr. pour aider à bâtir une nouvelle chapelle.

« J'ai rapporté ces faits pour montrer combien les descendans des réfugiés français ont à cœur les intérêts de la religion et l'avancement du règne de Dieu. L'église de la Perle contient quinze cents personnes, et elle est presque remplie tous les dimanches ; tous les services religieux sont fréquentés. M. Kitchingman prêche à une partie de ce même auditoire, dans son service du dimanche après-midi. Les paroissiens de M. Hérald, pasteur de la Perle, se montent à quatre mille, sans compter les esclaves. Les deux tiers environ sont descendans des réfugiés français, le reste est hollandais. Il faut remarquer que la moitié des protestans ne peuvent venir que rarement au service,

à cause de leur éloignement de l'église. Nos frères les descendans des réfugiés français, ayant témoigné le désir d'entendre prêcher un sermon dans la langue de leurs pères, le frère Rolland a prêché en français, dimanche dernier, à une nombreuse assemblée. Le lecteur de l'église a parfaitement bien traduit et rendu son sermon. Il n'a point été prêché de sermons français dans ce pays-ci, depuis un siècle. Avant cette époque l'église de Drakenstein a eu quatre pasteurs français, dont les noms sont : MM. Simon, Daillié, Beck et Camper. Du vivant de ce dernier pasteur, le gouvernement hollandais a fait une ordonnance, par laquelle il défendait de se servir désormais de la langue française pour annoncer la Parole de Dieu. Les Français ont été dès-lors obligés d'apprendre le hollandais, et de voir, à leur grand regret, la langue française s'éteindre au milieu d'eux. »

M. Delettre, consul de France au Cap, a eu la bonté de remettre à nos frères les pièces suivantes :

1° *Noms des diverses familles des réfugiés français, qui se sont établies au Cap de Bonne-Espérance, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes.*

Avis.	Decabrière.	Jacob.
Barret.	Delporte.	Joubert.
Bachet.	Deporté.	Jourdain.
Basson.	Deruel.	Jourdain (Pierre).
Bastions.	Dumond.	La Grange.
Beaumons.	Duplessis.	Lanoy.
Beck.	Duprès.	Laporte.
Bénéret.	Dutoit.	Lapretois.
Bruet.	Durant.	Leclair.
Bota.	Dubuisson.	Lecrivant.
Camper.	Desavoye.	Lefebvre.
Cellier.	Extreix.	Le Grand.
Cordier.	Fracha.	Le Riche.
Corprenant.	Fauche.	Le Roux.
Couteau.	Foury.	Lombards.
Couvret.	Floret.	Longue.
Croguet.	Gauche.	Malan.
Daillié.	Gordiol,	Malherbe.
Debuze.	Gounay.	Maniet.
Debeurieux.	Grellon.	Marucene.

Marais.
Martinet,
Menard.
Niel.
Norman.
Nortie.
Passeman.
Peron.
Pinards.
Prevot.
Rassemus.
Rétif.
Rihard.
Rousseau.
Roux.
Sabatier.
Sellier.
Sénécal.
Seuquette.
Simon.
Tabordeux.
Taillefer.
Tenaumant.
Terre-Blanche.
Terrier.
Terrout.
Valleti.
Vanas.
Vattré.
Vaudray.
Verbal.
Villions.
Villiers (de).
Viviers.
Vyot.
Viton.
Vitroux.
En tout 97 familles.

Nous ne doutons pas que plusieurs de nos frères des départemens ne retrouvent quelques-uns de leurs ancêtres, dans la liste de ces nobles exilés, persécutés pour la foi.

2° *Réglement de l'Assemblée des dix-sept qui représentent la Compagnie des Indes orientales des pays-bas, suivant lequel les chambres de ladite Compagnie auront pouvoir de transporter au Cap de Bonne-Espérance des personnes de tout sexe, de la religion réformée, entre autres les réfugiés de France et des vallées du Piémont.*

« Celui qui voudra seul, ou avec sa famille, aller au Cap de Bonne-Espérance, y sera transporté sur un des vaisseaux de la Compagnie, sans qu'il lui en coûte rien, et ne sera obligé, pour cela, qu'à prester le serment de fidélité à la Compagnie.

« Il ne sera permis à personne de porter avec soy que les hardes qui luy seront nécessaires pour le trajet, ce qui sera réglé par les directeurs de la chambre de l'embarquement, à la réserve de l'argent, qu'on pourra emporter en telle quantité que l'on trouvera bon.

« Chacun sera obligé de s'establir au Cap de Bonne-Espérance, et de s'y fixer pour y gagner sa vie et s'y entretenir, soit par le labourage, soit par quelque art ou métier que ce soit.

« On donnera, à celui qui s'appliquera au labourage, autant

de terre qu'il en pourra faire cultiver, et, en cas de besoin, on luy fournira tout l'attirail nécessaire pour cela, et même la semence, à condition qu'il remboursera la Compagnie des avances qui lui auront été faites en bled, vin ou autres choses.

« Celuy qui passera au Cap seul ou avec sa famille, sera obligé d'y demeurer cinq années entières, mais s'il ne peut s'accommoder d'un si long séjour dans le pays, il pourra, en présentant requête à l'Assemblée, obtenir quelque relâche du terme, selon que sa remontrance paraîtra juste.

« Si quelqu'un, après les cinq ans expirés, désirait repasser dans ce pays, il payera, pour son passage et pour sa nourriture sur le vaisseau, savoir, pour le passage, hommes et femmes au-dessus de douze ans, cent cinquante florins, les enfans de douze ans et au-dessous, septante-cinq florins, et pour la nourriture, les hommes qui voudront être dans la cahut, payeront trente sols par jour, dans la hutte dix-huit, et parmi le commun neuf sols; le payement se fera pour quatre mois, dont on donnera un reçu, avec cette condition que s'il arrivait que quelque passager vînt à mourir dans le voyage, la chambre à laquelle le vaisseau sera adressé tiendra compte aux héritiers, ou autres ayant charge, du surplus qui aura été payé à proportion du tems du départ, jusqu'à celuy de la mort, et il ne sera permis à personne d'emporter avec soy aucune marchandise ni autre chose que ce qui lui sera nécessaire pour le trajet; que si, contre ce règlement, il arrive à quelqu'un de charger sur le vaisseau de la marchandise, elle sera retenue et appliquée au profit de la Compagnie; et tous ceux qui auront gagné quelque chose dans le pays, seront obligés pour se prévaloir de leurs effets icy, de les vendre et de prendre pour le provenu des lettres de change de la Compagnie, qu'on leur rendra icy, argent pour argent, avec l'advance ordinaire de 4 pour 100. »

Voici maintenant le certificat que chaque réfugié qui voulait passer au Cap de Bonne-Espérance, était tenu de présenter au moment de son embarcation :

« Nous, pasteurs et anciens de l'Église wallonne de Middelbourg, certifions que N. N. a fait ouverte profession de la religion réformée, a été rescu avec édification au milieu de

nous, fréquentant les saintes assemblées et participant au sacrement de la sainte Cène du Seigneur.

» Partant, nous prions nos très honorés Frères les conducteurs des autres Églises, de le vouloir recognoistre pour membre de l'Église de Jésus-Christ; en foy de quoi nous avons signé ce témoignage, muny de notre sceau ordinaire.

» En consistoire, ce 7 du mois de janvier 1699. »

Signé Duvelaer, *pasteur*,
Charles Laoust, *ancien, au nom de tous.*

A la lettre de notre cher Bisseux, le frère Lemue en a joint une particulière à M. le directeur, et qui renferme des sentimens si purs, et des détails si intéressans, que nous ne craignons pas qu'on nous reproche de l'avoir insérée ici. Elle est aussi datée de la Perle, le 23 décembre. Après avoir ouvert son cœur aux membres de la maison des Missions, et leur avoir demandé de leurs nouvelles, il continue ainsi :

« Pour nous, arrivés dans le champ du Seigneur, où nous voyons de toutes parts des moissons blanchies, qui ne demandent qu'une main ferme et courageuse pour y jeter la faux, nous gémissons souvent sous le poids de nos imperfections, et nous éprouvons tous les jours que, sans la foi, la sainteté et la prière, on pourrait être placé dans les circonstances les plus favorables pour répandre la connaissance de J.-C. et demeurer un serviteur tout-à-fait inutile. Cependant, il faut l'avouer, si la vue de nos misères nous afflige, nous ne sommes pas laissés sans consolation; car, appuyés sur la miséricorde de Dieu, c'est de lui que nous attendons notre sanctification et le succès de notre ministère. A mesure aussi que nous nous éloignons de nos frères et de nos soutiens, nous apprenons à nous confier davantage sur le Seigneur, et il me semble quelquefois que je suis prêt à tout immoler, à tout sacrifier, à tout vendre et à tout perdre pour ne conserver que la possession de Dieu, le seul bien parfait; mais hélas! que de combats à soutenir pour arriver là, et que nous sommes encore loin de la perfection!

» Nous allons maintenant nous éloigner de la ville du Cap,

pour visiter, avec le docteur Philip, toutes les stations missionnaires qui se trouvent au levant de la colonie. Le jour de notre départ est fixé, et nous nous occupons déjà des préparatifs du voyage. L'intention du docteur est de nous faire connaître l'état des Missions, et de nous apprendre à diriger un établissement nous-mêmes. Puis, comme il est probable que nous nous fixerons en Cafrerie, si nous avons l'agrément du vénérable Comité de Paris, nous croyons pouvoir rester quelque temps dans une station sur les frontières de la colonie et de la Cafrerie, pour nous déterminer là sur le choix de notre futur établissement; il est bien entendu, que nous ne voulons rien arrêter sans l'autorisation du Comité. Deux seulement d'entre nous vont accompagner le docteur Philip; et ici il est nécessaire que nous vous expliquions notre plan, et les motifs qui nous l'ont fait adopter. Tous les missionnaires que nous avons consultés, sont d'accord qu'il y aurait trop de trois ouvriers, pour former une nouvelle station. En second lieu, nous croyons que, vu l'état d'enfance où est encore la Société, notre Comité préfère que l'un d'eux puisse s'occuper sans délai de l'instruction des païens, pour nourrir l'esprit des Missions dans nos Eglises, qui ont besoin d'être encouragées par des faits, et non par des espérances seulement. C'est pour cela que l'un de nous restera, très-probablement, dans la vallée des Français, où l'on nous a manifesté le désir que nous demeurassions pour nous y occuper de l'instruction des esclaves. Quant au choix de celui qui doit rester ici, après avoir consulté le docteur Philip et demandé au Seigneur de nous affranchir de tout intérêt personnel, et de nous éclairer dans une circonstance aussi solennelle, nous avons été unanimement d'accord, que c'est au frère Bisseux qu'était adressée cette vocation. Quoiqu'il ait de la peine à se séparer de ses frères, il est content de cette décision à laquelle il s'est soumis sans murmurer. Ce qui nous console, c'est qu'il se trouvera fort près de M. Kitchingman, missionnaire de la Perle, homme de beaucoup d'expérience, qui pourra l'encourager et l'aider au besoin de ses conseils. J'espère que nous n'avons été mus, en cela, par aucun autre motif que la gloire de Dieu, et que le Comité approuvera nos arrangemens.

» Pendant les six dernières semaines qui viennent de s'écouler, nous avons presque toujours habité la vallée des Français ; vous pourrez voir, par le journal de notre frère Bisseux, que vous recevrez en même temps que ma lettre, comment ils nous ont accueillis, et quelles ont été nos occupations parmi eux. Toutes les marques de bonté qu'ils nous ont données, et l'affection que nous avons pour eux, auraient rendu notre séparation pénible, si nous n'avions pas la conviction que Dieu nous appelle ailleurs. Mais, béni soit le Seigneur de ce que nous sommes désormais étrangers et voyageurs sur la terre; nos voyages et nos déplacemens continuels nous font souvent penser, que nous n'avons plus d'autre patrie que celle où règne J.-C., et que nous devons avoir continuellement nos reins ceins, et notre bâton à la main, pour nous acheminer vers la Jérusalem céleste.

» Comme nous devions bientôt partir pour la Cafrerie, et que nous ne savions pas si nous aurions encore l'occasion de revenir dans cette partie de la colonie, nous avons voulu profiter du peu de temps qui nous restait, pour visiter Gnadenthal (1), dont nous avions entendu dire tant de choses en Europe. Nous avons été si vivement intéressés par tout ce que nous y avons vu, que je suis persuadé que vous recevrez avec plaisir la relation de ce voyage.

» Gnadenthal est, à peu près, à vingt lieues de distance de la Perle; les habitans de ce dernier endroit nous ayant procuré à chacun un cheval, nous nous sommes mis en route le 18, accompagnés de M. Kitchingman. C'était la saison de l'année pendant laquelle la chaleur est la plus intense, aussi eûmes-nous beaucoup à souffrir, et ce qui ajoutait encore à ce désagrément, à tout moment il fallait monter et descendre d'énormes montagnes que l'on nomme les monts Zonderend, (c'est-à-dire sans fin). Ce pays est si montueux et si stérile que depuis Franschoeck, où nous passâmes d'abord, jusqu'à Gnadenthal, nous ne vîmes que trois fermes. Gnadenthal est situé entre deux montagnes; en arrivant au sommet d'une colline, qu'il faut traverser pour gagner le village, nous fûmes

(1) Voyez Journal des Missions, 2e et 3e années.

frappés de découvrir une charmante vallée, où la végétation est des plus riches. Quantité de jardins, qui ont tous la même dimension, étaient garnis de légumes et d'arbres fruitiers de toute espèce. Les maisons ont à peu près toutes la même forme et sont couvertes en chaume. L'église est l'édifice le plus considérable de l'endroit, et tout près se trouve le corps de logis occupé par la communauté des frères moraves. On nous fit voir l'école, le moulin, la coutellerie et divers autres bâtimens. Le jour suivant, qui était un dimanche, après avoir assisté au service divin, nous visitâmes une partie des habitans du village. C'était la première fois que nous avions occasion de voir des Hottentots convertis au christianisme, et nous étions extrêmement curieux de savoir comment ils nous recevraient, et jusqu'à quel point ils comprenaient les doctrines de l'Evangile. Je ne pourrais pas vous dépeindre les sentimens que j'éprouvai en m'entretenant avec ces nouveaux chrétiens; je serais volontiers resté au milieu d'eux, et j'aurais passé avec joie le reste de mes jours dans cette société fraternelle. Non, ce ne sont plus ces Hottentots semi-brutes, comme on les a représentés, mais des hommes intelligens, humbles, modestes et capables de s'élever jusqu'à la contemplation de Dieu, parce qu'ils *ont le cœur pur*. Quand nous entrions chez eux, ils s'excusaient de ce qu'ils n'avaient qu'une petite maison pour nous recevoir, et nous témoignaient beaucoup de respect, parce que nous venions d'un pays étranger pour instruire leurs frères. Ils nous offraient de petits escabeaux de bois qui leur servent de chaises, et toute la famille, les femmes, les enfans et les voisins s'assayaient autour de nous sur le pavé pour nous écouter. On ne pouvait pas leur faire un plus grand plaisir que de leur parler de religion; aussi nous leur fîmes beaucoup de questions touchant leur conversion, les espérances qu'ils avaient pour la vie future et les expériences qu'ils ont faites depuis qu'ils sont devenus chrétiens. Quelquefois nous entendions en sortant, des femmes qui disaient aux autres, avec l'expression de la plus grande joie, « j'ai compris tout ce que les missionnaires ont dit. » Dans d'autres cabanes, nous avons trouvé des enfans qui avaient le Testament à la main et qui lisaient un chapitre de l'Ecriture à leurs parens. J'ai été surtout frappé

du développement moral et de l'élégance dans les manières que l'on remarquait dans quelques jeunes filles; on aurait dit qu'elles avaient été élevées dans un pensionnat européen, plutôt que dans une cabane de Hottentots. Une d'elles entre autres qui prenait soin de sa mère, femme avancée en âge et affligée de surdité, interprétait à celle-ci avec une admirable clarté, tout ce que nous lui disions : nous trouvâmes en tête de son Nouveau-Testament ces lignes qu'elle avait elle-même écrites : *Mon père s'est endormi au Seigneur le* 12 *juillet* 1828. Le chef, que nous avons aussi visité, montre aux autres l'exemple de la soumission à l'Evangile. Il n'exerce plus maintenant aucun acte d'autorité sur les Hottentots du village, il se distingue seulement par sa maison, qui est plus grande et plus belle que les autres. En général, leurs habitations sont petites, mais pour la plupart très-propres; néanmoins, il s'en trouve encore plusieurs qui ont conservé l'ancien style, soit que leurs propriétaires n'aient pas les moyens de se bâtir une maison, soit qu'ils préfèrent leurs huttes à des demeures plus régulièrement bâties. Ils continuent à faire du feu au milieu de leurs demeures, et la porte est si petite qu'il fallait nous courber pour y entrer; mais peu à peu ces huttes disparaissent, et nous avons observé que celles qui subsistent encore maintenant, appartiennent à des vieillards ou à des femmes infirmes. La population du village est de douze cents âmes; huit à neuf cents sont baptisés, et cinq cents sont reçus membres de l'église. Nous avons quitté cet endroit, pleins de reconnaissance envers Dieu et louant sa miséricorde, de ce que *le désert et le lieu aride se sont réjouis*, et de ce que *le lieu solitaire s'est égayé et a fleuri comme une rose.* Nous nous estimions bienheureux *d'avoir vu des choses que les prophètes et plusieurs justes auraient désiré voir*, et nous regrettions seulement que vous n'eussiez pas vu, de vos propres yeux, l'accomplissement des prophéties, dans la manière dont ces peuples reçoivent l'Evangile et dans le respect qu'ils montrent quand on prononce le nom de Dieu devant eux. Le Seigneur exauce donc les prières de toutes les églises, qui lui demandent au nom de J.-C. la conversion de païens. »

Progrès de la civilisation dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance.

Tout ce qui peut servir à faire connaître cette intéressante colonie, où nos missionnaires se trouvent dans ce moment, ne peut manquer d'avoir du prix pour nos lecteurs. C'est pourquoi nous leur communiquerons ici un article qui a paru sur ce sujet, dans un des journaux les plus accrédités de Paris :

« Depuis que le Cap se trouve sous la domination anglaise, la civilisation se répand de plus en plus dans cette colonie, ainsi que parmi les peuples à demi-sauvages du voisinage. Il s'est formé, au mois de juillet 1828, dans la ville du Cap même, une société philanthropique, dont le but est d'aider les esclaves et les enfans d'esclaves, à racheter leur liberté. Le collége de l'Afrique méridionale, qu'on a établi dans cette ville, a été ouvert le premier octobre de l'année passée. La rapidité avec laquelle il a été institué, et la confiance qu'il a obtenue dans le public, sont des gages de son utilité et de sa prospérité future. Les branches de l'enseignement, pour lesquelles on a déjà engagé des maîtres et des professeurs, sont l'anglais, le hollandais, le français, les langues classiques, l'art d'écrire, l'arithmétique, la géographie, l'astronomie, les mathématiques et la mécanique. Deux professeurs, MM. Faure et Adamson, ont offert leurs services gratuits pour un an, et jusqu'à ce qu'on ait la possibilité de faire venir de l'Europe d'autres personnes en état de les remplacer.

» L'institut de l'Afrique méridionale a tenu une séance le 31 août passé. Parmi plusieurs mémoires qu'on a lu à cette occasion, on doit remarquer un aperçu des avantages qui résulteraient de la formation d'un jardin botanique près de la ville du Cap, par M. Bowie. Les observations sur l'origine des Bosjesmans ou Houzouanas, par le docteur Smidt, ont excité également un vif intérêt. L'auteur démontre, par plusieurs faits, que ce peuple existait long-temps avant que les Européens vinssent visiter la pointe méridionale de l'Afrique, et qu'il est vraisemblablement arrivé en même temps que les Hottentots. Des tribus, formant ce que les Hollandais ont appelé Bosjes-

mans ou hommes des forêts, habitent tout le désert aride du grand pays des Namaquas, et tiennent envers les Hottentots et les Damaras une conduite aussi hostile que celle des peuples qui habitent dans le voisinage du Cap, contre les colons européens. La plus grande partie de cette nation est, sans contredit, de la même race que les véritables Hottentots.

» Après plusieurs détails intéressans sur le caractère, le type naturel, la manière de vivre et de chasser de ces tribus, ainsi que sur leurs déprédations, M. Smidt a engagé ceux des membres de la Société qui ont eu occasion d'observer les peuplades indigènes du pays, à recueillir leurs remarques et à les communiquer à la Société.

Les prix proposés pour l'année 1830 seront accordés :

1° Au meilleur aperçu sur le caractère, l'histoire et la distribution géographique de la race des Hottentots;

2° A la meilleure invention mécanique propre à faciliter le transport de marchandises de tous genres, et applicable à la situation de la colonie;

3° Au meilleur mémoire sur les effets produits par la morsure des serpens venimeux de l'Afrique méridionale, avec l'indication des remèdes qu'on emploie généralement pour la guérir;

4° A la meilleure description d'une méthode facile, économique et adoptée à la nature du pays, d'établir des réservoirs et des étangs pour conserver l'eau.

On vient d'établir une nouvelle colonie au Kat River, environ à quinze milles anglais du fort Beaufort. Elle porte le nom de New Edimburg.

Le gouvernement du Cap de Bonne-Espérance est occupé à supprimer les anciens assignats qui circulent dans la colonie. Il vient d'expédier environ 100,000 rixdalers en papier, pour les faire détruire en Angleterre; ils sont remplacés par des notes en valeur sterling. »

Septième assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris

Il y a un abîme entre les joies chrétiennes et les joies du monde ; et l'on peut dire que les élémens qui entrent dans leur constitution sont aussi différens que la source d'où elles découlent. Ici, c'est la terre avec ses vanités; elle ne peut donner qu'étourdissement, lassitude, vide et rongement d'esprit. Là, c'est Dieu et les consolations de son Esprit ; aussi les plaisirs purs que l'on trouve auprès de lui, laissent-ils dans l'âme un bonheur réel et durable, des émotions douces et sanctifiantes tout à la fois. C'est ce que les amis de l'Evangile ont puissamment senti, dans la belle fête annuelle célébrée dans le temple de Sainte-Marie, le 23 avril, à l'occasion du septième anniversaire de la Société des Missions évangéliques de Paris. Tous ceux qui asistaient à cette réunion, et à qui la grâce a donné un cœur susceptible d'être touché par l'amour de Dieu et par les choses spirituelles du monde invisible, ont reconnu que le Seigneur était présent dans cette assemblée, qu'il en approuvait le but, qu'il en bénissait les travaux, et que ce n'était pas en vain que ses enfans espéraient en lui : il n'y a eu qu'une voix pour rendre témoignage de ces choses. Des lettres des trois missionnaires au sud de l'Afrique, arrivées la veille de l'assemblée générale, par une direction providentielle du Seigneur, ont servi à donner un intérêt tout particulier à cette mémorable séance. Ces lettres, en elles-mêmes, étaient bien propres à émouvoir délicieusement des cœurs chrétiens et Français, puisqu'elles contenaient un récit de l'accueil amical et fraternel que les missionnaires ont reçu de la part de leurs compatriotes réfugiés au Cap de Bonne-Espérance. Le tableau touchant que l'un d'eux faisait, dans sa lettre, de l'établissement missionnaire de Gnadenthal, où il a conversé familiairement avec des Hottentots convertis et civilisés par l'Evangile, donnait à l'œuvre missionnaire une réalité qui a frappé l'assemblée, et qui a préparé admirablement à l'exposition qui a eu lieu, séance tenante, de plusieurs échantillons des travaux missionnaires, entre autres de la Bible en chinois, traduite par le

docteur Morrison, de plusieurs autres traductions en amharic, en éthiopien, en namaquas, etc, et d'une grande idole, de la mer du Sud, envoyée à Londres par les insulaires d'Otahiti, après leur conversion. En l'élevant aux yeux de la foule avide de contempler ses traits hideux, M. Lutteroth a dit : Vous le voyez, Messieurs, *elle a des yeux et ne voit point, des oreilles et n'entend point.*

Malgré l'hiver rigoureux, et sans que le Comité eût fait un appel aux chrétiens de France, comme cela avait eu lieu au commencement de 1829, les recettes de la Société se sont élevées à 31,000 fr., sans compter un don de 20,000 fr. fait par une jeune chrétienne, morte à Neuchâtel en Suisse. Lorsque M. le trésorier aura touché cette dernière somme, qui doit lui être comptée dans quelques mois, la Société aura en caisse plus de 60,000 fr.

Cette augmentation sensible, dans les recettes de la Société, nous réjouit moins encore que l'accroissement d'intérêt et de zèle pour cette œuvre, dont nous recevons chaque jour des preuves sensibles.—La collecte faite à la porte du temple s'est élevée à plus de 400 fr. Jamais, à aucune des assemblées précédentes, on n'avait recueilli plus de la moitié de cette somme. Que le Seigneur soit béni pour ses dons ineffables!

Examen annuel des Elèves de la maison des Missions.

Cet examen a eu lieu le 26 avril, à une heure de l'après-midi, à la maison des Missions. Presque tous les membres du Comité, un assez grand nombre de pasteurs des départemens, et plusieurs étrangers, ont assisté à cette séance. Quatre élèves étaient présens, dont l'un, qui ne faisait que d'arriver à Paris, n'a pas subi l'examen.

Après la prière, faite par l'un des élèves, M. le directeur a dit que l'aîné d'entre eux n'avait que vingt-un ans et six mois, que les deux plus anciens étaient depuis deux ans et demi dans la maison des Missions, et que le troisième y avait à peine passé six mois. Il a lu ensuite et déposé sur le bureau la liste variée des ouvrages, assez nombreux, que les élèves ont

étudiés en particulier. Il a rappelé les études qu'ils ont faites la première année de leur séjour dans l'Institut ; à savoir, la géographie, la sphère, l'histoire et un cours élémentaire de philosophie.

Ces explications données, M. de Montmollin, ami bienveillant de l'Institution, a commencé l'examen en interrogeant deux des élèves sur la géométrie. M. le directeur les a ensuite examinés, pour le latin, sur Virgile; pour le grec, sur Xénophon et quelques homélies de Chrysostôme; et pour l'exégèse, sur l'Epître aux Colossiens et la première aux Corinthiens. Plusieurs passages, des plus difficiles, de la dernière de ces Epîtres ont été expliqués, entre autres, 1 Cor. V, 5; et 1 Cor. XI, 10, et 30. Le point particulier de théologie, qui a fourni matière à des développemens intéressans, était la nécessité de la révélation, déduite de l'insuffisance des lumières naturelles pour connaître Dieu. La doctrine des stoïciens et celle de Platon, que l'on regarde généralement comme les systèmes de philosophie qui se sont le plus approchés du christianisme, ont servi à prouver cette proposition.—La physique n'étant enseignée que depuis trois mois à l'Institut, le Comité n'a pas jugé à propos que les élèves fussent interrogés sur cette branche de leurs études; M. le directeur l'a annoncée pour le semestre prochain, ainsi que l'histoire ecclésiastique et la botanique.

Au milieu et à la fin de la séance, deux élèves ont récité un fragment de l'un de leurs sermons. Ils en ont composé plusieurs dans le courant de l'année.

M. le président ayant invité plusieurs de MM. les pasteurs et professeurs présens à donner leur opinion sur ce qu'ils venaient d'entendre, ils ont tous témoigné leur satisfaction, et donné leur approbation. La séance s'est terminée par une exhortation adressée aux élèves, par M. le président et M. le pasteur Soulier, et par la prière de M. le pasteur Gaussen, de Satigny, près de Genève. Il était quatre heures et demie, quand la séance a été levée.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Suspension momentanée de l'établissement de Morley.

Morley est la sation missionnaire la plus avancée dans la Cafrerie. Dernièrement nous en annoncions la fondation à nos lecteurs. (Voy. Nos 2 et 3 de cette année.) Mais ils vont voir quelle a été la dispensation du Seigneur, à l'égard de ses serviteurs, dans cette partie de sa vigne.

Lettre de M. Shaw, missionnaire à Wesleyville, dans la Cafrerie, 3 *novembre* 1829.

« J'ai la douleur de vous apprendre que, la nuit passée, j'ai reçu de MM. Shepstone et Shrewsbury, un exprès apportant la triste nouvelle que, dans l'intervalle du 23 au 28 octobre, le chef Queto, enhardi par le succès de ses dernières entreprises, avait engagé ses gens à faire une invasion soudaine dans le pays des Mamboo-kies; qu'il s'y était jeté par une route détournée, afin d'éviter par ce moyen de traverser la tribu de Faku; et qu'ayant réussi dans son entreprise, il avait brûlé et pillé un grand nombre de kraals des tribus environnantes de Morley. M. Shepstone, sa famille et un grand nombre d'autres personnes sont restés dans la station, jusqu'à ce que l'ennemi ne fût plus éloigné d'eux que de quatre ou six milles; mais, lorsqu'ils virent plusieurs kraals enflammés tout autour d'eux, ils se décidèrent à partir, après avoir chargé de leurs effets deux fourgons, dont ils se firent suivre. Ils s'éloignèrent ainsi, et n'avaient point encore été attaqués, lorsque M. Shesptone écrivit du 28, qu'étant parvenu à faire arriver les fourgons sur les hauteurs en-deçà de l'Umtata, chez les Tamboukies, où il n'était pas à supposer que les Fetcanis osassent s'aventurer, il s'était décidé à camper avec ses fourgons dans cet endroit, jusqu'à ce qu'il reçût de mes nouvelles. Son messager était parti le 28, et avait couché près de la rivière de Bashé; arrivé à Butterwoth, il nous dit, qu'ayant quitté Bashé, le 29, de très-grand matin, les

Cafres qui étaient avec lui, avaient entendu plusieurs coups de fusils partir des fourgons; d'où (continue M. Shrewsbury dans le billet qu'il m'adresse) nous concluons que les fourgons ont été attaqués; mais nous ignorons complètement les résultats de cette attaque. Immédiatement après la réception de cette nouvelle, M. Shrewsbury partit pour aller au secours de M. Shepstone. J'attends avec anxiété un message de leur part. Je serais moi-même parti à l'instant si ma pauvre femme ne se trouvait pas dans un état de santé qui ne me permet pas de la quitter; je suis sur le point cependant de leur envoyer un exprès. Si les fourgons ont réellement été attaqués, on ne peut pas en calculer les conséquences. Heureusement le cortége de M. Shepstone est assez nombreux; il a avec lui quelques négocians anglais et des Hottentots du parti de M. Farewel, qui s'étaient réfugiés à Morley, et qui paraissent avoir rendu de grands services à M. Shesptone, dans son voyage. — A qui nous confierions-nous, qu'à Dieu dans cette circonstance; priez pour nous, et particulièrement pour ceux qui sont le plus près du théâtre de la guerrre, afin que leur foi et la nôtre ne défaillent pas. Je m'empresserai de vous donner les premières nouvelles que je recevrai. »

On a appris plus tard que les missionnaires ont échappé heureusement. Le frère Shepstone s'est fixé momentanément entre l'Umtata et la rivière Bashé, et prêche aux Tamboukies, en attendant que les circonstances lui permettent de recommencer la Mission.

Au moment où nous allions livrer ces lignes à l'impression, on nous annonce que les troubles sont apaisés, et que les missionnaires sont retournés à Morley.

Malgré cela, combien les épreuves de ces chers frères ne sollicitent-elles pas la sympathie de nos cœurs! et combien ce théâtre des travaux missionnaires ne doit-il pas attirer nos regards, quand nous pensons que, peut-être, à l'heure qu'il est, les missionnaires français y font les préparatifs nécessaires à l'exercice de leur ministère futur!!

Colonie du Cap de Bonne-Espérance.

Graham's town, 10 août 1829. M. Davis écrit :

« Que les œuvres du Seigneur sont grandes ! Telle est l'exclamation à laquelle je me livrais hier. Mon âme était profondément humiliée et remplie de gratitude à la vue des deux assemblées nombreuses, qui ont écouté avec avidité et avec un solennel silence, la prédication de l'Evangile. Aussi, me sentais-je au large, et ma langue trouvait-elle un grand nombre d'argumens, pour plaider devant mon Dieu, la cause de Christ et du salut des âmes. J'espère que mes prières et mes efforts n'ont pas été vains. La présence du Seigneur était sensible, et plusieurs disaient : *Certainement, c'est ici la maison de Dieu; c'est ici la porte du ciel.* Il y a sept ans que la congrégation de Graham'stown était petite et découragée, et maintenant nous comptons près de 200 membres reçus dans la Société, et qui presque tous étaient présens hier soir, à la célébration de la sainte Cène. Quel beau spectacle que celui d'Européens, de Hottentots, de Cafres, à genoux ensemble devant l'autel de Dieu, pour faire la commémoration de la mort de leur commun Sauveur ! Ce qui donnait un intérêt tout particulier à cette cérémonie, c'était la présence d'un chef Cafre, nommé Carmo, qui y assistait pour la première fois, et qui, sous l'influence de la grâce divine, cherche le salut de son âme, par la foi en Jésus-Christ. Il doit être bientôt admis dans l'Eglise, par le sacrement du baptême. La conversion complète de ce chef des Cafres est bien à désirer, par l'influence qu'elle aura sur sa tribu et peut-être sur sa nation. Nous avons offert à Dieu des prières spéciales, à ce sujet; et comme dans sa miséricorde il nous a déjà donné de voir les premiers fruits de cette œuvre, nous espérons qu'il nous accordera d'en voir la pleine moisson. »

VARIÉTÉS.

NOTICE

Sur la tribu africaine des Magaginé.

M. Kugler a communiqué sur l'état civil et religieux d'une tribu de l'intérieur de l'Afrique, d'intéressantes particularités qu'il a obtenues, pendant son séjour en Egypte, d'un individu appartenant à cette tribu. Son rapport commence par quelques détails *sur la situation géographique de la tribu.*

« La tribu africaine sur laquelle je me suis proposé de vous donner quelques renseignemens, habite un endroit appelé Darbia, et le nom de ceux qui la composent est Magaginé. Darbia est au sud-ouest de Darfour (1), à une distance de près de trois milles anglais. Il y a dans cette contrée trois rivières assez considérables : la plus grande d'entre elles est le Led (la rivière Blanche); la seconde, le Karo (la rivière des Roseaux), et la troisième se nomme Gililo (la rivière Noire). Toutes les horreurs des invasions, pour le trafic des esclaves, désolent les Magaginé en Darbia : ils sont cependant assez heureux pour être en possession d'un asyle favorable, qui n'est pas l'ouvrage de leurs mains, mais l'œuvre du créateur de toutes choses : c'est une montagne très-haute et très-escarpée, accessible seulement en quatre endroits : son nom est Surock. Elle sert de réfuge aux Magaginé, lorsqu'ils ont le bonheur d'apercevoir, à temps, leurs ennemis ; mais ceux-ci ne réussissent que trop souvent à tomber à l'improviste sur ces infortunés et à en faire leur proie. Toutefois, dès que les Magaginé ont atteint cet asyle, ils y sont à l'abri de toutes les terreurs occasionnées pas ces invasions : les quatre points accessibles de la montagne sont si bien défendus par les hommes de la tribu, qu'ils y vivent sans être inquiétés; car, tant qu'ils sont sur cette montagne, ils ne souffrent aucune disette, vu qu'ils y trouvent de bonnes fontaines et d'abondans pâturages pour leur bétail. Le siége de cette montagne dure

---

(1) Darfour est situé entre le lac Bahr-el-nou, ou lac Wangara, au cœur de l'Afrique; et la province de Sennaar, au sud de la Nubie et au nord-ouest de l'Abyssinie.

quelquefois, plusieurs mois. Les habitations des Magaginé sont ordinairement détruites par l'ennemi; mais c'est là une perte de peu d'importance pour eux, car ils en ont bientôt élevé d'autres à la place. A Darbia, le sol est très-fertile et exige peu de travail. Il y neige cependant souvent, mais la neige se fond en tombant. Personne ne prétend à la propriété du sol, et les contestations à cet égard sont, en conséquence, inconnues parmi les Magaginé. Chacun cultive autant de terre que bon lui semble.

Leur gouvernement, leurs coutumes, leurs mœurs.

» Les Magaginé sont un peuple libre, qui regarde la liberté comme le plus grand des biens : aussi ont-ils pour l'esclavage une horreur et une aversion extrêmes : leur liberté n'est cependant pas licence et désordre; ils ont au contraire des lois très-sages, peu nombreuses à la vérité, mais admirablement appropriées à leurs besoins. Les Magaginé ont un chef auquel ils obéissent et qu'ils vénèrent, comme leur supérieur. Ils admettent aussi des rangs inférieurs à celui de leur prince; mais rien n'élève un individu à une charge éminente que la bravoure et le mérite personnel.

» Les légères querelles qui s'élèvent entre eux ne sont jamais soumises au juge, mais vidées par les parties elles-mêmes, en combat singulier : ainsi, deux antagonistes coupent des branches d'arbre et s'en frappent l'un l'autre jusqu'à ce que satisfaction soit obtenue. Lorsque la jalousie est la cause des querelles, alors le combat singulier se termine toujours par la mort de l'un des combattans. Les plus anciens, en pareilles conjonctures, emploient toute leur autorité à amener les parties à des termes de réconciliation; et leur autorité est assez grande pour trancher fréquemment des querelles qui, sans leur intervention, coûteraient la vie à un homme.

» Aussi voyons-nous que c'est chez les vieillards que l'on cherche la sagesse et les bons conseils; qu'ils sont l'objet d'une grande considération parmi les Magaginé, et qu'ils sont, en conséquence, investis du pouvoir judiciaire. Le prince et les anciens, conjointement, maintiennent le bon ordre parmi leur

peuple, à l'aide d'une discipline régulière. De singulières mesures sont prises, lors de procès difficiles, dans lesquels les témoins manquent. Les individus soupçonnés de crimes, sont recherchés de la manière suivante: Il existe dans la tribu des Magaginé une classe d'hommes qui font métier d'avaler une énorme quantité d'eau, et cette étrange pratique se répète jusqu'à ce qu'ils soient maîtres en leur art. Lorsqu'on impute à un homme un crime quelconque, on a recours à l'un de ces buveurs d'eau. Il commence son opération par avaler une aussi grande quantité d'eau qu'il est possible : l'individu soupçonné d'avoir commis le crime est alors appelé par son nom, et les charges sont développées en présence du buveur qui fait tous ses efforts pour rendre ce liquide, pendant que les griefs à charge de l'accusé sont énoncés devant lui. Si le buveur d'eau réussit à rejeter l'eau, la personne accusée est acquittée; mais si ses efforts sont vains, l'individu accusé est déclaré coupable et condamné au châtiment. Ils emploient encore un autre moyen pour découvrir les femmes soupçonnées de quelque maléfice; le voici : on verse de l'eau dans un pot, et on la met sur le feu, jusqu'à ce qu'elle soit bouillante. La femme soupçonnée est alors appelée et contrainte de mettre sa main dans l'eau bouillante. Ces bonnes gens croient, avec confiance, que cette eau bouillante ne fait de mal qu'aux personnes coupables. — Si l'on considère que les Magaginé n'ont pas de monnaie, et que les choses nécessaires à la vie leur sont fournies en abondance par le pays qu'ils habitent, on comprendra facilement qu'il ne peut y avoir beaucoup de querelles chez eux, et que leurs juges ont peu de chose à faire. L'adultère est puni de mort, sans qu'on s'astreigne à une procédure régulière. Une personne attaquée de la petite vérole doit se séparer de la masse du peuple, et vivre isolée, dans une tente, pendant quarante jours : c'est aux parens du malade à prendre soin de lui; mais personne n'ose le toucher tant que durent les quarante jours. La même règle est en vigueur à l'égard des autres maladies contagieuses. Les Magaginé passent pour vivre entre eux en très-bonne harmonie, et ils se regardent en général, comme membres d'une même famille. Les hommes se prêtent secours pour labourer, ensemencer la terre et récolter la

moisson. La chasse est une de leurs occupations favorites, et lorsqu'ils vont plusieurs ensemble, ils se servent de filets. Les femmes s'aident mutuellement, dans l'accomplissement des soins du ménage. Les Magaginé sont, à ce qu'on dit, un peuple très-actif et fort industrieux. Ils ne négligent pas entièrement la pratique de la médecine, quoiqu'ils ne soient sujets qu'à un petit nombre de maladies. Ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la nature, et comme ils ignorent les raffinemens du luxe et de la bonne chère, ils se contentent des choses que la nature leur fournit, et ils évitent par-là bien des maux et bien des soucis. Les femmes pratiquent la médecine et passent pour posséder, en botanique, des connaissances positives, dont elles font le meilleur usage. Les racines des plantes médicinales sont employées, par ces médecins du sexe féminin, tantôt bouillies, pour servir à des bains, tantôt en applications locales à l'extérieur : elles sont prises aussi à l'intérieur de façon ou d'autre, et quelquefois administrées des deux manières pour garantir un plein succès. La chirurgie est, à juste titre, le partage des hommes. Les morsures des scorpions, les piqûres des serpens venimeux, etc., etc., sont traitées par l'application des remèdes que les femmes-médecins connaissent parfaitement et préparent. Il n'y a point de sel à Darbia, mais les Magaginé y ont substitué le nitre : on l'obtient par le même procédé qu'en Europe.

Notions religieuses de la tribu.

» Les Magaginé ont une idée de Dieu, mais la connaissance religieuse, qu'ils possèdent, leur est venue par tradition. Ils croient que chacun, après la mort, reçoit de Dieu une récompense ou une punition, selon ses mérites; par conséquent, ils croient aussi à l'immortalité de l'âme. Ils ont des notions justes sur l'existence du démon et de ses anges; mais leur idée des bons anges est empreinte de superstition. L'histoire du déluge s'est conservée dans la tradition des Magaginé; mais elle est défectueuse en ce que, selon eux, toutes les créatures vivantes périrent dans cette terrible catastrophe, ce qui obligea Dieu à créer, après le déluge, des êtres entièrement nouveaux.

» Le tonnerre et les éclairs sont considérés, par eux, comme des signes du déplaisir que Dieu éprouve des péchés des hommes, et ils semblent être sous une impression profonde de la crainte de Dieu. L'on ne trouve ni figure, ni image d'aucun genre chez ce peuple intéressant; seulement ils ont un temple dans lequel ils offrent aux anges, dans certaines occasions, des sacrifices de bétail. Ils ont une singulière opinion relativement aux bons anges : les bons anges sont regardés par eux comme les protecteurs des gens de bien, et lorsqu'un individu tombe dans le péché, on le considère comme ayant été abandonné de son bon ange et comme s'étant assujetti à la domination d'un mauvais génie. Ils professent donc une grande vénération pour les bons anges, et en font tellement leurs compagnons habituels, qu'ils cherchent à se concilier leur faveur en mettant de la nourriture dans des vases, qui sont placés dans différens coins de la maison, pénétrés qu'ils sont de l'idée que les bons anges viennent et usent des alimens qu'ils ont préparés pour eux. Les offrandes des prémices des fruits sont aussi faites aux anges dans le temple, dont nous avons parlé plus haut. Les hommes et les femmes de la tribu des Magaginé ont leurs anges gardiens particuliers, auxquels ils rendent des hommages, qui diffèrent sous plusieurs rapports; cependant le Dieu invisible est craint et révéré par dessus tous les anges. Ils ne jurent jamais que par lui, et l'on m'a dit qu'un faux serment est une chose extrêmement rare chez eux. On rapporte que les individus de leur société, qui ont essayé une injustice, en appellent à Dieu, dans la conviction qu'il leur rendra justice dans le temps convenable.

» Une fois par an, on célèbre une fête dans laquelle officie un prêtre âgé, assisté d'autres vieillards : l'on fait figurer aussi, dans cette occasion, de jeunes garçons et de jeunes filles dont l'office est de porter les sacrifices et les offrandes qui sont présentés aux anges. Pour célébrer cette fête, la totalité de la tribu s'assemble avec son grand-prêtre sur les bords d'une rivière : le peuple se baigne alors, et le prêtre trace ensuite sur la poitrine de chaque individu, avec du limon de la rivière, le signe de la croix. Une autre fête annuelle usitée chez les Magaginé est la fête du feu, à laquelle ils se préparent par le

jeûne. Les cérémonies de cette fête du feu durent trois jours; de grands feux sont allumés, à l'approche de la nuit, dans chaque maison : chanter, battre du tambour, etc., etc., tels sont dans cette circonstance, les exercices de la multitude. Pour terminer la cérémonie, le peuple apporte dans la rivière des morceaux de bois enflammés, pris sur le foyer de leurs maisons et les jette dans l'eau; enfin il prend du limon de la rivière et en trace une croix sur la poitrine, comme le fait le grand-prêtre dans la fête précédente. Outre le grand-prêtre, il y a un *sheikh* (vieillard) dans chaque endroit où vivent réunis un nombre considérable d'individus : ces *sheikhs* font des prières pour les malades, lorsqu'on le leur demande. Ce culte est très-simple et dégagé des pratiques obscènes que l'on trouve chez d'autres tribus païennes, quoiqu'ils soient encore païens eux-mêmes. Les Magaginé prennent un grand soin de leurs enfans, auxquels ils apprennent de bonne heure à obéir à leurs parens et aux vieillards; les enfans en général observent et pratiquent avec soin les préceptes de leurs parens.

» La polygamie n'est pas défendue à Darbia, mais il y a beaucoup d'individus qui vivent dans l'état du mariage. Celui-ci cependant n'est pas pour tous l'effet d'un choix, mais de la nécessité. Il est des femmes qui s'efforcent de maintenir la monogamie par le stratagème suivant : elles apprennent à lutter et à combattre le mieux qu'elles peuvent, et dans l'occasion, elles montrent en public leur habileté dans ces exercices, afin d'acquérir par là de la renommée : leur but est ainsi rempli; car une femme de ce genre lorsqu'elle est mariée, jouit des avantages de la monogamie, son mari ne pouvant persuader à aucune autre femme de venir vivre avec lui.

» La circoncision est aussi usitée parmi les Magaginé; bien qu'elle ne soit pas une pratique religieuse chez eux, ils regardent cependant comme disgrâce de n'être pas circoncis. Un candidat à la circoncision doit d'abord se soumettre à une préparation fort rigoureuse, qu'aucun enfant ne pourrait certainement endurer. Il faut que, pour montrer son courage, il se laisse rudement flageller avec des branches d'arbres. Les jeunes gens, qui manifestent assez de bravoure, pour ne supporter cette flagellation que comme un jeu, sont réputés candidats

dignes de la circoncision, qui leur est administrée, tôt après la flagellation ; mais si un candidat laisse paraître le moindre signe de douleur pendant l'opération, il est immédiatement congédié en état de disgrâce. Plusieurs parens désirant épargner cette douleur à leurs fils, cherchent à les dissuader de se faire circoncire; mais ceux d'entre eux qui refusent d'accéder à leur désir, s'échappent et se font circoncire, à l'insu de leurs parens.

» Je ne peux donner aucun renseignement sur la langue des Magaginé; je me suis aperçu seulement, d'après le peu de mots que j'ai entendus, qu'elle a beaucoup de ressemblance, dans la prononciation, avec l'*amharic* (1). »

Combien il serait à désirer que la lumière de l'Évangile pénétrât chez ce peuple intéressant, pour dissiper ses ténèbres morales ! Doué, comme il paraît l'être, de sentimens généreux et d'intelligence, il n'est pas douteux que le christianisme le ferait promptement parvenir à un haut degré de de vie religieuse, de moralité et de bonheur !

L'épreuve du missionnaire.

On ne se fait pas toujours une idée bien juste de la position du missionnaire chrétien, environné des abominations du paganisme; et parce qu'on ne s'en fait pas de justes idées, on ne sent pas toujours assez vivement le besoin de prier pour lui. Quelques extraits de lettres de trois missionnaires, dans l'île de Ceylan, seront sans doute un appel à nos cœurs, et nous engageront à élever plus fréquemment, et avec plus d'ardeur, nos mains suppliantes vers le trône de la grâce, et en faveur des pauvres païens qui meurent irrégénérés, et en faveur des missionnaires dont le cœur saigne à la vue de l'état de perdition de ces misérables.

Le missionnaire Hardy écrit de Kornegalle (île de Ceylan), sous la date du mois d'avril 1829 : « Satan règne ici et triomphe.

---

(1) Langue d'une partie des Abyssins.

Il a ensorcelé toute une nation, par la puissance de ses ruses, et l'a plongée, au dernier degré, dans la sécurité charnelle. Leur profonde immoralité et leur dépravation égalent au moins leur ignorance et leur apathie, quant aux choses spirituelles. Ceux qui ont toujours vécu dans un pays chrétien ne peuvent point avoir éprouvé ce sentiment accablant, qui pèse sur l'âme des missionnaires, placés au milieu des horreurs du paganisme, et contemplant les scènes désolantes qui les environnent. Que de générations humaines, qui ont fait dans ces vallées le voyage de l'éternité, et qui sont descendues dans la tombe, sans qu'un seul rayon d'espérance ait guidé leurs pas au milieu de ces ombres de mort!! Que de familles existent encore dans ce pays, en proie aux passions les plus dégoûtantes du cœur humain, et qui nous montrent, dans des actes journaliers, la corruption et le vice, sous les formes les plus horribles! Combien de villages, combien de districts, où le seul culte qui soit rendu est celui qu'on vient déposer aux pieds d'une stupide image, ou autour des châsses des démons infernaux! Regarder au présent ou jeter les yeux sur le passé, ne peut servir qu'à accabler l'âme : l'avenir seul peut nous donner quelque encouragement, car la Parole du Seigneur nous enhardit à croire, qu'un jour ce pays deviendra le royaume de Dieu et de Christ. »

De Caltura, dans la même île, M. Gogerly écrit, 3 juin 1829 :

« Annoncer les vérités de l'Evangile à des gens qui ignorent les premiers principes de la morale, dont l'éducation (s'il est vrai qu'ils en aient une) les a conduits à se reposer sur les aumônes qu'ils font à des prêtres mendians, comme sur le meilleur moyen d'obtenir la félicité, dans la plus prochaine transmigration; à des gens qui, quoiqu'ils croient à une infinité de dieux et de démons, les regardent cependant comme de la même nature qu'eux; qui nient l'existence d'une première cause, et celle du créateur de toutes choses; qui, quoiqu'ils admettent que la vertu et le vice recevront des récompenses ou des châtimens dans une économie future, croient cependant que cette distribution de peines et de récompenses se fait, non par un juge suprême, mais par je ne sais quel principe occulte qui a lié la douleur au vice, et le bonheur à la vertu. — Prêcher l'Evan-

gile, dis-je, à de pareils hommes, et le leur prêcher d'une manière intelligible; quelle tâche difficile!

» Le seul fondement réel de consolation que nous puissions avoir, est que cette œuvre est celle du Seigneur, et non la nôtre, et que sa promesse est certaine; remplis de la ferme conviction que la terre sera remplie de la connaissance de son salut, nous continuerons à semer, dans l'espérance que nous moissonnerons un jour »

Pointe-Petro, dans le district tamul de Ceylan. Missionnaire, M. Perceval; 24 juin 1829.

« Plus je me convainc de l'état de misère dans lequel sont plongés les païens, et plus je sens qu'ils ont besoin de l'Evangile de Christ. Leur éloignement de Dieu et les ténèbres spirituelles qui sont la conséquence de cet éloignement, ne peuvent être dissipées que par les doctrines vivifiantes de la Parole de Dieu. Quand je jette les yeux sur l'immense population qui m'entoure, je distingue au milieu d'elle plusieurs classes de païens, qui toutes sont l'objet de notre sollicitude. Il y en a d'abord des milliers, qui sont plongés dans les ténèbres les plus épaisses, et dont l'entendement est tout-à-fait incapable de comprendre les idées les plus simples du christianisme. Ce sont ceux qui, après avoir entendu la Parole de vérité, sont convaincus jusqu'à un certain point, que les idoles ne sont rien, et qu'il y a un Dieu; mais, comme le système qu'ils ont embrassé leur permet de satisfaire les penchans les plus dépravés de leur cœur, ils demeurent les esclaves soumis de leurs cérémonies dégradantes.—Une seconde classe de personnes parmi les Cyngalais de notre district est encore plus misérable que la première, quoiqu'elle soit moins ignorante; c'est celle qui se compose des hommes estimés sages par le vulgaire, et dont l'influence est directement opposée à l'Evangile. La fausse philosophie des Hindous leur est familière; ils cherchent soi-disant la sagesse; mais comme l'Evangile ne leur offre d'autres merveilles que celle de l'amour divin qui se sacrifie pour racheter les pécheurs, ils le rejettent, et ne daignent pas l'honorer d'un seul regard attentif. Voilà l'état de ce

pauvre peuple. Comment éloigner des obstacles aussi formidables? Tout chrétien est prêt à répondre : Par l'Evangile. Oui, par l'Evangile, mais par l'Evangile, accompagné de la force de l'Esprit divin, qui peut seul appliquer la vérité aux âmes. Car on ne peut se faire une idée de la langueur, de l'excessive indifférence avec lesquelles ils écoutent les vérités les plus solennelles. Souvent je me sens porté à m'écrier, par une expérience semblable à celle de l'apôtre : Qui est suffisant pour ces choses ! »

Prions donc, chrétiens, par toutes sortes de prières et de supplications, avec des actions de grâces.

Esprit missionnaire des îles de la mer du Sud.

La plupart de nos lecteurs savent, sans doute, que les habitans des îles de la Société, convertis au christianisme, se sont formés depuis plusieurs années en associations volontaires pour coopérer à l'œuvre des Missions, et que non seulement ils ont contribué libéralement aux fonds de la Société des Missions de Londres, mais qu'ils ont encore envoyé plusieurs instituteurs dans les îles païennes du voisinage. Chaque Eglise a envoyé au moins un instituteur, et quelques-unes en ont fourni cinq ou six. Le nombre entier de ceux qui sont maintenant employés, ne s'élève pas à moins de quarante, et d'autres sont prêts à entrer dans la même œuvre. Pour faciliter les communications avec les îles où leurs missionnaires sont établis, les natifs ont construit deux vaisseaux de 70 ou 80 tonneaux chacun, et leurs amis d'Angleterre tâchent maintenant de leur procurer le cuivre et d'autres matériaux nécessaires pour compléter leur équipement. Voici ce qu'on lit dans le *Missionary Chronicle* de février, où les directeurs de la Société des Missions de Londres font un appel à ce sujet à la générosité des chrétiens : « Les instituteurs du pays, qui sont » déjà employés, travaillent dans des îles à quelque distance » les unes des autres, et souvent fort éloignés des mission- » naires européens. Cela les prive de toute communication » avec leurs compatriotes qui les ont envoyés. Il est essentiel » pour leur prospérité, aussi bien que pour leur consolation,

» qu'ils soient visités une fois, ou même, s'il est possible, » deux fois par an; mais la distance est trop grande pour les » canots indigènes, et il est bien rare qu'on trouve un navire » européen, qui veuille bien faire ce trajet. Outres les îles aux- » quelles on a envoyé des instituteurs, il y en a d'autres dont » les habitans désirent d'être instruits.

» Afin de visiter les îles dans lesquelles résident les mission- » naires indigènes et d'envoyer des instituteurs ailleurs, deux » vaisseaux viennent d'être construits : le premier l'a été à » Rarotonga, une des îles Harvey, par M. Williams et les ha- » bitans chrétiens. La forge, l'enclume et les soufflets, etc., » ont été faits avec les matériaux qu'on peut se procurer dans » l'île; tout ce qui est en fer a été confectionné avec de » vieilles haches et des morceaux de cercles de fer. Le peuple » s'employait avec tant d'ardeur à ce travail, que quatre mois » après que la quille eut été posée, le navire fut lancé à l'eau. » On le nomma « Messager de paix; » et après l'avoir agréé » de cordages faits d'écorce d'arbres tressée et lui avoir donné » des voiles de jonc ou de feuilles tissues, le roi de l'île, un » certain nombre d'indigènes, le missionnaire, sa femme, sa » famille et un Européen, s'embarquèrent et quittèrent le ri- » vage, emportant avec eux, comme charge, quelques idoles » tombées en mépris. Après avoir été quatorze jours sur mer » et avoir traversé une distance de 800 milles, ils abordèrent » heureusement à Tahiti; ensuite le vaisseau fit voile pour » Raïatea; et les dernières nouvelles que nous en avons re- » çues, nous apprennent qu'il était sur le point de transporter » des missionnaires aux Marquises, groupe d'îles situées à » 1,000 milles de distance.

» Un autre navire moins grand a été construit à Huaheine » pour le même dessein et équipé de la même manière. M. Wil- » liams de Raïatea, M. Barff de Huaheine, et un des chefs » chrétiens de cette dernière île, ont écrit, que les facilités que » ces navires offriront, donnent de grandes espérances sur » l'utilité dont ils seront par la suite. Ils expriment en même » temps le désir de doubler leurs vaisseaux avec du cuivre, » et de les rendre meilleurs voiliers en leur donnant des voiles » de toile. Un seul coup de vent pourrait déchirer leurs nattes, » et les insectes, qui abondent dans ces mers, auront bientôt

» troué les flancs des vaisseaux, que des feuilles de cuivre con
» serveraient peut-être pendant une vingtaine d'années. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Nous recevons, dans ce moment, une lettre de notre frère, M. Gobat, missionnaire au Caire. Cette lettre est datée du 21 février. Nous en donnons ici quelques extraits :

« J'ai lieu de croire que le Seigneur s'est servi de nos faibles efforts pour amener deux individus à sa connaissance salutaire; savoir, un Abyssin, nommé Girgis, qui est retourné dans son pays, il y a un an et demi, et un Arabe des montagnes du Liban, qui me quitte demain pour aller vivre dans sa patrie avec mon bien cher frère Muller, qui n'est plus au service de notre Société. Ils se proposent de vivre comme deux frères à tous égards, et de manger leur pain à la sueur de leur visage.

» Depuis que je suis dans ce pays, j'ai appris à parler l'amharic, l'arabe et l'italien, sans néanmoins avoir pu consacrer beaucoup de temps à cette étude, à cause de mes fréquentes maladies. Maintenant, mon occupation principale est d'aller chercher les Arabes dans leurs maisons pour leur annoncer la Bonne Nouvelle, autant qu'il est en mon pouvoir. Le trait général du caractère des Egyptiens est une grande indifférence pour tout en général, et surtout pour la religion, et le petit nombre d'entre eux, qui pensent un peu au salut de leurs âmes, sont sous la servitude de leurs prêtres et des scheiks. L'année passée, nous avons eu pendant assez long-temps la visite de quelques Arabes auxquels nous prêchions Christ crucifié; mais les excommunications réitérées de leurs prêtres sont venues coup sur coup les frapper et les ont épouvantés. Depuis le commencement d'octobre dernier, je prêche régulièrement, tous les dimanches, à trois heures après-midi en arabe.

» Il y a au Caire quelques personnes assez bien disposées, et je remarque avec plaisir que plusieurs familles me reçoivent sans prévention. On lit en secret la Bible, dont nous distribuons des exemplaires en différentes langues. Je crois, en général, que le Caire est plus corrompu que Paris. »

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

NOUVELLES DU CAP.

Nous extrayons, de deux lettres de nos frères Lemue et Bisseux, écrites à leurs parens et amis, les passages suivans, qui nous paraissent renfermer des faits nouveaux, et qui n'étaient pas contenus dans leurs précédentes lettres.

«Il y a ici, dit le frère Lemue, écrivant du Paarl (la Perle), un endroit qui s'appelle la vallée de Josaphat, un autre la tour de Babel, et un troisième *la Picardie.* Ce dernier endroit nous a souvent rappelé notre pays (1). J'espère que nos chers frères continuent à se souvenir de nous, comme nous nous souvenons d'eux. Le nom de Picardie que nous avons trouvé ici, prouve certainement qu'il y a eu, parmi les réfugiés français, des protestans qui habitaient nos provinces, et qui ont autrefois tout quitté pour suivre Jésus-Christ. Que nos compatriotes se demandent donc, quand vous leur lirez nos lettres, s'ils seraient prêts à faire le même sacrifice. Et pouvons-nous penser, sans nous sentir portés à rendre grâce à notre Dieu, que le même pays que nos ancêtres furent obligés d'abandonner à cause de leur religion, leurs descendans l'ont quitté pour porter ailleurs la connaissance de l'Evangile? Quand je récapitule toutes les grâces que Dieu a répandues sur notre patrie, et quand je vois le peu de zèle qu'on y a encore pour son service, je lui demande qu'il lui plaise de changer les cœurs, afin que nous répondions mieux à ses bienfaits! »

Il peint ensuite les scènes touchantes, qui ont eu lieu, au moment de leur départ pour la Cafrerie.

« Je me suis levé plus de dix fois, avant de finir ma lettre; tout le monde vient nous faire ses adieux; tous sont affligés de notre départ. Quelle scène attendrissante! la plupart nous

(1) Les frères Lemue et Bisseux sont originaires du département de l'Aisne, en Picardie.

quittent en pleurant. Dieu veuille que notre présence et nos exhortations leur aient été utiles ! »

Du 7 janvier. « Le docteur Philip arrive du Cap, et nous devons partir dans quelques heures. Nous sortons de l'église, où nous avons eu l'assemblée générale de la Société des Missions. Une grande partie des habitans de la vallée s'y trouvait. Après les avoir exhortés de tout notre pouvoir à se donner à Jésus-Christ notre Seigneur, et à continuer l'œuvre qu'ils ont commencée, nous avons pris congé d'eux. Assurément ils donnent beaucoup plus pour la Société des Missions, qu'aucune Eglise de France, excepté peut-être celle de Paris et celle de Montpellier. Nous les laissons vraiment en deuil, et nous éprouvons nous-mêmes un sincère attachement pour eux. C'est ainsi que nous perdons toujours nos frères et nos meilleurs amis. Mais Dieu soit béni de ce que nous sommes étrangers et voyageurs dans ce monde..... »

Sous la date du 10 février, le frère Bisseux écrit :

« Je prends ma pension chez un missionnaire anglais, qui prêche ici depuis plusieurs années, tant aux descendans des réfugiés français qu'aux Hollandais et aux esclaves. M. Kitchingman (c'est le nom de ce missionnnaire), est si bon envers moi, et si obligeant de toute manière, que ce sera un véritable deuil pour moi, quand je serai obligé de le quitter. Je l'accompagne dans toutes ses tournées misssionnaires. Nous allons régulièrement, toutes les semaines, tenir des réunions dans deux endroits différens des environs. Comme M. Kitchingman a beaucoup plus d'ouvrage qu'il ne peut en faire, et qu'il ne peut prêcher qu'une fois par mois dans le même endroit, nous allons nous partager les villages de la vallée des Français. Aussitôt que je pourrai prêcher passablement dans la langue hollandaise, je me propose, moyennant la grâce de Dieu, de commencer mon ministère. Je tiens déjà, dans cette langue, de petites réunions d'esclaves. Du reste, je n'ai jamais été sans prêcher ici au moyen de traducteurs, soit dans la langue française, soit dans la langue anglaise. »

» Je pense souvent avec un grand serrement de cœur aux chers frères Lemue et Rolland qui, dans leur long voyage, sont obligés de passer toutes les nuits dans leur voiture, et qui,

au milieu du jour, ont a supporter une chaleur excessive, dans d'arides déserts, où ils peuvent à peine trouver quelques rafraîchissemens. Je voudrais pouvoir prendre sur moi une partie de leurs peines. Je pense qu'il sont maintenant près du terme de leur voyage, car il y a un mois qu'ils m'ont quitté. Quelques personnes pourraient peut-être croire que ces chers frères se sont séparés avec regret et tristesse de leurs frères et de leurs compatriotes les descendans des réfugiés, et qu'en quittant ce beau pays qui, comme la terre de Canaan, est découlant de lait et de miel, pour aller habiter un pays qu'ils ne connaissent point, et où ils seront isolés et sans amis, ils ont eu de grands combats à soutenir. Il y avait ici beaucoup de personnes qui s'imaginaient cela, mais elles ont été bien étonnées quand elles ont vu que les frères partaient avec joie, et qu'ils ne tenaient point du tout aux avantages temporels dont ils auraient pu jouir ici. Si la tristesse a été quelque part, ça été chez nos amis hospitaliers. Le jour que les frères Lemue et Rolland firent leurs adieux, l'église, qui contient 1,500 personnes, était toute pleine, quoique ce fût un jour sur semaine. Ces bons amis pleuraient tous, comme s'il se fussent séparés de leurs propres enfans. Ils ne pouvaient cesser de les embrasser, et de leur réitérer l'assurance de leur attachement. « Ecrivez-nous, leur disaient-ils, et quand vous aurez besoin de quelque chose, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous aider. » Je crois que si la voiture des missionnaires n'eût pas été remplie d'effets, nos frères auraient reçu ici assez de provisions pour tout leur voyage. Je les ai accompagnés avec M. Kitchingman, jusqu'au village de Worcester à huit lieues d'ici. Nous avons passé là un dimanche, que nous avons employé à nous exhorter mutuellement et à prier les uns pour les autres. A leur départ de Worcester, mes yeux sont demeurés attachés à leur voiture, jusqu'à ce que les montagnes me l'ont fait perdre de vue. Ils ont dû visiter en route toutes les stations missionnaires qui se trouvent entre ce pays-là et la Cafrerie. Je suis heureux de vous apprendre que les discours qu'ont prononcés nos frères, avant leur départ, ont produit beaucoup de bien, et j'espère vous apprendre bientôt la formation d'un Comité de dames, à l'instar de

celui de Paris, dont le but sera de faire et de vendre divers ouvrages, au profit de la Société des Missions protestantes françaises. Cette association sera surtout composée de demoiselles. Il y en a déjà, je crois, une douzaine dans le village de la Perle, qui se sont présentées. J'espère les encourager à cet égard, le premier lundi du mois, par l'exemple de nos dames françaises, dont nous leur avons d'ailleurs parlé plusieurs fois. Quelques-unes de ces demoiselles m'ont aussi promis d'écrire à leurs sœurs de la Picardie. Je traduirai la lettre en français pour vous l'envoyer. J'engage beaucoup nos sœurs, tant de Lemé que des autres églises de M. Colany, à leur répondre aussitôt qu'elles auront reçu la lettre. Si elles pouvaient leur raconter quelques nouvelles conversions, ou tout autres faits concernant l'avancement du règne de Dieu, je les prie de ne pas manquer de le faire. Elles feront bien aussi de leur parler de leurs propres expériences, et de la manière dont elles ont été appelées à la foi; car, quoique l'œuvre de Dieu ait déjà fait beaucoup de progrès dans ce pays-ci, on ne voit pas encore de grands changemens parmi les jeunes gens. Plusieurs sont très-bien disposés et ont en général de la piété, mais ils se contentent d'une religion extérieure. Tous les détails que nous leur avons donnés concernant le réveil religieux qui s'opère parmi les protestans en France, les ont beaucoup intéressés; mais j'aimerais pouvoir leur communiquer de nouveaux faits; il s'y attendent, et montrent une sorte d'impatience de ce que je n'ai pas encore reçu de lettres de mon pays. Ce sera une fête pour eux comme pour moi, quand je pourrai leur lire des lettres de Paris et de Lemé. Vous ne sauriez croire l'amitié que me témoignent les descendans des réfugiés français. Ils viennent souvent me chercher, de plusieurs lieues, avec une voiture, pour que j'aille passer quelques jours avec eux, et j'accepte assez souvent leurs invitations, parce qu'étant obligé de parler beaucoup avec eux, j'apprends plus promptement, par ce moyen la langue hollandaise. Je ne puis cependant accepter toutes les invitations, car alors il ne me resterait aucun moment pour étudier. Il n'y a point de peuple plus hospitalier que celui qui habite ces vallées; et en général, c'est assez l'esprit de la colonie. Cependant, je crois que les descendans des Fran-

çais surpassent, à cet égard, les Hollandais. Quand vous allez leur faire visite, ils vous donnent leur plus belle chambre, ils vous font servir, comme on le serait dans nos plus grands hôtels en France; et ils vous accablent de remercîmens *pour l'honneur que vous leur faites de votre compagnie* (c'est là leur expression). Ne sachant que leur dire, quand ils m'ont ainsi prévenu par leurs remercîmens, je me contente de leur faire observer que les usages de leur pays diffèrent extrêmement des nôtres; car en France, leur dis-je, il est de règle que c'est celui qui reçoit qui remercie, et non pas celui qui donne. Il règne une parfaite concorde entre les membres des diverses familles; il est vrai qu'ils s'aiment beaucoup les uns les autres. Un père de famille s'absente-t-il pour une journée de sa femme et de ses enfans, il les embrasse tous avant de les quitter, comme s'il devait être un an sans les revoir. Cette coutume se pratique, du moins en plusieurs endroits, parmi les amis lorsqu'ils se visitent.

» Nous avons été très-heureux de rencontrer ici des personnes qui parlent français. Le lecteur de l'Eglise le comprend et le parle si bien, qu'il nous a toujours servi d'interprète et qu'il a pu rendre parfaitement, en hollandais, les sermons que nous avons prêchés. Il nous a même accompagnés plusieurs fois dans nos voyages, afin de satisfaire le désir des réfugiés, qui nous demandaient de tous côtes de prêcher en français. La dernière fois que je prêchai à la Perle, il y eut beaucoup de personnes qui ne purent pas entrer dans le temple. Ils trouvent la langue française si belle, qu'ils regrettent beaucoup que leurs ancêtres ne l'aient pas apprise à leurs enfans. Il y a ici environ une douzaine de personnes qui peuvent me comprendre quand je prêche, et qui en savent assez pour tenir une conversation. »

M. le pasteur Galland, ancien directeur de la Maison des Missions, vient de recevoir une lettre du missionnaire Lemue, et il a la bonté de nous la communiquer. Nous nous empressons de la faire circuler, au moyen de ce journal, parmi nos frères de la France et de l'étranger. C'est la première lettre reçue de nos frères Lemue et Rolland, depuis leur départ du Paarl pour la Cafrerie.

Du Désert, 25 février 1830.

« Nous sommes à dix lieues de Théopolis, à environ deux cents lieues du Cap, et si près des côtes de la mer, que nous entendons le bruit des vagues. Je vous écris sous un arbre; un peu plus loin le docteur Philip et notre frère Rolland, sont assis comme moi, écrivant à leurs amis. La nuit dernière nous avons été visités par une troupe d'éléphans, qui se sont approchés fort tranquillement de notre tente, et retirés de même sans nous faire aucun mal. Cet endroit est charmant; nous avons autour de nous des collines couvertes d'arbres, mais qui ne ressemblent en rien à celles que nous avons vues en Europe. Les arbres sont en général si petits dans ces climats, qu'on les prendrait de loin pour des buissons. Depuis quelque temps, notre société est toujours très-nombreuse, car les Hollandais, qui demeurent dans les stations missionnaires ont coutume de venir au-devant du docteur Philip. Hier une trentaine d'habitans de Théopolis, se sont joints à nous; aujourd'hui les uns sont occupés à couper des arbres et des broussailles pour nous faire un chemin dans la forêt, les autres sont allés nous chercher de l'eau à une distance considérable. Il y a deux mois que nous voyageons ainsi; nous avons entendu presque toutes les nuits les hurlemens des loups et des jackals; dernièrement ils nous ont enlevé un bœuf, qu'ils ont mangé tout vif. Nous nous mettons en route de bon matin pour éviter la chaleur du jour, qui est quelquefois excessive, car l'été commence ici le 21 décembre. Le soir, quand les Hottentots ont lâché leurs bœufs pour les faire paître, on allume un grand feu. Vous pouvez bien croire que nous sommes exposés de temps en temps à quelques privations, et que le souvenir de nos frères nous occupe souvent en traversant un pays presque inhabité; cependant, ne pensez pas que nous soyons malheureux ou que nous regrettions d'être venus en Afrique, pour confesser le nom de Jésus-Christ, notre divin Maître: l'amour que Dieu nous a montré est trop grand pour que nous ayons le droit de nous plaindre; nos péchés sont aussi trop grands pour que nous osions ouvrir la bouche : de sorte que ce que nous disons de notre salut, nous pouvons aussi le dire de notre vocation : *nous sommes sauvés par grâce;* oui,

c'est par grâce que Dieu nous a appelés à ce ministère. D'ailleurs la joie que l'on trouve à son service, surpasse tous les sacrifices, si toutefois il est permis à des chrétiens de parler de sacrifice ; car jusqu'ici nous n'avons rien perdu, et toutes les fois qu'il nous a fallu souffrir quelque privation, Dieu nous en a récompensés au centuple en nous donnant de le chercher avec plus d'ardeur et de le choisir comme notre portion et notre unique bien dans cette vie. En quelque lieu du monde que nous allions, la Providence veillera sur nous, et s'il plaisait à Dieu que notre corps tombât dans le désert, nous espérons entrer dans la terre sainte où tous les voyages et les travaux doivent cesser. Ensuite, les Hottentots convertis au christianisme sont si doux et nous ont montré tant d'affection, qu'il ne serait pas possible d'être malheureux avec eux. Nous leur lisons un chapitre en hollandais auquel nous ajoutons quelques exhortations, et souvent nous les avons entendus prier à haute voix derrière les buissons, à quelque distance de nous. » Ici le frère Lemue entre, sur les réfugiés français, dans des détails que nous avons déjà donnés ailleurs ; puis il ajoute : « Avant de quitter la vallée française, nous avons assisté à l'assemblée générale de la Société ; et, comme nous avions annoncé que nous devions leur faire nos adieux ce soir-là à la Perle, tous les habitans des villages voisins s'y sont rendus. Le pasteur présidait l'assemblée, et le montant des recettes qui figuraient, dans ce rapport, était de 2,271 fr., dont 2,193 fr. provenant des habitans de la vallée, au nombre de quatre mille environ, et 78 fr. collectés parmi les esclaves qui ont été convertis au christianisme, pendant le cours de ces dernières années. Quant à ceux-ci, leur générosité est complète, car la plupart donnent tout ce qu'ils ont ; ils s'estiment si heureux d'avoir connu Jésus-Christ, que, pourvu qu'ils aient la nourriture et le vêtement, cela leur suffit. Ne sachant pas si nous les reverrions encore dans ce monde, nous les exhortâmes de tout notre pouvoir à se consacrer à Dieu, et à travailler avec une nouvelle ardeur à l'œuvre des Missions. Ces bons compatriotes avaient un si grand attachement pour nous, que la plupart fondaient en larmes parce que nous devions les quitter si tôt. Ce jour-là et le jour suivant, ils vinrent tous nous faire leurs adieux, et employèrent

tous les argumens possibles pour nous décider à rester chez eux. Deux jours après l'assemblée générale, nous partîmes de la Perle, recommandant à la grâce de Dieu tous nos frères de la vallée. Notre frère Bissseux et le missionnaire de la Perle, M. Kitchingman, nous accompagnèrent un peu plus loin que Worcester; ici nous devions rejoindre le docteur Philip et le rédacteur du journal du Cap, qui nous avaient devancés. Notre frère Bisseux retourna à la Perle, où il devait demeurer pour instruire les esclaves, qui sont en très-grand nombre dans les environs; et nous, nous partîmes pour la Cafrerie. Depuis lors, nous avons visité toutes les stations missionnaires qui se trouvent à l'est du Cap, le long des côtes de la mer. Je ne pourrais pas vous raconter dans une simple lettre tout ce que nous avons vu de réjouissant dans toutes ces institutions; mais afin que vous ayez une idée des autres, je me bornerai à vous parler de Pacaltsdorp (1). En arrivant, nous trouvâmes un très-beau village entièrement habité par des Hottentots. Toutes les rues sont tirées au cordeau et courent dans une direction parallèle. Chaque famille a une maison, et près de chaque maison il y a un jardin entouré de palissades. L'église est une des plus belles de la colonie : elle n'était pas encore bâtie du temps de Pacalt; c'est le docteur Philip qui en a fait dresser le plan. Faute de place, on nous avait fait loger dans la tour où se trouve la sacristie; je bénissais Dieu de ce qu'il avait voulu nous recevoir dans sa maison, et cette circonstance me faisait penser davantage aux grâces extraordinaires qu'il a répandues sur les habitans de cet endroit. Et qui n'aurait admiré sa miséricorde? On peut dire qu'il y avait ici quantité d'aveugles de naissance, mais aujourd'hui ils voient Dieu par les yeux de la foi; grand nombre d'impotens et de paralytiques qui n'avaient personne pour les jeter dans le lavoir, mais depuis que Jésus-Christ a passé chez eux, ils sont délivrés de leurs maladies. Les Hottentots n'étaient-ils pas regardés, il y a quelques années, comme les plus ignorans des hommes? aujourd'hui, ils sont cependant dignes d'être proposés, comme modèles, à nos Églises d'Europe. Tous les jours, au soir, après que les habitans ont ter-

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, 3e année, pages 332 et suiv.

miné leurs travaux, le missionnaire leur donne une instruction religieuse; le dimanche que nous avons passé chez eux, trois à quatre cents personnes, vêtues aussi décemment que la plupart de nos frères de la Suisse ou de la France peuvent l'être, assistaient au service. Dès cinq heures du matin, les louanges de Dieu retentissaient dans le temple, et le rédacteur du journal du Cap, qui voyageait avec nous, fut si frappé en voyant le recueillement et la dévotion qui régnaient dans l'auditoire, qu'il nous dit en sortant : Depuis cinq ans que je suis dans la colonie, je n'ai pas vu une scène aussi touchante. Dans les visites que j'ai faites, j'ai trouvé dans beaucoup de maisons le même ordre, la même propreté que chez les missionnaires; il y en a même quelques-unes où l'on voyait le portrait de Pacalt, des cartes géographiques et diverses autres choses de ce genre. Je leur faisais des questions sur la religion et sur leur état spirituel antérieur au changement que l'Evangile a opéré en eux, et bientôt tous les voisins venaient s'asseoir autour de moi pour écouter. Il existe à Pacaltsdorp une institution qui nous a intéressés, non pas tant à cause de son importance en elle-même, que comme l'indication du progrès réel que ces habitans ont fait dans la vie sociale. Le missionnaire voulant intervenir le moins possible dans le gouvernement des choses temporelles, leur proposa un jour de se choisir des juges, qui eussent le pouvoir de terminer tous les différends, qui pourraient s'élever parmi eux. Ce projet ayant été adopté, quatre juges sont nommés tous les ans à la pluralité des voix, et lorsque quelqu'un a une plainte à faire contre son frère, soit au sujet de ses troupeaux, de ses dettes ou de quelque autre chose de cette nature, les juges examinent l'affaire et chacun se soumet, sans réplique, à leurs décisions. Les punitions consistent seulement en amendes. Une assemblée de ce genre eut lieu pendant que nous étions à Pacaltsdorp, malheureusement nous n'avons pas pu y assister; mais M. le docteur Philip et quelques autres personnes, au jugement desquelles nous pouvons sûrement nous rapporter, en sont revenues toutes réjouies, et regrettaient que nous n'eussions pas été témoins du bon esprit qui régnait dans les discussions, de la prudence et de la sagacité que les juges ont montrées. L'instruction des enfans est très-soignée à

Pacaltsdorp; 70 à 80 enfans fréquentent l'école. Il y a aussi une école du dimanche, spécialement destinée pour les adultes qui ne peuvent s'y rendre dans la semaine; nous y avons remarqué des femmes âgées, qui apprenaient à lire avec une merveilleuse application. Et quelles difficultés ne peuvent pas vaincre la foi et le travail, quand on a vraiment à cœur le salut de son âme? Ces femmes nous rappelèrent l'histoire des trois jeunes Ecossais qui, étant condamnés à mort pour avoir commis un meurtre, se mirent à étudier avec tant de persévérance, qu'au bout de six semaines que les lois du pays accordent aux criminels pour se préparer à la mort, ils étaient en état de lire l'Ecriture-Sainte, et écrivaient des lettres touchantes à leurs amis, les exhortant à se convertir. La veille de notre départ, une quinzaine de femmes sont venues chez nous, leurs enfans dans les bras, pour nous faire leurs adieux et nous remercier de ce que nous avions fait tant de chemin, traversé de grandes mers et de hautes montagnes, pour leur montrer le chemin du ciel. Je leur dis que les chrétiens de l'Europe avaient eu une si grande joie en apprenant leur conversion, qu'ils faisaient des prières continuelles pour tous ceux qui sont encore hors de Christ. Je ne manquai pas non plus de leur dire comment les dames chrétiennes de Paris, des départemens et d'ailleurs, travaillaient généreusement, de leurs propres mains, pour leur faire porter l'Evangile, et qu'elles pouvaient juger par là de leur amour pour les chrétiennes de ce pays-ci, qu'elles n'ont cependant jamais vues. Tout cela les touchait vivement. Je leur demandai ensuite, quelle idée elles se faisaient de Dieu avant leur conversion; l'une d'elle répondit: « Les fermiers nous faisaient croire que Dieu, le créateur du ciel et de la terre, n'était point notre Dieu; ils nous montraient un insecte que les colons appelaient alors le dieu des Hottentots, et nous disaient avec mépris, voilà votre dieu. Quand ils faisaient ensemble la prière le dimanche, et que nous nous approchions des fenêtres pour écouter, ils envoyaient aussitôt quelqu'un pour nous chasser, en disant que leur religion n'était point faite pour nous; et ainsi nous demeurions toujours dans la même ignorance. » Que pensiez-vous de votre âme? lui dis-je. « On nous disait, que quand nous mourrions tout était fini, et les fermiers nous faisaient tant souffrir

à leur service, que nous souhaitions la mort pour être délivrés de nos peines. »Mais autant le sort de ce peuple était autrefois déplorable, autant ils sont heureux aujourd'hui sous le joug de la croix. Lorsque nous partîmes de Pacaltsdorp, tous les habitans étaient réunis pour nous faire leurs adieux, et un très-grand nombre d'entre eux nous accompagnèrent à une distance très-considérable du village, en chantant des cantiques et faisant toutes sortes de vœux pour nous. Ils avaient à leur tête leur missionnaire, vénérable vieillard qui a consacré sa vie au service de Jésus-Christ. Nous nous séparâmes de ces bons habitans et de leur pasteur, le cœur tout ému et ayant la ferme espérance que, si nous ne les voyons plus dans ce monde, nous les rencontrerons dans le royaume de Dieu. Nous sommes maintenant à Grahamstown, et, s'il plaît à Dieu, nous arriverons bientôt en Cafrerie. Nous avons passé ici un dimanche dans l'abondance des biens spirituels; plusieurs missionnaires étaient avec nous; le matin, le docteur Philip prêcha en anglais, et après le sermon nous célébrâmes la sainte Cène dans la chapelle des Missions. C'était la première fois que nous nous approchions de la table du Seigneur avec nos frères Hottentots. Quoique notre assemblée ne fût pas nombreuse, il s'y trouvait des hommes de diverses nations et de diverses couleurs, et ce sentiment nous unissait plus intimement en Christ. En voyant ce petit nombre de chrétiens rassemblés d'une extrémité du monde à l'autre, il n'était point possible de ne pas admirer la miséricorde du Seigneur; et telle est la puissance de la foi chrétienne, que nous avions l'un pour l'autre le même amour que si nous eussions toujours vécu ensemble; l'après-midi, je prêchai à un très-nombreux auditoire de Hottentots. M. le docteur Philip travaille à introduire ici le nouveau mode d'enseignement, *Infant School*. Il y a deux mois que madame Atkinson est à Béthelsdorp; elle a une école parfaitement bien organisée; tous ceux qui la voient sont étonnés des progrès que les enfans ont faits en si peu de temps, et ils deviennent aussitôt partisans du système. Au Cap, le gouvernement a fourni un local pour l'usage de l'*Infant School*; madame Frances Cole, femme du gouverneur, et plusieurs autres dames de distinction apprennent à lire aux enfans des pauvres dans les écoles

du dimanche. Vous voyez donc que notre Afrique n'est pas dépourvue de beaux exemples. »

Après ces détails, le frère Lemue ajoute :

« Priez donc toujours pour les pauvres missionnaires français, car personne n'a plus besoin qu'eux de la grâce de notre Seigneur. Nous voyons tous les jours que les missionnaires qui ont le plus de foi et et de piété, ont aussi le plus de succès; car il est impossible de communiquer aux autres ce que l'on ne possède pas soi-même; et comme nous ne possédons rien, dès que nous sommes séparés de Christ, il n'y a plus aucun fruit à espérer; toutes nos prédications et tous nos entretiens ne sont plus qu'un vain son qui frappe l'air. Quoique nous nous recommandions à vos prières, je ne dis pas que vous deviez prier plus pour nous que pour les autres; ou bien demander à Dieu qu'il convertisse beaucoup de monde par notre ministère : il importe fort peu d'apprendre par qui les païens sont convertis au Seigneur, pourvu qu'ils le soient; car l'amour de Dieu fait que l'on oublie les hommes, pour n'attribuer la gloire qu'à Celui auquel elle appartient véritablement; la seule chose qu'il est nécessaire de demander pour nous, c'est que nous trouvions grâce devant les yeux du Seigneur.

« Une autre requête que j'ai à vous faire, c'est que ne recevant des nouvelles d'Europe que par le canal de nos amis, nous ignorerions tout à fait ce qui se passe touchant le règne de Dieu, si chacun nous délaissait. Envoyez-nous donc vos lettres et vos publications; nous les communiquerons aux autres, et vous établirez par-là une communion plus étroite entre vos Eglises et les Eglises de l'Afrique. — Notre frère Bisseux est maintenant bien loin de nous, mais cela était nécessaire, etc. »

CORRESPONDANCE DES DÉPARTEMENS.

Colmar, le 8 mai 1830.

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, la paix de Dieu, notre Père céleste, la consolation et la communion du Saint-Esprit soient avec vous et avec tous ceux qui adorent notre Seigneur Jésus-Christ. Amen.

A M. Grand Pierre, directeur de la Maison des Missions à Paris.

« Honoré monsieur et frère en Jésus-Christ, notre Rédempteur,

» J'ai la joie de vous envoyer par M. Payra, pasteur à Sainte-Marie-aux Mines, la somme de 60 fr. Cette somme provient de plusieurs sources; mais la principale est la petite boîte des Missions, d'une pauvre fille de trente-six ans, qui gagne sa vie à filer. Je vais vous faire son histoire, qui ne vous est peut-être pas connue, mais qui vous intéressera, je n'en doute pas, ainsi que tous les membres de votre vénérable Comité.

» Marie-Salomé M* est née à K* (Haut-Rhin); elle est maintenant âgée de trente-six ans, et aveugle depuis dix années. Cette épreuve du Seigneur la plongea d'abord dans une cruelle pauvreté, car elle était orpheline, et n'avait aucune fortune. Mais d'un autre côté la privation de la vue devint pour elle une grande bénédiction, la plus grande qui puisse être accordée à de pauvres pécheurs, puisque la grâce de Dieu se servit de ce moyen pour ouvrir les yeux de son âme. Elle trouva le Sauveur, et put le remercier de ce qu'il l'avait privée de la vue et préservée par-là de bien des tentations et des distractions du présent siècle, et de ce qu'il lui avait ainsi facilité le recueillement et la communion intérieure de l'âme avec Dieu. Le Seigneur pourvut aussi à ses besoins terrestres. Les amis chrétiens du voisinage, s'arrangèrent de manière à l'avoir tour à tour chez eux, et à lui donner, avec le logement et la nourriture, deux sous par jour, qu'elle gagnait en filant pour eux. La douceur de son caractère, son esprit pacifique, sa piété, la paix de Dieu qui brille sur son visage, et tous les dons remarquables que le Seigneur lui a accordés ont fait qu'elle est devenue un puissant moyen de bénédiction pour toutes les familles chrétiennes qui la connaissent.

» Une chose cependant troublait un peu son bonheur; c'était la pensée que sa pauvreté la rendait incapable de rien faire pour le règne de Dieu et pour le salut des pauvres païens aveugles.

» Un jour un ami chrétien, qui loge dans ma maison, lui dit : « Salomé, que penserais-tu d'attacher à ta quenouille « une petite boîte pour les Missions; je suis sûr que de temps

« à autre il y tomberait bien des sous pour la cause du Sei-« gneur? » D'abord Salomé ne voulut pas entendre parler de la chose; elle craignait que cela ne lui fût nuisible, et ne lui fît perdre la simplicité et l'humilité; elle craignait aussi que plusieurs ne crussent que l'argent qu'elle recueillerait dans cette boîte était pour elle. J'étais moi-même présent à cet entretien (car elle était précisément à filer dans ma maison), et je m'en allai de suite chez le ferblantier, commander une boîte pour les Missions; peu-à-peu elle céda et j'eus le bonheur de fixer la boîte à sa quenouille. On y lit l'inscription suivante : *Ayez pitié des pauvres païens.* Au commencement de l'année il s'y trouvait déjà 30 fr., et dès-lors bien des pièces de monnaie y sont entrées; de sorte que j'espère qu'à la fin de l'année, je pourrai, par la grâce de Dieu, vous envoyer une autre petite contribution en faveur de nos pauvres frères noirs, les païens.

» Le cher frère B*, qui habite sous mon toit et qui préside nos réunions religieuses, a aussi fait présent à Salomé d'un petit livre de textes de la sainte Ecriture; et quand quelqu'un entre dans la chambre où elle file, Salomé tire un passage de son livre et lui en fait une petite application, ce qui dispose la personne à mettre quelque chose dans la boîte des Missions *de Paris.*

» Je finis cette lettre pour ne pas abuser de votre patience, mais je ne cesserai jamais, tant que je vivrai, de prier pour toutes les institutions missionnaires, afin que le Seigneur les conduise lui-même par son Esprit, et les fasse prospérer. Priez aussi pour moi, pour la pauvre aveugle et pour toute notre Alsace.

» Que notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ soit avec vous et avec votre institution, et la bénisse toujours. Amen.

» Je vous salue avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus, et je demeure votre compagnon de pélerinage vers la Sion céleste. » KRAUSS, docteur en médecine.

Une pauvre fille aveugle, qui gagne sa vie à filer, et qui est en partie entretenue par la charité des chrétiens, a donc recueilli plus de 30 fr. pour les Missions! Quel puissant appel fait à nos cœurs!!! Et nous, que faisons-nous et qu'avons-nous fait jusqu'ici pour cette sainte cause?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILES SANDWICK.

Ile Oahou. — *Dédicace d'une église chrétienne à Honoruru ; conduite du jeune roi dans cette solennité.*

« Le 3 juillet dernier, le jeune roi d'Honoruru, qui n'est âgé que de 16 ans, a pris une part active à la dédicace de la nouvelle église qui vient d'être construite dans l'île d'Oahou. Quelque opinion que l'on ait là-dessus, et quelque conséquence qu'on veuille en tirer pour la conduite future de ce jeune prince, il n'en est pas moins vrai que cet heureux début est propre à donner de grandes espérances. Sa sœur, qui est encore plus jeune que lui, est membre de l'église.

» L'intérêt excité par cette solennité a été vraiment extraordinaire. La nouvelle église, qui avait été construite par l'ordre du gouvernement, fut ouverte pour la célébration du culte public, et solennellement dédiée à Dieu. Cet édifice est, sous plusieurs rapports, préférable à ceux des autres îles, construits dans le même genre; il a 196 pieds de longueur sur 61 de largeur, et est planchéié de nattes de jonc en guise de planches en bois; il est de plus orné d'une chaire qui ne déparerait pas les églises des villes les plus favorisées de l'Angleterre et de l'Amérique. Le roi et les chefs en sous-ordre, voulant imiter l'exemple des peuples chrétiens et civilisés, avaient fait tant de préparatifs pour cette fête, qu'il était impossible d'y assister sans être vivement ému et rempli d'étonnement, à la vue des progrès que la civilisation a faits ici, dans le court espace de neuf années.

» Il n'y avait pas moins de 4,000 personnes présentes à la fête, parmi lesquelles on remarquait la plus grande partie des grands personnages de la nation. Nous fûmes bien réjouis de voir y assister aussi le roi et sa sœur, la princesse Harieta Kéopuolani (1). Un élégant sofa, de couleur cramoisi-foncé,

(1) Le nom sous lequel la princesse est le plus généralement connue est Nahi-ena-ena. Mais à son baptême, elle prit le nom de sa mère auquel elle joignit celui de madame Stewart.

et garni de satin damassé, avait été placé pour les deux princes vis-à-vis de la chaire. Le roi, dans son riche costume, était assis d'un côté, et sa sœur, magnifiquement parée, occupait l'autre place. Avant le service, le roi se leva, se plaça sur une estrade élevée vis-à-vis de la chaire et derrière le sofa, et, après avoir réclamé l'attention de l'assemblée, il s'adressa aux chefs de l'île, aux instituteurs et à tout le peuple : il dit que cette maison, qu'il avait fait construire, était solennellement dédiée à Jéhova, le créateur du ciel et de la terre, et consacrée à son culte, et déclara que son désir était que ses sujets adorassent et servissent le vrai Dieu, observassent ses lois, et se fissent instruire dans sa Parole.

» Quand tous les services religieux de cette journée mémorable furent terminés, la princesse se leva de son siége, s'avança aussi sur l'estrade, et, après avoir demandé qu'on fît silence, elle rappela aux assistans ce que son frère leur avait déjà dit, les exhorta à s'en souvenir, et ajouta que Dieu étant devenu leur roi, ils devaient lui donner leur cœur, et lui rendre de constans hommages.

» A la fin du service de consécration, le roi se leva et dit : *E pule Kakou*, c'est-à-dire : prions Dieu, et s'adressa lui-même au trône de la grâce d'une manière très-touchante. Dans sa prière, il se servit du pronom pluriel, invoquant Dieu au nom de tous. Il consacra de nouveau le temple à l'Eternel qu'il reconnut comme son souverain; il déclara qu'il abandonnait son royaume aux soins de sa Providence; il confessa sa misère et implora le secours et les lumières du Seigneur. Il invoqua aussi sa miséricorde, comme le plus grand des pécheurs, et déclara qu'il avait un urgent besoin de son pardon et de sa clémence; il supplia Dieu de le préserver de la tentation et de l'influence du malin. Il demanda enfin la bénédiction de Dieu pour les différentes classes de ses sujets; il le pria pour les chefs, pour les instituteurs aussi bien que pour leurs élèves, et pour tout son peuple; il n'oublia pas non plus les missionnaires et les peuples étrangers, et termina en attribuant à Dieu le règne, la puissance et la gloire au siècle des siècles.»

Ile Tauai.—*Entretiens avec les indigènes.*

Les faits suivans sont empruntés à une lettre de M. Whitney, sous la date du 24 juillet 1829.

« J'ai maintenant beaucoup à faire, et mon travail est des plus réjouissans. J'adresse les pécheurs à l'Agneau de Dieu, et je donne des directions à quelques âmes qui sont entrées dans le chemin qui conduit à la gloire. Depuis quelques semaines, l'attention qu'on manifeste ici pour l'Evangile est vraiment extraordinaire. Nos assemblées publiques se sont, en général, tellement accrues, que les chapelles sont plus que remplies. Plusieurs personnes sont occupées à chercher la voie du salut, d'autres ont un profond sentiment de la présence de Dieu, et, tout en reconnaissant leur misère, elles sentent combien le péché est odieux aux yeux du Seigneur. D'autres enfin ont trouvé la paix dans la foi et l'amour du Sauveur. Nous avions bien vu auparavant des personnes en grand nombre s'occuper de religion, mais nous n'avions jamais eu la joie de les voir inquiètes sur leur salut. Quand mes fonctions ne m'appellent pas à l'église, ma maison est tellement remplie de gens qui demandent à connaître le Sauveur, qu'il m'est impossible de m'adresser à chacun d'eux en particulier. Je suis parfois vivement ému en entendant les indigènes me parler de la manière dont l'Esprit de Dieu agit dans leurs cœurs. — Voici un fait en particulier que je me plais à rapporter ici; il est arrivé il n'y a que quelques jours.

« Un jeune homme, dont j'étais bien éloigné de penser qu'il s'occupât de religion, vint me voir dans le but de me faire quelques questions sur des sujets religieux. Après s'être assis à côté de moi, il me demanda d'un air agité, et avec un regard inquiet que je n'oublierai jamais : « Comment se fait-il que depuis quelques semaines, j'ai sur le cœur un fardeau qui m'oppresse tellement que je suis en angoisse jour et nuit, sans que je puisse goûter aucun repos? J'ai essayé de m'en débarrasser; j'ai prié Dieu de m'en délivrer lui-même, mais ni mes efforts, ni mes prières n'ont été suivis d'aucun heureux résultat. » Alors, tirant l'Evangile de sa poche, il chercha le verset 24e du

chap. XVIe de saint Luc : « Voilà mon fardeau, dit-il, oh mon âme, je redoute que ce feu qui ne s'éteint point ne soit un jour ton partage ! » Alors son émotion et son agitation s'accrurent tellement qu'il lui fut impossible de proférer aucune parole. Après que je lui eus dit que le Sauveur, par un effet de sa miséricorde, avait veillé sur lui dans ses momens d'agitation et de tourment, qu'il était prêt à le délivrer de son fardeau, à affranchir son âme de la détresse et à le sauver de la perdition, il parut un peu consolé, et me dit : « Alors j'irai à lui. » Je lui donnai ensuite des conseils que je crus les plus propres à l'affermir, et il me quitta; depuis lors, je n'ai plus entendu parler de lui, mais j'ai la ferme assurance qu'il est devenu un vase de miséricorde.

Observation du Dimanche, et tempérance des indigènes.

Dans une lettre du 24 juillet 1829, M. Whitney raconte ce qui suit :

« Le mois de mai passé, le gouverneur de l'île de Tauai fit assembler les indigènes à Waimea, afin de leur communiquer de nouveaux réglemens ayant pour but la sanctification du jour du dimanche, et la prohibition des liqueurs fortes. J'ai honte pour mon pays, d'être obligé de dire que jamais je n'y ai vu le dimanche aussi bien observé qu'à Waiméa (1).

« Les indigènes s'abstiennent de l'usage des liqueurs fortes, et ne s'en servent que comme médecine, en cas de maladie. Le réglement à cet égard est en vigueur depuis assez long-temps, et je crois qu'il est très-rarement violé. Pour ma part, je n'ai pas vu depuis lors, un seul indigène ivre. On peut en dire autant des rixes et des querelles, qui ont complètement cessé. Ces lois ne sont point un fardeau pour les indigènes, qui s'y soumettent sans contrainte.

---

(1) M. Withney est Américain.

Ile Hawaii ou Owyhée.

Dans une excursion que le missionnaire Bishop a faite dernièrement dans cette île, il a trouvé le gouverneur Hoapiri occupé très-attentivement à lire sa Bible en anglais. On a tout lieu de croire que ce chef indigène est devenu chrétien, et chrétien décidé.

Mort et sépulture de la pieuse princesse Piia.

Dans une lettre postérieure à celle qui précède, et datée du 12 septembre, les missionnaires nous présentent une scène bien différente, — celle de la maladie, de la mort et de la sépulture d'une pieuse princesse. Qui pourrait lire le récit suivant sans émotion ?

« La nuit dernière on nous appela pour assister aux derniers momens de notre amie et sœur en Christ, Lydie Namahana (ou Opiia comme elle s'appelait aussi). Elle était hydropique depuis plusieurs mois. En dernier lieu, son hydropisie avait diminué et c'est à une maladie du foie qu'a succombé la princesse. Après avoir passé presque toute la journée d'hier auprès de son lit, je m'étais retiré pour prendre quelque repos (1). Un messager vint me chercher à une heure. Je me hâtai de me rendre auprès d'elle et je la trouvai moribonde. Je saisis sa main et l'appelai par son nom. Elle me répondit. Je lui demandai alors si ses pensées étaient tournées vers Dieu. Sa réponse fut affirmative. En qui mettez-vous votre confiance, lui dis-je? En Jésus, en Jésus. Ne pensez-vous pas à vos parens ? Oui, j'y pense. Craignez-vous la mort ? Non. Elle paraissait si faible que je discontinuai pour un moment de l'interroger, satisfait du bon témoignage qu'elle avait rendu en présence de ses amis, sur le fondement de ses espérances, qui étaient ancrées sur Jésus le rocher des siècles. Bientôt après j'envoyai chercher M. Bingham. Lorsqu'il arriva, à deux heures et demie, le pouls de la malade avait presque cessé de

(1) Cett lettre est du docteur Judd.

battre, et elle paraissait dans une grande agonie. Je la quittai alors pendant une demi-heure pour visiter un malade étranger. Lorsque je revins, la scène était près de sa fin. La maison était plongée dans le deuil; Laanui, mari de Namahana, était assis auprès d'elle, veillant assidument pour prévénir ses moindres besoins. Il ne pouvait pleurer, tandis que son cœur paraissait plongé dans la plus grande angoisse. Tous les principaux chefs, qui se trouvaient alors dans l'île, ainsi que leur suite entouraient le lit. Les membres de la Mission entrèrent l'un après l'autre, jusqu'à ce que nous fûmes au nombre de sept. Tout était silencieux, et on n'entendait que quelques soupirs et les gémissemens de la princesse mourante. Son pouls recommença à battre pendant quelques minutes, vers les quatre heures, et elle recouvra quelques restes de vie. « Où est Laanui, » dit-elle. Celui-ci se plaça alors devant-elle, et elle fixa ses yeux sur lui sans parler. Après quoi elle dit : « Hapaii luna, » (exaltez ou levez en haut). Pensant qu'elle désirait être levée, on acquiesça à ce désir, mais aussitôt elle se recoucha, et elle remit doucement son âme entre les mains de Dieu, qui la lui avait donnée.

» Il est impossible de décrire la scène qui suivit. Quoique les portes fussent fermées on entendait en dehors les gémissemens de plus de cent personnes. M. Bingham proposa de faire une prière. Le gouvernenr ordonna au peuple de faire silence pendant que nous répandions devant Dieu la douleur de nos cœurs. Après cela le peuple recommença ses lamentations, et nous nous retirâmes.

» Le 13. — *Dimanche soir*. Les obsèques d'Opiia ont eu lieu cet après-midi. Le corps a été habillé à la manière de notre pays, si ce n'est qu'on y a ajouté un vêtement imbibé d'huile. Il a été placé dans un cercueil doublé de plomb, couvert de velours cramoisi et d'ornemens en cuivre. Le convoi qui s'était assemblé dans la maison de la défunte, partit pour l'église dans l'ordre suivant : 1°. le cercueil marchait en tête, porté sur les épaules de quelques hommes ; 2°. suivaient les personnes en deuil, parmi lesquelles étaient le roi, Kaahumanu et Houpiliwahine, sœurs de la défunte, Aichea, Kinau, Laanui et le gouverneur Boki avec sa femme; 3° ve-

naient ensuite les natifs, membres de l'Eglise; 4° puis les missionnaires; 5° après eux un nombre assez considérable d'étrangers établis dans le pays; et enfin, la foule du commun peuple. Après le service, qui a été célébré avec une solennité peu commune, le convoi est revenu dans le même ordre à la maison. On a renvoyé le peuple; après quoi les amis, les membres de l'Eglise et les missionnaires, ont déposé le corps dans la maison même auprès du roi et de la reine.

» Piia (comme vous le savez probablement), était d'un rang élevé, et l'une des femmes de Tamehameha. Elle fut l'une des prémices de l'œuvre du Seigneur, et toujours depuis lors elle a tenu le premier rang parmi les chrétiens. Son zèle pour les Missions était à toute épreuve. Ce fut elle qui, de sa propre main, préserva M. Bingham d'un coup de couteau que lui portait un matelot de l'équipage du *Dauphin*. Elle allait de maison en maison pour exhorter le peuple à observer l'ordonnance (tabu) établie au sujet des femmes, quoique les menaces et les couteaux des maris s'opposassent souvent à son bon dessein. Etant en charge l'hiver dernier, elle s'opposa fermement à ce qu'on tirât le canon le dimanche, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Washington. Sa vie privée était exemplaire. On savait généralement qu'elle employait une grande partie de son temps à converser en particulier avec d'autres personnes sur les devoirs de la religion pratique, et à insister sur la nécessité du culte privé, s'adressant avec force et souvent avec efficace aux consciences de ceux avec qui elle s'entretenait.

» Je me rappelle très-bien l'accueil qu'elle me fit, lorsque je la vis pour la première fois.

» Des quatre membres de la petite Eglise que je trouvai alors, un seul a survécu. Dieu a fait une brêche parmi nous, mais il saura la remplir et nous ne nous plaindrons pas. Le Juge de toute la terre agira justement. Nous avons fait une grande perte, mais c'est sans doute pour un grand gain. Nous espérons que ceux que nous avons perdus sont maintenant délivrés du péché, et qu'ils chantent avec les séraphins autour du trône de l'Eternel. A la vue de ces fruits riches, quoique précoces de la moisson, ne redoublerons-nous pas d'activité dans nos travaux et ne prierons-nous pas de plus en plus pour

les païens? Ne serez-vous pas aussi encouragés à adresser des vœux fervens vers le trône de la grâce pour eux et pour nous? Que notre Père céleste nous accorde au dernier jour d'être auprès de Piia, de Robert et de Halekei (1), à la droite de notre Juge. »

AMÉRIQUE DU NORD.

Mission de l'île Mackinaw (2).

Il paraît que l'établissement des Missions de l'île de Mackinaw, dirigé par le révérend M. Ferry, est dans un état très-florissant. Les écoles contiennent cent dix élèves, savoir : soixante-cinq garçons et quarante-cinq filles. On croit que seize de ces jeunes filles attachées à la famille des Missions sont chrétiennes, et en outre on espère que les travaux des membres de cette belle famille n'auront pas été infructueux, avec l'aide de Dieu, pour convertir plusieurs individus qui ne sont pas encore entrés dans les écoles. Dans une lettre adressée à ses amis du Massachusetts, et datée du 3 février 1830, M. Ferry s'exprime ainsi :

« Il est trop tard maintenant pour dire que « l'Indien n'est pas susceptible de civilisation. » Des faits qui se passent dans toutes nos Missions chez les Indiens, parlent en leur faveur; et quand nous n'aurions que les faits dont nous sommes témoins pour prouver qu'ils ont une âme capable d'aimer, de servir leur créateur et de lui obéir, ces témoignages seraient suffisans. L'œuvre du Saint-Esprit, qui opère sur les hommes qui ne savent pas un seul mot d'anglais, et qui sont d'ailleurs plongés dans l'ignorance, montre qu'au milieu des déserts comme au sein de l'Eglise, un même esprit enseigne les âmes, une même foi les influence, et les mêmes espérances les animent; ou, comme l'apôtre s'exprime : « qu'en Christ il « n'y a ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre, mais que

---

(1) Autres chefs des îles Sandwick, morts dans la foi.

(2) *Voyez* 4e année, p. 153.

« tous sont un, ayant un seul Seigneur, une seule foi, un « seul baptême. »

« Je dois vous parler d'une conversion récente qui nous intéresse beaucoup. Un pauvre Indien vint ici avec quelques hommes, pour y passer le premier janvier, afin d'aller de en maison maison, selon leur coutume, souhaiter la bonne année, et recevoir tout ce qu'on voudrait bien leur donner. Ses compagnons partirent le jour suivant (samedi), le laissant en arrière, probablement plongé dans un état d'ivresse complet. Vers le soir M. F., qui était dans le village, vit cet homme étendu sur la rue et n'ayant presque aucun signe de vie; il le fit porter dans une petite maison située dans notre cour, et occupée par quelques-uns de nos gens, où il revint à lui pendant la nuit. Le lendemain matin ce malheureux entra dans notre cuisine. Madame Campbell, qui sait parler l'indien, entra, et lui demanda ce dont il avait besoin. Il répondit qu'il venait nous souhaiter une bonne année. Cette dame lui dit que c'était un jour de dimanche et qu'il faisait mal de l'employer ainsi. De plus elle l'entretint pendant quelque temps sur les intérêts de son âme, et il l'écouta avec attention. Quelqu'un lui conseilla d'aller dans le camp de Shusco (où il y a quatre indigènes très-pieux), et de venir à l'heure ordinaire avec eux pour être instruit. Il le fit, et revint le matin et l'après-midi. J'observai pendant l'exercice religieux que son attention croissait de plus en plus. Bientôt son inquiétude augmenta, tous ses péchés se présentèrent devant lui, et dans l'angoisse de son âme il s'écria enfin : « Que ferai-je? » Il confessa alors son état de misère, et exprima la persuasion qu'il avait que Dieu seul pouvait régénérer son âme. Il ne demeura pas longtemps dans cet état de détresse; le lendemain il ne cessa d'implorer son pardon, et maintenant il donne des preuves encourageantes que sa prière a été exaucée. Il paraît déterminé à travailler, et il le fait chaque jour pour se procurer sa nourriture.

« Une Indienne, qui n'est demeurée dans l'île que quelques mois, a exprimé, pendant la dernière quinzaine, l'espérance qu'elle avait que Dieu avait accordé le pardon à son âme. Elle assiste à mes instructions du dimanche. Onze indigènes étaient

présens à notre derrière réunion, et paraissaient également attentifs. Je sens souvent que ces enfans du désert sont un reproche vivant pour plusieurs personnes qui, au sein de l'Eglise, rejettent les offres de grâce après avoir joui, dès leur plus tendre enfance, de tous les priviléges évangéliques. « Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident pour avoir part au royaume de Dieu; mais les enfans du royaume seront jetés dehors. »

« Nous avons été profondément émus par la situation d'un pauvre soldat, pendant quelques semaines. Il était condamné à mort pour avoir tué, l'hiver dernier, son compagnon de service. M. F. l'a visité, et d'abord il a manifesté beaucoup d'insensibilité; mais environ trois semaines après, la vue de sa misère et de son état de perdition l'ont vivement frappé; il a confessé son crime qu'il avait nié jusqu'alors; et M. F. croit qu'il s'est réellement repenti devant Dieu. Lundi (1er du mois) il est entré dans l'éternité. Placé sur l'échafaud, et ayant déjà la corde autour du cou, il a fait une prière touchante à haute et intelligible voix, avec beaucoup de calme et de recueillement. Il avait commis son crime dans l'ivresse. Que les ivrognes tremblent en voyant une telle fin!

« Deux de nos jeunes filles ont acquis récemment la conviction qu'elles étaient passées des ténèbres à la lumière. L'aînée, âgée de dix-sept ans, est née dans l'intérieur du pays, au sud du lac Supérieur. L'autre, âgée de treize ans, est aussi née dans cette île. Toutes deux ont passé plusieurs années avec nous, et nous les aimons beaucoup. Deux ou trois autres commencent à sortir de leur indifférence.

« Depuis le commencement de l'année, nous avons eu deux conversions qui donnent de grandes espérances. L'une est celle d'une femme, sur laquelle je vous ai donné, il y a quelque temps, des détails intéressans. Elle vit avec sa sœur, qui était du nombre des converties de l'hiver dernier, ainsi que son mari. Elle est âgée de seize ans, et elle vint l'été dernier de Prairie du Chien sur le Mississipi; elle a assisté régulièrement aux leçons qu'on donne à l'école. Son père est Français et sa mère indigène. Elle sait lire le français. C'était une catholique bigote; mais le Seigneur nous montre souvent qu'il tient tous les cœurs entre ses mains, et qu'il peut subjuguer les plus rebelles. »

VARIÉTÉS.

Abolition des Sutties (Suttees) dans l'Hindoustan.

Nous avons annoncé cet heureux événement à la page 90 du 3e numéro de cette année. Le motif principal qui, jusqu'à présent, avait empêché le gouvernement anglais de faire justice de l'horrible coutume de brûler les veuves, était la crainte d'indisposer les indigènes contre lui et d'exciter une révolte. Il s'était trompé, selon nous, dans sa fausse politique, car l'ordonnance que vient de rendre le gouverneur anglais, William Bentink, n'a trouvé aucune opposition sérieuse dans le pays. Voici le texte de cette ordonnance, que nous avons la joie de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

Ordonnance publiée par le gouverneur en son conseil, le 4 décembre 1829, déclarant illégal et justiciable des cours criminelles l'usage des sutties, ou la coutume de brûler ou d'enterrer vivantes les femmes des Indous décédés.

L'usage des sutties ou de brûler ou enterrer vivantes les veuves indoues est révoltant pour l'humanité : la religion n'en a jamais fait un devoir impérieux; au contraire elle recommande plus particulièrement aux veuves de mener une vie pure et retirée; et dans la plupart des provinces de l'Inde cet usage est ou resté inconnu ou a été aboli; et dans ceux même où il a été le plus fréquemment suivi, il est notoire qu'il s'est commis dans ces occasions des actes de barbarie qui ont révolté les Indous eux-mêmes, aux yeux desquels ils ont passé pour illégaux et horribles. Les mesures adoptées jusqu'à présent pour empêcher ces sacrifices ont été sans succès; et le gouverneur général, ainsi que son conseil, sont convaincus qu'on ne peut mettre fin aux abus en question sans en abolir entièrement l'usage. Guidé par ces motifs, le gouverneur, en son conseil, sans pour cela vouloir s'écarter de l'un des principes les plus importans du système du gouvernement britan-

nique dans l'Inde, qui veut que toutes les classes du peuple soient libres et en pleine sécurité dans l'exercice de leurs coutumes religieuses, tant que ce système peut être suivi sans violer les lois de la justice et de l'humanité, a jugé convenable d'établir les dispositions suivantes, lesquelles seront en vigueur du moment de leur promulgation dans tous les territoires dépendant immédiatement de la présidence du fort William :

1° L'usage des sutties, ou de brûler ou enterrer vivantes les veuves des Indous, est par les présentes déclaré illégal et justiciable des cours criminelles.

Premièrement tous les *zémindars*, *talookdars*, ou autres propriétaires de terres, soit *malzugarce* ou *lakeraj ;* tous les fermiers et régisseurs de terres de toutes classes; tous les *talookdars* dépendans; tous les *naibs* et autres agens locaux; tous les officiers naturels employés à la perception du revenu et des rentes des terres pour le gouvernement ou la cour des pupilles, et tous les *munduls* ou tous autres chefs de village, sont, par les présentes, déclarés spécialement obligés de donner immédiatement connaissance aux officiers de police de tout projet de sacrifice de la nature de ceux indiqués dans l'article précédent; et tout zémindar, ou toute autre personne énoncée ci-dessus et aussi chargée de ladite surveillance, qui sera convaincu d'avoir volontairement négligé de donner ou d'avoir donné tardivement les renseignemens ci-dessus exigés, sera passible d'une amende imposée par le magistrat ou son suppléant, laquelle amende ne pourra excéder 200 roupies, et, à défaut de paiement, il sera condamné à un emprisonnement qui n'excédera pas la durée de six mois.

2° Immédiatement après avoir été informé que le sacrifice déclaré illégal par les présentes dispositions doit avoir lieu, *le darogah* de la police se rendra en personne sur le lieu ou députera son *mohurhir* ou *jémadar* accompagné par un ou plusieurs *burkendazes* de la religion indoue, et le devoir des officiers de police sera d'annoncer aux personnes assemblées pour la cérémonie, qu'elle est illégale, et de tâcher de les disperser par la douceur, en leur faisant savoir que, dans le cas où elles persisteraient, elles se rendraient coupables d'un crime, et s'exposeraient à être punies par les cours criminelles. Si les

personnes ainsi rassemblées, nonobstant ces observations, procédaient à la consommation de la cérémonie, les officiers de police emploieraient tous les moyens en leur pouvoir pour empêcher le sacrifice d'avoir lieu. S'il était hors du pouvoir de la police d'appréhender les délinquans, elle ferait tout son possible pour s'assurer de leurs noms et de leurs domiciles, et communiquerait de suite ces renseignemens au magistrat ou à son suppléant pour en recevoir des ordres.

3° Si un des sacrifices déclarés illégaux par les présentes avait lieu avant que la police n'en fût informée, ou si en étant informée le sacrifice avait été consommé avant son intervention, les officiers de police commenceraient néanmoins une enquête concernant les circonstances du fait, de la même manière que cela se pratique dans toutes les occasions de mort violente, et en feraient un rapport au magistrat ou à son suppléant.

4° A la réception des rapports faits par les *dagorahs* de la police, en conformité à la section précédente, le magistrat ou son adjoint, de la juridiction dans laquelle le sacrifice aura eu lieu, fera une enquête sur les circonstances du fait, et prendra les mesures nécessaires pour amener les parties impliquées dans cette affaire devant la cour du circuit pour y subir leur jugement.

Il est déclaré par les présentes dispositions, qu'après leur promulgation, toute personne convaincue d'avoir aidé ou encouragé le sacrifice d'une veuve indoue, soit en la brûlant ou en l'enterrant vivante, que le sacrifice soit volontaire de la part de cette dernière ou non, sera regardée comme coupable d'homicide volontaire, et encourra la peine de l'amende ou de l'emprisonnement, ou de l'une et de l'autre, selon que l'ordonnera la cour du circuit, selon la nature et les circonstances du fait et le degré de culpabilité établi contre le prévenu; l'allégation d'avoir été prié par la victime du sacrifice de l'aider à lui donner la mort, ne sera point admise comme justification.

Les personnes citées devant la cour du circuit pour y subir leur jugement en conséquence du délit ci-dessus mentionné, seront admises à donner caution ou non, selon que le jugera

convenable le magistrat ou son adjoint, d'après les lois générales en vigueur relativement à l'admission de la caution.

5° De plus, on déclarera que rien de ce que renferment les présentes dispositions, ne peut être interprété comme s'opposant à ce que la cour du *nizamut-adawlut* prononce peine de mort contre les personnes convaincues d'avoir employé la violence ou la force, ou d'avoir prêté leur assistance pour brûler ou enterrer vivante une veuve indoue, pendant qu'elle se trouverait dans un état d'ivresse ou d'insensibilité, ou dans tout autre état la privant du libre usage de sa volonté, lorsque, d'après les circonstances aggravantes du délit dont le prévenu aura été convaincu, la cour jugera que rien ne peut la porter à user d'indulgence en sa faveur.

Les Chiroquois, les Chactas et les Chickasas privés de leur indépendance nationale et de leur liberté.

Ce que tous les amis de l'Evangile et de la liberté craignaient depuis quelque temps est arrivé (1) : le sénat de la Géorgie et du Mississipi vient de publier une loi qui porte que les Indiens Chiroquois, Chactas et Chickasas sont désormais sujets de ces deux états.

De temps immémorial, ces Indiens avaient été reconnus libres et indépendans, par le gouvernement des Etats-Unis, dans des transactions nombreuses et solennelles. Aucune province de l'Amérique ne leur avait jusqu'ici contesté ce caractère. L'activité, l'industrie et les progrès de plus en plus rapides que ces trois nations faisaient dans le christianisme et la civilisation, la douceur de mœurs de ces Indiens, leur esprit pacifique et inoffensif, toutes ces qualités réunies semblaient devoir leur assurer l'estime et le respect de tous leurs voisins (2). Mais l'on va voir, par l'examen de quelques parties de la loi qui les prive de leur liberté, comment on a respecté ce beau caractère.

---

(1) *Voyez* 5e année, n° 1.

(2) *Voyez* 5e année, p. 118, et 4e année, p. 130 suiv., et 136 suiv.

Dans les 1[er], 2[e], 3[e], 4[e] et 5[e] articles, il est dit *que le pays des Chiroquois sera désormais divisé en cinq districts, et que ces sections seront annexées à cinq différentes parties de l'état de Géorgie.*

Art. 7. *A dater du 1[er] juin prochain, toutes les lois, ordonnances, réglemens, de quelque espèce qu'ils puissent être, passés ou arrêtés par les Indiens chiroquois, soit dans les conciles généraux, soit par quelque autre autorité de leur tribu, sont déclarés nuls, impuissans, tout autant que s'ils n'avaient jamais existé.*

Art. 8. *Il est défendu à toute personne et à tout corps d'individus d'empêcher, de quelque manière que ce soit, un Indien chiroquois d'émigrer et de quitter son pays* (1).

Art. 10. *Il est également défendu à quelque personne que ce soit, sous peine de confinement dans une prison pénitentiaire, jusqu'au terme de six ans, d'empêcher un Indien chiroquois de vendre ou de céder aux Etats-Unis, à l'usage de la Géorgie, une partie quelconque de ses propriétés et de ses biens* (2).

Art. 15. *Aucun Indien ou descendant d'Indien, de la nation des Crecks ou des Chiroquois, ne pourra être appelé comme témoin, devant aucune cour de justice, dans des procès où l'une des parties serait un blanc, à moins que le blanc ne réside sur le territoire des nations ci-dessus mentionnées* (3).

La loi du gouvernement de Mississipi n'est pas moins illibérale. En voici les principaux articles :

Art. 1[er]. *Tous les droits, priviléges, franchises, dont ont joui jusqu'ici les Indiens ou leurs descendans, et qui ne sont pas reconnus par les lois de l'état du Mississipi, sont entièrement abolis, à dater de la publication du présent acte.*

Art. 3. *Toutes les lois, statuts, ordonnances actuellement en vigueur dans le Mississipi, deviennent obligatoires pour tous les Indiens de ce territoire.*

---

(1) N'est-ce pas dire d'une manière polie, qu'il faut qu'ils émigrent?

(2) N'est-ce pas encore dire d'une manière polie, qu'il faut qu'ils vendent et qu'ils cèdent leurs terres?

(3) Les Indiens civilisés ne sont donc pas des hommes équivalans à d'autres hommes! ! !

Art. 5. *Toutes les personnes qui prendraient désormais le titre de chef, de mingo, de capitaine, ou quelqu'autre grade, conformément aux lois ou statuts des Indiens, devront payer* 1000 *dolars, et seront emprisonnées pendant un an, au gré de la cour devant laquelle elles auront comparu.*

On a peine à le croire. Voilà cependant comment un peuple qui se glorifie, peut-être plus que tous les autres, d'être libre, traite un autre peuple libre!

Les dernières feuilles américaines annoncent que, dans un concile général de la nation, les Chiroquois ont pris le parti d'émigrer, et d'aller chercher de nouveau la liberté dans les forêts de l'ouest. Pauvre et intéressant peuple! puisse le Dieu que tu commençais à servir, parce que tu apprenais à le connaître, t'accompagner dans ton exil et se révéler à toi, dans les déserts, comme il l'a fait dans ton beau pays, qui naissait à la civilisation!

Recettes de la Société des Missions wesleyennes, pendant l'année 1829.

Les recettes de la Société des Missions wesleyennes, pendant l'année qui vient de s'écouler, se sont élevées à 56,063 livres sterlings, c'est-à-dire à environ *un million quatre cent mille et cinq cents francs.* Et cependant nous ne croyons pas que tous les méthodistes wesleyens réunis de l'Angleterre soient, à beaucoup près, aussi nombreux que les protestans de France. Nous savons qu'il y a beaucoup plus de richesses dans le premier de ces royaumes que dans le second; mais, malgré cette différence, que de progrès nous avons encore à faire! N'oublions pas non plus que, si nos frères Anglais sont plus opulens que nous, ils ont aussi un nombre beaucoup plus considérable de Sociétés des Missions, qui toutes trouvent dans la généreuse charité de leurs membres, de quoi subvenir aux dépenses énormes des Missions qu'elles ont fondées. Il y a *Société des Missions de l'Eglise épiscopale; Société des Missions de Londres; Société des Missions baptistes; Société pour la*

propagation des connaissances chrétiennes; Société des Amis, etc., etc. Et combien d'autres institutions religieuse et philanthropiques !

Lettre de quatre indigènes, diacres de l'église de Papara (mer du Sud), adressée aux directeurs de la Société des Missions de Londres.

Papara. Février 1828.

Amis, frères et pères, agens de la Société des Missions de la Grande-Bretagne, salut.

Votre lettre nous est parvenue par l'entremise de M. Nott, et nous comprenons son contenu; savoir, les bonnes paroles que vous nous avez adressées. Vous dites qu'on se réjouit dans la Baretane (Grande-Bretagne) de ce que l'Evangile a été reçu et a pris racine dans ces îles; c'est la miséricorde de Dieu qui l'a fait ainsi, Dieu lui-même l'a planté et l'a fait croître; nous étions plongés dans les ténèbres et nous ne le cherchions pas, mais il nous a cherchés, et il a trouvé le moyen d'envoyer sa Parole dans ces îles.

Nous étions païens, sans Christ, éloignés de la république d'Israël et étrangers à l'alliance de la promesse, sans espérance et sans vrai Dieu dans le monde; mais maintenant nous croyons que nous, qui étions loin, avons été approchés par le sang de Christ. Nous n'avons aucun sujet de nous glorifier. Dieu a regardé à notre misérable état et il a eu pitié de nous, sa grâce était libre, rien en nous ne pouvait la mériter; par sa miséricorde, il nous a envoyé des promeduas (instituteurs); il nous a fait connaître sa bonne Parole, et a fait revenir à lui quelques-uns de nous, pour abandonner les idoles, et le servir, lui, qui est le Dieu vivant et vrai. Cependant, nous n'avons pas été reconnaissans comme nous aurions dû l'être pour la bonté de Dieu, nous n'avons pas assez apprécié nos instituteurs, la prédication, la catéchisation, l'instruction des écoles, les priviléges du dimanche, et nos différentes assemblées : nous avons été trop indifférens et trop insoucians.

Frères et pères, vous avez eu pitié de nous, et vous nous avez envoyé des instituteurs, afin que nous connussions le chemin de la vie; continuez à prier pour nous, afin que nous écoutions avec persévérance les instructions de nos instituteurs.

Notre promedua (instituteur) est soigneux à nous avertir de ne pas nous laisser aller à un autre Evangile, mais à nous tenir ferme, car il est vrai que quelques doctrines étranges ont été dernièrement propagées à Tahiti (1), mais nous ne les avons pas reçues et nous ne les souffrirons pas.

Nous avons appris de plus, que quelques faux instituteurs doivent venir dans ces îles, et qu'ils sont allés à Oahou; mais nous prions le Seigneur qu'il fasse retourner chez eux les propagateurs d'un autre Evangile, afin que l'œuvre de Dieu ne soit point troublée par eux dans ces îles (2).

Vous faites bien de nous exhorter à la vigilance et à l'activité chrétienne, nous cherchons à revêtir ces deux qualités; nous désirons aussi que le mal soit détruit et que le bien s'accroisse en nous, afin que notre conduite soit telle, qu'elle honore l'Evangile de Christ; mais, encore une fois, il y a beaucoup de froideur et d'indifférence chez nous, et vous faites bien de nous exciter à la vigilance.

Nous n'oublions pas nos frères qui sont allés instruire les païens; nous recueillons une petite somme pour eux. Amis et frères, nous vous prions de continuer vos efforts pour que l'Evangile soit connu dans tous les pays.

Bien vous soit, et puissiez-vous tous être sauvés par Jésus-Christ.

TAHUHOE, RAIMAE, TAPUTINI, PAPEIVI,
Diacres de l'Eglise de Papara, au nom de tous leurs Frères.

---

(1) Faisant allusion à d'étranges opinions propagées par un homme nommé Téao, membre de la congrégation de Wilks-Harbour, et à celles d'un autre appelé Hue, membre de la congrégation de Burders-Point, et ancien diacre de cette église.

(2) Quelques vaisseaux américains avaient apporté la nouvelle qu'un navire français, de Bordeaux, avait abordé à Oahou, et y avait débarqué des jeunes gens qui faisaient profession d'être naturalistes et agriculteurs, mais qu'on supposait être des *missionnaires jésuites*, d'après un rapport fait en Angleterre.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

GROENLAND

L'INTÉRESSANTE Mission de ce pays a souvent attiré et délicieusement fixé notre attention. Nous en avons surtout parlé au long, 4e année, p. 287. Voici quelques nouvelles reçues postérieurement à cette notice :

Station de Lichtenfels.

Les missionnaires de cette station écrivent, sous la date du 26 juillet 1828 :

»Nos frères de Nouvel-Herrnhout nous ont écrit, que la sœur mariée, Benedicta, membre de notre Eglise, était morte le 1er juillet, dans les environs de Nouvel-Herrnhout, où elle était allée à la chasse des rennes, et qu'elle y avait été enterrée. Depuis sa jeunesse, sa vie avait été pour nous un sujet de joie; car il n'était pas difficile de s'apercevoir que le Saint-Esprit opérait en elle, et qu'elle avait un grand amour pour le Seigneur Jésus. Il n'est pas douteux que les exhortations pressantes de son père, qui est un de nos plus fidèles aides-nationaux, n'aient contribué à l'amener à Dieu. Ce chrétien a toujours eu pour principe, qu'on ne pouvait jamais assez tôt faire connaître le Sauveur aux enfans; et quand les siens étaient devenus grands, il ne se croyait pas pour cela délié de l'obligation de continuer leur éducation religieuse et morale, mais il était très-soigneux à les reprendre et à les corriger, afin qu'ils glorifiassent le Seigneur, et qu'ils devinssent l'ornement de son Eglise. Au commencement de juin, la bienheureuse défunte était partie d'ici avec son mari. En route, elle accoucha d'un enfant; mais ayant été obligée de continuer son voyage, par un fort mauvais temps, elle fut saisie par un frisson qui la conduisit au tombeau.

Quelle scène édifiante que celle qui nous fut offerte, par son père, lorsqu'il apprit la nouvelle du décès de sa fille ! Voici quelles furent à peu près les sentimens qu'il exprima

dans cette circonstance : « Les voies du Seigneur envers les siens, sont souvent merveilleuses et incompréhensibles. Il semble quelquefois qu'il nous traite avec rigueur, qu'il veut nous attrister, et qu'il ne nous sera plus permis de nous livrer à la joie. De temps en temps, nous sommes tentés de dire : Pourquoi en as-tu agi ainsi et non pas autrement? la chose ne serait-elle pas mieux allée de telle ou telle autre manière? Mais bientôt nous reconnaissons que nous avons mal jugé, et que les dispensations de sa providence, à notre égard, sont les plus sages et les meilleures possibles. C'est ce dont j'ai déjà souvent fait l'expérience, dans des circonstances pareilles à celle-ci, et c'est ce que j'éprouve encore aujourd'hui, en apprenant la mort de ma chère Benedicta, que j'aimais si tendrement; la nouvelle de son départ de ce monde, a, dans le premier moment, profondément attristé mon cœur; mais quand j'appris ensuite qu'elle avait répondu avec joie à l'appel du Sauveur, je reconnus qu'il avait entendu ma prière, et que c'était pour cela qu'il l'avait prise à lui. Maintenant elle est délivrée de toutes les misères de cette vie, et rien ne peut l'arracher de la main de son Dieu. Voilà pourquoi le Sauveur s'est hâté de l'introduire dans son royaume. »

« Et moi aussi j'espère bientôt atteindre ce glorieux but. Oh! comme je serai étonné, quand je verrai là-haut, dans une pleine clarté, ce qui m'avait paru si obscur ici-bas ! Quand je me représente bien le bonheur qui m'attend, auprès de mon Sauveur, il me semble que je ne suis plus sur la terre, et que déjà je suis enlevé au ciel. Mais bientôt je m'aperçois que mon esprit est encore logé dans un vase fragile, qui doit retourner en terre, pour que je puisse ressusciter glorieux et immortel; alors, pour toujours, mon âme sera avec le Seigneur. C'est ce dont je me réjouis, dans une douce et ferme confiance en ses promesses. »

Jour des Rois 1829(1).—Les missionnaires écrivaient à cette

(1) Les frères de l'Unité célèbrent, dans ce jour, la fête de l'entrée des païens dans l'alliance de grâce ; et en effet, dans l'arrivée des mages à Jérusalem, on peut voir le dessein de Dieu, que l'Evangile soit annoncé aux Gentils.

époque dans leur journal : « Les nouvelles que nous avons communiquées aujourd'hui à nos Groënlandais, ont été écoutées par eux avec une grande attention et beaucoup d'édification, surtout celles du Labrador et du sud de l'Afrique; les expressions simples d'un Hottentot, qui ouvrait son cœur à son instituteur, les ont particulièrement frappés. A ce sujet, l'un d'eux a dit : « C'est pourtant bien réjouissant de voir comment ces fidèles aiment leurs missionnaires; comment ils leur ouvrent leur cœur en toute sincérité et sans arrière-pensée, et comme ils vont leur demander des conseils et des consolations. C'est une leçon pour nous, de ne pas être aussi renfermés en nous-mêmes, que nous le sommes pour la plupart du temps, vis-à-vis de nos instituteurs. Que de fardeaux tomberaient de dessus notre cœur, si nous étions plus sincères avec le Sauveur et avec les missionnaires! Puissions-nous mettre à profit les exemples de droiture et de franchise, qui nous sont donnés par les autres païens devenus croyans, et les suivre à l'avenir! »

Le 28 septembre.—Frère Eberle visita l'aide-national Sem, malade depuis plusieurs mois. Le patient parla avec une sérénité remarquable de la vanité des choses du monde, et de la persuasion intime qu'il avait d'obtenir cette couronne incorruptible de gloire, réservée à tous les fidèles, dans les demeures de la paix. Il loua, avec beaucoup d'émotion, la miséricorde de Dieu en Christ, qui l'avait attiré de bonne heure, qui l'avait fait entrer dans sa communion, et qui l'avait rendu capable de prêcher avec efficace la mort du Sauveur, parmi ses compatriotes. Là-dessus, il prit congé du frère Eberle, mais en lui donnant rendez-vous, dans le lieu du revoir éternel, devant le trône de Dieu. Il est mort le 1er octobre, et il paraît que son lit de mort a été une école bien instructive pour tous ceux qui l'ont visité dans ses derniers momens.

Peu après la fondation de la station missionnaire de Lichtenfels, il était arrivé ici, encore enfant, et avait reçu le baptême en 1768. Depuis lors, il est toujours demeuré fidèle au vœu de son baptême, et ne connaissait pas de bonheur plus grand que celui de la communion avec le Sauveur et ami de

son âme. Comme il avait un talent remarquable pour exprimer les sentimens de son cœur, et pour rendre sensibles aux autres les grâces que le Seigneur lui faisait, il fut bientôt créé aide-national. Toute sa vie il s'est acquitté, d'une manière exemplaire, des fonctions de sa charge. Ses discours ont été un moyen de réveil pour beaucoup de Groënlendais, au milieu desquels il a travaillé avec une grande bénédiction. Depuis plusieurs années ses forces décroissaient, mais quoique incapable de plus rien gagner par son travail, il n'a jamais été exposé à la pauvreté, car son fils pourvoyait à tous ses besoins. Un jour qu'il éprouvait de grandes douleurs causées par sa maladie, il dit : « Mes douleurs sont grandes sans doute, mais quand je pense aux souffrances que mon Sauveur a endurées à ma place, je me sens soulagé. »

Les derniers journaux des missionnaires annoncent qu'eux et leurs Groënlandais sont souvent exposés à la faim, ainsi qu'à de terribles ouragans, qui détruisent leurs canots et qui dévastent leurs habitations. Souvent aussi ils courent de grands dangers sur mer, lorsqu'ils vont à la pêche ou à la récolte du bois à brûler. C'est surtout sous ce dernier rapport qu'ils éprouvent une grande disette, et cependant de quelle nécessité ce combustible ne leur est-il pas dans le pays qu'ils habitent? Il paraît que les petites forêts de bois qui existaient au Groënland, à l'arrivée des missionnaires, ont été peu à peu épuisées, et qu'ils se voient réduits maintenant à ramasser celui qui vient échouer sur la côte. On sera obligé désormais de leur envoyer du continent, chaque année, la provision de bois nécessaire à leur consommation. Comme preuve de leur embarras à cet égard, nous rapporterons le fait suivant. L'Eglise de Nouvel-Herrnhout devait célébrer un agape ou repas de charité, ainsi que c'est l'usage dans les Eglises des frères de l'Unité, en Europe. Mais, pour cuire les pois qui devaient servir à ce repas frugal, il fallait du bois, et comme on en manquait, on pensa que la célébration de l'agape n'étant pas d'une nécessité absolue, on pouvait la renvoyer de six mois à une époque où l'on serait mieux approvisionné. Et en effet, on supprima l'agape pour cette année, ce qui arrive fort rarement.

Quand, sur les bords glacés du Groënland, nos frères

sont exposés à de si cruelles privations, sachons, en Europe, nous en imposer quelques-unes pour les soutenir dans leurs travaux.

PRESQU'ILE ORIENTALE DE L'INDE.

MALACCA.

Baptême d'un jeune Chinois.

M. Kidd, missionnaire à Malacca, écrit, sous la date du 23 juillet 1829 :

« Un jeune Chinois, étudiant au collége de cette ville, ayant, pendant quinze mois, mené une vie qui était en harmonie avec la profession qu'il faisait de l'Evangile, je me suis rendu au désir qu'il avait d'être baptisé, d'autant plus que je croyais voir que si je tardais plus long-temps à lui administrer ce saint sacrement, ce retard pourrait lui devenir funeste. En conséquence, je l'ai baptisé publiquement, le 25 avril passé, dans notre chapelle, en présence de beaucoup de Chinois et d'Européens. J'adressai d'abord la parole aux premiers, dans leur propre langue, et je leur montrai la nature du baptême et les devoirs de ceux qui le reçoivent. Après le discours, qui avait pour texte Matth., XXVIII, 19 et 20, je baptisai le jeune candidat. M. Smith prêcha ensuite en anglais aux Européens, sur le même sujet que moi. Le nom du Chinois est Tsze-Hea ; je n'ai pas jugé à propos de le changer. Voici les questions que je lui ai adressées à son baptême :

» 1. Pourquoi désirez-vous être baptisé ?

» 2. Depuis quand avez-vous ce désir ?

» 3. Ce désir vous est-il cher ?

» 4. Quelle idée vous faites-vous du christianisme ?

» A ces diverses questions il a répondu comme suit :

» Christ a commandé que l'on baptisât en son nom ceux qui croiraient en lui ; je désire devenir son disciple ; c'est pourquoi je demande le baptême.

» J'ai été alarmé par la vue de mes péchés pendant une grave maladie que j'ai faite; et j'ai craint de mourir dans mon impénitence, c'est ce qui me porta à former la résolution de servir Dieu et de suivre Jésus-Christ, si ma vie était épargnée.

» Depuis ce temps-là, mon désir de faire une profession publique de ma foi en Jésus-Christ, n'a fait que s'accroître.

» Je crois au seul Dieu vivant et véritable, que tous les hommes sont tenus d'adorer: je renonce à l'idolâtrie et à toute confiance dans mes mérites; je me regarde comme un pauvre pécheur, destitué de tout moyen de se sauver lui-même, et je crois en Christ, qui a la puissance et la volonté de me sauver. Je me repens de mes péchés, je désire les quitter, et vivre de manière à devenir une lumière pour tous les païens qui m'entourent. »

» Depuis son baptême, il a suivi régulièrement le culte public; il est pieux et désire faire le bien; souvent il m'accompagne, quand je vais prêcher de côté et d'autre, il m'aide à conduire le chant, et entre avec moi dans les maisons des Chinois. Le dimanche, après le service, je lui donne une instruction particulière dans les saintes Ecritures. Il lit ensuite quelques versets, sur lesquels nous nous entretenons ensemble. Le dimanche soir, il prie avec les étudians du collége, et ses prières sont courtes, simples et scripturaires. »

M. Kidd voit ses travaux se multiplier et s'étendre si rapidement, qu'il demande aux directeurs, dans sa lettre, l'assistance de deux nouveaux missionnaires.

PRESQU'ILE OCCIDENTALE DE L'INDE.

TINEVELLY.

Vue sommaire de la Mission.

La persécution s'est étendue dans plusieurs parties de ce district, et même plusieurs chrétiens ont été mis à mort. Cette circonstance a causé une diminution dans le nombre des per-

sonnes qui professaient l'Evangile, car toutes celles qui n'étaient pas fondées sur le roc, et dont la conversion n'était qu'extérieure, ont abandonné Jésus-Christ, dès qu'il y a eu danger à le servir. Cependant plusieurs événemens tout-à-fait providentiels, ont contribué à accroître chez les indigènes le désir de connaître la vérité, comme, par exemple, le *cholera morbus*, qui a fait des ravages parmi le peuple, malgré qu'il eût offert beaucoup de sacrifices à ses idoles, les inondations de 1827, les difficultés qui ont empêché les processions des faux dieux et les fêtes solennelles, la spoliation des temples païens, la distribution des Traités, les succès des missionnaires dans la ville de Tinevelly même, et l'érection d'une Eglise au milieu de cette cité idolâtre, la constance des Eglises les plus violemment persécutées, l'impuissance des faux dieux à faire quelque chose, pour leur propre défense; toutes ces circonstances et d'autres semblables, ont agi sur toutes les classes, de la manière la plus favorable, et ont contribué à augmenter considérablement le nombre des membres des Eglises. Voici le tableau des progrès que les missionnaires ont faits dans le cours des dernières années :

				familles chr.	âmes.
En Juin......	1827,	dans 106	villages, il y avait	756	ou 2,557
Décembre.	1827,	dans 109	*id.*	954	3,505
Juillet.....	1828	dans 146	*id.*	1250	4,305
Décembre.	1828,	dans 167	*id.*	1408	5,225
Juin......	1829,	dans 205	*id.*	1855	6,243

Les écoles se sont accrues, presque dans la même proportion.

A la fin de 1827, il y avait	15	écoles contenant	380 écoliers.
Septembre 1828...........	30	*id.*	631
Décembre 1828...........	43	*id.*	859
Juin.... 1829...........	46	*id.*	970

Il reste encore une quantité d'écoles à établir, et qui ont été demandées par les païens eux-mêmes. Des bramines propriétaires ont prié les missionnaires de fonder des écoles chrétiennes, dans leurs villages, d'autres se sont offerts pour

en devenir les instituteurs. L'institution missionnaire possède même deux morceaux de terrain assez considérables, qui lui ont été donnés par des gens de cette caste, et qui, il y a peu de temps, étaient animés de dispositions si hostiles envers l'Evangile, qu'ils avaient brûlé la chapelle des Missions. Un sudras (caste des ouvriers) a fait don d'une partie de son village, pour qu'on y fondât une école et qu'on y instruisît ses esclaves. Toutes ces œuvres ne procèdent point encore, sans doute, de motifs chrétiens; mais quelles espérances ne permettent-elles pas de concevoir, pour l'avancement du règne de Dieu dans ce pays !

Les missionnaires ajoutent : « Nous serait-il possible d'attribuer à une autre cause, qu'à la grâce de notre Dieu, les heureux changemens que nous venons de rapporter, quand nous réfléchissons surtout que, dans presque toutes les parties de ce district, il se manifeste une opposition déclarée contre l'établissement du règne de la vérité? C'est parmi les riches que se montre l'inimitié la plus profonde contre nous, et ils voudraient bien, s'ils le pouvaient, nous abîmer au fond de la mer. Mais le bras du Seigneur les retient, et tous les efforts qu'ils ont faits jusqu'ici pour nous accabler ont été inutiles. Dieu se déclare visiblement pour nous; c'est ce que les païens eux-mêmes (et, ce qui est digne de remarque), c'est ce que les bramines même reconnaissent ouvertement. Au commencement de l'année, une terrible persécution éclata contre les chrétiens indigènes du voisinage du Travancore méridional; comme elle était secondée par les efforts des magistrats païens, elle alla aussi loin qu'on le désirait. Nous avions à craindre que cet orage ne s'étendît jusqu'à notre district; mais il s'est apaisé, et paraît même devoir bientôt prendre fin. Aussi, aidés de nos maîtres d'écoles chrétiens, nous continuons à parcourir le pays, à prêcher, à enseigner et à distribuer des Traités, en nous confiant dans les promesses de Dieu et en persévérant dans la bonne œuvre que nous avons commencée. Nous avons, il est vrai, toujours à combattre contre l'esprit de ténèbres; le combat est rude, il nous semble quelquefois que les ténèbres vont prévaloir, et nous sommes honteux de notre incrédulité. Mais le Seigneur entend nos prières; l'idolâtrie diminue, les ca-

tholiques romains secouent le joug du papisme, et les mahométans eux-mêmes commencent à recevoir la lumière de la vérité.

» Le nord de notre district commence aussi à s'ébranler. Plusieurs petits troupeaux de fidèles indigènes commencent à s'y accroître. Dernièrement, il s'en est formé un dans le zemindary de Ettiyapuram. Le Zemindar (1) a pris aussitôt toutes les mesures pour arrêter les progrès de cette œuvre, et la lutte a commencé; mais nous osons croire que le chef de notre salut, le Seigneur notre Dieu, renversera ces forteresses de ténèbres.

» Si donc l'on nous demandait, de quoi avez-vous besoin? Nous répondrions : d'*ouvriers* et d'*argent*. Quant aux ouvriers, le Seigneur ne nous en a pas laissé manquer jusqu'à présent, et il nous en donne encore aujourd'hui, à mesure que nous en manquons. Et ici nous avons souvent eu occasion d'admirer sa gracieuse providence. Des jeunes gens et des vieillards se sont sentis pressés de se vouer à cette œuvre; ils sont en général assez éclairés et propres pour les fonctions qu'ils exercent; et quand nous considérons que leur salaire est chétif, qu'il est même inférieur à celui de beaucoup de domestiques, et qu'en se consacrant au service de l'Evangile, les indigènes s'exposent à beaucoup de privations et à la haine de leurs familles, nous ne pouvons nous empêcher de croire, que le désir de plaire au Seigneur est le plus puissant de leurs motifs. Jusqu'ici nous avons eu les moyens nécessaires pour procurer à nos Eglises des instituteurs capables de les instruire; mais nos ressources commencent à s'épuiser.

» Nous avons aussi besoin d'argent pour bâtir des chapelles et des écoles; car la construction de pareils édifices est ordinairement le signal d'un réveil, et c'est un encouragement donné aux indigènes. Nous sommes persuadés que la valeur des alimens superflus, qui paraissent tous les jours sur la table des Européens de l'Inde, suffirait à la construction de beaucoup d'écoles et d'églises. »

---

(1) Officier qui, dans l'Inde, tient un territoire immédiatement du souverain même, moyennant une redevance annuelle. Le *Zemindary* est son territoire.

A ces remarques générales sur la Mission de Tinevelly, nous allons ajouter quelques extraits du journal de M. Rhenius, missionnaire à Palamcottah.

20 *avril* 1829.—Nos catéchistes nous ont fait un rapport aujourd'hui. Ceux que nous avions envoyés à Shevelberry nous ont dit, que les pluies avaient empêché la procession du grand char de l'idole, de poursuivre sa marche, et que les indigènes avaient dû se contenter de promener le petit char. Ils se sont adressés aux païens acteurs dans la fête, et ont reçu d'eux un accueil assez favorable; non seulement ils ont pu leur lire des Traités, mais ceux-ci les ont priés de les accompagner dans un endroit, où un grand nombre de leurs parens, de leurs amis et de leurs femmes étaient assemblés, et là ils ont recommencé la lecture des Traités. Les bramines se sont aussi montrés très-bien disposés. Tous ils sont convenus que l'idolâtrie était une vanité, et que tout ce que nos Traités disaient là-dessus était vrai; une distribution considérable de ces petits ouvrages s'est faite dans cette occasion.— De Shevelberry, nos catéchistes ont passés à Madooramvarroo, où ils ont été écoutés avec la même attention. Ils ont visité ensuite Kalatti-Kennaroo, où ils ont trouvé huit familles qui ont forcé Michel (c'est le nom d'un des aides-indigènes) à demeurer avec elles pour les instruire dans la Parole de Dieu; comme Michel s'y refusait, ces bonnes gens lui dirent positivement qu'ils ne le laisseraient point aller, et qu'à la fin du mois ils iraient eux-mêmes à Palamcottah, et plaideraient en sa faveur.—Les autres catéchistes se rendirent alors à Passoovintannei, qui fait partie du zemindar de Etiapooram; ils y arrivèrent au moment de la célébration d'une fête païenne. Ils furent bien accueillis, et plusieurs personnes manifestèrent le désir de devenir chrétiennes; mais elles craignaient le Zemindar.

29 *avril*.—David nous a appris que, dimanche dernier, un bramine de Manoor avait assisté au service divin, en langue tamule, et qu'il avait entendu frère Winckler prêcher sur le péché et la repentance. Le bramine fut très-attentif, et dit à David, après le service, que s'il pouvait entendre de pareilles instructions pendant quarante jours, il irait décidé-

ment au ciel. Il a pris, en partant, plusieurs Traités avec lui.

28 *mai, jour de l'Ascension.*—Le texte d'aujourd'hui était: *Oh! envoie-nous ta lumière et ta vérité.* Je puis dire, que nous avons pu adresser à Dieu cette prière, du fond de nos âmes, en nous souvenant du grand événement qui est l'objet de cette fête. Un bramine, accompagné d'un domestique, était assis sur un des bancs, quand j'entrai à l'Eglise; il fut très-attentif, pendant toute la durée du service; le service fini, il vint à moi, et j'appris de lui qu'il était le bramine de Manoor, dont j'ai parlé le 29 avril. Il exprima une grande joie d'avoir entendu la prédication de l'Evangile, et dit qu'elle avait été comme du nectar pour son cœur.

Enfin, il me pria instamment d'établir au plus tôt une école dans son village, afin que les enfans pussent être instruits dans les choses de Dieu. Là-dessus, je crus de mon devoir de le mettre en garde contre la flatterie et l'hypocrisie, deux vices assez communs parmi les gens de sa caste; mais je sentis que je m'adressais à un homme qui avait de la probité. Je lui demandai quelles étaient les opinions des autres bramines, sur le sujet qui nous avait occupés, à quoi il répondit, qu'à son retour à la maison, le mois passé, il avait visité notre école de Tinevelly, où il avait eu un entretien avec le bramine qui la dirige, et que tout ce qu'il avait entendu de lui, sur le christianisme, lui avait fait tant de plaisir, qu'il s'était senti pressé d'en parler à ses voisins, qui désiraient maintenant aussi, comme lui, d'avoir une école. Alors je lui remis quelques livres, dont je lui recommandai la lecture, et que je l'engageai à faire circuler parmi ses compatriotes, afin qu'ils se familiarisassent par ce moyen avec l'esprit et le but de nos écoles, et qu'ils apprissent quelles étaient les choses qu'on y enseignait. Je terminai en l'invitant à revenir me voir et à m'apporter la demande en forme, d'une école. Il me quitta tout joyeux, emportant ses livres sous son bras.

Le Seigneur ne nous a-t-il pas envoyé sa lumière et sa vérité aujourd'hui? N'a-t-il pas entendu nos prières?...

Visite de M. Rhenius dans plusieurs Eglises de Tinevelly.

10 *juin* 1829. Hier soir j'ai quitté Palamcottah, pour faire une excursion dans plusieurs parties du nord et de l'ouest, et nous sommes arrivés ce matin, avec M. Coombes, à Pannekoollam. Le catéchiste Jacob y est arrivé, pendant que nous y étions. Il venait de Eilandapooram, et nous apprit que la Parole de Dieu était écoutée avec beaucoup d'attention par les païens, dans le village ci-dessus nommé, et ses environs. Il nous dit qu'on n'avait qu'à y semer, et qu'on pouvait y espérer une riche moisson. A quelque distance à l'est, les Eeloovers, distillateurs et médecins, sont dans l'usage d'administrer gratuitement des remèdes aux pauvres malades du peuple, afin d'obtenir le ciel, que leur promettent leurs livres sacrés, en récompense de ces œuvres de bienfaisance. Dans ces occasions-là, ils ont coutume de lire à leurs patiens certaines histoires populaires. Un jour, un de nos chrétiens d'Eilandapooram les entendit faire cette lecture, et leur dit, que s'ils voulaient lire les livres qui sont entre les mains du catéchiste du village, cette lecture leur profiterait beaucoup plus que celle de leurs histoires. Aussitôt leur chef écrivit à Jacob pour lui demander des livres, que celui-ci se hâta de lui envoyer. Aujourd'hui, Jacob a reçu une nouvelle demande de livres, de la part des Eeloovers, qui manifestent une grande joie de les posséder. Vers le soir, nous avons parcouru les rues du village, et nous avons prêché, suivant les occasions qui nous en ont été fournies. Le soir, nous avons eu une nombreuse assemblée de prière; j'y ai expliqué quelques parties du premier et du second chapitres de l'Epître de saint Jean. Il était onze heures et demie quand nous nous sommes séparés.

11 *juin*. Je suis arrivé ce matin à Eilandapooram. Plusieurs personnes sont venues, dans la journée, me demander le baptême; parmi elles j'ai remarqué un vieillard, d'un village voisin, qui est converti depuis quelque temps. J'ai été fort satisfait de lui: Christ est tout pour lui. Ramasy Rilti paraît être aussi très-ferme dans la foi; dans toutes leurs épreuves ils regardent à Christ, et n'attendent que de lui le secours. Après les avoir

examinés, et m'être assuré qu'ils étaient sincères dans la profession de leur christianisme, je me suis décidé à les baptiser, ainsi que quelques enfans de Pannekoollam. Une nombreuse assemblée se réunit le soir pour assister à la cérémonie du baptême. Quatre adultes et trois enfans furent reçus dans l'Eglise, dans cette circonstance. Il était minuit quand le service finit. Le Seigneur était avec nous, et l'impression produite par la cérémonie a été des plus douces et des plus salutaires. Au moment où je me préparais à quitter cet endroit, un cultivateur de la campagne est arrivé de Vanarapetty, près de Coilpetty, pour me dire, que lui et les habitans de Vanarapetty désiraient se faire chrétiens. J'invitai alors Jacob et Moo Hoosaing à se rendre dans cet endroit, et ils se mirent aussitôt en route.

15 *juin*. Nous sommes arrivés de bon matin à Kadeiyam, où, il y a quelques mois, les chrétiens ont été si maltraités par Pandyian Taleiren. J'ai eu, avec les chrétiens, une heure de prière, dans l'ancien temple de leurs idoles. Les deux principales idoles sont encore debout. Nos frères étant peu nombreux dans cet endroit, n'ont pas cru devoir les détruire, avant que d'avoir obtenu le consentement de tous leurs compatriotes, de peur de ranimer, par cette démarche, le feu de la persécution; mais les païens n'adorent plus ces idoles (1).

Quelle sage prudence, dans ces nouveaux chrétiens! quelle grâce répandue sur les travaux du missionnaire Rhénius! que cette Mission du sud de la presqu'île de l'Inde, est belle et réjouissante! Bénissons l'auteur d'une œuvre qui prospère si visiblement, et demandons-lui de l'amener à sa perfection.

(1) Depuis lors elles ont été détruites.

MER DU SUD.

Extraits du Journal de MM. Pritchard et Simpson, écrit pendant leur voyage (1) *aux îles Tubuai, Raivavai, Rapa, Sainte-Christine, Rooapoah, Taaroa et Taapoto* (2).

C'est le 17 mars 1829, que ces deux anciens missionnaires quittèrent Otahiti, où ils sont stationnés. Le 23, ils arrivèrent à Tubuai. Cette île est située sous le 23° 25′ latitude sud et sous le 149° 20′ longitude ouest. Elle n'a que quatre milles et demi de longueur sur deux et demi de largeur. Ses montagnes sont très-élevées et s'aperçoivent à la distance de quarante ou cinquante milles. Il y a dans Tubuai, malgré sa petitesse, plus de plaines et de terrain cultivable, que dans beaucoup d'autres îles de la même grandeur. Le nombre de ses habitans ne dépasse pas actuellement cent cinquante; mais sa population doit avoir été anciennement beaucoup plus considérable, ce qu'indiquent visiblement les traces de culture qu'on y découvre encore.

Les instituteurs indigènes, le roi et le peuple firent aux missionnaires un très-bon accueil. On leur prépara aussitôt à manger, et MM. Pritchard et Simpson dînèrent, presque à l'européenne, dans l'île de Tubuai. L'après-midi, ils visitèrent les indigènes dans leurs maisons, afin de se former une idée de leurs progrès, sous le rapport du caractère et de l'industrie. A leur grande satisfaction, ils trouvèrent la plupart des femmes occupées à faire des habits et à préparer la tige de l'arrow root, pour des chapeaux.

Le lendemain, ils visitèrent l'école des enfans et des adultes; et ils eurent le plaisir d'en trouver quatorze qui pouvaient lire les Actes des Apôtres, et quelques autres les Evangiles. L'après-midi, ils eurent un entretien avec les candidats pour le baptême; leur extérieur était décent. Les femmes étaient vêtues

---

(1) Nous avons parlé du projet de ce voyage, 4e année, page 384.

(2) *Voyez*, sur ces îles, 3e année, pages 292 et suiv.

d'habits blancs, de fabrique indigène, et portaient des bonnets, ouvrage de leurs propres mains. Le costume des hommes était presque semblable à celui des femmes. La connaissance qu'ils ont des choses divines est aussi claire qu'il est possible, vu le peu de secours dont ils ont joui. Ils chantent assez juste, le peu de cantiques spirituels, qu'ils savent.

Dans une assemblée qui eut lieu, le 25 mars, les indigènes de la partie occidentale de l'île, annoncèrent aux missionnaires qu'ils avaient mis à part, comme souscription à la Société des Missions, une certaine quantité d'arrow root qu'ils leur remirent, afin qu'après avoir converti, en argent, ce céréal, ceux-ci pussent en envoyer la valeur en Angleterre.

Il paraît cependant qu'il régnait, depuis quelque temps, dans l'île de Tubuai, une mésintelligence assez prononcée entre le peuple et leurs instituteurs; les missionnaires cherchèrent à opérer la réconciliation entre les deux parties, et leur recommandèrent, à cet effet, d'adopter un usage, qui réussissait à merveille dans d'autres îles, celui de se réunir, à la suite de leur réunion mensuelle de prière en faveur des Missions, pour prendre un repas simple et fraternel, dont ils profiteraient pour s'encourager mutuellement à la charité et à la concorde. Ensuite MM. Pritchard et Simpson s'adressèrent aux indigènes, et leur demandèrent s'ils étaient disposés à se mieux conduire à l'égard de leurs instituteurs, et s'ils désiraient qu'ils restassent. Alors Tamatoa, chef de l'un des districts de l'île, se leva et dit: « Nous voulons aimer nos instituteurs et recevoir leurs instructions. » Ensuite le peuple fut exhorté à écouter la Parole de Dieu et à se retirer, pour méditer à la maison sur les choses qu'il venait d'entendre.

En quittant Tubuai, les deux missionnaires se rendirent à Rainivavae, ou, comme elle est communément appelée, Raivavai. Ils y arrivèrent le 4 avril. Cette île, qui est située sous le 23° 42′ latitude sud et le 147° 12′ longitude ouest, n'a pas plus de six milles et demi de longueur sur deux milles et demi de largeur. Elle pourrait nourrir six mille habitans. En 1823, MM. Tyermann et Bennet y en trouvèrent trois mille; mais aujourd'hui, on n'en compte pas plus de huit cents. Cette diminution sensible de la population est due à une maladie conta-

gieuse, qui a exercé d'horribles ravages parmi les indigènes. Quel triste spectacle, que celui qui frappa MM. Pitchard et Simpson à leur arrivée dans cette île ! des maisons sans habitans, des terres sans propriétaires et sans culture, la désolation et la mort, voilà ce qu'ils rencontrèrent partout. Cependant, on peut voir par notre Journal (troisième année, page 292) que l'île de Raivavai était l'une de celles qui, dans cette mer, semblait promettre les progrès les plus rapides dans la connaissance et la pratique du christianisme.

Le 12 avril, les missionnaires abordèrent à l'île de Rapa ou Oparo, où se trouvent quatre stations missionnaires dirigées par Néné, Pauo, Hota et Mahana, instituteurs indigènes. Ils eurent la joie de les entendre expliquer les Ecritures et prier, en présence de leurs petites congrégations. Dans une de ces réunions, le roi Tereau indiqua lui-même le chant d'un cantique, lut les Ecritures, et termina par une édifiante prière. Ce même jour, 251 personnes furent baptisées par les missionnaires.

Rapa est sous le 27° 36′ de latitude sud et le 144° 12′ de longitude ouest. Sa longueur est de six à sept milles et sa largeur de trois à quatre milles. En 1826, on y comptait deux mille habitans; mais ils sont réduits à cinq cents, par suite d'une maladie contagieuse semblable à celle qui a ravagé Raivavai et Tubuai.

C'est au commencement de 1828, que les indigènes de Rapa embrassèrent le christianisme. Depuis lors, quatre chapelles ont été bâties dans l'île. L'instruction religieuse y est assez suivie. Plusieurs personnes sont en état de lire la Parole de Dieu, et le plus grand nombre sait par cœur un catéchisme d'une certaine longueur, en langue tahitienne.

Avant leur conversion au christianisme, les Rapans adoraient plusieurs faux dieux, entre autres Paparua et Poere. Paparua était fait avec une coquille de noix de coco, vidée et taillée en forme de casque. Sa longueur était de deux à trois pouces. Ils l'invoquaient, pour obtenir la victoire à la guerre, pour recouvrer la santé lorsqu'ils étaient malades, et pour trouver une quantité de tortues sur le rivage, lorsqu'ils allaient à la recherche de ces animaux.

Poere était une pierre de douze à quinze pouces de long. Ils la plantaient en terre, et lui rendaient un culte lorsqu'ils lançaient, pour la première fois, un canot à la mer, demandant à Poere de leur accorder, par le moyen de ce canot, des pêches abondantes; ils l'invoquaient aussi, lorsqu'ils bâtissaient une maison, et lui demandaient qu'elle fût toujours abondamment pourvue de nourriture. Il est à remarquer, que les seuls sacrifices qu'ils offrissent à leurs dieux, consistaient en poissons, et jamais en victimes humaines.

Leurs guerres n'étaient pas aussi cruelles que celles que se faisaient entre eux les habitans de plusieurs autres îles. On voit encore ici et là, à Rapa, des restes de vieux forts bâtis sur les sommités les plus élevées des montagnes; c'est là que les vaincus se retiraient et demeuraient assiégés, pendant longtemps.

Le dialecte des Rapans diffère sous plusieurs rapports, de celui des Tahitiens. Le fréquent usage des consonnes *k*, *ng* et *gn*, lui donne beaucoup de ressemblance avec celui de la Nouvelle-Zélande et des îles Marquises.

« Le 9 mai, disent les missionnaires, nous aperçûmes les îles Marquises, et le 10, qui était le jour du Seigneur, nous demeurâmes à l'ancre en face de Sainte-Christine, sans sortir de notre vaisseau. Plusieurs canots s'approchèrent de nous, et nous eûmes bien de la peine à empêcher les indigènes de monter sur notre pont. C'était en vain que nous cherchions à leur faire comprendre, que ce jour était sacré pour nous, et que nous ne pouvions pas l'employer à traiter d'affaires : ils poussaient l'importunité aussi loin qu'il était possible, et voulaient, à toute force, des fusils, de la poudre et du plomb. Le roi, qui vint à notre bord, vers midi, répéta la même demande, et parut assez mécontent qu'on ne voulût pas la lui accorder. Nous lui répondîmes, que nous n'étions pas venus pour favoriser et alimenter leur passion pour la guerre, mais dans le but de leur prêcher la parole de paix. L'après-midi, nous eûmes un service public, sur le vaisseau.

» Le 11, nous allâmes à terre, non sans beaucoup d'hésitation, car nous avions lieu d'avoir des craintes relativement à notre sûreté personnelle. Nous eûmes un long entretien avec

le roi, sur les avantages qui résulteraient, pour lui et ses sujets, du séjour de quelques missionnaires au milieu d'eux. Il n'était pas facile de fixer son attention, car la poudre et les fusils avaient seuls de l'attrait pour lui; et nous pûmes conclure de l'ensemble de ses paroles, qu'un missionnaire n'aurait de prix à ses yeux qu'autant qu'il lui fournirait, en abondance, des instrumens de guerre.

» Nous demandâmes qu'on nous fît connaître les raisons pour lesquelles les missionnaires indigènes de 1826, et ceux plus récens de 1828, avaient été obligés de quitter l'île. On ne nous répondit pas d'une manière positive; mais on nous donna l'assurance que s'ils revenaient et apportaient avec eux de la poudre et des fusils, en suffisante quantité, on recevrait leurs instructions. A la suite de ces entrevues, l'instituteur indigène Atamoe, que nous avions avec nous, ne se sentit pas trop encouragé à demeurer dans l'île, et nous ne nous sentîmes pas la liberté de le presser de le faire, car il aurait eu de grands dangers à courir. »

« La population de Sainte-Christine, est de 800 âmes. L'aspect des indigènes est sauvage et terrible. La plupart d'entre eux vivent complètement nus et se tatouent. Les femmes croient ajouter à leurs charmes, en se frottant le corps avec un onguent composé d'huile et de la racine dont on se sert pour la jaunisse; leur affectation et leurs manières indécentes sont propres à faire rougir l'homme le moins délicat dans les sentimens. La conduite licencieuse et les vices des uns et des autres surpassent tout ce que nous avons vu dans les autres îles. Ils se font la guerre entre eux, et avec leurs voisins, pour la plus légère offense, et il est rare qu'à la suite du combat, le parti vainqueur ne mange pas une partie des vaincus. Jamais un missionnaire ne pourra vivre ici, à moins qu'il n'adopte leurs usages et qu'il ne prenne une femme du pays; mais en s'accommodant ainsi à leur manière de faire, il étoufferait dans leur germe, tous les fruits de son ministère. »

De Sainte-Christine, MM. Pritchard et Simpson, mirent à la voile pour Rooapoah, où ils trouvèrent deux missionnaires indigènes, qui furent extrêmement réjouis de les voir, et qui vinrent les visiter à bord du vaisseau. Depuis deux ans qu'ils étaient dans

cette île, ils n'avaient point encore vu de fruit apparent, de leurs exhortations et de leur exemple. Souvent les indigènes leur avaient promis d'abandonner le paganisme, mais ils en étaient restés aux promesses. Les instituteurs, aussi bien que leurs femmes et leurs enfans, avaient plus d'une fois couru le danger de perdre la vie. MM. Pritchard et Simpson les encouragèrent à rester encore un an dans l'île, et tâchèrent de leur procurer l'affection et la protection des chefs et du peuple. Mais en se rendant à terre, pour négocier avec les indigènes, ils se virent aussitôt entourés par soixante à soixante-dix sauvages, qui, avec des gestes menaçans, leur demandèrent de la poudre et des armes à feu. Comme il devait y avoir le lendemain une grande fête dans l'île, et que les sauvages flairaient le corps des missionnaires et les pinçaient fortement, MM. Pritchard et Simpson crurent, plus d'une fois, qu'ils allaient être égorgés et mangés; mais heureusement ils échappèrent, et après avoir exhorté les instituteurs indigènes et leur avoir donné des conseils et des consolations, pour leur situation présente, ils s'embarquèrent.

La population des îles Marquises paraît être plus considérable que celle des îles Georges et de la Société. Il est bien à désirer que l'état de ces pauvres malheureux s'améliore, car ils sont esclaves de la plus désolante superstition et des vices les plus honteux. Des instituteurs indigènes faits à une foule de leurs habitudes, ont bien de la peine à vivre au milieu d'eux; quelles difficultés n'auraient donc pas à s'y fixer, des missionnaires européens ? Les premiers doivent donc être, à l'égard des seconds, comme des éclaireurs et des pioniers, qui leur préparent les voies, et qui leur ouvrent l'accès dans ces contrées sauvages.

Le 19 mai, les missionnaires arrivèrent à Taaroa et à Taapoto (sous les 15° et 16° de latitude sud, et les 144° et 145° de longit. ouest), où ils distribuèrent des livres et où ils engagèrent les indigènes à suivre le service et les instructions données à la chapelle, et le 22 ils furent de retour à Otahiti, après plus de deux mois d'absence.

Ils terminent leur journal par les réflexions suivantes, qui leur ont été suggérées par l'état affreux des îles Marquises: « Nous savons que le Seigneur règne, et qu'il est puissant pour

amollir les cœurs les plus endurcis. Les promesses de Jéhovah, et les prières de l'Eglise chrétienne, nous sont un garant de la réussite de nos travaux. Il est dit : « Le matin sème ta semence, et le soir ne retire pas ta main. »

« C'est avec des sentimens de gratitude, envers notre Dieu, que nous réfléchissons à la protection qu'il nous a accordée pendant un voyage de 3,000 milles ; nous avons échappé au gouffre de l'abîme, et nous voici de nouveau au sein de nos familles et de nos amis. Tout notre désir est de nous employer au service de notre Dieu et de travailler, sous sa bénédiction, à amener beaucoup d'âmes à Christ ! »

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lattakou.

En 1827, cette station eut beaucoup à souffrir des attaques des Bergenaars ou montagnards des environs (1). Il paraît que, depuis lors, les craintes des missionnaires n'ont pas été calmées, comme on le verra par le fragment suivant d'une lettre de M. Peter Wright, adressée aux directeurs de la Société de Londres, et datée de Lattakou, le 6 août 1829.

Honorés Pères et Frères,

Pendant environ sept mois, après la seconde attaque des Bergenaars, nous avons été sévèrement éprouvés ; car nous étions presque constamment dans la crainte de voir notre établissement attaqué de nouveau par les ennemis qui nous ont déjà fait tant de mal ; et, s'il en eût été ainsi, nous serions devenus la proie de ces meurtriers, n'ayant aucun moyen de défense à opposer à leurs armes à feu. Mais, comme nous avions été précédemment témoins de l'intervention de notre Père céleste, nous avons pu cette fois encore, et pendant tout le temps de nos dangers, nous confier en lui. Nous avons été épargnés par un effet de sa protection spéciale, et nous avons vu son pouvoir et sa bonté se déployer à notre égard. Il nous a préservés et nous a accordé sa délivrance ; il a fourni à nos gens tout ce qui leur était nécessaire, et déjà il nous fait voir les heureux fruits de ses dispensations envers nous.

---

(1) *Voyez* 2e année, page 263 et suiv.

VARIÉTÉS.

GRÈCE.

L'ANNÉE passée (1) nous promîmes à nos lecteurs que, dès que M. Hartley aurait publié le journal de son voyage missionnaire en Grèce, nous nous empresserions de le leur faire connaître par extraits. M. Hartley nous met aujourd'hui en état de tenir notre promesse. Ce zélé missionnaire a toute la piété, toute l'érudition, et tout l'esprit d'observation qui peuvent rendre un pareil journal utile et édifiant.

Nous le laisserons parler lui-même.

ÉGINE.

Égine était le siége du gouvernement grec, pendant mon séjour dans cette île : cette circonstance et la crainte des événemens de la guerre y avaient attiré beaucoup de monde. Le nombre des naturels de l'île ne dépasse pas 5,000; mais l'affluence des étrangers avait porté la population à 20,000 habitans, dont 2,000 sont Ipsariotes.

19 *février* 1828.—Le docteur Korck et moi, nous avons été visiter le temple de Jupiter, situé de l'autre côté de l'île, à une distance de deux heures et demie de marche. Nous eûmes la faculté de contempler, dans cette excursion, les ouvrages de Dieu et les ouvrages de l'homme. Les premiers sont, pour un esprit sérieux et méditatif, une source inépuisable d'instruction et d'intérêt. La vue des montagnes, des plaines, des arbres, des plantes, de l'Océan, du firmament, produit sur l'esprit une impression irrésistible de grandeur et de solennité. Pour un chrétien, ces grands spectacles de la nature ont un langage énergique et éloquent : non seulement ils font naître en lui le ravissement et l'admiration, mais ils l'excitent à servir avec zèle, le grand Être, auteur de toutes ces merveilles. Tels étaient les sentimens que j'éprouvais en traversant les collines

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4ᵉ année, page 288.

et les vallées d'Égine. Le paysage de cette île n'a rien de bien remarquable ; si nous exceptons les terrains en pente douce et les vastes plaines qui environnent la ville, tout le reste est coupé de collines peu élevées et de vallées de peu d'étendue. Nous trouvâmes les terres mieux cultivées que nous ne l'avions espéré, et nous eûmes la conviction que cette île pourrait (1) encore nourrir une population aussi considérable que celle qui l'habitait autrefois. La multitude des amandiers forme le principal trait du caractère du paysage; ces arbres, couverts d'une profusion de fleurs blanches et roses, ajoutent singulièrement à la beauté de la campagne. Nous eûmes, ainsi que plusieurs voyageurs qui nous avaient précédés, le plaisir de visiter les ruines du temple de Jupiter Panhellenius. Le docteur Korck fut un peu désappointé; il est probable qu'il s'en était d'avance formé une trop haute idée. Pour moi, la vue d'une trentaine de colonnes s'élevant majestueusement, au milieu de la solitude et du silence d'un lieu si pittoresque, et ramenant l'esprit vers le passé, au travers des souvenirs de deux mille années, produisit sur moi une impression profonde. Je ne sais trop comment expliquer cette association d'idées, mais j'avoue que les antiquités de cette sorte m'édifient, c'est-à-dire, qu'elles font naître en moi un désir plus ardent de la grâce de Dieu, et qu'elles m'excitent à prier, pour obtenir de lui la fidélité et le zèle. Toujours est-il certain, qu'à mon retour, mes prières furent plus sincères et plus ferventes qu'elles ne l'avaient été depuis quelque temps. La vue dont on jouit près du temple exciterait le ravissement de la plupart de nos jeunes compatriotes; l'Acropolis d'Athènes, le Pirée, les monts Hymette, Pentelique et Parnes, Salamine et une foule de monumens classiques, présentent le tableau le plus remarquable. Pour moi, j'ai vécu assez long-temps dans le Levant, et je suis assez avancé dans ma carrière, pour les contempler maintenant avec calme et sang froid.

5 *mars* 1828. J'ai trouvé une explication assez intéressante d'un passage de l'Ecriture. Hier au soir, ayant jeté les yeux

(1) Atheneus rapporte, sur la foi d'Aristote, qu'il y avait à Egine 470,000 esclaves.

sur ces paroles de saint Jean (x, 3), « *les brebis entendent sa voix, et il appelle ses brebis par leur nom,* » je demandai à mon domestique, si c'était l'usage, en Grèce, de donner des noms aux brebis. « Oui, me répondit-il, et elles obéissent au berger lorsqu'il les appelle par leur nom. » Ce matin, j'ai eu l'occasion de me convaincre de la vérité de cette remarque. En passant auprès d'un troupeau de brebis, je fis au berger la même question qu'à mon domestique, et j'en obtins une réponse semblable. Je le priai alors d'appeler une de ses brebis : à sa voix elle quitta le pâturage où elle paissait avec ses compagnes, et accourut auprès de lui, en donnant des signes de joie, avec une promptitude et une docilité que je n'avais jamais remarquées dans aucun autre animal. On peut dire aussi des brebis de ce pays, qu'*elles ne suivent pas un étranger, mais qu'elles s'éloignent de lui; car elles ne connaissent pas la voix de l'étranger*. Le berger me dit, que plusieurs de ses brebis étaient encore *sauvages,* qu'elles ne connaissaient point leur nom, mais qu'elles l'apprendraient avec le temps. Celles qui connaissaient leur nom étaient ce qu'il appelait *apprivoisées.* Cette description des brebis s'applique naturellement à l'état de la race humaine. Le bon berger a donné sa vie pour ses brebis, mais la plupart sont encore sauvages et ne connaissent point sa voix. D'autres ont appris à lui obéir quand il les appelle, et à le suivre; et c'est avec joie que nous pensons que, même à celles qui ne sont pas encore dans sa bergerie, on peut appliquer ces paroles : « *Il faut aussi que je les ramène; elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et un seul berger.* »

Il n'est pas inutile de remarquer, que j'ai vu à Egine et dans d'autres endroits de la Grèce, l'aiguillon du bouvier, dont Manndrell a donné la description. C'est, selon lui, avec un semblable instrument que Samgar tua six cents hommes (Juges, III, 31). Il a de huit à neuf pieds de longueur : une des extrémités est armée d'un aiguillon, et l'autre d'un large morceau de fer qui sert à nettoyer le soc de la charrue. C'est sans doute, de cette lame de fer que Samgar se servit, comme d'une hache d'armes, pour massacrer ses ennemis ?

POROS.

14 *mars.* Partis d'Egine, nous débarquâmes à Poros, après une traversée d'environ huit heures. La péninsule volcanique de Méthana, que nous vîmes en passant, mérite de fixer l'attention. On jouit à Poros d'une vue magnifique. Le port est excellent; il a deux entrées, et fournit un mouillage sûr aux bâtimens du plus fort tonnage. Du côté de Damala, (l'ancien Trézène) il est bordé de plaines fertiles entourées de collines pittoresques.

15 *mars.* J'ai été voir quelques-uns des principaux habitans. On ne peut guère espérer de répandre, dans une seule visite, beaucoup de connaissances religieuses, mais on se concilie la bienveillance de ses hôtes, et l'on produit des impressions générales, qui peuvent contribuer puissamment au succès des travaux des missionnaires. Partout où je vais, je trouve les dispositions les plus amicales, et j'espère que, par la suite, les ministres anglais inspireront aux Grecs assez de confiance pour que ceux-ci les consultent librement, sur les sujets religieux. Après ces visites, mon ami Logothètes, me conduisit dans l'île de Calauria, en me faisant traverser l'isthme étroit, qui n'est guère qu'un banc de sable. Nous nous dirigeâmes d'abord vers le monastère, dont la situation est délicieuse. Nous reçûmes des Caloyers l'accueil le plus gracieux. Il y en a plus de dix qui ont fixé là leur résidence : la plupart sont des exilés qui viennent du mont Athos; les autres viennent du monastère de Saint-Luc, près de la Livadie. Nous y trouvâmes un vieillard qui se disait centenaire. Après une longue conversation, sur des sujets utiles et sérieux, le prieur nous fournit des mules pour nous porter au temple de Neptune. Depuis long-temps je n'avais pas vu un paysage aussi remarquable que celui sur lequel se promenaient mes regards. Nous gravissions des collines tapissées de bois, et nous apercevions de chaque côté les tableaux les plus intéressans et les plus gracieux. L'atmosphère était pure et brillante, le soleil resplendissait dans tout son éclat, et la chaleur de ses rayons n'était pas assez forte pour nous incommoder.

A nos pieds, Flore étalait de riches tapis de fleurs. Je

reconnus, entre autres, le cistus, le phyteuma, le silène, l'hyacinthe, l'anémone et l'anagallis cærulea, la plus élégante des fleurs. Je fus frappé du nombre prodigieux de citronniers qui croissent dans ces campagnes; ils remplissent entièrement une large vallée située derrière le monastère, et l'on n'aperçoit autre chose, que l'éclat doré de leurs fruits. Tel fut l'effet de cette scène sur mon compagnon de voyage, qu'il s'écria : « Aujourd'hui, nous sommes entrés dans le paradis. » Mais le spectacle qui se déroule aux regards, lorsqu'on est arrivé au temple, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Egine avec sa cité, l'Attique avec ses montagnes classiques, l'Acropolis, que l'on aperçoit assez distinctement, le Cythéron et les sommets neigeux qui le dominent, le promontoire de Méthane, la mer unie comme une glace, où glissent doucement les ombres des nuages, tous ces objets et une foule d'autres, rendent cette scène singulièrement intéressante. Ajoutez à cela, que c'est là que mourut le prince des orateurs; c'est dans ce temple qu'il se réfugia lorsque tout l'abandonnait; c'est là qu'il prit le poison, en présence de l'envoyé d'Antipater. Que dirons-nous de Démosthènes? Certes, personne ne refusera de reconnaître en lui le premier des orateurs; mais quiconque lira l'histoire de la Grèce, de Mitford, verra s'évanouir le charme qui entourait sa réputation. L'homme de lettres verra avec peine une de ses idoles dépouillée de son faux éclat, et s'écriera avec un soupir : « L'historien n'est que trop vrai! » Le chrétien gémira de penser qu'un homme si distingué n'a pas été un homme de bien. Mais la vérité est au-dessus de tout, et tout doit lui être sacrifié. Dans ce jour solennel, où le cœur des hommes sera mis à nu, que de terribles découvertes! que d'hommes honorés des louanges et des applaudissemens du monde seront à jamais voués au mépris et à l'exécration de tous! Combien, au contraire, jadis rejetés et dédaignés par leurs semblables, jouiront de cette gloire éternelle, que le fils possédait avec le père avant que le monde fût créé. Que la gloire éternelle, et non celle qui périt, soit donc le but de nos efforts!

Après avoir visité le temple, nous descendîmes la colline, et nous arrivâmes à une retraite située de l'autre côté de l'île.

Là nous trouvâmes Grégoire, ecclésiastique d'une ordre supérieur : cet homme appartient à la secte la plus rigide de sa religion. Malgré ma répugnance à m'engager dans une controverse avec un étranger, il me força à entamer avec lui une discussion sur le baptême et sur quelques autres sujets. Je fus assez heureux pour soutenir la vérité sans aigreur, et pour insister sur ce point essentiel, « La Bible, et rien que la Bible, » sans blesser inutilement ses préjugés.

16 *mars* 1828.—Accompagné de Logothètes, je fis une visite à l'évêque. Son diocèse comprend Hydra, Poros et Egine. Il remarqua, que la religion d'un grand nombre de chrétiens était devenue une habitude purement machinale, ne consistant que dans l'accomplissement de quelques pratiques extérieures, tandis qu'ils ne s'inquiétaient nullement d'adorer Dieu, en esprit et en vérité. J'ai été témoin d'un déplorable exemple de flatterie. Un Grec de Constantinople, que j'avais vu chez l'évêque, dans la matinée, me rencontra dans la rue, et me dit, entre autres complimens, Σε λατρεύω, « Je t'adore. » C'est encore pire que la lettre que je reçus un jour d'un prêtre maintenant évêque. Elle commençait ainsi : « Mon très-divin père. » L'homme est une créature bien vile et bien dégradée !

17 *mars*.—Poros contient, dit-on, 1,300 maisons et dix-huit mille habitans. Cette estimation est probablement exagérée. Cette île aura toujours quelque importance, à cause de l'excellence de son port. Les habitans s'occupent presque tous du commerce maritime : ils parlent communément la langue albanaise, mais ils entendent aussi le grec moderne. Ce matin j'ai envoyé mon domestique vendre quelques exemplaires de la Bible; il n'a vendu que quatre Testamens en grand format. Le docteur Russ, médecin américain, avait eu la complaisance de se charger de quelques Bibles envoyées ici par M. Brewer; il en a vendu très-peu, sans doute, parce qu'il ne les a pas exposées dans la rue. Toutes les fois qu'on néglige ce soin, on ne trouve point de débit. Accompagné de Logothètes, j'ai traversé un petit bras de mer, et je me suis rendu en Morée. Là, mon attention a été attirée par la manière dont on greffe les oliviers, usage

auquel saint Paul fait allusion (Rom., XI, 17, 20, 23, 24). Logothètes me montra quelques oliviers sauvages, mais le plus grand nombre avaient été greffés. Il m'apprit que c'était une coutume universelle, en Grèce, de mettre sur un olivier sauvage une greffe d'olivier cultivé. J'ai aussi remarqué la manière dont on taille ou dont on *purge* la vigne (Jean, XV, 2). On ne laisse pousser que deux ou trois branches principales, et on coupe les autres. Les Grecs appellent souvent cette opération, *nettoyer la vigne*. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes à un endroit vraiment délicieux. Une forêt de citronniers tapisse les flancs des collines, et leurs fruits, d'un jaune doré, présentent un coup d'œil admirable. Logothètes estime, qu'il y a là plus de dix mille citronniers. De tous côtés, on voyait des paysans occupés à cueillir les fruits; mais cette récolte se fait principalement en décembre et en janvier. En temps de paix, on envoie des cargaisons de citrons à Constantinople et dans d'autres ports. J'ai été reçu à Poros, avec la plus touchante hospitalité, par Basile Budures.

HYDRA.

19 *mars* 1828.—D'après le dernier recensement, il y a 18,000 Hydriotes résidant dans l'île : on y compte en outre, deux ou trois mille étrangers. Après avoir fait quelques visites, je me suis retiré dans ma chambre, où j'ai passé un moment délicieux. Ma foi était renouvelée; je voyais, dans tout leur jour, les preuves de la vérité du christianisme, et j'éprouvais une joie ineffable. Si mon esprit était toujours frappé d'une aussi vive conviction, je pourrais, en vérité, m'appliquer ces paroles du poète : « Je foule aux pieds le monde et tout ce qu'on appelle grand et bon sur la terre. »

J'ai entendu raconter un événement terrible. Un vaisseau hydriote ayant sauté par accident, le bruit se répandit qu'un Turc, qui était à bord, en était la cause : aussitôt 300 Turcs qui étaient prisonniers dans l'île, furent amenés et massacrés. La place du marché ruissela de sang, et la plage voisine fut encombrée de cadavres. On vit de jeunes garçons de dix ans

hacher par morceaux des Turcs âgés de plus de quarante ans et d'une force athlétique. Le sort des jeunes gens d'Hydra est vraiment déplorable : ils n'ont ni instituteurs, ni bibliothèques, ni moyens de passer le temps d'une manière utile; ils végètent dans une inaction complète. Je ne sais comment on peut supporter une telle vie.

22 *mars.*—Après avoir obtenu des primats la permission de prêcher, je suis monté en chaire dans l'église principale, à la fin du service. L'assemblée était nombreuse, et l'église était trop petite pour contenir la foule de mes auditeurs. Mon texte était : « *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres.* » J'ai prêché environ une heure, et j'ai conversé ensuite avec le curé et quelques autres prêtres : je leur ai fait connaître le zéle de mes compatriotes pour la propagation du christianisme, les travaux de la Société biblique, la conversion des insulaires de la mer du Sud, et quelques autres objets religieux.

J'ai entendu raconter des choses horribles, relativement à l'état d'anarchie dans lequel Hydra a été pendant long-temps. Dernièrement un homme, au lit de la mort, confessa qu'il avait massacré soixante-dix hommes et une femme. Un autre Hydriote, qui vit dans l'impunité, a tué le père des Conduriottis et cinq ou six autres Grecs, dont l'un était son beau-frère. Quand la révolution éclata, il assassina tous les Juifs de l'île, au nombre de onze. Il a aussi égorgé, de sang froid, onze ou douze Turcs.

24 *mars.*—Les personnes auxquelles M. Brewer et moi nous avions confié des Bibles pour les vendre, n'ont pas été très-actives. Une d'elles a vendu cinq exemplaires de la grande édition et trois de la petite ; l'autre a vendu onze exemplaires de la grande et deux de la petite. Pour moi, j'ai été plus heureux ; j'ai vendu, par l'entremise de mon domestique, vingt-trois exemplaires de la grande édition et trente-six de la petite. J'ai placé aussi quatre exemplaires du Commentaire de M. Jowett, sur les Actes des Apôtres, et un nombre considérable de Traités. Quelques personnes pauvres ont reçu des Bibles et autres livres *gratis*. J'ai quitté Hydra très-reconnaissant de toutes les marques de bienveillance que j'ai reçues,

dans cette île. Comme le temps était calme, nous ne sommes arrivés à Kastri, (l'ancien Hermione) qu'après le coucher du soleil.

KASTRI.

25 *mars*.—Il y a, dit-on, à Kastri, 200 maisons. J'ai conversé avec les quatre prêtres qui y résident, et avec quelques autres habitans. J'ai offert à chacun des prêtres un vieux Testament grec, et j'ai vendu sept exemplaires de la Bible. J'en aurais placé beaucoup plus, si j'en avais eu à ma disposition. J'ai visité la place où était situé l'ancien Hermione; il ne reste presque rien de ses temples et de ses monumens. Le tragopogon porrifolius, le réséda lutea et plusieurs autres productions du règne végétal croissent et fleurissent dans les lieux autrefois habités par les hommes. La ville ancienne était bâtie sur une péninsule, entre deux havres excellens. Kastri est bâti sur un terrain qui s'élève derrière cette presqu'île. Les fièvres règnent ici pendant les mois d'août et de septembre. Les habitans sont pour la plupart pauvres, et gagnent leur vie en travaillant comme journaliers, ou en faisant le cabotage avec les ports voisins. J'ai trouvé à Kastri un maître d'école qui enseignait le grec ancien à une vingtaine d'écoliers; mais il se préparait à quitter l'île.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

Formation d'une Société des Missions, dans le royaume de Suède.

Depuis plusieurs années, les chrétiens de ce royaume désiraient de pouvoir s'associer, par leurs efforts, au grand œuvre de la propagation de l'Evangile parmi les idolâtres. Ils ont enfin pu réaliser leur projet, et sous la protection du Roi et de la Société biblique, ils ont fondé, au commencement de l'année passée, une Société des Missions évangéliques, sous le titre de *Société des Missions suédoises de Gothenbourg*. Le 15 février 829 de l'ère chrétienne, est l'anniversaire de la mort

d'Ansgar, le premier missionnaire de la Scandinavie; et le 15 février 1829, est le jour que les amis des Missions de Gothenbourg ont choisi pour se constituer en Association missionnaire. Il y avait donc dix siècles, le jour de la fondation de cette Société, que la Bonne Nouvelle de Christ avait retenti pour la première fois sur les rivages du Nord! Quel plus beau monument pouvait-on élever à la mémoire de l'apôtre de la presqu'île scandinavienne, que la formation d'une Société destinée à continuer chez les païens l'œuvre que le Seigneur lui avait fait la grâce de commencer en Suède? Nos frères suédois se sont rappelés qu'avant l'arrivée des messagers du Salut dans leur pays, ce pays était plongé dans la plus affreuse idolâtrie; et mettant en pratique le précepte divin: *Faites aux autres ce que vous voudriez que les autres vous fissent*, ils ont compris que puisqu'un Ansgar était venu, au péril de sa vie, prêcher l'Evangile à leurs ancêtres païens, des Ansgar modernes devaient quitter leur patrie, pour aller annoncer le Sauveur aux malheureux, qui sont aujourd'hui ce que les Suédois étaient autrefois (1).

On a quelquefois reproché aux Sociétés des Missions, de favoriser sciemment ou à leur insu les vues politiques de l'Angleterre, et l'on a accusé leurs amis d'être des hypocrites ou des dupes. La nouvelle que nous venons de donner de la formation d'une *Société des Missions en Suède, sous la protection du roi*, suffirait, ce nous semble, pour faire évanouir de pareils soupçons, à moins que l'on n'aimât mieux admettre que ce prince travaille à l'agrandissement et à la gloire d'une nation étrangère.

Voici un autre fait qui montrera clairement que les adversaires de l'Œuvre évangélique des Missions s'empressent peu de s'éclairer, et que, pour s'excuser dans leur tiédeur, ils recourent

(1) Déjà deux missionnaires suédois se sont voués, de nos jours, à l'évangélisation des païens: l'un est M. Pierre Hallbeck, missionnaire au sud de l'Afrique, et l'autre M. Fijelstedt, élève de la Société de Bâle.

avec assez de légèreté, à des suppositions hasardées et sans fondement. Il y a quelques années que la Société des Missions de Berlin, fondée par feu le pasteur Jænicke, crut devoir demander au roi de Prusse l'autorisation de continuer ses travaux. A cet effet, son Comité présenta au roi le réglement suivant :

Réglement constitutif de la Société des Missions de Berlin.

1. La Société des Missions, fondée par le pasteur Jænicke, continue à exister.

2. Son but unique est de répandre la connaissance de Christ parmi les peuples non chrétiens.

3. Elle forme en conséquence, dans son séminaire, des missionnaires capables d'atteindre ce but.

4. Les fonds nécessaires pour cela proviennent de dons, de testamens, de souscriptions, de collectes et du produit du journal intitulé : *La voix du Berger* (*Hirtenstimme*).

5. Ces fonds sont administrés par un Comité, composé du directeur du séminaire, de plusieurs assesseurs et d'un secrétaire.

6. La Société des Missions de Berlin fonde des Associations auxiliaires, et demeure en relation avec celles qui existent déjà.

7. Pour faire connaître le résultat de ses efforts, elle tient une séance publique le premier lundi de chaque mois, et une solennité annuelle, pendant laquelle un ou plusieurs sermons sont prononcés et ensuite publiés par les voies ordinaires.

Le roi a répondu à cette pétition :

« Ensuite du rapport présenté par vous, sur la présentation ci-jointe du pasteur Jænicke, le 4 du courant, je confirme, par la présente, le réglement projeté par lui *pour la Société des Missions de Berlin*, et je vous charge, en conséquence, de prendre à cet effet les arrangemens ultérieurs et d'en informer Jænicke. »

FRÉDÉRIC GUILLAUME.

Au Ministre d'état,
Baron de Altenstein.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort du Rév. William Orme et de trois missionnaires de la Société de Bâle.

On lit dans le *Missionnary Chronicle* du mois de juin :

« C'est avec les sentimens d'une inexprimable douleur que *les directeurs de la Société des Missions de Londres* ont à annoncer à leurs amis et frères la mort prématurée du Rév. William Orme, secrétaire de la Société, dont la vigueur, la maturité et l'habileté dans les affaires semblaient devoir promettre une longue carrière d'utiles travaux dans la sphère particulière où il était placé. Les directeurs, tout en sympathisant au deuil de sa veuve et à l'affliction de l'Eglise, dont il était le fidèle pasteur, sentent le besoin d'exprimer leurs justes regrets, tant en leur nom qu'en celui de la Société, dont il était un si distingué et si actif coadjuteur ; et tout en s'humiliant sous les dispensations mystérieuses de la sage et bonne Providence, ils invitent leurs amis chrétiens à unir leurs prières aux leurs, afin que le Dieu en qui réside l'Esprit revête le successeur du bienheureux défunt, de tous les dons dont était honoré son prédécesseur dans la charge de secrétaire de la Société des Missions de Londres. »

La Société des Missions de Bâle vient également de faire une grande perte dans la personne de trois de ses missionnaires de la Côte-d'Or (Afrique occidentale), MM. Salbach, Schmidt et Holzwarth, que la fièvre a emportés presque subitement et dans l'espace de quelques semaines. Des quatre missionnaires que la Société de Bâle avait envoyés pour commencer la Mission parmi les nègres des possessions danoises de la Côte-d'Or, il ne reste plus que M. Henke, qui a survécu à ses frères.

Le mot d'ordre des Sociétés chrétiennes, aussi bien que des chrétiens, est donc : *Par la croix, au triomphe et à la gloire.*

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Journal du missionnaire Rolland.

Nous venons de recevoir le journal complet du voyage de nos frères Lemue et Rolland, depuis le moment de leur départ du Paarl jusqu'à leur arrivée à Grahamstown, sur les frontières de la colonie. Ce journal est écrit par le frère Rolland, et comprend cinq semaines environ, depuis le 9 janvier jusqu'au 17 février. Le 12 mars, les missionnaires étaient encore à Grahamstown avec M. le docteur Philip, mais ils ne devaient pas tarder à entrer en Cafrerie.

Les premières pages du journal renferment l'exposition claire et lumineuse des motifs qui ont déterminé M. le docteur Philip à accompagner les missionnaires français en Cafrerie, plutôt que de les engager à se fixer dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Voici les principaux de ces motifs :

1° *Dans l'état actuel des choses, il y a un nombre assez considérable de missionnaires dans la colonie;*

2° *Les boors ou fermiers, si l'on en excepte les descendans des réfugiés français, ne favorisent que peu ou point du tout l'instruction de leurs esclaves, auxquels ils accordent à peine quelques heures le dimanche, pour entendre la prédication de l'Evangile;*

3° *Ces esclaves d'ailleurs étant disséminés dans des fermes, éloignées les unes des autres par des distances considérables* (3, 4, 5, 6 *lieues et plus*), *le missionnaire, qui voudrait les visiter, serait obligé de perdre la moitié de son temps en courses et en voyages;*

4° *Lorsqu'on voudrait rassembler un certain nombre de Hottentots dans un endroit quelconque, il faudrait acheter du gouvernement une portion de terrain assez vaste pour qu'ils pussent y trouver leur subsistance; mais faire une*

pareille dépense, avec assez peu de certitude de succès, pourrait être taxé d'imprudence (1).

Ces divers motifs, joints aux avis de M. le docteur Philip, ont décidé nos frères à prendre le chemin de la Cafrerie, où un vaste champ de travaux s'ouvre devant les pas des missionnaires chrétiens.

Après cette introduction, le frère Rolland nous fait la description touchante de la scène qui eut lieu, lorsque son collègue et lui prirent congé de leur ami Bisseux et des descendans des réfugiés français. Ces détails ayant déjà été communiqués par la voie de ce journal (6e livraison, 1830), nous ne les répèterons pas ici, et nous nous hâtons de mettre nos lecteurs à même de faire, avec MM. Lemue et Rolland, le voyage du Paarl aux frontières de la Cafrerie, en passant par toutes les stations missionnaires qui se trouvent sur la route. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer, que cette visite aux établissemens de Missions les plus importans de la colonie, a été pour nos frères d'une grande utilité. Ils y ont vu une foule de choses dont ils auront à faire l'application, lorsqu'ils seront eux-mêmes à la tête de pareilles institutions, et rien ne pouvait mieux que ce voyage, les préparer à leurs travaux futurs. C'est ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes par de vives actions de grâces envers le Seigneur. Mais il est temps de laisser parler notre frère Rolland :

« En quittant le Paarl, le 9 janvier, nous prîmes notre route à travers la chaîne de montagnes qui se trouve au sud de la vallée des Français, accompagnés seulement de notre frère Bisseux, de M. Kitchingman et de M. Ménard. Le docteur Philip était parti, le vendredi, avec M. Fairbairn, rédacteur de l'*Advertiser*, journal de la colonie. Nous devions les rejoindre à une lieue de Worcester, chez M. Dutoit, et y passer le dimanche ensemble. Après deux heures de marche,

(1) Deux des missionnaires allemands, qui ont fait le voyage de Londres au Cap avec nos frères, ont cependant cru devoir prendre ce dernier parti. Ils ont acheté, à cet effet, une grande ferme aux environs de Clanwilliam, dans les montagnes des Cèdres (district de Worcester). Les deux autres missionnaires allemands sont fixés l'un à Stellenbosch, l'autre à Tulbagh, où ils instruisent les esclaves. *Réd.*

nous nous trouvâmes au sommet de la montagne, et de là nous dirigeant au sud-est, nous entrâmes dans le *kloof* Dutoit. Le chemin y est difficile et très-dangereux. A tout instant, nous nous trouvions environnés de précipices, et quoique nos amis du Paarl nous eussent prêté leurs meilleurs chevaux, nous eûmes assez de peine à nous tirer de ce mauvais pas. Nous ne trouvâmes dans ce kloof que deux huttes de Hottentots. Dans la première, nous vîmes deux hommes occupés à faire des pelles de bois : les fermiers les achètent et s'en servent pour nettoyer leur blé; dans la seconde, qui est deux lieues plus loin, habite un berger qui garde les troupeaux de quelques fermiers. Nous y entrâmes pour laisser reposer nos chevaux, et y déjeûnâmes avec des figues, qui nous parurent être la principale nourriture de ces gens, dans cette saison de l'année. Nous fîmes plusieurs questions à cette famille, sur Dieu, Jésus-Christ et le salut de leurs âmes; mais ils étaient complètement ignorans sur toutes ces choses. M. Kitchingman, qui sait très-bien le hollandais, leur parla de leur salut et leur expliqua la manière dont ils pouvaient être sauvés. Nous les exhortâmes à prier Dieu pour être éclairés sur l'état actuel de leurs pauvres âmes et conduits à Jésus-Christ le Sauveur, par la lumière du Saint-Esprit; et afin qu'ils sussent comment ils devaient s'y prendre, nous terminâmes nos entretiens par la prière. Ensuite, M. Ménard prit congé de nous pour retourner au Paarl, et après nous être recommandés les uns les autres à la grâce de Dieu, nous reprîmes notre route le long du kloof. A chaque instant, nous jouissions d'une vue nouvelle, ce qui nous fournissait mille occasions de réfléchir sur la grandeur et la sagesse de Dieu. Nous n'étions interrompus, dans nos méditations, que par le murmure des ruisseaux qui se précipitent de distance en distance, du haut des rochers, et par les cris des babouins (1), qui se trouvent, en assez grand nombre, dans ces montagnes. Nos âmes, au milieu de cette nature si variée et si belle, s'élevaient d'elles-mêmes vers leur créateur, et nous ne cessions d'admirer la puissance de Celui qui a fait les monts et

(1) Espèce de gros singes. *Réd.*

les fontaines. A une heure, nous arrivâmes à Groot-Eiland, chez M. Dupré, où nous fûmes très-bien reçus en qualité de missionnaires français. Ayant appris que nous nous dirigions du côté de la Cafrerie, il nous demanda pourquoi nous allions nous exposer si loin, quand il y avait beaucoup à faire parmi les descendans des réfugiés français; et pour nous engager à rester chez lui, il nous dit qu'il avait une grande salle, où nous pourrions tenir nos assemblées, et que les fermiers des environs seraient très-satisfaits de nous avoir au milieu d'eux, d'autant plus que lorsque les eaux sont grandes, aucun d'eux ne peut aller à l'église. Nous fûmes réjouis de trouver de pareilles dispositions dans la famille de M. Dupré, et nous les attribuâmes à l'influence qu'exerce, dans ce district, un missionnaire qui va prêcher de ferme en ferme, et qui visite de temps en temps cette famille. Nous nous remîmes en route à quatre heures, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir que nous arrivâmes, très-fatigués, chez M. Dutoit, où nous trouvâmes M. le docteur Philip et M. Fairbairn, qui venaient d'arriver par la route de Tulbagh.

» Le dimanche 10, nous allâmes, M. Fairbairn, M. Dutoit et moi, à l'église de Worcester. Cette église n'est qu'une simple maison de particulier qui appartient à M. Dutoit : elle peut contenir 300 personnes; mais le nombre ordinaire de ceux qui assistent au service divin n'est que de 100 à 150. Quoique la paroisse comprenne 6,300 habitans, un très-petit nombre d'entre eux viennent à l'église, soit qu'ils en soient trop éloignés, soit qu'ils n'aient que de l'indifférence pour la religion. Je vous citerai, à l'appui de cette dernière assertion, l'exemple de deux jeunes époux très-bien mis, qui s'étaient rendus ce jour-là à l'église pour y faire bénir leur mariage. C'était la première fois que l'épouse entrait dans une église, et peut-être que sans cette circonstance elle n'y aurait jamais mis le pied, de sa vie. Après le service, nous visitâmes deux magistrats qui nous firent un accueil très-amical. Tous deux parlent très-bien français, et nous offrirent leurs services. L'un d'eux demeure dans une maison spacieuse, bâtie par le Landdrost (1).

(1) Magistrat hollandais. Cette charge correspond à peu près à celle de préfet et de juge de district. *Réd.*

Cet édifice est assurément le plus grand de la colonie. Il a coûté plus de 160,000 francs, et est loin d'être achevé. C'est un beau château au milieu du désert d'Afrique. Worcester est situé dans une grande plaine assez fertile et bordée de hautes montagnes, dont les sommets sont formés par de larges masses de rochers entièrement nus. Nous retournâmes, l'après-midi, à la ferme de M. Dutoit; et, à quatre heures, M. Kitchingman prêcha aux esclaves. Il y en a environ 120 dans cette maison; mais comme plusieurs étaient sur la montagne pour la moisson des orges, il ne s'en trouva au service que cinquante environ. M. Dutoit a chez lui une demoiselle hollandaise pour instruire ses enfans; elle fait le culte domestique, où elle lit chaque fois un chapitre et prie d'abondance. Nous fûmes très-édifiés par sa conversation.

» Nous partîmes de Worcester, à huit heures du matin, dans le waggon du docteur Philip, et nous vînmes dîner à Hoops-River, où nous trouvâmes une famille descendant des réfugiés français, qui nous témoigna beaucoup d'amitié. Nous ne vîmes plus dans cette maison la même propreté et la même aisance que chez les habitans du Paarl. Les fermiers, dans ces environs, sont généralement pauvres. Le terrain y est partout sec et aride. M. Fouché nous parla du missionnaire dont j'ai fait mention plus haut. Il demeure dans le voisinage, et les visite assez souvent. Nous étions réjouis de voir le fruit de ses travaux dans la piété de ce fermier. Il va rarement à l'église, qui est très-éloignée de là, mais il lit chaque jour la Bible avec sa famille. Lorsque nous voulûmes le payer pour avoir donné l'avoine à nos chevaux, il nous dit qu'il ne voulait rien prendre des missionnaires, et surtout de nous qui étions Français. Nous vînmes coucher chez M. Stein (officier de cavalerie), où nous arrivâmes à sept heures. Nous eûmes plusieurs entretiens religieux avec cette famille qui est très-bien disposée. Après le souper, M. Stein nous demanda si nous n'aurions pas de service religieux avant de nous séparer. Nous lui répondîmes que, s'il le désirait, nous ferions la prière ensemble. Alors il rassembla toute sa famille qui demeure dans les maisons voisines de la sienne, et tous ses esclaves, en sorte que la chambre fut remplie. Le frère Lemue lut un chapitre en hollandais, et fit l'ex-

plication de quelques versets; on chanta, et M. le docteur Philip termina par la prière en anglais. La Parole de Dieu est respectée dans cette famille, et porte des fruits. C'est parce que cet homme en connaît la valeur lui-même, qu'il ne met aucune différence dans l'instruction qu'il fait donner à ses propres enfans et à ceux de ses esclaves qui sont en état de lire la Bible en anglais ou en hollandais. Ces exemples sont rares parmi les fermiers.

» Le 12, nous ne fîmes que six lieues, et nous arrivâmes de bonne heure à Swellendam, chef-lieu du district de ce nom. Il y a soixante maisons à Swellendam, y compris quatre édifices publics occupés par les agens du gouvernement, l'église et les prisons. Ce district comprend les villages de Calédon, où il y a des bains chauds, de Beaufort, à l'embouchure du Breed-River, et les institutions missionnaires de Gnadenthal, d'Elim, de Zuurbraak ou Caledon's institution, et de Joar. On y trouve aussi l'hôpital des lépreux, Hemel en Aarde, à l'embouchure de Bat-River. Le nombre des malades est de cent vingt.

» Nous partîmes le 13 de Swellendam, à sept heures et demie, et arrivâmes à Zuurbraak, à onze heures. Cette institution, qui avait été abandonnée, est maintenant occupée par le missionnaire Helm, mais elle n'est encore que dans son enfance. Les huttes des Hottentots, dispersées çà et là, ont besoin d'être renouvelées. La population de ce village hottentot est de cinq cents habitans, dont cent vingt-six hommes, cent trente-six femmes, et deux cent trente-huit enfans. Environ quatre-vingts de ces enfans fréquentent l'école où ils apprennent l'anglais et le hollandais. Plusieurs d'entre eux peuvent déjà lire très-couramment dans les deux langues. Outre les enfans, il y a environ cent Hottentots qui sont baptisés. Cinquante seulement sont reçus membres de l'Eglise. Quelques-uns des enfans ont été amenés à la connaissance de l'Evangile par M. Pacalt; ils se plaisent encore à parler de lui, et à bénir sa mémoire. M. Helm a un service tous les soirs, où il fait tantôt une explication de l'Ecriture-Sainte, tantôt un catéchisme. Le nombre de ceux qui fréquentent l'église n'est que de deux cents à deux cent cinquante; les autres sont au service des fermiers des environs,

chez lesquels ils gagnent leur vie. L'église, qui sert aussi de maison d'école, n'est qu'un méchant bâtiment où l'on ne voit que les quatre murs, le toit et une petite table pour placer la Bible. Lorsque les Hottentots viennent à l'église, ils s'asseyent à terre. Il sont généralement pauvres, et moins intéressans que dans les institutions que nous avons vues depuis. Le village est situé dans une petite vallée au fond de laquelle passe une petite rivière. Le long de ses bords sont des jardins qui nous ont paru très-fertiles. Ailleurs le sol est très-sec et manque d'eau. Le 14, nous visitâmes cet endroit avec M. le docteur Philip, et, après l'avoir examiné, il traça le plan d'un nouveau village, désigna un lieu pour y bâtir une église, et indiqua le moyen d'arroser les terres en détournant la rivière de son cours ordinaire, et en la faisant passer devant le village. Il n'y a aucun doute qu'avec la bénédiction du Seigneur, du travail et de la persévérance, cette station, qui promet déjà beaucoup, ne devienne par la suite très-florissante.

» Comme la voiture du docteur se trouvait trop petite pour contenir nos provisions et quatre voyageurs, M. Helm nous prêta son waggon avec les bœufs de la Société, et nous partîmes le 14, le frère Lemue et moi, deux jours avant le docteur Philip. C'était la première fois que nous voyagions seuls en Afrique. Sur le soir, ayant trouvé une petite plaine où il y avait de l'eau et assez d'herbe pour faire paître nos bœufs, nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit. Nos Hottentots allumèrent d'abord un grand feu, et après avoir pris quelque nourriture, les Hottentots se couchèrent sur des nattes autour du feu, et nous dans notre waggon. Nous avions élevé nos âmes à Dieu par la prière, et nous nous sentions aussi en sûreté que si nous eussions encore été au milieu de nos amis, où rien ne nous manquait. Nous étions vivement pénétrés de la pensée que le Seigneur était avec nous, et que nous pouvions reposer en paix sous sa protection.

» Nous passâmes le dimanche 17 seuls dans le désert avec nos Hottentots; comme nous étions éloignés de toute société, nous eûmes notre culte entre nous. Nos cœurs se reportaient naturellement vers nos frères qui, ce jour-là, pouvaient se rendre plusieurs fois à la maison du Seigneur, pour lui offrir

leurs actions de grâces et leurs prières. Nous étions réjouis par la pensée que nous avions quelque part dans ces prières, et que nos frères de Paris, en particulier, ne manquaient pas de faire mention de nous devant le trône de la grâce.

»Le 18, nous partîmes de bon matin. La chaleur excessive qui nous avait fort incommodés le jour précédent, avait cessé; le temps était couvert et frais, en sorte que nous pûmes voyager toute la journée. Partout nous trouvâmes la campagne brûlée par le soleil, et nous souffrîmes beaucoup du manque complet d'eau. Il faisait déjà obscur lorsque nous nous arrêtâmes au fond d'une petite vallée pour y passer la nuit. A peine y étions-nous arrivés que nous fûmes abordés par un homme vêtu de peaux de mouton, qui nous aida à dételer nos bœufs et à faire du feu. Je fus d'abord un peu inquiet de le voir là, ne sachant ce qu'il pouvait y faire, ni quelles pouvaient être ses intentions. Mais je changeai bientôt de sentiment, lorsque j'appris qu'il était un pauvre esclave que son maître avait envoyé à la recherche d'un de ses bœufs qui s'était égaré. Il errait depuis deux jours dans ce désert, et comme il n'avait pris que très-peu de nourriture avec lui, il n'avait rien mangé de toute la journée. Il soupa avec nos Hottentots. Pendant ce temps, j'avais médité quelques phrases en hollandais, afin de pouvoir m'entretenir avec lui. Je m'approchai donc du feu, et lui demandai s'il était né dans les environs de la colonie. Il me regarda avec étonnement, et après un moment d'hésitation il me répondit que non; qu'il était un Frenschman (Français), natif de l'Ile-de-France. Je lui demandai s'il savait parler français, à quoi il répondit qu'il ne pouvait pas se faire qu'il eût entièrement oublié sa langue maternelle. Alors je lui demandai en français s'il y avait long-temps qu'il était dans la colonie. «Cinquante ans, me répondit-il, car je suis ici depuis que les Anglais ont pris le Cap pour la première fois.» Il se trompait : il n'y avait que trente-quatre ans, les Anglais n'ayant pris possession du Cap qu'en 1795. J'eus ensuite avec lui l'entretien suivant :

Moi. «Comment êtes-vous venu ici?

L'esclave. »J'étais matelot sur un vaisseau français qui fut pris dans la grande mer par une frégate anglaise. Nous étions dix matelots, et l'on nous amena au Cap, où nous fûmes ven-

dus pour être esclaves; depuis je n'ai jamais revu mes camarades.

Moi. »Avez-vous un bon maître? Vous apprend-il à lire la Bible? Qu'est-ce que la Parole de Dieu?

L'esclave. »Mon maître ne s'occupe pas de ces choses; il ne fait que nous exhorter au travail, du matin au soir.

Moi. »Vous savez cependant qu'il y a un Dieu qui a créé ces cieux que vous voyez, ces étoiles qui brillent sur nos têtes, et ces montagnes qui nous environnent?

L'esclave. »Je ne sais rien de tout cela; mon maître ne m'en a jamais parlé.

Moi. »Vous ne savez donc pas non plus que Jésus-Christ est le Sauveur des pécheurs?

L'esclave. »Non.

Moi. »Mais vous savez pourtant que vous avez une âme immortelle qui subsistera après cette vie, et qui sera heureuse ou malheureuse pour toujours?

» Il me parut, à ses réponses confuses, qu'il avait quelques idées sur l'âme et sur les punitions réservées aux méchans, après leur mort. Alors je l'invitai à prêter attention, vu que j'allais lui dire des choses qui feraient son bonheur, s'il les écoutait bien. Je lui fis d'abord un exposé succinct de la création, de la chute de l'homme, de la rédemption par Jésus-Christ, de sa mort pour l'expiation de nos péchés, de sa résurrection comme gage de la nôtre, du jugement dernier, et de la destinée des bons et des méchans. Ensuite je lui parlai de la foi en Jésus-Christ, de l'obéissance et de l'amour que nous lui devons; de la nécessité de la prière pour obtenir le Saint-Esprit qui nous apprend à prier, qui nous éclaire et qui nous donne un nouveau cœur pour aimer Dieu et pour faire ce qui lui est agréable. Comme il me disait qu'il n'avait jamais prié, et qu'il ne savait comment s'y prendre, je lui expliquai la nature de la prière, et lui citai divers exemples de courtes prières. Je le pressai fortement de commencer de suite, et de ne pas laisser passer un jour sans avoir demandé à Dieu de l'éclairer, attendu qu'il était déjà âgé, et que s'il venait à mourir sans connaître Dieu, il serait perdu pour toujours. Il me promit de ne jamais oublier ce que je lui avais dit, et m'exprima la joie qu'il

ressentait d'avoir entendu ces choses. «Seulement, ajouta-t-il, je voudrais pouvoir rester deux mois avec vous pour bien m'instruire.» J'espère que le Seigneur bénira sa parole pour cette pauvre âme, et qu'il étendra aussi ses compassions sur tant d'autres qui, comme celle-ci, sont encore dans l'ignorance et dans les ténèbres. Puisse-t-il aussi avoir pitié de ces pauvres fermiers, qui, à quelque distance du Cap, n'en savent guère plus, sur la religion, que leurs esclaves!

» Enfin, après cinq jours de marche dans le désert, nous arrivâmes à Pacaltsdorp, où nous fûmes reçus comme des frères et des amis, par le missionnaire M. Anderson et sa famille. Il fit, en nous abordant, les vœux les plus sincères pour le succès de nos travaux futurs parmi les païens, et nous passâmes une agréable soirée au sein de cette intéressante famille.»

Ici le frère Rolland fait de Pacaltsdorp, une description qui est à peu près celle que nous en a donnée le frère Lemue, et qui se trouve à la page 168. Pour cette raison, nous croyons devoir la supprimer, et nous reprenons le fil de la narration au moment où les missionnaires quittent cette station.

«Après nous être arrêtés une huitaine de jours à Pacaltsdorp, nous prîmes congé, le 27, de nos amis Anderson. Un grand nombre de Hottentots vinrent aussi nous faire leurs adieux, et je profitai de ce moment solennel de séparation, pour les exhorter de tout mon pouvoir à persévérer dans la foi et à faire de nouveaux progrès dans la piété et dans la vie chrétienne. Je leur donnai pour rendez-vous le royaume des cieux. Nous prîmes un chemin détourné pour aller visiter en passant le Knysna, qui passe pour le plus bel endroit de la colonie. Le docteur Philip devait partir le jour suivant, et nous devions nous rejoindre quelques jours après sur la route de Bethelsdorp. M. Anderson nous avait prêté ses deux chevaux pour faire ce voyage. Le mien était celui qui avait servi à M. Pacalt dans ses courses missionnaires, ce qui me fit beaucoup réfléchir sur la vie de ce fidèle serviteur de Dieu. Je trouvai dans sa piété, dans son zèle et dans son désintéressement, tout autant de sujets d'humiliation, et je priai le Seigneur de me rendre aussi fidèle que lui. Je puis dire que je désirais de marcher sur ses traces, de finir ma carrière comme lui au service du Seigneur, et de ne cesser de proclamer les im-

menses richesses de sa grâce et de son amour, jusqu'au moment où j'irais rejoindre Pacalt et m'unir à lui pour exalter à jamais la miséricorde de notre Dieu. Nous fîmes six lieues ce jour-là, presque toujours dans le sable et le long des côtes de la mer. Nous couchâmes dans une ferme appelée Meeding-Place. Le propriétaire, qui a douze enfans, se plaignait beaucoup de la difficulté qu'il avait de les faire instruire; quelques-uns sont déjà mariés, et ne savent pas encore lire. Sa femme, surtout, paraissait ressentir une vive douleur de ce que les Hottentots étaient plus privilégiés qu'eux. « Partout, disait-elle, ils ont des ministres et des maîtres d'écoles en grand nombre; leurs enfans peuvent lire en anglais et en hollandais, tandis que les nôtres demeurent dans l'ignorance. » Dans quelques endroits où nous avons passé, les fermiers sont tellement ignorans et si peu civilisés, que nous avons vu leurs enfans courir tout nus avec ceux de leurs esclaves. Le lendemain, à onze heures du matin, nous arrivâmes sur les bords de la rivière de Knysna, où nous visitâmes un grand vaisseau que M. Rex a fait faire à ses frais. C'est le premier que l'on construit avec du bois d'Afrique, ou plutôt de la colonie. Il a coûté 32,000 rixdalers. M. Rex le destine à transporter des bois de charpente au Cap. A une lieue plus loin, nous trouvâmes la demeure de M. Rex. Tout me frappa en approchant de cette habitation, et j'éprouvai bientôt des sentimens que je ne saurais décrire. On aperçoit d'abord un grand bâtiment entouré de corps-de-logis plus petits, et situés sur une petite colline couverte de verdure. Nous y arrivâmes en traversant un grand et magnifique jardin, et par un chemin bordé de rosiers fleuris. A gauche nous avions la rivière de Knysna, et nous découvrions son embouchure dans la mer. Cette rivière, dont la surface ressemble à celle d'un lac, est parsemée de petites îles ordinairement couvertes d'oiseaux de mer de différentes espèces, ce qui lui donne un air très-animé. Derrière et à droite se trouve une magnifique forêt, qui s'étend au loin à perte de vue; enfin, cette charmante maison de campagne, avec son jardin, les vignes qui l'environnent, le parc où l'on fait des exercices de gymnastique, et la forêt voisine, me rappelaient vivement Paris et plusieurs de ses maisons de campagne. J'avais de la peine à me persuader que j'étais encore en Afrique,

tant cet endroit ressemblait à l'Europe, et différait des contrées arides ou presque désertes que nous venions de traverser. Nous fûmes reçus, avec les plus grandes démonstrations de joie, par M. Rex et sa nombreuse famille. En voyant les ornemens qui se trouvaient dans le salon de réception, je crus que nous étions chez un landdrost ou chez quelque magistrat distingué. Je fus très-surpris, lorsque demandant à M. Fairbairn quelle place M. Rex occupait dans le gouvernement, il me répondit qu'il n'était que simple fermier. La soirée se passa à parler de la France et des amis que nous y connaissions. Le dimanche que nous y passâmes, nous eûmes le culte en famille, et après le service, célébré à la manière de l'Eglise anglicane, le précepteur catéchisa les enfans, qui répondirent avec beaucoup de piété. L'après-midi j'eus une occasion de parler aux Hottentots qui sont au service de cette maison. Nous demeurâmes trois jours au Knysna, pourvoir tout ce qui s'y trouvait d'intéressant. Je m'abstiendrai de vous en faire la description, ayant encore beaucoup d'autres choses à vous raconter qui pourront vous intéresser davantage. Je vous dirai, seulement, que la rivière de Knysna est navigable l'espace de dix à douze milles dans l'intérieur des terres, qu'elle a son embouchure entre deux rochers très-élevés, et de neuf cents pieds de large; que le premier vaisseau qui tenta d'y entrer se brisa contre les rochers, mais que, depuis ce temps-là, il y en entre, en toute sûreté, une trentaine chaque année pour transporter des bois de charpente à la ville du Cap.

» A cinq lieues de Knysna, et à quatre cent cinquante milles du Cap, nous visitâmes Plettenbergs-Bay, rivière très-large, à l'embouchure de laquelle les vaisseaux peuvent arriver en toute sûreté. Nous demeurâmes ce jour-là, qui était le 2 février, chez le capitaine Harkes.

» Le 3, nous traversâmes le Kop-Kloof, par un chemin qui passe pour le plus difficile de la colonie : nous eûmes une journée très-pénible à travers les montagnes. Nous crûmes que jamais nous n'en sortirions, et la nuit approchait. A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient se multiplier; quelques-unes sont couvertes d'arbrisseaux et de verdure; les autres ne sont que d'énormes masses de rochers

entassés les uns sur les autres. Dans les vallées, nous trouvâmes partout de l'eau et une herbe assez haute; mais tout y est désert et inhabité. Nous n'entendîmes, tout le jour, que les cris des animaux sauvages; nous vîmes entre autres une troupe d'environ deux cents babouins qui nous insultèrent en passant. Ils prononçaient très-distinctement le mot *Boa*. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes chez M. Zondag, où nous apprîmes qu'il y avait deux jours que nos voitures étaient parties; que le docteur Philip avait passé le dimanche chez lui, et que le frère Lemue avait prêché aux esclaves hollandais. Ce fermier paraît très-bien disposé, et parle des biens à venir comme de la seule chose nécessaire et digne de nous occuper. Comme M. Fairbairn devait écrire son journal pour l'envoyer au Cap, nous demeurâmes deux jours dans cette maison. Dans cet intervalle, j'eus plusieurs entretiens avec cette famille sur la foi en Jésus-Christ, sur la régénération et sur l'assurance du salut, et je fus très-réjoui de voir qu'ils n'étaient pas étrangers à ces choses, et qu'elles avaient de l'influence sur leur vie et leur conduite extérieure.

» Le 6, nous partîmes avec des chevaux que le docteur nous avait laissés, afin que nous pussions le rejoindre au plus tôt. Tout le monde se plaignait ce jour-là du dégât qu'avait causé un vent du nord qui avait soufflé avec violence, la veille. C'était un vent extraordinaire qui non seulement était impétueux, mais qui était de plus tellement brûlant, qu'on ne pouvait rester dehors le visage découvert. Nous apprîmes plus tard qu'il s'était fait sentir très-loin dans la colonie. A Bethelsdorf, le thermomètre de Fahrenheit était à 120 degrés au-dessus de zéro.

» Le 8, nous rejoignîmes le docteur à Hankey, où réside le missionnaire Messer. Nous y trouvâmes aussi M. Read, missionnaire à Bethelsdorf, qui était venu avec plusieurs Hottentots, à la rencontre de M. Philip; mais nous fûmes très-fâchés d'apprendre du frère Lemue, que ce cher ami ne pouvait sortir de sa chambre, à cause d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse avec son couteau, et qu'il avait eu beaucoup de peine à supporter la voiture jusqu'à Hankey.

» Hankey est un petit village de Hottentots situé sur la

rive droite du Kamtos-River et près d'un confluent. Le terrain qui appartient aux Hottentots serait très-fertile, s'il était arrosé. Celui qui borde la rivière est couvert d'une magnifique verdure et de toutes sortes d'arbres qui y croissent sans culture. Les maisons des Hottentots que je visitai me parurent moins meublées et moins commodes que celles de Pacaltsdorp : cependant elles sont très-propres et les habitans sont assez bien mis. Le soir, je présidai la réunion; c'était la première fois que je me hasardais à parler publiquement en hollandais. Le soir précédent, le frère Lemue avait aussi prêché dans la même langue.

» Le 10, il y eut une réunion intéressante dans l'école, qui sert d'église. Après une explication de quelques versets, faite par M. Read, je fus très-édifié d'entendre prier un Hottentot. On remarquait dans sa prière qu'il avait une grande connaissance de sa misère spirituelle, et qu'il avait trouvé grâce devant Dieu. Il se prosternait avec confiance aux pieds du trône de la grâce, et invoquait Dieu comme ayant un libre accès auprès de lui par Jésus-Christ. Ensuite les hommes vinrent trouver le docteur dans sa chambre : celui-ci leur parla de leur état passé et présent à peu près de la même manière qu'il l'avait fait aux habitans de Pacaltsdorp. Il leur montra aussi les avantages qu'ils possédaient de plus que les fermiers, quant au spirituel et quant à l'instruction de leurs enfans. Il leur fit voir ensuite les priviléges particuliers aux fermiers sous le rapport temporel, et leur demanda laquelle de ces deux conditions ils préféraient, la leur ou celle des fermiers. Alors l'un d'eux se leva, et dit que, quoiqu'il était pauvre, il ne voudrait pas changer sa condition avec celle d'un fermier; que, lors même qu'on lui donnerait une grande portion de terrain où il pourrait vivre aisément avec sa famille, il ne l'accepterait pas. « Que ferais-je là avec ma famille, s'écria-t-il, sans avoir de secours pour mon âme, sans pouvoir entendre prêcher la Parole de Dieu, et sans pouvoir envoyer mes enfans à l'école! » Plusieurs affirmèrent la même chose, et tous semblaient apprécier le bonheur qu'ils avaient de vivre en petite communauté, et d'avoir des ministres et des maîtres d'école. Ils exprimèrent ensuite leur reconnaissance au docteur, de ce

qu'il avait tant travaillé pour leur obtenir leur liberté. Le docteur leur dit qu'ils étaient redevables de cette grâce à l'Evangile et aux amis de l'Evangile, et que leur propre avancement dans la connaissance de Dieu et dans la piété, était la seule récompense qu'il ambitionnât. Il leur proposa aussi de continuer l'ouvrage qu'ils avaient été obligés de discontinuer l'année précédente, faute de nourriture. C'est une espèce de canal pour conduire l'eau jusqu'au village et arroser leurs terres; ils en ont déjà plus d'un mille d'achevé, et s'ils ne trouvent pas trop de rochers, ils pourront finir le tout en deux ou trois mois. Cet ouvrage une fois fini, Hankey deviendra un des meilleurs endroits de la colonie. Les terres rapporteront beaucoup plus que ce qui est nécessaire aux habitans de ce village. Il pourra s'agrandir beaucoup.

» Nous quittâmes Hankey le 11, à la tombée de la nuit, pour nous rendre à Bethelsdorp. A notre départ, les habitans nous saluèrent par plusieurs décharges de fusil jusqu'à ce qu'ils nous perdirent de vue. Nous marchâmes à peu près toute la nuit, trouvant à chaque instant des bœufs frais que les Hottentots avaient eu soin de nous préparer. De cette manière nous arrivâmes le lendemain 12, à sept heures du soir, à Bethelsdorp.

» Notre arrivée à cet établissement fut des plus intéressantes. Depuis deux jours, les habitans de Bethelsdorp étaient venus à notre rencontre à trois lieues du village, tous montés sur des chevaux. M. Robson et quelques autres missionnaires de notre connaissance les accompagnaient. Bientôt ils entourèrent nos voitures, et après nous être salués réciproquement, nous marchâmes tous ensemble. Deux heures après, il se passa une scène bien plus intéressante encore que la première. C'est la rencontre que nous fîmes des jeunes gens. Ils étaient venus au nombre d'environ cent cinquante, et nous attendaient à une lieue du village, au fond d'une petite vallée. Ils étaient tous en habits de fête, rangés sur deux lignes, les garçons d'un côté et les filles de l'autre, laissant entre deux un espace assez large pour que nos voitures pussent y passer. A l'approche du waggon du docteur, ils entonnèrent, en parties, un magnifique cantique. L'air retentissait de leurs accens mélodieu

pendant que nous défilions au milieu d'eux; ensuite ils fermèrent les rangs, et suivirent la voiture du docteur en chantant jusqu'au village. Notre arrivée avait quelque chose de semblable à celle d'un prince lorsqu'il fait son entrée dans la capitale de son royaume. Des hommes à cheval viennent à sa rencontre, et la foule empressée forme une haie de chaque côté du chemin. Mais que les sentimens de la multitude, dans ces occasions, diffèrent de ceux qui animaient, ce jour-là, les habitans de Bethelsdorp! L'empressement que montrent ceux-là provient en grande partie de la curiosité, tandis que ceux-ci étaient mus par la reconnaissance. Les premiers demeurent souvent muets; les seconds, au contraire, faisaient retentir la plaine d'hymnes de reconnaissance, d'abord à la gloire de Dieu qui les a rachetés, et duquel ils tiennent tout leur bien-être, ensuite en l'honneur du docteur Philip, dont Dieu s'est servi pour leur procurer la liberté, et troisièmement en l'honneur du roi d'Angleterre qui la leur a donnée, et dont ils célébraient la bonté par le chant de l'hymne national, *God save the King*. La joie remplissait nos cœurs, et nous étions comme transportés dans un monde nouveau. M. Fairbairn nous dit qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, si ce n'est dans les scènes enchanteresses autant qu'illusoires des romans. Ce n'est pas tout; les hommes qui n'étaient point venus à notre rencontre, nous attendaient à l'entrée du village, et bientôt nous n'entendîmes plus que des fusillades. Ici, la scène était entièrement nouvelle; les chants avaient cessé, et, comme il était nuit, nous n'étions plus éclairés que par des feux d'artifice.

» Les maisons que nous avons visitées les jours suivans, sont propres et commodes; elles sont bâties en pierres ou en briques: plusieurs sont assez bien meublées; dans quelques-unes les chambres sont ornées de tableaux et de cartes de géographie. Bethelsdorp possède trois écoles, une pour les enfans de l'âge de un à cinq ans, dirigée par madame Atkinson; une autre dirigée par madame Bailey, où les jeunes filles apprennent à lire et à écrire, et une troisième destinée aux garçons seulement, et dirigée par M. Bailey.

» Le mardi 17 février, les Hottentots, mus par un principe

de reconnaissance envers le docteur Philip, se cotisèrent entre eux, et firent les préparatifs d'un dîner auquel ils l'invitèrent par lettre, ainsi que M. Fairbairn. Quelques-uns d'entre eux vinrent aussi nous prier, le frère Lemue et moi, de vouloir bien accompagner le docteur. Nous acceptâmes leur invitation, non pas tant pour le dîner lui-même, que pour juger de ce que pouvait être un repas dont l'ordonnance était entièrement hottentote. La maison d'école était seule assez grande pour contenir tous les convives, qui, y compris les enfans, étaient au nombre d'environ deux cent cinquante. A trois heures de l'après-midi, la cloche annonça que tout était prêt, et à ce signal chacun se dirigea du côté de l'école. La première chose qui me frappa, en entrant dans la salle, fut de voir deux longues tables, dont l'une de quatre-vingts couverts et l'autre de quarante, toutes deux dressées à la mode anglaise et couvertes de différentes espèces de viandes et de légumes. Ce qui attira ensuite notre attention, furent les habits des Hottentots, qui sont beaucoup mieux faits que ceux de nos paysans en France. La plus grande partie des hommes portaient des habits de drap de diverses couleurs; quelques-uns étaient en vestes courtes, et avaient des pantalons de coton et des gilets d'indienne rayée. Quant aux femmes, elles étaient toutes vêtues en robes d'indienne peinte, en bas blancs et en petits souliers noirs. Les plus distinguées, telles que celles qui servaient à table, portaient de petits fichus de soie, et toutes étaient coiffées avec des mouchoirs en soie ou en coton rouge et jaune très-bien ajustés. Quant aux garçons de table, ils étaient tous en pantalons blancs, en vestes bleues et en cravates ou cols noirs; ils avaient une serviette sous le bras ou sur l'épaule, en sorte que la propreté qu'on remarquait chez les personnes qui étaient à table, la bonne qualité des mets qui étaient servis, et la douce gaîté que respirait ce repas, éloignaient entièrement cette répugnance que l'on éprouve en Europe, lorsqu'on parle de dîner avec des Hottentots. Deux Hottentots occupaient les fauteuils placés aux deux extrémités de la grande table; ils étaient chargés de faire les honneurs requis en pareille circonstance. L'un d'eux, qui était le président, avait à sa droite M. Fairbairn et à sa gauche M. le docteur Philip, la famille Robson et quelques

dames. A l'autre extrémité se trouvait M. Read et sa famille. Le docteur fut chargé de faire la prière avant de commencer, après quoi on servit la soupe, puis les autres mets. Je fus très-surpris de voir ces Hottentots se servir de leurs fourchettes et de leurs couteaux aussi bien que nous, soit en mangeant, soit en découpant; car, quoique j'eusse vu dans quelques maisons des chaises, une table et quelques ustensiles de cuisine, je ne pensais pas cependant qu'ils connussent si bien la manière de vivre des Européens; c'est pourquoi je m'attendais à en voir plusieurs mettre leurs couteaux et leurs fourchettes de côté, comme des instrumens inutiles, et prendre leur viande avec les deux mains, comme je l'avais vu faire à ceux qui demeurent hors des institutions missionnaires. Mais ce qui nous frappa tous, ce fut la promptitude et l'habileté des garçons et des filles de table. S'agissait-il de changer d'assiettes, de donner du pain, de verser à boire ou de servir quelques nouveaux plats, on les voyait courir, se croiser, passer et repasser, s'acquittant de leur devoir avec cette dextérité que l'on remarque dans les hôtels de Paris ou de Londres. Vraiment Cyrus, versant à boire à son grand-père Astiage, n'avait pas meilleure grâce. Vous pourriez penser peut-être, après tout ce que je viens de dire de ce repas, que, tout entiers dans les objets sensibles, nous n'étions occupés, avec nos Hottentots, qu'à boire et à manger; détrompez-vous; car, dans le même temps, il se passait une scène qui élevait nos pensées bien au-dessus des choses matérielles. A peine avions-nous commencé de dîner, que nous vîmes entrer une trentaine de jeunes filles parées de leurs habits de fête, et qui allèrent se placer sur une petite galerie au bout de la salle: aussitôt elles commencèrent à chanter, en partie, des cantiques anglais et hollandais. Rien n'était plus doux ni plus mélodieux que leurs chants; car les Hottentots sont naturellement musiciens. J'ai entendu même des enfans de quatre à six ans chanter divers accompagnemens d'une manière parfaite; et ils ont, en général, un goût si prononcé pour la musique, qu'ils chanteraient, sans se fatiguer, pendant toute une journée. Nous étions ravis d'entendre ces jeunes filles chanter les louanges de leur Créateur et de leur Rédempteur. Nos âmes s'élevaient d'elles-mêmes vers Dieu, et

nous avions tout-à-fait oublié notre dîner, pour donner essor aux sentimens divers qu'une pareille scène faisait naître dans nos cœurs; car, le dirai-je? il y avait dans toute cette fête quelque chose de surhumain qui touchait l'âme, quelque chose de céleste et de divin qui la remplissait de ces sentimens qu'éprouve le chrétien lorsque, recueilli dans la solitude et transporté par sa foi au milieu de ces chœurs célestes dont parle saint Jean, il s'écrie avec les bienheureux, dans le sentiment de l'adoration: « Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est, qui était et qui sera! à celui qui est assis sur le trône, et à l'agneau soit louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles! » Apoc., IV, 8, et V, 12. Quand le chœur des jeunes filles eut cessé, toute l'assemblée entonna un cantique d'actions de grâce; après quoi on servit le dessert, et les jeunes filles qui étaient sur la galerie, reçurent, leur dîner. Bientôt après on fit entrer dans la salle les petits enfans, de l'*infant school,* qui se rangèrent en cercle au milieu de la salle, et qui commencèrent leurs exercices sous la conduite d'une petite monitrice. Tout s'exécuta en chantant, arithmétique, principes de lecture, de géométrie, d'arts mécaniques, etc.; les gestes étaient appropriés à chaque mot; la mesure et l'harmonie la plus parfaite étaient observées. Nous étions tous charmés de les voir, et nous ne pouvions assez admirer une pareille science réduite en système pratique, et dont l'exécution est si facile; et en effet, c'est une des découvertes les plus philosophiques et les plus utiles que le génie anglais ait jamais trouvées. Les enfans sont élevés de cette manière avec douceur, leurs facultés morales et intellectuelles se développent, ils acquièrent les principes de la vie sociale, et leur esprit se prépare à recueillir plus tard une instruction plus étendue et plus profonde. Jamais, dans cette école, on n'emploie la contrainte, et les enfans n'éprouvent rien de ce dégoût que l'on remarque ordinairement chez eux, lorsqu'il s'agit d'études; ils vont à l'école avec joie et par goût. Les plus jeunes, oubliant le sein de leur mère, pleurent pour aller mêler leurs chants et leurs gestes à ceux de leurs petits compagnons, et au sortir de l'école, non contens de ce qu'ils ont fait durant la leçon, ils égaient le village de leurs chansons, en

répétant partout ce qu'ils ont appris. L'école de Bethelsdorp, quoique encore dans son enfance, est un petit chef-d'œuvre. M. le docteur Philip, en témoignant sa satisfaction à la société qui était réunie, disait aux Hottentots, qu'il ne craindrait pas de faire voir cette école aux connaisseurs, même à Londres. Quelques instans après, s'adressant aux parens des enfans qui étaient présens, il disait: « Que les pères qui ne sentent point d'amour pour leurs enfans visitent cette école; leurs cœurs s'y briseront, et ils seront contraints d'aimer. Que les mères qui manquent de tendresse pour leurs enfans, et qui ne savent se faire obéir que la verge à la main, visitent cette école, et elles apprendront que l'on n'a besoin ni de la verge ni de la contrainte pour conduire des enfans. » Plusieurs alors versaient d'abondantes larmes, et ce spectacle, joint à celui que nous offraient les enfans qui étaient devant nous, présentait la scène la plus intéressante et la plus touchante qu'il soit possible. Nous-mêmes, nous avions de la peine à nous contenir, et il nous fallait donner essor aux sentimens de tendresse dont nos cœurs se trouvaient alors remplis. Le président présenta ensuite plusieurs toasts à la société : le premier fut au roi d'Angleterre, en reconnaissance de la liberté qu'il a accordée aux Hottentots. M. Robson leur expliqua le but de cet usage en Angleterre, et alors chacun, en portant son verre à la bouche, répétait en hollandais, *de koning*, c'est-à-dire pour le roi. Le second toast fut à la santé du gouverneur, et le troisième pour la prospérité des Sociétés de Missions. En réponse, le docteur et le frère Lemue firent chacun un discours d'exhortation. Plusieurs autres toasts furent portés pour des amis particuliers; et après que M. Fairbairn et quelques missionnaires eurent parlé, sept Hottentots se levèrent d'eux-mêmes et firent successivement les discours suivans:

1. *Discours de Wensel Humro, président.*

Il commença par dire qu'il aurait désiré que l'un de ses frères se fût chargé de prendre la parole à sa place; mais que puisqu'on avait bien voulu le choisir pour présider, il essaierait de présenter quelques réflexions à l'assemblée. « J'espère,

messieurs, dit-il, que vous n'attendez pas de moi un discours savant, et que vous vous rappellerez que c'est un ignorant Hottentot qui vous adresse la parole. Il y a quelques années que les Hottentots ressemblaient à un vaisseau battu par la tempête, prêt à s'enfoncer et à faire naufrage. Mais quand la misère et les souffrances des Hottentots furent à leur comble, le roi d'Angleterre devint le maître de la colonie, nous prit sous sa protection et nous sauva d'une ruine inévitable. Il plut encore à Dieu de nous envoyer, à peu près dans le même temps, des missionnaires. Ce fut seulement alors, que nous pûmes nous reposer un moment. La liberté de la presse a été une des plus grandes bénédictions accordées à la nation anglaise. Qu'est-ce qui peut plus contribuer à élever une nation, que la liberté? C'est elle qui rend les peuples capables de travailler avec zèle et avec activité, et d'avancer leurs propres intérêts et ceux des autres. Nous entendons bien parler des avantages de la liberté de la presse, mais notre ignorance nous empêche d'en profiter, autrement nous nous en servirions pour écrire contre nos voisins, comme nos voisins s'en servent pour écrire contre nous. J'espère que vous ne croirez pas tout ce qu'on dit sur le compte des Hottentots (M. Fairbairn avait parlé, pendant le dîner, de plusieurs lettres qu'il avait reçues contre eux). Il y a malheureusement quelque chose de vrai dans tout cela, mais beaucoup plus de faux. » Ici il s'étendit sur la manière dont les fermiers privaient les Hottentots de leurs gages, et les représentaient ensuite comme des insolens et des paresseux, lorsque ceux-ci se plaignaient. « Je vous le demande, continua-t-il, est il un peuple dans le monde, qui eût pu s'améliorer dans une pareille position? C'est impossible. Mais, comme il est déjà tard, je ne m'étendrai pas sur ce sujet; je voudrais seulement ajouter que tous les Hottentots devraient répandre des larmes de joie, pour tout ce que le docteur Philip a fait pour nous, et je le remercie, ainsi que M. Fairbairn, de tous les services qu'ils nous ont rendus. Mais il faut nous souvenir que c'est de Dieu que vient tout don parfait, qu'il est la source de toute bénédiction, et que c'est à lui que nous devons donner gloire.

2. *Discours de Jean David.*

C'est un grand sujet de joie pour moi d'avoir été conservé jusqu'à présent, pour voir encore une fois, dans cette vie, notre père, M. le docteur Philip. Je ne puis vous remercier, non plus que ces autres messieurs, comme vous le méritez, pour tous les services que vous nous avez rendus. Mais voici, j'approuve tout ce qu'a dit Wensel sur ce sujet.

3. *Discours de Girt Windrogel.*

Quoique je sente ma faiblesse, je désire cependant adresser quelques paroles à l'assemblée. Les choses passées reviennent à ma mémoire, et mon esprit me ramène au temps où je parcourais les campagnes dans les différentes parties de l'Afrique. Je ne suis pas vieux, mais j'ai cependant vu beaucoup de choses. J'imite mon frère Wensel qui a parlé d'un domestique blanc et d'un Hottentot. Un domestique blanc recevait chaque année, pour son salaire, cent rixdalers, tandis qu'un Hottentot, pour faire à peu près le même ouvrage, n'en recevait que dix. Si Dieu n'avait pas dirigé le cœur des missionnaires vers l'Afrique, ils n'y seraient jamais venus pour prendre en main la cause des pauvres Hottentots. Jamais les fermiers de ce pays ne nous ont dit que Jésus-Christ était venu dans le monde pour sauver les pécheurs. La première fois que j'en entendis parler, ce fut de la bouche des missionnaires; d'abord par le docteur Vanderkemp, sur la fin de sa vie, et par M. Read, à Graaf-Reinet. Ensuite je vins à Bethelsdorp; mais je ne pouvais pas comprendre ce qu'on y disait. Je supposais que les missionnaires étaient comme les autres hommes blancs, et j'étais prêt à les traiter en ennemis. Mais plus tard, par un effet de la bonté de Dieu, je commençai à comprendre sa parole, et la manière dont l'homme pouvait être sauvé, et je sus pourquoi Jésus-Christ avait été crucifié : je ne savais pas bien lire, mais avec le peu que je savais, je pouvais comprendre l'importance de la Bible. J'ai

été de tous les commandos (1), et je pourrais rapporter la manière dont ils ont été conduits, si le temps et les circonstances pouvaient me le permettre. Mais comme il est déjà tard, je terminerai en formant des vœux pour la prospérité du docteur Philip. Puisse Dieu vous bénir, docteur Philip, de toutes bénédictions temporelles et spirituelles! Puisse-t-il vous conserver long-temps pour plaider encore la cause des Hottentots! Je regrette seulement de ne pouvoir vous exprimer ma reconnaissance, en termes assez forts.

4. *Discours de Paul Keteldas.*

Messieurs, je suis venu dans cette assemblée et me suis assis, sans dire mot, et sans parler à qui que ce soit; maintenant mon cœur est plein, mes pensées se sont reportées en arrière, et je me suis dit en moi-même : que vois-je, aujourd'hui? Je vois des choses que mes frères n'ont jamais vues. Tout ceci a été fait par l'Evangile de Christ, et cependant, quoique nous voyions tout ce qui a été fait, nous sommes peu reconnaissans. Je n'ai point de mots pour décrire ce que Dieu a fait pour nous et ce qu'il fait encore. Avant que l'Evangile parvînt aux Hottentots, ils gisaient dans les ténèbres et dans l'ignorance, et maintenant, nous avons de grands sujets de reconnaissance envers Dieu, de ce qu'il nous a envoyé des hommes qui n'ont pas craint d'exposer leur vie pour nous rendre participans de toutes ces bénédictions. Mes jours sont près de leur terme, il est vrai, mais mes enfans jouiront de tous les biens dont nous avons été comblés. Pendant que le docteur Philip était absent, nous avons souvent douté, s'il reviendrait au milieu de nous. Je priais, mais souvent avec froideur; cependant, je vois que Dieu m'a exaucé; et maintenant je lui rends grâce de ce qu'il nous a ramené le docteur Philip, et de ce que nous pouvons nous voir l'un l'autre face à face. Nos priviléges, aujourd'hui, sont grands; nous n'avions anciennement aucun lieu de refuge, maintenant chacun de nous

(1) Expéditions barbares que les fermiers hollandais, aidés du gouvernement, entreprenaient contre les pauvres Hottentots. *Réd.*

s'assied sous sa vigne et sous son figuier, avec la plus grande sécurité. Je n'en puis dire davantage, mon cœur est trop ému (pause). Je remercie pareillement tous ces messieurs qui ont accompagné le docteur Philip, pour nous avoir honorés de leur présence.

5. *Discours de Jean Huumman.*

Chers amis !

On considérait les Hottentots comme le rebut de la terre, et même on les croyait plus mauvais qu'un vieux torchon de paille; mais je me réjouis de ce que nous sommes aujourd'hui un peuple libre. Le premier sentiment de reconnaissance que je désire exprimer je l'offre à Dieu, et le second au roi d'Angleterre, qui n'a pas fermé l'oreille aux cris des Hottentots. Il a fait de grandes choses pour nous, et j'espère qu'aucun de nous ne s'en rendra indigne; mais, comme il se fait tard, je ne veux pas retenir l'assemblée. Je terminerai en exprimant mes remercîmens à M. le docteur Philip, pour les services qu'il nous a rendus. J'espère que Dieu conservera vos jours, monsieur le docteur, et que vous soutiendrez les droits qui nous sont accordés.

6. *Discours de Seeband.*

Je bénis Dieu, de ce qu'il a envoyé une lumière dans le monde, et de ce que plusieurs Hottentots ont été éclairés par elle. Dieu, en créant nos premiers parens, leur donna sa lumière; il les créa à son image en justice et en vraie sainteté; ils perdirent cette lumière; mais, par Jésus-Christ, elle nous a été rendue. Nous la haïssions, et nous nous réunissions à ceux qui attentaient à la vie des missionnaires; mais maintenant que nous comprenons la Parole de Dieu, nous aimons les missionnaires; et quel est celui d'entre nous qui pourrait concevoir la pensée d'ôter la vie à l'un d'eux? Plusieurs n'ont point encore cette lumière, et un grand nombre de ceux qui l'ont ne la comprennent pas. Nous devons prier Dieu pour

eux. Nous remercions le roi et tous les membres de son conseil, pour la liberté qu'ils nous ont accordée nous; remercions aussi M. le docteur Philip et M. Fairbairn pour tous les services qu'ils nous ont rendus, et les missionnaires français de ce qu'ils sont venus dans ce pays pour prêcher aux païens.

7. *Discours de Pick Chanuel.*

Chers amis!

Je bénis le Seigneur, pour tout ce qu'il a fait en notre faveur; je remercie aussi le docteur Philip et M. Fairbairn des secours qu'ils nous ont donnés. Je désire dire quelques mots, mais je me trouve un peu intimidé. Pendant que j'étais assis au milieu de vous, mes pensées se sont reportées sur le passé: d'abord je suis né et j'ai été élevé parmi les fermiers. Dans ma jeunesse, je les ai souvent conduits en voiture à l'église, soit au Paarl, soit au Zwartland, soit à Tulbagh ou à Swellendam. J'avais alors un grand désir d'entrer dans l'église, mais je ne pouvais jamais en obtenir la permission; j'étais obligé de prendre soin des chevaux de mon maître. A la fin, je vins à Graaf-Reinet, où M. Kicherer demeurait, et là j'entrai, pour la première fois, dans une église. J'eus encore ce bonheur à Bethelsdorp. Après être venu une fois ici, je sentis un grand désir de m'y fixer pour entendre l'Evangile, et je ne compris d'où me venait ce désir, que lorsque j'eus reçu la Bonne Nouvelle du salut. Maintenant un des bienfaits que j'ai reçus de l'Evangile, c'est que je puis m'asseoir, à mon aise, dans ma propre maison et à ma propre table. Ma reconnaissance et ma gratitude envers Dieu, sont bien faibles en comparaison de tous les priviléges dont je jouis. Lorsque les Hollandais possédaient encore la colonie, je me trouvais une fois avec des fermiers qui représentaient la nation française sous un tel jour, que nous en tremblions tous; mais aujourd'hui je vois au milieu de nous des missionnaires de cette nation, qui sont venus nous prêcher l'Evangile de paix. Lorsque les premiers Anglais vinrent dans la colonie, les Hottentots gisaient dans leur sang; mais les Anglais ont eu pitié de nous, et nous

ont envoyé des missionnaires. Je bénis Dieu, docteur Philip, de ce qu'il m'a conservé la vie pour vous voir encore une fois. Quand vous nous quittâtes pour retourner en Europe (1), nos ennemis disaient: Voilà, votre champion s'en est allé; il est maintenant dans les fers, et vous ne le reverrez plus jamais. Alors je pensais en moi-même, son œuvre est celle de Dieu; si c'est sa volonté, il le ramènera encore au milieu de nous. Maintenant, je vois mes souhaits accomplis. Quand nous nous quittâmes, je vous dis que, lorsque nous nous reverrions, j'espérais que nous pourrions converser ensemble sans interprète : je n'aime pas les interprètes, car ils me paraissent toujours rendre plusieurs phrases en deux mots. J'espère que vous n'ajouterez pas foi à toutes les accusations que l'on a faites contre nous. Je voudrais que vous pussiez rester six mois ou un an à Bethelsdorp, pour tout voir de vos propres yeux. Maintenant je désire vous remercier, ainsi que M. Fairbairn, et les missionnaires français, de ce que vous avez bien voulu nous honorer aujourd'hui de votre présence. Puisse la bénédiction de Dieu accompagner tous vos pas et bénir vos entreprises!

« Après ce discours on servit le thé, puis on chanta, et le président termina par une fervente prière.

» Il est à remarquer qu'il n'y eut pas la moindre indécence, ni la plus petite trace d'intempérance, pendant ce repas. Tout se passa dans l'ordre le plus parfait, et l'on peut dire que cette réunion fut une des plus sobres, des plus morales et des plus spirituelles qui aient jamais eu lieu.

» Nous quittâmes Bethelsdorp le 22 février, et nous vînmes droit à Théopolis, où nous passâmes quelques jours. Nous sommes maintenant (12 mars) à Graham'stown, d'où nous partons, dans *une heure*, pour la Cafrerie. Je suis donc obligé de m'arrêter ici, sans pouvoir seulement relire ce que je viens d'écrire. »

---

(1) Il faut se rappeler, que le but principal du séjour de M. Philip à Londres, a été l'émancipation des indigènes de la colonie du cap de Bonne-Espérance, à laquelle il a si puissamment contribué par ses éloquens ouvrages et ses démarches pressantes auprès du gouvernement. Cette circonstance explique la joie des Hottentots de tous les établissemens missionnaires, à son retour dans la colonie. *Réd.*

Ici se termine le journal du frère Rolland. Il y annonce quelque part qu'il a adressé à madame Grand-Pierre un paquet renfermant divers ouvrages confectionnés par de petites Hottentotes des écoles missionnaires ; mais ce paquet n'est pas arrivé ; il se sera probablement perdu en route.

Nous ne pouvons mieux terminer ce récit qu'en citant les réflexions qui ont été suggérées à nos frères, pendant le voyage du Paarl à Graham'stown :

« Pour atteindre au but que nous nous proposons, qui est de fonder une station en Cafrerie, rien ne pouvait être plus utile que le voyage que nous faisons maintenant ; car, sans vouloir nous enorgueillir de l'expérience que nous pouvons avoir acquise, nous osons dire, sans vanité, que nous avons appris plus de choses dans les visites que nous avons faites à quelques établissemens de Missions, que nous n'aurions pu en apprendre pendant un séjour de plusieurs années au Paarl. Précédemment, nous avons étudié la théorie ; maintenant, c'est la pratique que nous avons sous les yeux. Nous voyons comment est dirigée chaque station que nous visitons ; nous jugeons du bien qu'elle a produit et des imperfections qui s'y trouvent encore ; nous faisons attention aux mesures qui ont été employées, et nous recherchons si elles ne sont pas susceptibles d'amélioration ; nous examinons quels sont les moyens qui ont réussi et quels sont ceux qui sont demeurés sans fruit ; enfin nous entendons le docteur Philip, et son jugement est pour nous d'un grand poids, car il voit tout et entend tout ; il reprend et censure ce qui est mal, comme aussi il loue et encourage le bien, traçant ainsi à chacun la marche qu'il doit suivre. Nous espérons qu'avec la bénédiction de Dieu toutes ces expériences ne seront pas perdues pour nous, mais qu'elles contribueront, par sa grâce, à nous former de plus en plus pour l'œuvre que nous avons commencée, et que nous désirons poursuivre, sous sa sainte et bonne direction. »

VARIÉTÉS.

L'Indien consciencieux.

Un Indien ayant demandé à son voisin un peu de tabac à fumer, celui-ci lui en donna une poignée, qu'il avait ramassée au fond de sa poche. Le lendemain, l'Indien revint et apporta un quart de dollar (28 sous), qui s'était trouvé dans le tabac qu'il avait reçu la veille. Comme on le pressait de garder cette monnaie, il dit, en mettant la main sur son cœur : « J'ai là un bon homme et un méchant homme; le bon homme m'a dit : cet argent n'est pas à toi, rends-le à son maître; mais le méchant homme me disait : non, on te l'a donné, il t'appartient maintenant. Le bon homme, m'a dit : cela n'est pas bien; le tabac est à toi, mais non pas l'argent. Le méchant homme, au contraire, me disait : ne t'inquiète pas, va et achète un coup de liqueur. Je ne savais à quoi me déterminer; enfin, voulant faire cesser cette agitation, je pris la résolution de me mettre au lit; mais le bon homme et le méchant homme se sont querellés toute la nuit, de sorte que je n'ai goûté aucun repos, que je n'eusse rapporté l'argent; et maintenant je suis bien avec moi-même. »

Lettres de deux enfans indiens de l'île de Mackinaw (1).

Nous ne pouvons résister au plaisir d'insérer, dans ce journal, deux lettres écrites, dans le mois de février dernier, par deux enfans d'une des écoles nombreuses fondées par les missionnaires, chez les Indiens du nord de l'Amérique. On assure que l'écriture de l'original de ces lettres est bonne, et que, quant à leur contenu, personne n'a aidé aux enfans à les rédiger. Ces deux pièces prouveront que les David et les Catherine Brown se multiplient, et que bientôt, non seulement la vie de sauvage sera bannie du nord de l'Amérique, mais encore que les lumières et la piété chrétienne y fleuriront.

Un des secrétaires de la Société des Missions de Boston avait

(1) *Voyez* 5e livraison de la presente annee, page 182.

visité la station de Mackinaw, l'été passé. C'est à lui que les enfans ont adressé leurs lettres.

Lettre de C. S.

Mackinaw, 11 février 1830.

MONSIEUR,

Mon instituteur m'a rappelé que, lors de votre séjour ici, vous aviez invité les enfans à vous écrire; je veux le faire avec plaisir. Je crois qu'un réveil a commencé dans cette île; il y a sept personnes qui font profession d'être chrétiennes. L'une d'elles est un jeune Indien qui fut trouvé étendu sur la rue, dans un état d'ivresse, le lendemain du nouvel an (1). Il était tout-à-fait ignorant et ne connaissait rien de la Parole de Dieu. Nous espérons maintenant qu'il s'est donné tout entier à Jésus. Son nom est *Me-squa-da-se*, c'est-à-dire, tortue. Que cette parole est vraie : *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.* Je ne puis m'empêcher de croire que le Seigneur aura pitié de mes compatriotes, et qu'il en amènera plusieurs à la connaissance de la vérité qui est en Jésus. Mais mon cœur est si froid, si insensible! oh que je suis peu zélé pour le salut des âmes!

Il y a six ans que je suis ici; mais je n'ai pas toujours fréquenté l'école, à cause de ma mauvaise santé; mes instituteurs croyaient même que je ne vivrais pas long-temps. Je n'étais pas préparé à mourir. Oh! comme je désirais alors de me trouver mieux! car je pensais que si j'allais mieux, je me préparerais à mourir. Après m'être un peu rétabli, je devins sérieux, pendant un temps. Mais ce n'était souvent que parce que je voyais les autres inquiets sur le salut de leur âme. D'autres fois, je me disais que j'avais bien assez de temps pour me préparer à la mort. L'hiver dernier, où un réveil eut lieu ici, et où je vis plusieurs de mes camarades se donner à Jésus, je m'imaginai que mes meilleurs amis allaient me délaisser, et je pensai que je devais me lever et retourner vers mon père, qui est dans le ciel. Pendant quinze jours, je fus dans l'angoisse. Je tombai même, pendant huit jours, dans un grand accablement. J'entendis alors mon instituteur dire, que c'était peut-

(1) Voyz 5e livraison 1830.

être la dernière fois que l'esprit de Dieu frappait à la porte de mon cœur. Dès ce moment, je n'eus pas de repos que je n'eusse trouvé la paix avec mon Dieu. J'étais dans une telle agitation, que j'en devins malade; je me considérais comme le plus grand des pécheurs. C'est le 12 avril 1829, que j'ai choisi la bonne part, comme Marie. Mes parens ont été affligés de ce que j'étais entré dans l'Eglise. Priez pour eux, M. G., afin qu'ils soient amenés des ténèbres à la lumière. On espère que l'Eglise sera achevée dans trois ou quatre semaines.

Je suis avec respect,

C. S.

Lettre de J. B.

Cher Monsieur, ayant appris que le messager est prêt à partir, j'ai voulu vous écrire. Je suis heureux de vous raconter ce que le Seigneur a fait pour mon âme. Je pense que je puis dire de tout mon cœur, que Jésus m'est précieux. Il me semble que je devrais dire à tous les pécheurs : « Oh ! qu'il m'est cher, le Sauveur que j'ai trouvé ! » Il me semble, quand je regarde autour de moi, que je devrais les prendre par la main, et les amener au pied de la croix. Mais je ne puis rien faire pour eux, si ce n'est de prier pour leurs âmes, qui sont si précieuses. Si je pouvais faire quelque chose pour eux, je le ferais bien volontiers. Je puis dire que c'est une bonne chose d'être dans les mains de Christ, et une bonne chose d'être chrétien. Le 2 février, je me remis entre les mains de Dieu, et du moment que je quittai mes péchés, je trouvai la paix. Pendant un mois, j'ai été travaillé par mes péchés, mais je ne voulais pas tout abandonner pour suivre Jésus-Christ. Je croyais que je pouvais faire quelque chose par moi-même, et je ne croyais pas que Christ voulait me sauver. L'idée de me confier en lui m'effrayait. Cependant, on me répétait qu'il me sauverait, si j'abandonnais tout pour aller à Lui Mais j'avais besoin de quelque grande épreuve, pour etreforce d'abandonner mes péchés. Enfin, je vis dans quel abîme j'étais, et je compris que je devais renoncer à me sauver moi-même.

Pendant trois ans et demi, j'ai essayé de me sauver par mes

propres efforts, mais ça été en vain. Mes instituteurs me disaient souvent que, plus je m'éloignerais de Jésus, plus le danger deviendrait grand. Je ne pouvais ni boire ni manger; je priais sans cesse. Je craignais que ce ne fût le dernier appel de la grâce du Sauveur; car je l'avais méprisée souvent. Maintenant je sens que, tant que je vivrai, je ne serai jamais malheureux à son service. Il m'arrive bien quelquefois encore de me croire perdu, et de me dire que je suis trop mauvais pour être sauvé. Mais maintenant Dieu m'a montré que le plus abominable des pécheurs peut être sauvé, s'il se confie en lui. Je crois qu'il est un Sauveur miséricordieux qui ne veut pas laisser périr les pécheurs, mais qui les appelle à lui, afin qu'ils vivent. Il est l'ami dont nous avons besoin. Je voudrais contraindre tous les pécheurs de venir à Dieu et en remplir la maison du Seigneur. Mon sincère désir est de retourner dans mon pays (1), et d'annoncer aux pauvres païens, que Dieu a tant aimé le monde, que d'envoyer son Fils au monde pour mourir sur la croix pour nous pauvres créatures, afin que nous fussions sauvés par lui. Je sais que plusieurs de mes compatriotes désirent qu'on fonde une Mission chez eux. J'espère que vous leur enverrez un missionnaire. Je suis bien inquiet quand je pense à eux, surtout à mes parens; car ma mère a dit qu'elle préférerait une Mission, dans son pays, à tous les biens du monde. Je ne pouvais pas alors lui parler de Dieu, car je ne connaissais pas Jésus. Je lui lisais bien la Bible, mais je ne lui parlais pas de son âme immortelle. Mais maintenant je pourrais la prendre par la main, et lui dire: Ma mère, venez avec nous, et peut-être qu'avec l'aide du Sauveur nous vous ferons du bien. Elle est devenue passablement sérieuse, depuis que nous avons perdu ma petite sœur. Mes parens vivent à une grande distance du lac Supérieur. Ils viennent, tous les étés, nous faire une visite, et restent avec nous quelques semaines. Je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit dans cette famille (celle des missionnaires); mais je ne suis pas assez reconnaissant pour toutes ses bontés envers moi. Oh! que rendrai-je au

---

(1) Cet enfant n'est pas indigène de l'île de Mackinaw; il appartient à une autre tribu indienne du nord de l'Amérique. *Réd.*

Seigneur pour tous ses bienfaits ! Jamais je ne louerai assez son saint nom.

Je pleurerais volontiers le jour et la nuit, si cela pouvait produire quelque bien; mais des larmes ne sauraient sauver les pécheurs. Prions pour ceux qui courent dans la voie large qui conduit à la perdition; prions sans cesse, afin qu'ils soient amenés à reconnaître leur danger. Je voudrais souvent aller de côté et d'autre, et réunir tous les disciples de Jésus pour les engager à prier, pour que l'Evangile de la vie éternelle soit prêché dans tout le monde. Oh ! quand viendra ce temps heureux où tous le connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ! Oh ! quand les pécheurs viendront-ils au pied de la croix et recevront-ils le pardon de leurs péchés !

Je suis heureux de pouvoir dire que l'Esprit de Dieu opère parmi nous. Huit personnes donnent ici des espérances de conversion depuis le commencement de l'année; parmi elles se trouvent deux de mes camarades de classe. Nous espérons que vous et vos amis chrétiens vous prierez pour que cette œuvre bénie avance de plus en plus. J.-B.

NOUVELLES RÉCENTES.

MM. Buhrer et Dietschy sont morts à Monrovia, dans la colonie Libéria, l'un le 15, l'autre le 16 avril dernier. Il y avait à peine trois mois qu'ils étaient arrivés dans ce pays.

Voilà donc *cinq* missionnaires de la Société des Missions de Bâle, enlevés, en peu de mois, par la fièvre, sur la côte occidentale d'Afrique.

Seigneur, tes voies ne sont pas nos voies, et tes pensées ne sont pas nos pensées !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CAFRERIE.

Nous attendons, de jour en jour, et avec impatience, la nouvelle de l'arrivée des missionnaires français en Cafrerie; et ce sera sans doute fournir à nos abonnés une lecture pleine d'intérêt que de leur faire connaître ce qui se passe dans un pays, où peut-être, dans ce moment, nos frères et nos compatriotes travaillent à amener des âmes à Christ. Les faits suivans sont extraits, en grande partie, du rapport de la Société des Missions wesleyennes et du journal publié par cette Société.

M. Shrewsbury, missionnaire à Butterworth, en Cafrerie, écrit, sous la date du 30 septembre 1829 :

« Dans la sphère de mes travaux, je jouis des consolations que procure toujours le succès; mais bien des contrariétés contribuent encore à mettre ma foi et ma patience à une rude épreuve. On ne saurait nier que quelques rayons de lumière n'aient pénétré, et même n'aient été reçus jusqu'à un certain point dans la tribu de Hintsa et dans la Cafrerie en général; en sorte qu'on peut regarder toute la nation comme un peu délivrée de ces ténèbres qui couvraient autrefois le pays, et qui règnent encore chez les tribus les plus éloignées. La vérité s'étend dans les lieux que j'habite, l'erreur diminue, et l'Evangile attire de plus en plus l'attention des personnes auxquelles j'ai l'occasion de l'annoncer, dans mes tournées. La semaine dernière, que j'ai employée à voyager de kraal en kraal, j'ai annoncé la Parole à environ 700 âmes, et je n'ai trouvé qu'un seul individu qui se soit moqué de ma prédication, et qui ait élevé des objections contre la vérité sacrée, tandis qu'auparavant il n'était pas rare de voir une grande partie de mes auditeurs tenir une conduite pareille. Partout on m'a écouté avec respect, et lorsque j'ai invité les assistans à faire

des remarques ou des questions, ceux qui ont pris la parole ont fait généralement précéder leur discours de ces mots : « Tout ce que vous dites est bon; pour nous, pauvres Cafres, nous ne savons rien; continuez à nous instruire. » Je n'ai pu qu'être fort encouragé par le changement extérieur qui s'est opéré chez des gens qui jusqu'alors n'avaient montré que de l'indifférence et du mépris. Il me semble que ces circonstances ont quelque ressemblance avec la vision des os secs rapportée par le prophète Ezéchiel. Cependant, lorsque je pense qu'il se passera une année avant que je les visite de nouveau, je crains de ne pas voir, comme Ezéchiel, l'esprit de vie se communiquer à eux. La population est si dispersée, le pays est tellement inculte, et les lieux que les indigènes ont choisis pour y établir leurs kraals sont le plus souvent d'un abord si difficile, que je ne puis visiter toute la tribu qu'une fois dans l'année, et qu'il m'est impossible de revenir dans un endroit sans négliger entièrement, pendant cette année, un autre quartier qui a également besoin d'instructions religieuses. S'il plaisait à Dieu de susciter un ou deux prédicateurs indigènes parmi les Cafres, ce qui, je l'espère, aura lieu, toute la tribu pourrait jouir d'instructions plus fréquentes. Notre village ne saurait être plus favorablement situé pour les Missions : Butterworth est au centre de la tribu; en sorte que les personnes qui ont occasion d'y passer, entendent la Parole du Seigneur. De plus, nous prêchons, chaque dimanche, dans quelqu'un des kraals placés près de la station; et on en a bâti un si grand nombre près de nous, que nous en sommes presque environnés; il en résulte que nous avons dans notre voisinage une population double de celle que nous y trouvâmes au commencement de la Mission, et dont chaque membre peut jouir de nos prédications du dimanche. Il semble que les natifs se croient plus en sûreté auprès de la station missionnaire, que partout ailleurs; et quels que puissent être les soupçons qu'ils ont les uns à l'égard des autres, ils se confient entièrement en ceux qui habitent avec nous, et croient qu'ils ne leur feront aucun tort. Envisagée sous un autre point de vue, auquel nous ne prîmes pas garde lorsque la Providence nous fit choisir ce poste, notre situation est très-avantageuse. Butterworth de-

viendra le centre des Missions qui sont le plus voisines de la colonie, et de celles qui en sont le plus éloignées. Les frères y trouveront un lieu de repos dans leurs longs et pénibles voyages; et s'il arrivait qu'on établît des communications entre l'Albanie et la colonie qui doit se fixer à Port-Natal, la grande route que tous les voyageurs et les natifs de toutes les parties du nord-est de l'Afrique devraient suivre, se trouverait tout près de nous; ce qui établirait des communications très-importantes avec les tribus les plus éloignées. Déjà j'ai eu le bonheur de prêcher à quelques sujets du chef Chaka. Je vous ai déjà instruits de la mort de ce guerrier. On m'a donné tout récemment beaucoup d'informations authentiques à son sujet. Ses cruautés surpassent toute imagination; il se plaisait à répandre le sang, et son plus grand plaisir était de tuer ses propres sujets. Lorsque sa mère mourut, il ordonna à une grande partie de ses gens de la pleurer pendant trois jours et trois nuits. On employait toutes sortes de moyens pour s'affliger et pour provoquer les larmes, mais la multitude ne pouvait pas pleurer constamment; et cependant lorsque quelqu'un ne répandait pas une quantité de larmes suffisante aux yeux du tyran, celui-ci le faisait aussitôt mettre à mort, comme n'ayant pas assez d'affection pour la mémoire de sa mère. On dit que, pendant ces trois jours, 300 personnes ont été massacrées : lorsqu'un homme venait d'être tué, sa femme ou ses femmes et tous ses enfans subissaient le même sort. Aussi les Ama-zula (peuple que Chaka gouvernait) se sont tellement habitués au meurtre, qu'ils semblent presque ne pouvoir vivre sans répandre du sang. La partie de l'Afrique méridionale, qui est située entre Port-Natal et Morley, station du frère Shepstone, se trouve dans un état de trouble encore plus grand; et si les missionnaires ne réussissent pas à rétablir la paix, les tribus qui y habitent continueront à se détruire jusqu'à ce que le pays ne soit plus qu'un vaste désert. Les chefs qui se trouvent maintenant en guerre, sont Dingan ou Tingan, successeur de Chaka, Cato, qui a refusé d'obéir à Tingan, et qui s'est rendu indépendant, et Faku, sous les auspices duquel nous espérons commencer notre prochaine Mission, et qui est le chef des Amapondo ou Hambonas,

comme les appellent quelques cartes d'Afrique. *Ama*, *peuple*, et *pondo*, *défense* ou *dent d'éléphant;* telle est l'étymologie du nom national de cette tribu, sans doute à cause du grand nombre d'éléphans qu'on y trouve; aussi les commerçans envoient-ils beaucoup de gens dans cette contrée, pour chercher de l'ivoire. On dit que Cato, le chef révolté, était l'un des principaux officiers de Chaka. Faku le craint beaucoup, et dernièrement il a fait demander à Hintsa de venir à son secours; mais notre chef ne veut prendre les armes que dans le cas où on ferait une invasion dans son propre pays. Comme j'avais l'occasion d'envoyer un message à chacun des chefs ennemis, je préparai un présent pour chacun d'eux, et le leur envoyai avec ces paroles : « Le missionnaire de Hintsa envoie un présent à chacun de ses frères Faku, Cato et Tingan : paix leur soit à tous. Il a appris leurs querelles, mais il désire les terminer. Faku aura peut-être bientôt un missionnaire, et ce missionnaire ne regardera pas Cato et Tingan comme ses ennemis, mais il les visitera et leur prêchera l'Evangile du Fils de Dieu. » — Je ne sais quel effet ce message produira; mais s'il n'a pas d'heureux résultats, il n'en aura pas de mauvais; et quand même les hostilités ne cesseraient pas, il fera voir du moins à ces chefs que les missionnaires sont leurs amis, et ne désirent que leur bonheur et leur prospérité.

» Comme la station du frère Shepstone est à environ 60 milles du kraal de Faku, il se trouve quelquefois dans une position assez critique, à cause des guerres dont je viens de parler : les gens de sa propre tribu sont quelquefois prêts à prendre les armes les uns contre les autres, et quoiqu'il ait plusieurs fois empêché l'effusion du sang humain, cependant il existe encore tant de haines entre plusieurs petits chefs qui ne reconnaissent pas de supérieur, que je m'attends à chaque moment à apprendre la nouvelle de quelque bataille livrée dans les environs de la Mission. Cependant je ne crois pas que la famille missionnaire soit en grand danger, car tous les partis concouraient à la défendre. Le frère Shepstone a été seul pendant les trois derniers mois, vu que son premier aide a été tué par accident. Depuis deux jours, M. Freemantle a quitté

Butterworth, pour aller le rejoindre, dans sa station. Il est remarquable que le père et le frère de ce jeune homme ont été attaqués et tués par une troupe de Cafres, et qu'il a lui-même été blessé à la cuisse par un assagai (1); cependant, depuis sa conversion, il a toujours désiré demeurer dans la Cafrerie, afin de pouvoir faire quelque bien chez un peuple dont il a eu tant à souffrir; et maintenant enfin une voie lui a été ouverte par la providence de Dieu.

» Tel étant le triste état des tribus qui nous environnent, nous ne pouvons assez reconnaître les bienfaits de la divine Providence, qui permet que nous jouissions d'une paix non interrompue au milieu de la tribu où nous sommes. Notre chef n'est pas un homme converti; mais il a exprimé le désir sincère de ne plus faire la guerre à ses voisins. Jamais Hintza ne deviendra agresseur, car il lui importe de conserver l'amitié du gouvernement de la colonie; et quant à la famille du missionnaire, il ne permettra jamais qu'on lui fasse le moindre mal. Dans notre station, les assemblées s'accroissent, et depuis que je vous ai écrit, nous avons reçu deux personnes dans l'Eglise, par le baptême; nous espérons que jamais elles ne tromperont les espérances qu'elles nous ont fait concevoir. Quand le temps viendra-t-il où j'aurai à vous décrire une nouvelle Pentecôte, en vous racontant la conversion de plusieurs milliers d'âmes? »

Dans une autre lettre, M. Shrewsbury raconte un événement des plus touchans, la conversion probable de quatre Cafres meurtriers :

Deux soldats anglais, qui accompagnaient un convoi à la ville du Cap, s'étaient un peu éloignés de leurs voitures; tout à coup ils sont acostés par quelques jeunes Cafres qui s'entretiennent amicalement avec eux; mais au bout d'un moment, l'un d'eux saisit le fusil d'un des deux soldats et le lui enlève. Dans le même instant, un autre Cafre, enfonce son assagai dans la poitrine du second soldat, et aussitôt le premier est assailli et massacré par le reste de la bande. Ces quatre meurtriers furent saisis, et condamnés par le gouver-

(1) Espèce de lance en usage chez les Cafres. *Réd.*

nement anglais, de concert avec les chefs cafres, à être pendus.

Déjà le jour marqué pour leur supplice avait paru, mais le Seigneur, qui avait des desseins de miséricorde à l'égard de leurs âmes, leur fit annoncer son Evangile, peu d'heures avant leur mort. Le missionnaire Shrewsbury, qui ignorait cet événement, était en route pour Graham'stown, accompagné d'un jeune Cafre, converti et baptisé, nommé Jean. Après avoir fait 150 milles anglais, en deux jours, nos deux voyageurs arrivèrent, le soir du second jour, au fort Wiltshire, occupé par une garnison anglaise. Ils furent surpris d'y trouver, outre la garnison, un corps assez considérable de troupes anglaises, qui n'y était pas d'habitude, et ils s'informèrent des causes qui avaient pu nécessiter un pareil renfort. C'est alors qu'on leur apprit que ces troupes avaient reçu l'ordre de se réunir pour assister à l'exécution qui devait avoir lieu le lendemain. Les officiers étaient déjà couchés, et le missionnaire, ainsi que son compagnon de voyage, se sentaient extrêmement fatigués. Mais, lorsqu'il s'était agi de montrer, à une pauvre Samaritaine, la voie du salut, le Sauveur, assis au bord du puits de Jacob, n'avait pas tenu compte de sa fatigue. Ses deux serviteurs ne trouvèrent pas non plus que leur lassitude dût être un obstacle à ce qu'ils annonçassent à de pauvres Cafres, Celui qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. En conséquence, M. Shrewsbury, envoya de suite demander au commandant de la place la permission de visiter les prisonniers, ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Ecoutons maintenant la suite de cette histoire, de la bouche même de cet infatigable missionnaire. « Jean et moi, dit-il, nous passâmes la nuit dans la prison de ces pauvres pécheurs. Lorsque nous entrâmes, ils étaient tous quatre ensevelis dans un profond sommeil, quoique liés ensemble avec de pesantes chaînes. Nous les réveillâmes, et ils s'assirent pour nous écouter. Dans le premier moment, ils parurent faire peu de cas de nos exhortations, et demeurèrent plongés dans une stupide indifférence. Je leur lus le commandement que Dieu donna à Noé et à tous ses descendans, et qui se trouve

Gen., IX, 6 : « *Celui qui répandra le sang de l'homme, son sang sera répandu, car Dieu a fait l'homme à son image;* » et je le leur expliquai, en leur faisant sentir la grandeur du péché qu'ils avaient commis. Après que j'eus fini, j'invitai Jean à prier avec eux, n'étant pas moi-même assez fort dans la langue cafre, pour pouvoir le faire avec édification. C'était la première fois que j'entendais ce jeune homme invoquer le nom du Seigneur, et, en vérité, il pria en esprit et en vérité. Après la prière, nous nous rassîmes, et je dis à Jean : « N'es-tu pas fatigué d'avoir voyagé à cheval, hier et aujourd'hui, pendant toute la journée? » — « Il est vrai, me répondit-il, que je suis bien fatigué; mais, dans une circonstance comme celle-ci, je ne sens aucun besoin de me reposer ou de dormir. » Nous demandâmes ensuite à chacun des prisonniers, s'ils voulaient se coucher, ou s'ils étaient encore disposés à nous écouter. Ils répondirent tous : « Nous voulons nous asseoir et écouter. »

» Nous commençâmes donc de nouveau à les exhorter et à leur lire différens passages de la sainte Ecriture, tels que l'histoire du Brigand converti, la parabole de l'Enfant prodigue, et d'autres semblables. Nous nous attachâmes surtout à leur faire sentir la nécessité de se tourner vers Christ et d'implorer sa grâce. De temps en temps nous faisions une pause, et nous les invitions à incliner leurs têtes, pendant que nous adressions à Dieu nos supplications en leur faveur. Quel spectacle saisissant! Au milieu de la nuit, dans l'obscurité d'un sombre cachot, des malfaiteurs sur le point de subir la peine due à leur crime, poussaient vers le ciel des soupirs de repentance et imploraient la grâce du Seigneur! C'est ainsi que nous passâmes presque toute la nuit, et nous eûmes la joie de voir les prisonniers devenir, d'heure en heure, plus attentifs, plus sérieux et plus disposés à prier. Vers le matin, au moment où l'un d'eux venait de faire une courte prière, je le questionnai sur ce qu'il avait demandé. « Je prie Dieu, dit-il, de me pardonner mes péchés. » Un autre me répondit : « Je supplie Dieu de me donner sa grâce. » — « Et moi, dit le troisième, je lui demande de me recevoir dans son ciel. » Le quatrième fit la même réponse.

» A peine l'aurore eut-elle paru, que l'on entendit le son des trompettes, qui appelaient les soldats sous les armes. Un détachement vint ensuite chercher les prisonniers dans la prison. Les terreurs de la mort s'emparèrent alors de ces malheureux. Celui surtout qui avait porté le premier coup tremblait de tous ses membres. La frayeur était peinte sur leur visage. Nous les accompagnâmes, en les exhortant de tout notre pouvoir à penser à Christ et au sacrifice qu'il a offert pour nos péchés. Arrivés au fort Keiskama, qui se trouve sur les frontières de la Cafrerie et de la colonie, ils ne furent plus escortésque par une section du détachement militaire,parce que les chefs cafres vinrent eux-mêmes à la frontière pour les recevoir. Là, les malfaiteurs furent encore une fois interrogés; on confirma leur sentence en présence des officiers anglais, et l'on ordonna de procéder à l'exécution. Je demandai alorsaux juges la permission de parler, et je fis un discours sur Gen., IX, 6. Je m'adressai d'abord aux chefs cafres, puis aux malheureux prisonniers, et je les exhortai à mourir en invoquant le nom de Jésus. Nous priâmes encore une fois, et nous quittâmes ce lieu. Aussitôt les quatre condamnés furent saisis et pendus à des arbres. »

A ce récit si triste, mais en même temps si solennel et si émouvant de M. Shrewsbury, nous joignons quelques extraits du journal de M. W. Shaw, missionnaire wesleyen à Grahamstown, sur les frontières de la Cafrerie. Nos lecteurs béniront Dieu sans doute des grâces qu'il répand sur les travaux de son serviteur; ce journal comprend à peu près quatre mois, depuis le 22 juin jusqu'au 11 octobre 1829:

4 *juillet* 1829. Un homme qui nous avait volé précédemment quelques brebis, et qui en échange avait été condamné à nous dédommager par une pièce de bétail, est venu nous trouver avec sa femme et ses enfans, et nous a fait part de la détermination qu'il avait prise de quitter ses habitudes de vagabondage et de venir s'établir près de nous. Après qu'il m'eut promis de se conformer en tout aux réglemens de l'établissement, je lui accordai la permission de se fixer dans notre station. En fréquentant le service et en usant des moyens de grâce qui sont à sa portée, il aura de nombreuses

occasions d'entendre ces paroles de saint Paul : « *Que celui qui dérobait ne dérobe plus, mais qu'il s'occupe plutôt à travailler de ses mains à de bonnes choses, afin qu'il ait de quoi donner à celui qui est dans le besoin.* » Cet homme a été en prison assez long-temps à Wesleywille. Un jour Kama (l'un des chefs cafres) me dit : « Allons le délivrer et accompagnez-moi ; vous lui ferez connaître la Parole de Dieu. » Nous partîmes aussitôt, et après être arrivés au lieu où ce pauvre homme était détenu, lié de cordes, je cherchai à lui faire sentir la grandeur de ses péchés et la folie de sa conduite, car il était connu pour être un voleur déterminé : j'invitai alors un jeune Cafre pieux à prier Dieu de convertir l'âme de son compatriote endurci et de le délivrer de ses péchés. Pendant la prière le malheureux pleurait, ce qui détermina Kama à lui donner la liberté. Il me paraît que la bénédiction que Dieu a répandue sur ce procédé si nouveau et si différent de la manière d'agir des Cafres, en de pareilles circonstances, a été le moyen dont le Seigneur s'est servi pour faire naître dans ce voleur la résolution de changer de conduite et de venir s'établir dans notre village.

11 *septembre.* Nous avons célébré aujourd'hui l'anniversaire de notre école. Soixante-dix enfans, tous proprement habillés, étaient présens. La chapelle était trop petite pour contenir toutes les personnes qui désiraient assister à cette intéressante cérémonie. Les enfans se sont très-bien tirés de leur examen. Plusieurs d'entre eux ont récité très-correctement des morceaux de la sainte Ecriture en anglais. Le catéchisme de Watts, le catéchisme de la conférence, les dix commandemens, des hymnes et des traductions de divers morceaux de la sainte Ecriture ont été récités par d'autres, en langue cafre. Pendant que la petite-fille de feu le fameux chef Islamby récitait le symbole des Apôtres, au moment où elle en vint à cet article, « *Naku Yesus Kristus, nyana umnye wake, Inkos yetu;* » c'est-à-dire : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, » toute l'assemblée, jeunes et vieux, fut si émue, qu'il fallut interrompre, pour un moment, l'ordre du jour de la cérémonie. Frère Young, qui était venu de Mount-Coke, pour assister à la fête, fit un discours appro-

prié à la circonstance, et trois chefs insistèrent auprès des enfans pour qu'ils fréquentassent de plus en plus assidument l'école. Nous régalâmes les écoliers avec du bœuf rôti, et, le soir, nous leur donnâmes du thé. Nous distribuâmes aussi, dans cette solennité, à ceux qui s'étaient distingués par leurs progrès, quelques présens qui nous avaient été envoyés par des amis d'Angleterre, et qui leur causèrent une grande joie.

Dimanche 4 octobre. L'assemblée était si grande aujourd'hui, que la chapelle n'a pas pu contenir tous les auditeurs, et qu'un grand nombre d'entre eux ont dû se contenter de se placer autour de la porte et près des fenêtres pour entendre la Parole de vie. Dans la réunion des catéchumènes, j'interrogeai le chef Kama (dont toute la conduite annonce qu'il est déterminé à se charger du joug de Christ), et je le priai de déclarer s'il désirait d'être baptisé. Il répondit que tout son désir était d'obéir aux commandemens de Jésus-Christ; sur quoi je lui fis connaître, ainsi qu'à quelques autres, mon intention de les baptiser le dimanche suivant, en les exhortant à prier avec ferveur pour obtenir le baptême du Saint-Esprit.

Dimanche 11 *octobre.* Nous garderons long-temps le souvenir de cette journée. L'assemblée était très-nombreuse. Je prêchai sur Marc, VIII, 56-38; après le sermon, Kama et trois autres personnes se placèrent devant la chaire. Je lus alors la traduction, en langue cafre, de la collecte du baptême pour les adultes. Les candidats répondirent ensuite à diverses questions que je leur adressai, et après qu'ils eurent prononcé le vœu de se consacrer au Seigneur, ils se mirent à genoux, et je les baptisai. Chacun d'eux reçut, à son baptême, un nouveau nom, par addition à son ancien nom cafre. Voici ces noms: William Kama, Daniel Kotongo, Tite Dubula et Jeanne Nopise. Quoique nous ayons pris un intérêt vif à tous ces baptêmes, celui de Kama nous a cependant particulièrement touchés et réjouis. Un triomphe de l'Evangile aussi signalé a transporté de joie nos chrétiens indigènes, et a produit une profonde impression sur toute l'assemblée. Pour moi, j'ai eu bien de la peine à contenir mon émotion et à terminer le service. William Kama est un jeune homme de

belle taille et d'une charmante figure; il est âgé de vingt-huit ans et a plus de six pieds. Dans sa tribu, il est le second chef en rang et en pouvoir; il n'y a que Pato qui soit au-dessus de lui, et encore Pato n'entreprend jamais rien d'important sans le consulter. Il a épousé une fille de Gaïka, le plus puissant de tous les chefs cafres, à l'exception de Hintsa. On peut dire que, dès le commencement de la Mission, il a été convaincu de la vérité du christianisme, et qu'il a suivi assidument le service public; mais ce n'est que depuis quelque temps qu'il s'est opéré un changement réel dans son cœur. L'année passée il a résisté aux pressantes sollicitations qu'on lui faisait, d'imiter l'usage de ses compatriotes, qui vivent tous dans la polygamie. Il y a long-temps que j'aurais pu le recevoir dans l'Eglise, mais j'ai voulu m'assurer qu'il avait une religion réelle et vivante. Puisse-t-il être fidèle à la grâce qu'il a reçue! puisse-t-il être en grande bénédiction à tous ses compatriotes païens! Après le baptême, les membres de l'Eglise ont célébré la sainte Cène du Seigneur; en y comprenant les nouveaux baptisés, nous étions vingt-neuf communians. Pas un des indigènes n'était vêtu à la manière cafre, avec une sale peau de bœuf; mais tous étaient décemment habillés à l'européenne. « C'est ici l'œuvre du Seigneur et une chose merveilleuse à nos yeux. »

INDE AU-DELA DU GANGE.

SYNGAPORE (1).

Extraits du journal de M. Tomlin, pendant son séjour de neuf mois dans le royaume de Siam, depuis le mois d'août 1828 *jusqu'au mois d'avril* 1829.

Nos lecteurs se rappellent sans doute les détails intéressans que M. Tomlin nous a donnés sur son voyage et son arrivée à

(1) Singapore ou Singhapour. Nous apprenons dans ce moment, par les papiers publics, la destruction de la plus grande partie de cette ville, par

Bankok, capitale du royaume de Siam (quatrième année, page 354), sur les persécutions dont il y a été l'objet et sur les bénédictions qui y ont accompagné son ministère, ainsi que celui de son compagnon d'œuvre, M. Gutzlaff. Un journal qu'il vient de publier à Singhapor, et qui est sorti des presses de la Mission de cette ville (1), nous met à même aujourd'hui de communiquer à nos abonnés des détails plus circonstanciés sur les commencemens de la Mission dans le royaume de Siam (2). Nous choisirons, parmi le grand

---

l'effet d'un incendie, qui a eu lieu le 7 février dernier; 140 habitations ont été consumées en quelques heures; la perte est évaluée à 12 millions de francs: Dieu veuille que l'établissement missionnaire ait été épargné! *Réd.*

(1) Ce journal, fort de 66 pages, est publié au profit de la Mission de Singhapour. *Réd.*

(2) Les détails suivans, empruntés à un journal quotidien, feront comprendre l'importance de la Mission de Bankok, comme branche de celle de Singhapour.

Les relations commerciales de Singhapour avec le royaume Siam sont au nombre des plus avantageuses dont jouisse cette ville. Dans le courant de l'année 1829, il y est arrivé de Bankok, capitale du pays de Siam, environ dix-huit jonques de 100 à 350 tonneaux. Leurs cargaisons consistaient en sucre, riz, huile de coco, bois divers, poisson sec, une petite quantité de gomme-gutte, laque, ivoire, soie grège et ognons. La valeur de ces cargaisons est estimée de 3,000 à 15,000 piastres fortes chacune. Elles sont en général vendues aux marchands chinois de Singhapour, qui fournissent les retours. Le principal article d'importation est le sucre, que les marchands européens achètent pour expédier en Europe, de même que le bois de sapan, la gomme-gutte et l'ivoire.

De toutes les nations asiatiques qui fréquentent le port de Singhapour, les Siamois sont ceux qui exportent la plus grande quantité de marchandises manufacturées, tant de l'Inde que de l'Angleterre. L'année dernière, ils ont demandé pour la première fois des cotons filés, dont les Européens ont expédié des parties considérables à Bankok. L'importation de l'opium dans le royaume de Siam est prohibée, ou du moins frappée d'une taxe équivalant à une prohibition; car pour chaque caisse de cette denrée, il faut en livrer dix, ou en payer la valeur au gouvernement, sous peine de confiscation, et si cette dernière est insuffisante pour solder la créance du délinquant, lui et sa famille sont réduits en esclavage. Cette loi sévère n'empêche pas les navires siamois de prendre quelquefois jusqu'à cinq caisses d'opium chacun, ce qui prouve l'activité de la contrebande de cet article.

Les jonques siamoises sont construites comme celles de Canton et d'Amoy; elles ne peuvent naviguer que vent arrière, et partent de Bankok pour la plupart au mois de janvier. Elles quittent Singhapour au mois de mai. Leurs commandans n'ont d'autre connaissance en navigation que la routine d'un voyage

nombre de faits renfermés dans cet ouvrage, ceux qui nous paraissent les plus saillans et les plus édifians.

Ce qui nous frappe surtout dans ce rapport, c'est la foule considérable de Chinois, de Siamois, de Péguans, de Laos, de Birmans et de Malais, qui venaient tous les jours assiéger la porte des missionnaires, soit pour avoir des Bibles et des Traités, soit pour réclamer les soins de M. Gutzlaff. Un empressement aussi général est vraiment un phénomène dans une ville où l'Evangile n'était pas connu, et où l'on ne peut pas dire que l'arrivée des missionnaires eût été préparée par quelque événement important, et de nature à réveiller l'attention publique et à la porter sur le ministère de ces serviteurs de Christ. Trente, quarante, soixante personnes attendaient souvent, dans la rue, que la foule qui encombrait presque toujours la maison et toutes ses dépendances se fût écoulée, pour pouvoir y pénétrer aussi. On voyait, dans cette affluence, des infirmes portés sur les épaules de leurs parens et de leurs amis, de misérables aveugles, des infortunés esclaves de l'habitude de fumer de l'opium, et une foule de malades de toute espèce, victimes de leurs débauches; tous demandaient des remèdes; le plus grand nombre voulait posséder le Livre de vie. Voici des détails :

10 *octobre* 1828. « Aujourd'hui, sans compter une foule d'autres patiens, nous avons eu quinze à vingt aveugles, qui ont presque tous perdu la vue par une suite des vices infâmes auxquels ils se sont livrés. Les maladies vénériennes règnent dans presque toutes les parties de la ville.

» Ce soir, la femme d'un mandarin est venue nous trouver, la tête couverte d'un voile. Elle répugnait à nous montrer son visage, à cause du nombre considérable de personnes qui étaient dans la chambre. Enfin elle se décida à soulever le coin de son voile, qu'elle laissa aussitôt retomber, et nous fûmes heureux qu'elle ne nous fît pas voir plus long-temps un visage sans nez et à moitié rongé par un cancer. Elle avait

---

le long des côtes; ils n'ont ni cartes, ni livres, et la boussole est leur seul instrument nautique. L'équipage d'une jonque de 150 tonneaux est ordinairement de 25 à 37 hommes. *Réd.*

avec elle une petite fille presque aveugle et tout-à-fait idiote.

» Nous avons eu, à notre prière du soir, un jeune homme que M. Gutzlaff a guéri de la passion de fumer de l'opium ; il nous avait amené un de ses amis : tous deux se sont agenouillés, avec nous, pour adorer le vrai Dieu et louer ses miséricordes. Ce jeune homme est très-aimable, et paraît avoir le sentiment de la miséricorde de Dieu à son égard.

11 *octobre.* » Ce jour a été béni, car du matin au soir, notre chambre n'a pas été vide un moment, et nous avons reçu plus d'un signe de la présence du Seigneur. Le plus grand nombre est venu pour demander des livres, et, à ce qu'il nous a paru, ils étaient animés de bons sentimens. Notre provision de pain de vie diminue rapidement, et nous en distribuons beaucoup plus que quand nous avions la permission de le faire dans les rues de la ville. Plusieurs personnes sont venues de très-loin, les unes de Juthia, l'ancienne capitale du royaume; les autres de Packnam; les troisièmes d'un établissement chinois de l'intérieur du pays. Ils nous accablent de tant de présens de toute espèce, que nous ne savons qu'en faire.

» Certainement la bonté du Seigneur envers nous est grande! Nous avons tout en abondance, et nous ne manquons de rien. Béni soit le Seigneur!

13 *octobre.* » Nous sommes entrés dans une grande pagode, toute pleine d'idoles dorées. La partie principale du bâtiment est un quadrangle assez spacieux, qui est proprement le temple de la pagode; tout autour sont rangés en cercles une quantité d'autres petits bâtimens en forme de pyramides; le tout peut bien occuper un espace de terrain de 600 pieds cubes. De chaque côté du quadrangle on voit des galeries garnies de dieux et de déesses dorés, et tellement ressemblans, qu'on les prendrait pour des frères et des sœurs. La famille entière, jeunes et vieux, mâles et femelles, peut bien être de cinq cents à mille personnes. L'une de ces idoles, qui était colossale, occupait à elle seule une niche de trente pieds de hauteur.

» Dans l'un des petits bâtimens qui servent de vestibule du

côté nord, nous vîmes une grande idole de Buddah, assise comme celle de Jupiter Olympien, sur la sommité d'un rocher très-élevé. A ses pieds étaient quelques dieux inférieurs, avec un éléphant, qui, dans l'attitude de l'adoration, avaient l'air de lui rendre hommage. L'ensemble de cette pagode annonçait un certain art, et imposait par le style et les ornemens d'architecture. Mais qu'est-ce que tout ce brillant et toute cette pompe, en comparaison des œuvres merveilleuses de Dieu ! »

Le 18 octobre, MM. Tomlin et Gutzlaff assistèrent à une fête donnée par un Chinois aux ouvriers qui avaient travaillé à un vaisseau qu'il avait fait construire. On offrit aux dieux, dans cette circonstance, une profusion de mets délicats et recherchés. Les missionnaires cherchèrent à faire sentir au propriétaire du vaisseau toute la folie de pareilles dépenses en pure perte, et lui enseignèrent que le meilleur moyen de se rendre agréable à Dieu, était de lui témoigner sa reconnaissance en lui présentant l'hommage d'un cœur humilié et plein d'amour.

19 *octobre.* » Deux personnes sont venues ce soir, dit M. Tomlin; elles ont fait deux journées de chemin pour se rendre chez nous; car elles habitent Kun-cha, dans l'intérieur du pays. L'une d'elles est humble et intelligente. Elle a lu nos livres avec beaucoup de plaisir, et paraît en avoir reçu une très-bonne impression. Nous sommes portés à croire qu'elle se réjouit de la Bonne Nouvelle de l'Evangile. M. Gutzlaff les a exhortées toutes deux avec beaucoup d'amour et d'un ton très-sérieux à persévérer dans les voies du Seigneur. Elles n'ont pas dessillé les yeux de dessus lui pendant tout le temps qu'il a parlé, et l'expression de leur visage nous a dit assez quelle était la joie qui animait leur cœur. De pareilles rencontres nous sont infiniment précieuses dans ce pays de mort et de ténèbres. Nous les envisageons comme les premières clartés de l'aurore, après une longue et sombre nuit.

23 *octobre.* » On nous a rapporté aujourd'hui que la *Esin Say* (faculté de médecine chinoise) se plaignait de ce que nous lui enlevions toutes ses pratiques, et qu'elle ne vendait plus de médecines.

Les Siamois sont grands amateurs de feux d'artifices, et déploient, dans ce genre de spectacle, beaucoup d'art et de magnificence. Le roi y assiste, tout brillant d'or et de bijoux. Les missionnaires, voulant se faire une idée de l'esprit public dans ces sortes d'amusemens, se rendirent à l'une de ces fêtes. Ils conviennent que le coup d'œil magique offert par l'ensemble comme par les détails de ces feux, surpasse tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre. Mais ils ajoutent : « Il était minuit, et quand tous les feux d'artifices se furent évanouis en fumée, les luminaires semés dans la voûte des cieux continuèrent à jeter leur éclat, et gardèrent leur lustre et leur beauté. Ainsi, les œuvres de Dieu ne paraissent jamais plus glorieuses, que quand les hommes tentent vainement de rivaliser avec elles ! »

« De ving sept caisses de Bibles et de Traités que nous avions en arrivant, écrit M. Tomlin, sous la date du 27 octobre, vingt-cinq ont été vidées dans l'espace de deux mois.

16 *novembre*. « Une personne est entrée dans notre chambre, tenant en main un encensoir où brûlait du parfum, et qu'elle plaça devant nous. Nous repoussâmes aussitôt, avec un mouvement marqué d'horreur, une pareille marque d'adoration; mais la femme qui voulait nous rendre cet hommage, nous dit qu'elle le faisait par un sentiment de reconnaissance pour les bons livres que nous lui avions donnés. Et en effet, il nous parut bien qu'elle n'en agissait ainsi que par ignorance. Mais nous sommes journellement affligés par la vue des servilités et des bassesses auxquelles ce peuple se prête, avec une inconcevable facilité. Les évêques et les prêtres (1) acceptent, pour ne pas dire qu'ils exigent, ces soumissions dégoûtantes, et nous avons vu, plus d'une fois, de mauvais chrétiens s'agenouiller et leur baiser la main.

» Un vieux Chinois, nommé King, qui nous aide dans l'étude de la langue siamoise, est venu hier habiter sous notre toit, et nous espérons maintenant pouvoir poursuivre, avec ardeur, notre traduction des Evangiles du chinois en siamois.

---

(1) Il y a des catholiques-romains dans le royaume de Siam. *Réd.*

30 *janvier*. « Nous sommes sortis, ce matin, pour aller voir le roi des Laos et sa famille (1), qui ont été faits prisonniers dernièrement et amenés ici dans les chaînes. Il y a quinze jours qu'ils sont exposés, en spectacle, au peuple, dans une cage de fer. Leur arrivée a causé la plus grande joie dans toute la ville, et le prah-klang (ministre d'état et du commerce), ainsi que les grands personnages de la nation, sont occupés à imaginer de nouveaux moyens de torture pour les faire mourir.

» Nous fûmes désappointés en ne voyant pas le roi; mais on ne l'avait pas exposé aujourd'hui aux regards du public. Neuf de ses fils et petits-fils étaient dans la cage. La plupart d'entre eux étaient adolescens; deux seulement étaient de petits enfans. Ils excitèrent à un haut degré notre compassion, car ils étaient tous enchaînés au cou et aux pieds. L'un, en particulier, avait un air d'innocence et de sécurité, qui annonçait qu'il ne se sentait coupable de rien, et qu'il ne pressentait pas le triste sort qui lui était réservé. Semblable à un agneau, il attendait la mort.

» Tout près de la cage étaient placés, dans une horrible symétrie, les instrumens de leur supplice : une grande chaudière en fer, dans laquelle devait être jeté le corps du roi après qu'il aurait été coupé par morceaux; un gibet, avec une chaîne et un gros crochet à son extrémité. Le roi devait d'abord être torturé, puis suspendu à ce crochet par le menton. Ces instrumens étaient placés à droite et à gauche de la cage. En face se trouvait une rangée de gibets triangulaires formés de trois pieux surmontés de piques en fer. C'est sur ces pointes de fer que devaient être fixés, comme sur des chaises, les deux principales femmes du roi, ses fils et petits-fils. Enfin, pour achever cette horrible description, on voyait près de la cage un mortier et un pilon : les plus jeunes enfans du roi devaient y être pilés et broyés.

» On exhorte le peuple à aller voir ces malheureux ainsi exposés, et à se réjouir à l'avance de leur supplice. Il y a

(1) Les Laos sont un peuple dépendant des Siamois; en 1828, ils se révoltèrent, furent battus; et leur roi, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers, furent amenés à Bankok. *Réd.*

quelques jours, que des comédiens siamois dressèrent leur théâtre sur cette place, et le peuple insensible tournait alternativement les yeux sur ces deux spectacles d'un genre si différent, et semblait se plaire autant à l'un qu'à l'autre. »

Détournons nos yeux de ces scènes d'horreur, et fixons-les sur des objets moins attristans.

Le 25 février, une quantité d'habitans de Hainam vinrent demander des livres aux missionnaires, et exprimaient leur reconnaissance d'une manière si vraie, que c'était un plaisir de les leur donner. Un jeune homme, qui était déjà venu à la maison de MM. Tomlin et Gutzlaff, y revint ce soir là, et eut une longue conversation avec M. Gutzlaff. Les doctrines renfermées dans la Bible lui paraissaient toutes nouvelles, et il s'étonnait qu'il n'en eût pas entendu parler plus tôt. Il déclara qu'il voulait les embrasser et devenir disciple de Jésus Christ. Il demanda si *Yasoo* (Jésus) devait venir dans le royaume de Siam, et s'il avait beaucoup de disciples à Syngapore, à Malacca et en Chine. Les missionnaires rectifièrent ses erreurs sur ce point, et lui firent comprendre que la sincérité était une disposition d'âme qui donnait du prix à toutes les autres, et sans laquelle il était impossible de suivre Jésus-Christ. Le jeune homme est revenu souvent chez eux, et leur a apporté un jour une caisse de thé.

Il ne faudrait pas croire que ce fussent seulement des gens du peuple qui s'adressaient à nos missionnaires; des personnes d'une haute distinction, la femme d'un général péguan, deux princes cambojens, le jeune prince de Bankok lui-même, venaient les trouver, soit pour solliciter des conseils et des remèdes, soit pour avoir des Bibles.

Un jour que MM. Tomlin et Gutzlaff se promenaient le long de la rivière, ils rencontrèrent un pauvre Chinois dont la conscience paraissait profondément troublée. Il s'accusait d'être un grand pécheur et d'avoir souvent offensé Dieu. Il paraît que c'était le dialogue de M. Milne (1), intitulé *Chang et Yuen*, qui avait produit chez lui cette conviction de péché. Il savait que Jésus était le Fils de Dieu; mais il ignorait

(1) Missionnaire en Chine, mort il y a quelques années; il était le compagnon d'œuvre de M. Morrison. *Réd.*

s'il était venu sauver tous les hommes, ou seulement une nation ou un peuple particulier. Quand on lui eut dit que Jésus avait compassion de tous les hommes qui recourent à lui, il fut visiblement plus tranquille et se sentit consolé. Combien de pareilles expériences ne doivent-elles pas être encourageantes pour des missionnaires, et ne peut-on pas dire qu'il y a dans la rencontre d'une âme humble et pénitente, de quoi les dédommager d'une foule d'épreuves et de chagrins!

Un autre jour, un homme vint les trouver pour leur demander combien de fois il lui fallait prier Tëen-Çhoo (le Seigneur du ciel). Il avait lu les livres que les missionnaires lui avaient donnés; il était devenu adorateur du vrai Dieu, priait trois fois par jour, et voulait savoir si c'était suffisant. Il confessa ses péchés, et avoua qu'il avait été adonné à plusieurs vices. En parlant de ses péchés, il versait des larmes, et tout son extérieur exprimait la douleur profonde de son âme. Il a continué ses lectures, et les missionnaires espèrent que l'œuvre du Saint-Esprit est commencée en lui.

« Le 22 mars, dit M. Tomlin, nous fîmes visite à un vieux savant chinois qui a été long-temps au service du roi, et qui jouit d'une grande réputation par la connaissance classique qu'il a des langues chinoise, siamoise et bali. Long-temps il a été professeur, et comptait jusqu'à cent jeunes talapoins (prêtres) parmi ses élèves. Nous le trouvâmes logé dans un appartement de triste apparence, où il nous reçut avec toute la politesse et toute l'affabilité possibles. Nous lui soumîmes plusieurs fragmens des traductions que nous avions fait faire en langue siamoise par l'ordre du roi. Il paraît que nos traducteurs étaient très-peu qualifiés pour le travail auquel ils se sont livrés, et qu'ils n'avaient qu'une connaissance très-superficielle de la langue chinoise; car notre vieux professeur riait à tout moment des lourdes bévues qu'ils ont commises. Nous comprenons maintenant pourquoi le roi a eu tant de peine à lire ces traductions, et n'y a trouvé ni queue ni tête (1). »

---

(1) Notre conscience nous oblige à dire ici, que quelques missionnaires se

Les missionnaires ont vu, pendant leur séjour à Bankok, plusieurs fruits de la lecture des livres qu'ils ont répandus parmi le peuple. Un jour que M. Tomlin était occupé à écrire, M. Gutzlaff entra dans sa chambre, tout rayonnant de joie. Un homme était venu le trouver, et lui avait dit qu'il avait pris tant de plaisir à la lecture de leurs livres, qu'il avait senti le besoin de les faire lire à ses compatriotes, et que journellement il avait avec eux des entretiens et des discussions touchant leur contenu. Il paraît que, quoiqu'on lui fît beaucoup d'objections, il ne se laissait point ébranler, et qu'il n'avait point honte de se déclarer publiquement adorateur du seul Dieu vivant et véritable, créateur des cieux et de la terre.

Un pauvre matelot muet, appartenant à l'une des jonques du port, sentait aussi profondément, à ce qu'il paraît, le prix de la Parole de Dieu; car il était si reconnaissant pour le livre qu'il avait reçu des missionnaires, que très-souvent il venait leur faire visite et leur apportait un paquet de tabac, hommage touchant et naïf de sa gratitude.

Une autre fois, un jeune homme, député par une espèce de société de francs-maçons, vint trouver MM. Tomlin et Gutzlaff de la part de ses confrères, dans le but de s'éclairer sur les doctrines chrétiennes, qu'ils désiraient embrasser et prêcher parmi leurs compatriotes. Le jeune homme leur parla d'une inscription qu'on avait trouvée dernièrement en Chine, et qui était conçue en ces termes: *Tëen sze tsze sing;* Le Fils du

---

pressent trop de traduire eux mêmes, ou de faire traduire la Bible, et des ouvrages chrétiens en général, en des langues qu'ils ne connaissent point assez pour juger du mérite et de la fidélité de la traduction. De cette manière, on jette de fausses idées dans l'esprit des païens, et avant que de leur avoir communiqué la vérité, on leur en a déjà fermé le chemin, en les prévenant contre elle. Qui ignore que, dans les convictions religieuses, tout dépend souvent de la première impression reçue, et qu'il suffit d'avoir adopté un préjugé contre l'Evangile, pour se roidir toute sa vie contre lui? Plusieurs missionnaires de nos jours devraient mettre à profit l'expérience et la sage prudence des missionnaires moraves du siècle passé, qui adoptèrent pour principe de ne pas parler de l'Evangile aux Groënlandais, avant que de bien posséder leur langue, de peur qu'en leur en parlant trop tôt et mal, ils ne les indisposassent à toujours contre la doctrine du salut qu'ils venaient leur prêcher.

Rédacteurs.

Seigneur du ciel est né. On a découvert en Chine plusieurs autres anciens monumens, qui attestent que l'Evangile y a été prêché, dans les premiers siècles du christianisme.

L'un des Siamois, qui avaient reçu la vérité, se sentit le courage de déclarer la vérité à quelques talapoins (prêtres). Il leur dit qu'ils étaient dans l'erreur, qu'ils devaient adorer le seul Dieu vivant et véritable, et embrasser les doctrines chrétiennes. Ainsi, la vérité trouva un avocat dans cet homme simple et droit.

Il y a beaucoup de traits pareils dans le journal de M. Tomlin; mais nous sommes forcés de nous borner à ceux que nous venons de rappeler. Ils suffiront pour prouver que, dans le royaume de Siam comme ailleurs, *la Parole de Dieu est puissante et efficace et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans, et qu'elle atteint jusqu'à la division de l'âme des jointures et des moelles.*

Dieu veuille faire germer et croître le grain de semence qui a été jeté de sa part dans cette partie de son champ, et Dieu veuille que de nouveaux ouvriers y entrent pour le cultiver!

Empire birman (1).

La Mission entreprise, dans ce pays, par la Société baptiste américaine, commence à prendre des développemens réjouissans, malgré les obstacles de toute espèce et les persécutions qui semblaient devoir l'étouffer à son origine. Le journal de M. Judson prouve surtout que le nombre des convertis augmente. Aussi la Société américaine jugeant à propos de renforcer le nombre des ouvriers qui travaillent dans l'empire birman, vient d'arrêter d'y envoyer trois nouveaux missionnaires et un imprimeur. M. Cephas Bennett, chargé de l'impression de la Bible en birman, est déjà arrivé à Calcutta.

---

(1) *Voyez* 4e année, page 363; 2e année, page 333; 1re année, page 241.

Dans l'espace de cinq mois, M. Judson a baptisé douze indigènes à Maulmein ou Maulaming, et il a consacré Moung Ing, comme pasteur de l'Eglise d'Amherst. Depuis lors, trois autres personnes ont été ajoutées à l'Eglise, ce qui fait, en tout, quinze personnes depuis la fin de janvier jusqu'au commencement de septembre 1829.

Les trois principales stations missionnaires de ce pays sont Maulmein, Amherst et Rangoon.

M. Wade, compagnon d'œuvre de M. Judson, remarque, dans son journal, qu'il n'est guère possible de soupçonner les convertis birmans de manquer de sincérité dans la profession qu'ils font de l'Evangile, attendu que ce n'est qu'au prix de beaucoup de persécutions de la part de leurs parens et de leurs amis, qu'ils peuvent confesser le nom de leur Sauveur.

En général, la vérité se répand, les préjugés diminuent; et quoique dans plusieurs parties de la contrée, l'opposition devienne de plus en plus violente, il paraît que dans d'autres l'esprit de persécution s'affaiblit.

M. Judson vient de faire imprimer trois Traités en langue birmane. Le premier est un exposé de la religion chrétienne, en quatre parties, dont l'une est historique, l'autre dogmatique, la troisième morale, et la quatrième est destinée à la piété. Le second ouvrage est un catéchisme pour les enfans; ces deux Traités ont déjà eu deux éditions. Le troisième Traité, qui est intitulé *la Balance-d'Or*, renferme une comparaison entre le christianisme et le bouddhisme. Les deux premiers ont été traduits en siamois, et tous trois en taling, qui est la langue parlée dans la plus grande partie du Pégu.

Il paraît que le zèle que déploient les Birmans convertis, en prêchant l'Evangile à leurs compatriotes, sous la direction des missionnaires, excite la jalousie et l'animosité des prêtres de Bouddha, qui, de leur côté, envoient de toutes parts des émissaires pour soutenir le crédit de leur religion attaquée, et pour retenir le peuple dans ses anciennes superstitions. Mais cette crainte qui s'est emparée d'eux, et l'opposition qu'ils manifestent, prouvent que la vérité fait des progrès, et nous devons nous en réjouir.

Voici un fait qui démontrera que l'Evangile répond aux besoins les plus intimes du cœur humain :

Un Birman converti, nommé Ko-thah-byn, trouva un jour, dans la niche d'un temple idolâtre, un jeune homme qui y jeûnait depuis deux jours. La conscience de ce pauvre païen paraissait angoissée, et comme il ne connaissait d'autre religion que celle de Gaudama (le dieu des Birmans), il ne parvenait point à trouver la paix. Les jeûnes auxquels il se soumettait, les pélerinages qu'il entreprenait, les formules de prières qu'il récitait, aucune de ces choses n'était capable de donner le calme à son âme. Touché du triste état dans lequel il voyait ce jeune homme, Ko-thah-byn l'invita à l'accompagner à la maison des Missions, et là il entendit des vérités qui lui parurent mériter toute son attention, et sur lesquelles il prit la résolution de réfléchir sérieusement. En conséquence il emporta avec lui, en se retirant, un livre chrétien qui lui fut offert par les missionnaires, et s'en alla le méditer dans la solitude des forêts de sa patrie. « Nos prières » le suivirent, dit l'un des missionnaires, car il avait dans le » caractère quelque chose d'aimable et d'attrayant, et hier » il est revenu avec trois de ses parens pour nous demander » de nouvelles instructions. Après le service, j'ai eu un entre» tien avec lui, et ensuite il est allé dans la chambre de Ko» thah-byn, où je les ai entendus conférer ensemble jusqu'après » minuit, sur des sujets religieux. Au point du jour, ils étaient » déjà levés et continuaient leur conversation. Cet après-midi, » il m'a dit qu'il voulait venir habiter sous notre toit, pour » entendre parler du vrai Dieu, tout à son aise. Je lui ai de» mandé combien de temps il voulait rester avec nous : Oh ! » a-t-il répondu, dix, douze années et plus encore, si cela est » nécessaire, car il faut que je connaisse Dieu et Christ ; je ne » veux plus adorer les idoles de nos temples, mais je suis » décidé à servir le Dieu vivant. »

VARIÉTÉS.

GRÈCE.

KASTRI.

(Suite du Journal de M. Hartley. *Voyez* page 221).

Dimanche 26 *mars* 1828. J'étais levé ce matin de très-bonne heure, afin d'être prêt pour le service; cependant le sermon ne commença qu'au lever du soleil. La cloche sonna, et je trouvai une congrégation très-nombreuse assemblée dans l'église appelée la Métropole. Lorsqu'on eut, pendant long-temps, chanté le *kyrie-eleyson*, un prêtre dit à haute-voix : « Commencez. » Après une courte prière, je prêchai sur ce texte : « Soyez réconciliés avec Dieu. » Mes auditeurs, qui étaient pour la plupart de la classe inférieure, avaient l'air stupéfaits : ils étaient évidemment embarrassés d'entendre un Franc prêcher Jésus-Christ et de ne pas le voir baiser les images, faire le signe de la croix ou accomplir quelqu'une de ces pratiques qu'ils regardent comme les marques essentielles de la piété chrétienne. C'est en Dieu seul que je me confie pour le succès de mes travaux. Immédiatement après le sermon, je me suis rendu à un monastère éloigné d'une demi-heure de marche. Une inscription placée sur la porte indique qu'il est consacré à notre Sauveur et au merveilleux Anargyri. J'y ai trouvé un grand nombre de manuscrits, et j'ai passé beaucoup de temps à les examiner. Il y avait entre autres deux dictionnaires des Actes des apôtres et des Epîtres; mais il est évident qu'ils ne remontent point à une époque bien reculée, car ils sont écrits en lettres cursives sur papier lustré, et ont les accens. Il est à remarquer que tous les deux omettent le passage contesté, 1 *Jean*, v, 7.

27 *mars*. Dans un entretien que j'ai eu avec le principal des ecclésiastiques et un autre caloyer, celui-ci a fait une observation que j'ai souvent entendu répéter en Grèce; c'est que les Anglais croient à la transmigration des âmes. Il est

difficile de remonter à l'origine de cette idée. Un autre habitant s'imaginait, pour l'avoir entendu dire, qu'il y avait très-peu de chrétiens en Angleterre.

KRANIDI.

Kranidi est éloigné de Kastri d'une demi-heure de marche. Cette ville a, dit-on, 700 maisons. Peu après mon arrivée, j'ai fait une visite à Joseph, évêque d'Andrussa, qui m'avait écrit une lettre très-amicale pendant que j'étais à Egine. C'est un des prélats les plus vertueux et les plus instruits de la Morée. J'ai eu avec lui une longue conversation pleine d'intérêt. Il m'a raconté tout ce qu'il avait souffert lorsqu'il était prisonnier à Tripolitza avec les autres évêques. Ayant remarqué que c'étaient les dépouilles de Tripolitza qui avaient donné lieu aux dissentions et aux désordres si funestes à la cause des Grecs, cette circonstance lui avait fait comprendre pourquoi Dieu avait ordonné aux Israélites de détruire tout le butin pris à Jéricho. En effet, les désordres que produisirent, pendant la révolution grecque, les captives turques et le pillage, sont bien propres à justifier la défense que Dieu fit aux Israélites de prendre aucun butin, et l'ordre qu'il leur donna d'exterminer complètement leurs ennemis. Les femmes turques ont été, pour plusieurs évêques grecs, un piége dangereux; elles ont fait non seulement beaucoup de tort aux ecclésiastiques eux-mêmes, mais elles ont fait rejaillir la honte et le scandale sur leur profession. Accompagné du neveu de l'évêque, je me suis rendu à un monastère éloigné d'un mille, et situé près du port. Ce jeune homme m'apprit que, pendant trois ans que l'évêque avait résidé dans cet endroit, vingt-huit meurtres avaient été commis à Kranidi. En parcourant, dans le monastère, un volume de sermons en grec moderne, j'ai vu, dans la table des matières, qu'un de ces discours prouvait que la vierge Marie avait souffert plus que tous les martyrs, et plus que Jésus-Christ lui-même.

Le climat de Kranidi passe pour être très-sain; cependant l'eau y est extrêmement rare : on n'y trouve aucune source; il y a seulement quelques puits qui, pendant l'été, sont sou-

vent à sec. C'est dans des lieux comme Hydra et Kranidi, où l'on ne peut se procurer de l'eau qu'au moyen de puits et de citernes, qu'on sent toute la force de ce passage de Jérémie : (II, 13) « Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. » Kranidi est entouré de vastes vignobles en très-bon état. La plupart des habitans se livrent au commerce maritime; ils ont la réputation d'être excellens marins. Ici, comme à Hydra, l'albanais est la langue usuelle : quelques femmes ne comprennent que celle là, mais tous les hommes entendent le grec moderne.

28 *mars* 1828. Ce matin, sans être monté en chaire, j'ai eu une excellente occasion de prêcher la vérité. Dans une visite que j'ai faite à l'évêque, il a amené la conversation sur le culte religieux et sur quelques autres pratiques de l'Eglise orientale qui ont le plus grand besoin d'être réformées. La discussion s'est prolongée, et j'ai eu l'occasion de développer, devant l'évêque et devant quelques autres personnes, plusieurs vérités importantes. Il me semble que j'ai produit sur mes auditeurs une impression très-favorable. J'ai reçu ensuite la visite de l'économe et de quelques autres habitans. L'un d'eux s'est chargé de remettre un exemplaire du commentaire de M. Jowett, sur les Actes des apôtres, à un ermite retiré dans l'île de Belle-Poule. Il est, dit-on, fort instruit, et lit tous les livres qu'il peut se procurer. Je regrette de ne pas avoir eu à ma disposition quelques Nouveaux-Testamens en grec moderne : j'en aurais vendu un grand nombre à Kastri et à Kranidi. J'en ai distribué quelques-uns en grec ancien, qui m'étaient restés. J'ai passé environ trois heures avec l'évêque, et j'ai tout lieu de me féliciter de ses dispositions amicales. Il m'a témoigné le désir de correspondre avec moi; il a lu, avec la plus vive satisfaction, le commentaire sur les Actes des apôtres que je lui avais envoyé d'Egine. Il pouvait à peine trouver des paroles pour exprimer son admiration, et préférait de beaucoup ce livre aux commentaires de ses compatriotes.

NAPOLI DE ROMANIE.

29 *mars*. Nous voici, pour la seconde fois, dans cette célèbre place forte. Partis du port de Kranidi, à huit heures, nous avons fait la traversée en six heures.

30 *mars*. J'ai distribué plusieurs exemplaires du commentaire de lord Littleton, sur saint Paul, et des Preuves de l'évêque Porteus, deux ouvrages infiniment précieux dans la crise actuelle.

31 *mars*. Depuis que j'ai quitté Napoli, notre agent a vendu toutes les Bibles que je lui avais confiées; savoir: trente Testamens en petit format, dix-sept en gros format, et une Bible en grec ancien. Il m'a payé, déduction faite de son droit de commission, 124 piastres 30 paras. J'espère lui en envoyer bientôt un nombre plus considérable. J'ai visité l'école lancastérienne: elle a 170 écoliers, et est très-bien tenue. Plusieurs élèves ont récité, tout au long, des passages de l'Histoire sainte. Les livres imprimés à Malte ont été fort en usage dans cette école. J'ai fait une visite à Skuphas, et je me suis entretenu avec ses sœurs: elles m'ont fait voir « Le Voyage du Chrétien » et un Traité sur l'Education, que leur père leur avait envoyé de Smyrne. Il avait écrit sur ce dernier ouvrage: « Lisez-le une fois, deux fois, souvent. »

1er *avril*. J'ai offert une collection de livres pour l'école de Demitzani, à Niketas Kallas, un des membres du Comité; j'en ai aussi donné à l'école lancastérienne de Napoli.

ARGOS.

2 *avril*. Parti de Napoli, je suis arrivé à Argos, après une traversée de trois heures. Napoli est insalubre, et malgré les améliorations introduites par les nouveaux réglemens de police, le séjour de cette ville est encore dangereux. Voici le conseil que donne le docteur Bailly, médecin français: « A » Napoli, ne mangez point de viande et ne buvez point de vin; » mais aussitôt que vous serez arrivé à Argos, mangez et » buvez ce que vous voudrez. » J'ai vu avec satisfaction

beaucoup de terres à blé dans les environs d'Argos, mais j'ai appris que l'on en cultive cette année moins qu'à l'ordinaire. La Grèce a trop souvent vu se réaliser ce proverbe : « Quelqu'un sème, mais un autre moissonne. » (Jean, IV, 37.)

En approchant d'Argos, nous avons trouvé le Panitza débordé; mais le Xerias (l'Inachus) était à sec. L'hiver dernier, deux enfans se sont noyés en voulant traverser l'Inachus au moment de la crue des eaux. J'ai trouvé ici trois écoles ayant chacune une vingtaine d'écoliers : je leur ai distribué des Traités religieux. Deux des démogérontes et le politarque sont venus me voir; je leur ai donné des livres, et l'un d'eux m'a lu, à haute-voix, tout le numéro de février du *Philanthrope.* Le politarque, qui semble ne devoir la place qu'il occupe qu'à son air martial et à sa taille élevée, m'a demandé s'il y aurait dans l'autre monde des récompenses pour ceux qui combattent pour la patrie et pour la religion. J'ai examiné la caverne de l'oracle, décrite par le docteur Clarke. L'édifice et l'autel que l'on avait élevés par-dessus, ont entièrement disparu; mais on y voit encore la caverne qui servait à abuser une multitude superstitieuse. Passe encore si ces supercheries n'avaient été pratiquées que par les anciens, mais je crains bien que l'histoire de la Grèce moderne ne nous fournisse une liste bien plus longue de prodiges mensongers.

Niketas, un des capitaines les plus célèbres de la Morée, est en ce moment à Argos. Ses exploits l'ont fait surnommer le Turcophage : il m'a raconté quelques-uns de ses faits d'armes les plus brillans. Il estime à 6,000 hommes la perte des Turcs à Dervenaki et dans l'autre défilé où il engagea le pacha de Drama. Comme Colocotroni, il servait autrefois à Zante dans le régiment du général Church. Comme tous les Grecs, il parle avec chaleur de la reconnaissance qu'ils doivent à la Grande-Bretagne pour avoir embrassé leur cause. Il appelle le capitaine Hamilton Ψυχοπατηρ, père adoptif de la Grèce.

TRIPOLITZA.

3 *avril.* J'écris au milieu des ruines de Tripolitza : peu de villes fournissent matière à de plus sérieuses réflexions. Habitée, il y a sept ans, par une population nombreuse et tranquille, elle était la demeure des beys, des pachas et des Turcs de toutes les conditions. Le fier Musulman s'y pavanait dans sa grandeur imaginaire, s'inquiétant peu de la terrible catastrophe qui allait fondre sur lui. Bientôt Tripolitza est en proie à la crainte et à la terreur; on se réfugie de toutes parts dans ses murs, et plus de quarante mille personnes y endurent un siége de sept mois. La catastrophe arrive, des milliers d'habitans sont massacrés, des milliers sont emmenés en captivité; les rues sont inondées de sang! Bientôt la Providence visite les vainqueurs par un nouveau fléau; la peste ravage la Morée et enlève plus de 6,000 personnes. Tripolitza devient ensuite une florissante ville grecque, et s'abandonne comme autrefois à la sécurité. Tout à coup le bruit se répand qu'Ibrahim-Pacha approche; la ville est évacuée, toutes ses richesses sont la proie du vainqueur, et elle tombe de nouveau au pouvoir des Musulmans. Enfin l'armée arabe abandonne la ville, après en avoir détruit tous les édifices : elle est maintenant vide, déserte et désolée; les malheureux Grecs reviennent à leurs demeures ruinées, et se livrent encore une fois à l'espérance de la paix et de la tranquillité.

Partis d'Argos, de grand matin, nous avons mis presque onze heures pour nous rendre à Tripolitza. La route est affreuse; elle passe sur de hautes collines stériles dont la principale est le mont Parthénius. En Angleterre, où les routes sont si unies, nous ne sentons pas facilement la force et la justesse de ces expressions de l'Ecriture : « Une pierre d'achoppement, un rocher de scandale; » mais dans l'Orient, où les routes ne sont que des sentiers non battus, les dangers et les obstacles continuels que présentent aux voyageurs les pierres et les rochers expliquent pleinement de semblables allusions. Tripolitza est situé sur une plaine élevée, entourée de montagnes. Cette situation me rappelle ce passage : « Comme

»les montagnes sont autour de Jérusalem, ainsi le Seigneur »est autour de son peuple (Psaume CXXV, 2). » Le climat est très-froid en hiver, la neige y tombe en abondance, et la gelée s'y fait fortement sentir. En été, le séjour de cette ville est très-agréable à cause de la fraîcheur des nuits. Les démogérontes et quelques autres habitans, m'ont accueilli avec beaucoup de bienveillance. Les ruines dont nous étions entourés m'ont fourni l'occasion de mettre en avant quelques sérieuses réflexions. J'ai élevé l'esprit de mes auditeurs vers une cité plus noble, bâtie sur des fondemens que Dieu lui-même a posés. J'ai donné aux démogérontes quelques livres pour l'école lancastérienne qu'ils ont l'intention de rétablir. J'ai passé la nuit dans un appartement situé dans l'enceinte d'une des principales mosquées. Il avait été autrefois occupé par un de ceux qui sont employés à la célébration du culte mahométan, et avait échappé à la destruction.

MISTRA.

4 *avril*. J'ai fait aujourd'hui une assez longue route. Partis de Tripolitza, à trois heures du matin, nous sommes arrivés à Mistra une heure seulement avant le coucher du soleil. Après avoir traversé la plaine de Tripolitza, nous sommes d'abord descendus jusque dans le lit à sec d'un torrent qui n'est plein que pendant l'hiver : là, le paysage était entièrement dépourvu d'intérêt. Peu après, nous avons trouvé une température plus douce et un paysage plus riant. Les buissons qui croissent dans la campagne sont d'une beauté rare. Quelques collines paraissent entièrement blanches, couvertes des fleurs magnifiques de l'Erica : d'autres sont tapissées de fleurs jaunes d'un spartium éclatant. L'arbousier, le chêne verd, le mastic et autres arbrisseaux croissent en abondance. J'ai remarqué aussi l'anémone des Appenins, le fritillaria méléagris, un belle espèce d'iris et plusieurs autres fleurs admirables. Hier et aujourd'hui, nous avons vu peu de traces de culture. Pendant les trois dernières années, on a laissé beaucoup de terres en friche. La Morée a vu l'accomplissement presque littéral de la prophétie d'Esaïe (VII, 23, 24), et le voyageur

peut s'écrier avec Jérémie : « J'ai regardé, et voici, la terre » fertile était devenue un désert, et toutes les cités avaient été » renversées » (IV, 2, 6). Quand on descend la vallée de l'Eurotas, le mont Taygète s'offre tout à coup aux regards et présente l'aspect le plus frappant. Les eaux claires et rapides de l'Eurotas coulaient à nos pieds, et elles étaient si peu profondes, qu'on aurait pu facilement les passer à gué. Nous traversâmes ce fleuve sur un pont d'une seule arche, très-élevé.

D'après les renseignemens que l'on m'a donnés, Mistra contenait avant la révolution huit cents maisons. Cette ville a été évacuée par les Turcs, et elle est maintenant habitée par cent cinquante familles chrétiennes. Les Arabes ont envahi quatre fois Mistra, et deux fois par surprise : ils ont brûlé les églises et les maisons pendant que les malheureux habitans s'enfuyaient aux montagnes. Dans une de ces expéditions, ils ont gravi jusqu'au sommet du Taygète.

5 *avril.* Me voici au milieu des ruines de l'ancienne Sparte. Ce village, nommé maintenant *Magoula*, est éloigné de Mistra d'environ trois quarts d'heure de marche. La route qui y conduit est une des plus agréables que l'on puisse imaginer ; elle passe sous des berceaux de lauriers, de mûriers et de vignes, et offre de chaque côté le paysage le plus enchanteur. Le rossignol y fait sans cesse entendre ses doux accens ; et sans les hameaux ruinés que l'on traverse sur la route, jamais on ne dirait que la guerre a depuis si peu de temps ravagé cette terre. Les ruines de Sparte couvrent un vaste espace de terrain ; mais, aux yeux d'un observateur superficiel, elles n'ont rien de bien remarquable. Un théâtre est l'objet qui attire le plus l'attention. Le sol où était bâtie la ville est maintenant cultivé. Voici comment Dodwell décrit ces lieux autrefois si célèbres : « La plaine de Lacédémone et » le mont Taygète surpassent, par la beauté et la variété de » leurs sites, toutes les plaines et toutes les montagnes que » j'ai vues. On peut voir des paysages de proportions plus » vastes et plus imposantes, mais non de formes aussi belles ou » d'un coloris aussi éclatant. »

Un homme que j'ai rencontré au milieu des ruines, m'a ra-

conté un trait d'un Spartiate moderne, qui, j'espère, ne doit rien faire préjuger contre la nation en général. Il étouffa de ses mains un des Turcs prisonniers à Napoli. Ce genre de supplice avait pour lui l'avantage de ne pas gâter le vêtement de son ennemi.

6 *avril*. Ce matin, peu après minuit, commença un feu de mousqueterie aussi vif que s'il se fût agi d'une nouvelle attaque d'Ibrahim-Pacha. C'était ainsi que les Grecs témoignaient leur joie du retour de la Pâque. Long-temps avant le lever du soleil, mes amis étaient à table, se régalant de viande d'agneau et autres mets délicats pour se dédommager d'un jeûne de cinquante jours. Dans l'après-midi, j'accompagnai à la métropole Agallopulos et quelques autres amis. Là, nous nous entretînmes long-temps avec l'évêque, et nous assistâmes aux vêpres. La Pâque est la fête la plus solennelle de l'église grecque : on chante avec l'Evangile un nombre infini de préfaces et de répétitions, le tout avec un accompagnement de cloches d'un effet passablement ridicule. Pendant les quarante jours qui suivent Pâque, la formule ordinaire de salutation est remplacée par celle-ci : « Christ est ressuscité ; » à quoi l'on répond : « Il est véritablement ressuscité. » Les deux interlocuteurs s'embrassent et se présentent réciproquement des œufs teints en rouge. Dans la soirée, je me suis rendu au château avec le général George Jatrakos, avec qui j'ai passé la nuit.

(*La suite à un prochain numéro*),

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

ARCHIPEL MALAIS.

Extraits du journal d'un voyage de M. Medhurst, dans les îles de l'Archipel indien.

Nous apprenons de M. Medhurst que, dans le village de Koyeo, près de la ville de Songara, il eut, avec un savant chinois, la conversation que nous allons rapporter. Elle fut occasionnée par un Traité religieux, et elle prouve avec évidence que ces publications, traduites dans les langues de l'Orient, sont lues par les infidèles, et produisent de profondes impressions. Tandis que l'orgueil de la raison humaine et l'attachement aux antiques coutumes résistent aux vérités de l'Evangile, l'esprit se soumet malgré lui à la conviction; la réflexion est excitée, et l'erreur est mise à découvert.

12 *septembre.*—Ce soir, dit M. Medhurst, un de mes Traités, couvert de marques et de notes marginales, m'a été présenté par un des savans chinois qui résident ici. Il était singulièrement choqué de l'audace avec laquelle j'avais attaqué les superstitions de ses compatriotes. Ce Traité contre l'idolâtrie était en substance le même que celui qui fut publié, il y a quelques années, dans la langue du Bengale, sous la forme d'un dialogue entre deux frères, dont l'un avait entendu parler de Jésus, et s'efforçait de convaincre son frère puîné, idolâtre renforcé. Mon savant chinois n'avait pu voir de sang froid un sujet du céleste empire se convertir aux opinions des barbares, et il prodiguait, au prétendu néophyte et à l'écrivain du Traité, les sottises les plus grossières. Toutes les fois qu'il était question de la folie de l'idolâtrie, il était saisi de fureur; mais au lieu de chercher à répondre aux argumens du Traité, il se contentait d'en blâmer l'auteur.

Confucius.

Ce fut bien pis, lorsque j'osai dire que Confucius ne connaissait rien, ou du moins très-peu de chose du monde invisible, puisqu'il avait éludé une question qu'on lui faisait à ce sujet, en ordonnant à ses disciples de s'occuper davantage des devoirs qu'ils avaient à remplir sur la terre. A ces mots, la rage de mon interlocuteur ne connut plus de bornes : il déclara que c'était une accusation mensongère; que j'avais outragé la mémoire du sage; que Confucius connaissait toutes ces choses, mais qu'il ne se souciait pas d'en parler, de peur que ce sujet séduisant, mais trop délicat, ne détournât l'attention de ses disciples d'objets plus importans pour eux ; que s'il avait entendu ce que je venais de dire, il prierait aussitôt le roi de l'Hadès de me faire couper la langue et de m'envoyer au plus profond de l'enfer, où je resterais mille siècles sans revenir sur la terre. « Si vous vous étiez borné, » ajouta-t-il, » à étudier les doctrines du sage, dans la langue de la Chine, » chacun vous aurait respecté, et aurait regardé vos progrès » dans notre littérature comme une chose très-honorable pour » vous; mais puisque vous vous établissez juge de nos doc» trines, et que vous attaquez le sage lui-même, vous êtes le » plus grand pécheur qu'il y ait sur la face de la terre, et si » les mandarins de la Chine vous tenaient, rien ne pourrait » vous soustraire au plus cruel supplice. Maintenant, vous » pouvez reprendre votre livre et vous en aller, car soyez sûr » qu'aucun véritable fils de Han ne fera la moindre attention » à tout ce que vous pouvez dire. » Le Traité était couvert de notes manuscrites où les injures n'étaient pas épargnées. Lorsque l'auteur du Traité parle de lui comme d'un pécheur, le Chinois écrit à la marge: « Certainement vous êtes des pécheurs; » et lorsqu'il insiste sur la nécessité d'un changement s'il ne veut pas tomber en enfer, le commentateur remarque : « Il est à craindre qu'un tel changement ne vous » fasse tomber au plus profond de l'enfer, d'où vous ne revien» drez jamais. » L'auteur du Traité déclare qu'il a abandonné l'idolâtrie : son antagoniste ajoute : « Et pour cela vous irez

» certainement au ciel : êtes-vous le seul homme sage dans le » monde ? » Quelle absurdité ! et lorsqu'il dit que ses voisins cherchaient à le dissuader de cette démarche, il est écrit en note : « Les voisins ne savaient pas à quel imbécille ils avaient » à faire ; sans cela, ils n'auraient pas perdu leurs paroles avec » lui. » A l'endroit où le néophyte parle de servir le Dieu suprême, son antagoniste remarque : « Je ne crois pas que le » Dieu suprême veuille de vos hommages ni de votre service. » Vous invoqueriez le ciel, mais le ciel est haut et ne peut » vous entendre ; vous vous agenouilleriez devant l'Etre-Su- » prême ; mais les nuages sont impénétrables, et il ne peut » vous voir. » Lorsqu'il est dit que l'idolâtrie est contraire à la raison, il est écrit au-dessous : « Abominable ; » et lorsqu'il est question d'enseigner au peuple une meilleure doctrine, on voit, à côté, ces mots : « Nous vous en sommes bien obligés. » Le Traité remarque que les idoles ne peuvent ni agir ni se mouvoir ; le commentateur met en marge : « Je voudrais bien » savoir si votre Dieu peut se mouvoir ou agir : voilà bien le » jargon le plus obscur et le plus inintelligible qu'on puisse » voir ; faites-nous en grâce, je vous prie. Votre vrai Dieu, je » suppose, entend et comprend tout ce que vous lui demandez ; » il vous aide dans une foule de circonstances ; et tandis que » notre culte est entièrement inutile, le vôtre seul a quelque uti- » lité. Quelle arrogance ! Nos idoles, dites-vous, sont des dieux » faibles. Quelle singulière expression ! qui a jamais entendu » parler de dieux faibles ? Je suppose alors que les vôtres sont » seuls des dieux forts. Cela est vraiment risible. » Celui qui parle dans le Traité déclare qu'il s'est souvent moqué des idoles, et qu'il n'a jamais éprouvé les effets de leur ressentiment. « Quelle abomination ! » ajoute le commentateur, « voyez » comme ce scélérat publie lui-même son infamie ! combien » cela est ridicule, et en même temps détestable ! » A côté du passage où il est dit que les rats et autres animaux immondes attaquent impunément les idoles, on trouve cette remarque : « Le plus grand lourdaud du monde n'écrirait pas d'une ma- » nière plus plate ou plus grossière. » A un endroit où il est encore question de la faiblesse des idoles, le Chinois a écrit ces lignes : « Paroles qui n'ont aucun sens, répétées à

» chaque instant, plus insignifiantes que le bavardage des femmes et des enfans. » Il est dit dans le Traité que le bois n'a rien de divin, que nous en faisons des chaises et des tables, que nous en allumons du feu, toutes choses dans lesquelles il n'y a rien de divin, pas plus que dans les idoles. « Voilà en-» core, » s'écrie le commentateur, « ce langage éternellement » inintelligible, ce jargon d'une impénétrable obscurité. Je » vous en conjure, mes amis, ne lisez pas de pareilles sottises ; » vous feriez beaucoup mieux de fermer les yeux. » Voici ce que notre Chinois a écrit à la fin de la première section : « Je » vois, Monsieur, que votre empressement à composer et à » répandre ces livres pour l'instruction de mes compatriotes, » vient d'une bonne intention, et pour cette raison, nous de-» vons vous en savoir quelque gré. Mais, hélas ! vos connais-» sances sont bien superficielles ; la doctrine que vous ensei-» gnez diffère de celle de nos anciens rois et de nos sages, et » ne consiste qu'en quelques remarques subtiles sur un sujet » difficile à comprendre, et mêlées à beaucoup d'idées vaines » et sans fondement. Obstinément attaché à votre opinion, vous » voulez la faire partager aux autres, mais vous éprouverez » des difficultés infinies. Nos anciens philosophes ont enseigné » aux peuples les devoirs de la piété filiale et de l'amitié frater-» nelle; ils cherchaient à rendre heureux les souverains et » leurs sujets, car c'est là ce qu'ils regardaient comme la chose » la plus importante. Quant au service des dieux, c'est un su-» jet naturellement obscur et impénétrable, et qui n'a aucune » influence sur le bonheur du peuple : c'est pour cela que nos » sages ne s'en sont point occupés. Dans vos livres, au con-» traire, c'est à cet objet que se rapportent toutes les idées et » tous les sentimens, et c'est là ce que j'appelle négliger l'es-» sentiel pour courir après ce qui n'a aucune importance. Ce-» pendant, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, » nous avons eu un culte régulier, et des cérémonies reli-» gieuses dont l'accomplissement est un devoir rigoureux. Con-» fucius blâmait souvent les personnes d'un rang inférieur dans » la société qui s'arrogeaient le droit d'adorer des êtres placés » infiniment au-dessus d'elles : il engageait les hommes à ne » pas donner toute leur attention aux sujets religieux, de peur

» qu'on ne pût leur reprocher de rechercher ainsi la faveur et » la protection des dieux; il voulait que la religion ne fût pour » eux qu'un objet d'une importance secondaire, et qu'ils s'at- » tachassent surtout aux lois de la morale. Mais insensible- » ment les hommes s'écartèrent de ces sages instructions : s'é- » garant toujours de plus en plus, ils prodiguèrent aux dieux » la flatterie et l'adoration. Ceux-là forment la partie la plus » ignorante de la communauté, qui se conforment aveuglé- » ment aux coutumes établies. Mais tout en demandant aux » dieux leur bénédiction, ils ne font de mal à personne; le » pis est qu'ils dépensent inutilement leur argent. Pourquoi » donc nous inquiéter de ce qu'ils font ? Vous voyez que ces » pratiques superstitieuses ne sont pas seulement désapprou- » vées par vous, mais qu'elles sont regardées comme inutiles » par une foule de gens instruits. Il y a des lettrés en Chine, » qui, pendant toute une année, ne brûlent pas un seul mor- » ceau de papier doré et n'offrent pas un seul sacrifice. En ré- » sumé, nous pouvons remarquer que les cérémonies reli- » gieuses sont aussi diverses que les différens caractères des » hommes : laissons chacun suivre son goût, et n'en ayons nul » souci. »

Les circonstances que nous allons rapporter confirment cette déclaration de notre Seigneur, que le royaume du ciel est semblable au levain qui pénètre et se répand partout.

Un Traité.

Un jeune homme me présenta un Traité qu'il s'était depuis peu de temps procuré à Malacca. C'était un de ceux qui ont été imprimés à Batavia. Ce ne fut pas sans une vive satisfaction que j'appris qu'un ouvrage, sorti de ma plume, avait pénétré dans un pays si éloigné, long-temps avant mon arrivée. Un homme pourtant entreprit de discuter avec moi. Il me dit qu'il avait lu nos Traités et qu'il avait vu avec surprise qu'ils blâmaient le culte des images, si généralement en usage, et qui jouit de tant de faveur chez les Chinois. Je lui répliquai que ces motifs ne suffisaient pas pour justifier cette pratique et pour engager quelqu'un à y persévérer. Je lui ex-

posai ensuite mon opinion à cet égard, et au bout de quelques instans il parut se rendre à mes raisons.

Bible à Tringano.

Ce matin le rajah m'a invité à venir le voir : j'ai trouvé chez lui une assemblée de savans du pays : une Bible en langage malais était ouverte devant eux. Le rajah m'ayant prié d'en lire quelques pages, j'ai lu une partie du livre de la Genèse. Ils ont écouté avec intérêt le récit de la création, de la chute de l'homme, du déluge, et m'ont demandé de combien de parties ce livre était composé. « De trois, » ai-je répondu : « la Loi, les Psaumes et l'Evangile. » — « Mais le Coran n'y est-» il pas joint? les chrétiens ne lisent-ils pas le Coran? » J'ai répondu que quelques chrétiens lisaient le Coran, mais qu'ils ne l'approuvaient pas, parce qu'il différait de l'Evangile dans beaucoup d'endroits. Je leur ai demandé, dans le cours de la conversation, où ils s'étaient procuré la Bible ouverte devant nous. Un d'eux m'a répondu qu'on la lui avait donnée à Singapore. J'ai éprouvé une vive satisfaction en apprenant que les livres mis en circulation par nos missionnaires dans leurs stations, pénétraient jusques dans les contrées et dans les cours mahométanes, et que là, au lieu d'être détruits ou mis de côté, ils étaient conservés avec soin, et peut-être lus avec attention.

Je leur ai dit que ce livre était d'un prix infini, qu'il contenait la Parole de Dieu, qu'ils devaient le lire et se conformer à ses enseignemens. Ils m'ont répondu qu'ils le regardaient comme un excellent livre, et qu'ils suivaient la plupart des préceptes qui y étaient contenus. « Ce n'est pas assez, » ai-je remarqué. « Nous devons admettre tout ce qu'il renferme » comme des vérités infaillibles. »

J'ai eu quelquefois l'occasion de publier la vérité parmi les Chinois, et j'ai pu m'apercevoir dans beaucoup de cas que nos saints Livres avaient été lus et compris. Souvent il ont exprimé leur approbation à cet égard, et ont remarqué que les préceptes de l'Ecriture étaient conformes à la raison. Quelques-uns d'entre eux ont paru prendre un vif intérêt à la doc-

trine du salut des hommes par la médiation de notre Sauveur. J'en ai connu un qui lisait avec empressement tous ceux de nos livres qu'il pouvait se procurer : il me témoigna un jour combien il était satisfait de ce que je laissais à sa disposition un livre aussi gros que l'Ecriture-Sainte, qu'il pourrait consulter sans cesse lorsque je serais parti.

Diffusion de la connaissance de la Bible.

Dans un entretien avec quelques Chinois, un d'eux me demanda qui était Jésus, et avant que j'eusse répondu à cette question, un autre Chinois, assis près de nous, y répondit d'une manière dont je fus vraiment enchanté : « Jésus, » dit-il, » est le fils de Dieu, le fils de Dieu le Père; il est venu » dans le monde pour sauver les hommes, en souffrant et en » mourant à la place des pécheurs. » Cette réponse, sortie de la bouche d'un païen, d'un étranger, d'un homme qui m'était complètement inconnu, me causa une surprise que je ne puis exprimer. Je lui demandai d'où lui venaient ces connaissances, s'il avait jamais vu quelqu'un de nos missionnaires, ou lu quelqu'un de nos livres. Il ne connaissait ni les uns ni les autres : il avait entendu prononcer le nom de M. Gutzlaff à Rhio, mais il ne l'avait jamais vu; tout ce qu'il savait de notre religion, il l'avait appris par ouï-dire et par le bruit commun. S'il en est ainsi, cela prouve que les connaissances religieuses sont généralement répandues chez ces peuples, et cela nous fait espérer que moyennant le secours de la bénédiction divine, nos efforts obtiendront dans quelques années un heureux résultat. En conséquence, je rendis grâce à Dieu et je repris courage.

ILES SANDWICK.

Lettre de M. Chamberlain, datée de Honoruru, le 4 avril 1829.

Efficace du christianisme pour faire naître les sentimens de probité.

La lettre suivante, qui est d'une date assez récente, renferme quelques faits intéressans relatifs au changement qui s'opère dans le caractère moral et dans les mœurs des insulaires des îles Sandwick. Les insulaires n'hésitent pas à attribuer eux-mêmes ce changement à leur foi à l'Evangile. La délicatesse de conscience, qui ressort dans l'exemple suivant, contraste d'une manière frappante avec les mœurs rudes et sauvages des indigènes avant leur conversion au christianisme.

Dans une conférence religieuse où chacun osait prendre la parole, une femme, qui paraissait très-pensive depuis quelque temps, dit qu'elle avait un *manaœ* (idée) à exprimer; c'était, disait-elle, une *mea hihia* (une difficulté) qui était pour son âme un sujet de beaucoup d'inquiétude, et à l'égard de laquelle elle était indécise si elle devait la taire ou la révéler. Elle se décida enfin à s'expliquer, et voici ce qui l'embarrassait: deux ou trois ans auparavant elle avait vu dans un bateau qui appartenait à un navire, un objet qu'elle avait convoité et dont elle s'était saisie, et le souvenir de cette action avait toujours été pour elle une source de chagrin et de crainte; elle ne savait que faire de l'objet dérobé; elle avait pensé quelquefois à s'en défaire en le jetant dans la mer; mais toujours elle avait été retenue. Ce fut avec beaucoup de sérieux et de sentiment qu'elle fit cet aveu. Lorsqu'elle eut fini de parler, on l'invita à apporter à la maison des Missions l'objet qu'elle avait volé, et on lui dit que là on lui donnerait les conseils qui paraîtraient les plus convenables à sa position. Peu de jours après, elle apporta un seau ordinaire qu'elle remit entre les mains d'un des missionnaires, qui lui donna l'assurance qu'on ferait des recherches auprès de quelques

capitaines pour trouver le maître de ce seau, et qu'on le lui remettrait si on le découvrait.

Le capitaine A. nous racontait dernièrement une autre anecdote qui l'intéressait beaucoup. Je la juge digne d'être rapportée, parce qu'elle montre, comme celle qui a précédé, le pouvoir de la conscience, et parce qu'elle fait voir les heureux effets que l'Evangile opère partout où il est reçu et aimé. Le navire du capitaine A. étant à l'ancre dans la baie de Kealakehua, le printemps dernier, un jeune homme vint à bord avec M. Ruggles. Le capitaine l'avait vu auparavant, et remarqua cette fois qu'il était triste et pensif. Saisissant un moment où le capitaine était seul avec lui et M. Ruggles, le jeune homme témoigna le désir de communiquer quelque chose au capitaine A., et pria M. Ruggles de traduire ses paroles en anglais. Il confessa qu'à l'époque d'un des précédens voyages du capitaine A. dans ces îles, il lui avait fait tort dans un marché qu'il avait conclu avec lui; il s'agissait d'une certaine quantité de pommes de terre, de la valeur d'un baril, dans un temps où les pommes de terre ne coûtaient que trois dollars par baril, et il désirait maintenant rendre au capitaine ce qu'il lui avait pris de trop. Le capitaine A. répondit qu'il n'avait aucune connaissance de cette injustice, qu'il ne l'avait pas même soupçonnée, et refusa de recevoir le dédommagement.

Le même capitaine nous rapporta une autre anecdote relative à un chef. Lui ayant payé une somme d'argent en pièces d'un quart de dollar, il s'en trouva une de trop qui lui fut rendue sur-le-champ avec l'assurance que, si une pareille erreur eût eu lieu avant l'introduction de l'Evangile, l'erreur n'aurait pas été rectifiée. Il faut remarquer que le jeune homme et le chef dont on vient de parler sont membres de l'Eglise établie à Kaavaroa. Je prends notice de ces faits non à cause de leur importance en eux-mêmes, mais pour montrer que l'Evangile produit ici, comme partout, les effets qu'il est dans sa nature d'opérer, en bannissant le vice et en rendant les hommes bons, sages et honnêtes.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

MISSION CHEZ LES BETSCHUANAS.

Extraits d'une lettre de MM. Hamilton et Moffat aux directeurs de la Société des Missions de Londres.

Lattakou, 12 août 1829 (1).

Notre dernière lettre était datée du 3 mars. Si elle vous était parvenue, vous auriez éprouvé une joie bien vive en voyant que nos travaux n'étaient pas entièrement vains, et que nous avions enfin l'espoir de faire quelque bien dans cette Mission, dans laquelle nos efforts avaient si long-temps paru infructueux. Vous devez naturellement vous attendre à apprendre encore de plus grandes choses, ou du moins des faits plus décisifs que lorsque nous vous avons écrit la dernière fois. Quoiqu'il se soit écoulé plus de six mois depuis que les événemens mentionnés dans notre première lettre ont eu lieu, nous n'avons cependant aucune envie d'effacer ce que nous avons écrit alors. Depuis lors, il est arrivé plusieurs choses intéressantes que nous allons vous communiquer.

Ouverture d'une maison de prière.

Le bâtiment dont il est question dans notre dernière lettre a été terminé au mois d'avril : on en fit l'ouverture au commencement de mai. C'était un spectacle singulièrement intéressant de le voir rempli, jusqu'à la porte, d'une foule d'auditeurs. C'est un édifice propre et commode, et qui pourra servir à tenir une école lorsque nous aurons construit une chapelle plus convenable. C'est avec une vive joie que j'ai vu les membres de notre Eglise mettre à l'achever le même zèle qu'ils avaient mis à le commencer. Ici, quoique les moyens individuels soient bien restreints, l'esprit d'association peut opérer de grandes choses, et nous espérons, moyennant la grâce de Dieu, que des motifs aussi honorables que

(1) Voyez 4e année, page 271.

ceux qui animent notre communauté auront des résultats encore plus importans. Nous demandons, dans nos prières, que les fruits de la gratitude abondent toujours de plus en plus.

C'est notre usage constant (et nous espérons y persévérer) de faire sentir à nos néophytes que c'est leur privilége, aussi bien que leur devoir, de porter des fruits, et de prouver par leurs actions leur amour pour le Seigneur Jésus-Christ, qui les a rachetés par son sang, et à qui ils doivent tout ce qu'ils sont.

Nouveaux membres de l'Eglise.

Après avoir prié et délibéré entre nous, nous avons choisi sur un nombre assez considérable de personnes, six candidats qui aspiraient à devenir membres de l'Eglise, et qui paraissaient pénétrés d'une sincère conviction. Depuis lors, ils ont continué à nous donner les preuves les plus satisfaisantes d'un changement réel et salutaire opéré dans leur âme. Après un intervalle de plus de trois mois, pendant lequel ils ont fréquemment été examinés en particulier, nous avons cru qu'il était de notre devoir de les recevoir comme membres de la société chrétienne. En conséquence, ils ont été baptisés le premier dimanche de juillet, avec une réunion de circonstances qui tendaient à augmenter l'intérêt de cette cérémonie.

Il semblait que la Providence eût voulu appeler des différentes parties de la contrée un nombre extraordinaire de spectateurs. Une cinquantaine de Griquas, venus des villes de Philippolis, de Campbell, de Griqua et de Bootchoop, s'étaient donné rendez-vous ici pour se rendre ensemble à la chasse. Nous avions aussi des Boushouanas venus des diverses contrées de l'intérieur pour trafiquer : une troupe, entre autres, arrivait du pays de Kalagari. La salle où se célébrait le culte était encombrée de spectateurs qui contemplaient avec la plus grande attention une scène qui dut paraître nouvelle à beaucoup d'entre eux. Le service se fit en langue sechouana. Après un sermon sur ce texte, 1. *Jean*, 1, 29, on adressa aux néophytes un discours approprié à leur état; on leur fit ensuite quelques questions, et on les baptisa avec cinq

de leurs enfans. Notre frère Hamilton se servit pour parler à Rachel, femme d'Aaron, de la langue hollandaise, qui était celle qu'elle comprenait le mieux. Les quatre autres néophytes étaient des Boushouanas. Le soir, nous célébrâmes ensemble la mort de notre Seigneur : c'était véritablement pour nous un temps de bonheur, d'allégresse et de douces espérances. Nous étions au nombre de douze, y compris les missionnaires et un Griqua.

C'est avec plaisir que nous vous annonçons que ceux qui ont été baptisés continuent à honorer leur profession par une conduite et par des discours dignes de leur haute vocation. Possédant quelque connaissance de l'Ecriture, et animés de l'amour de Christ, ils pourront donner aux autres des conseils et des instructions.

Les deux Boushouanas, les frères Paulo et Moïse, semblent doués d'heureuses facultés pour la prière ; ils ont institué une assemblée de prières qui se tient alternativement dans la maison de différentes personnes. Le changement que la grâce de Dieu a opéré dans Moïse est trop évident pour échapper aux yeux de l'observateur le moins attentif.

Avant d'embrasser publiquement le christianisme, la vérité divine l'avait porté à faire un sacrifice pour lequel les Africains ont une répugnance innée; il avait cessé tout commerce avec sa seconde femme. Dans le cours de son examen, lorsqu'on vint à lui en parler, il répondit qu'il avait reconnu quel était son devoir à cet égard, et qu'il avait agi en conséquence. Nous lui fîmes comprendre que jamais nous ne lui avions recommandé de la bannir, et de l'abandonner ainsi seule au milieu du monde; mais qu'appuyés sur l'Ecriture, nous pensions qu'il était de son devoir de traiter sa femme avec une bienveillance chrétienne aussi long-temps qu'elle aurait besoin de lui pour sa subsistance, et que, si elle voulait retourner dans sa famille, ou s'unir avec un autre homme, il ne devait pas la renvoyer les mains vides.

Avant de devenir membres de l'Eglise, deux des femmes qui ont été baptisées, ainsi que quelques autres, se sont fait des robes de peau apprêtée, et elles ont abandonné leurs vêtemens païens, qui n'ont rien de très-décent. Nous espé-

rons que bientôt l'usage d'habillemens plus modestes sera généralement adopté.

Perspective encourageante.

Pénétrés de reconnaissance envers notre Seigneur Jésus-Christ, nous espérons que l'Evangile continuera à être béni, et que bientôt nous serons en état de choisir encore quelques candidats. Depuis que, soit en particulier, soit en public, nous avons témoigné combien nous désapprouvions tout ce qui tendrait à interrompre le calme et la solennité du service divin, nous n'avons plus à nous plaindre de ces marques d'une sensibilité qui se manifestait par des cris et par des sanglots qui troublaient nos réunions. Nos assemblées sont toujours très-nombreuses, et tous les étrangers sont frappés du recueillement et de l'attention des auditeurs. Le culte domestique est devenu très-commun, et souvent nous entendons de très-jeunes personnes chanter des psaumes et réciter des prières avant de se livrer au repos. Quelquefois des Boushouanas, à qui l'on demandait ce qu'ils éprouvaient en voyant leurs compatriotes si profondément affectés, ont répondu : « Ils comprennent ce qu'ils entendent ; mais, pour nous, nous sommes encore dans les ténèbres. » Dernièrement, une femme qui était au nombre des candidats, étant exposée aux moqueries de quelques individus, leur dit : « Continuez à me railler ; mon Sauveur l'a été bien da- » vantage. » On peut voir, par les remarques précédentes, que les résultats du christianisme ont été, dans notre station, l'ordre et la décence. C'est avec satisfaction que nous observons un désir général d'amélioration et de perfectionnement : les femmes ont envie d'apprendre à coudre, et madame Moffat, pour encourager ces heureuses dispositions au travail, leur a promis de les aider de ses conseils aussi souvent que ses forces le lui permettront. Jusqu'à présent, on n'avait pas senti le besoin d'une école de couture, et un établissement pareil rencontrerait maintenant un obstacle presque insurmontable dans le manque de matériaux. On le concevra facilement en considérant la distance qui sépare la Mission

de la ville où se tient le marché, distance qui rend extrêmement coûteuses les étoffes de fabrique européenne.

Progrès de la civilisation.

L'état matériel de la station continue à s'améliorer : la plupart des hommes deviennent industrieux, et finiront sans doute par être de bons ouvriers. Autrefois, aucune récompense ne pouvait engager un Boushouana à toucher une bêche ou une pioche; maintenant, nous avons plus d'ouvriers qu'il ne nous en faut, et nous ne pouvons employer la dixième partie de ceux qui nous demandent de l'ouvrage. Plusieurs cependant trouvent de l'occupation chez ceux qui possèdent des terres dans la station. L'été prochain, beaucoup de personnes seront pourvues de jardins au moyen du desséchement d'une vallée qui, je crois, est sous l'eau depuis le temps du déluge. La direction de toutes les sources d'eau de la contrée est confiée à un individu qui recevra une rétribution de toutes les personnes qui auront des terres à faire arroser. Cette mesure décharge les missionnaires de beaucoup de soins. Il y a quelque temps, notre frère Hamilton a visité les bords de la grande Rivière : il a ramené six charretées de bois de charpente qu'il s'occupe à scier dans ses momens de loisir. Il apprend à deux Boushouanas le métier de scieur de long, et nous espérons que bientôt ils pourront l'aider à construire un toit pour notre habitation.

Nous rendons grâce à Dieu du bienfait de la paix qui, autant que nous pouvons en être instruits, règne aussi dans l'intérieur. Les pluies ont été très-abondantes cet hiver, et leur influence se fera sentir pendant l'été de la manière la plus heureuse. Nous jouissons tous d'une bonne santé. Nous avons éprouvé la plus grande satisfaction en apprenant que nous allions bientôt avoir un nouveau collaborateur.

P. S. Les détails suivans que j'ajoute à ma lettre, par post-scriptum, seront sans doute pour vous d'un grand intérêt. Il y a quelques mois qu'une maladie, nommée dans le pays *kuatsi*, emporta un assez grand nombre de femmes. L'une d'entre elles, qui était mariée et qui, avant sa maladie, avait cherché

la vérité, devint tout à coup sérieuse sur son lit de mort. Elle commença à parler, avec le plus grand calme et le plus grand sens, des doctrines de l'Evangile, et manifesta une espérance vive de la vie éternelle par la mort expiatoire de Jésus-Christ. Quand elle sentit que les liens de la mort commençaient à enchaîner ses facultés, elle appela son mari et ses amies, et les exhorta, de la manière la plus pressante et la plus solennelle, à croire à la Parole de Jéhovah et à embrasser Jésus-Christ comme le Sauveur de leurs âmes. « Je vais mourir, dit-elle; mais ne pleurez pas de ce que je vous quitte; pleurez plutôt sur vos péchés, pleurez sur vos âmes; car, quant à moi, je suis heureuse. Ne supposez pas que je meure comme une bête, ou que je vais m'endormir pour toujours dans le tombeau. Non, Jésus est mort pour mes péchés; il a dit qu'il voulait me sauver; je vais dans la maison paternelle, je vais au ciel, dans le séjour du bonheur, pour y être éternellement avec Jésus. » Peu après avoir rendu ce témoignage, elle expira. Dieu soit loué de la miséricorde qu'il a déployée envers cette femme, qui, quelques mois auparavant, était une pauvre et ignorante pécheresse !

Pour apprécier l'importance des détails qu'on vient de lire, il faut se rappeler, que les tribus au milieu desquelles sont allés se fixer MM. Hamilton et Moffat sont entièrement sauvages. Les voyageurs qui ont eu le courage de les visiter font un tableau effrayant de leurs mœurs. Leur vie ne se compose que de pillage et de brigandage. Mais que ne peut point l'Evangile de Jésus-Chrit pour changer les cœurs et réformer les habitudes !

VARIÉTÉS.

GRÈCE.

MISTRA.

(Suite du journal de M. Hartley. *Voyez* page 288).

7 *avril*. J'ai visité l'ancienne Amyclée, nommée à présent *Sklavo-chori;* c'est une promenade délicieuse : on traverse le village d'Agianni et les plaines que baigne l'Eurotas. En passant sous les oliviers, j'ai remarqué combien l'on était exposé à l'accident qui arriva à Absalon. Les voyageurs doivent se tenir continuellement en garde contre les branches d'arbres; car ceux qui portent leurs cheveux en longues tresses flottant derrière le dos, comme un jeune homme de notre troupe, sont à chaque instant menacés du même sort que le prince hébreu. Une branche qui se trouverait sur leur passage les démonterait infailliblement et les tiendrait suspendus par la chevelure. Ces longues tresses, que saint Paul condamnait, dans sa première Epître aux Corinthiens, comme trop efféminées, sont encore communes en Grece, surtout parmi le clergé. C'est sans doute ainsi qu'Absalon portait ses cheveux, et Homère nous parle sans cesse des Achéens à la chevelure flottante.

Agianni, qui contenait cent familles avant l'arrivée d'Ibrahim-Pacha, n'en a plus que quatre-vingt. Une heure après avoir quitté Agianni, nous avons passé près d'une petite tour devant laquelle quinze Grecs arrêtèrent pendant quinze jours l'armée d'Ibrahim-Pacha. Au moment où il se préparait à les faire sauter par une mine, ils profitèrent de la nuit pour opérer leur retraite, et se sauvèrent dans les montagnes. Ces petites tours sont très-communes en Grèce : l'Ecriture fait souvent mention de semblables édifices (Matth., XXI, 33; Luc, XIII, 4; XIV, 28). La soie est la production la plus importante de la province de Mistra. Avant la révolution, elle en produisait annuellement 18,000 okkas; maintenant elle n'en produit plus que 7,000 ou 8,000.

J'ai distribué à Mistra un grand nombre de livres : j'espère en envoyer encore à Napoli : j'en ai aussi fait répandre dans les villages de cette province. La population de la province de Mistra se monte, dit-on, à 30,000 âmes.

Dans la soirée, je me suis rendu à la métropole pour prendre congé de l'évêque ; il m'a pressé si instamment de passer la nuit avec lui, que je n'ai pu le refuser. Cette visite m'a fourni une occasion précieuse de faire connaître la vérité. L'évêque m'a beaucoup questionné sur les sujets religieux, et je lui ai exposé les principaux points sur lesquels diffèrent les deux églises. Le mariage des évêques et des ecclésiastiques protestans lui paraissait, ainsi qu'à son clergé, une chose fort extraordinaire ; cependant il était loin de le blâmer, et pensait que, dans un huitième concile général, les Grecs obtiendraient la même liberté.

J'ai trouvé à Mistra l'hospitalité la plus bienveillante, et je suis convaincu que ces communications amicales avec les Grecs seront, moyennant la grâce de Dieu, singulièrement utiles à la cause de la vérité. Si le gouvernement grec n'y met point obstacle, j'espère qu'il y aura bientôt une large porte ouverte parmi ces peuples.

Léondari.

9 *avril.* A mon départ, l'évêque m'a prié de lui écrire. Partis pour Léondari à huit heures, nous avons suivi pendant long-temps les rives de l'Eurotas, bordées de charmans berceaux de platanes, de peupliers et d'autres arbres, et à la gauche desquelles on aperçoit des collines embellies par de rians villages. Nous avons quitté l'Eurotas au village de Georgitza. Après avoir été exposés pendant une heure à une pluie battante, nous n'avons trouvé d'abri qu'au moulin de Logara, éloigné d'une heure de marche du village de Longanico. J'ai rencontré au moulin un caloyer du monastère de Saint-Georges, situé dans les montagnes à une distance de quatre heures de marche. Il ne savait pas lire, mais il s'est chargé de quelques Traités pour le supérieur du couvent. Il nous a raconté que, dernièrement, un loup avait égorgé dix-huit bre-

bis dans le voisinage. Plût à Dieu que ce fût là la seule espèce de loups qu'il y eût dans ces contrées! Malheureusement, quelques-uns de ceux qui se sont arrogé l'emploi de docteurs chrétiens doivent être rangés au nombre de ceux que saint Paul a flétris dans cette prophétie (Actes, xx, 29): « Après mon départ, des loups ravisseurs pénétreront parmi vous et n'épargneront pas le troupeau. » — « Des loups deviendront vos docteurs, des loups ravisseurs qui feront servir à leur avidité et à leur ambition les mystères sacrés du ciel. » (*Milton*, Paradis perdu).

10 *avril*. Tout ici me rappelle que je suis en Arcadie. Le pays que l'on traverse pour se rendre à Léondari est ravissant. La nature y paraît dans toute sa beauté native; les collines et les vallées sont couvertes d'une magnifique forêt, ou plutôt d'un parc formé par la nature. Entre les arbres sont des pâturages où les bergers font paître leurs troupeaux. Ils sont tous armés de cette large houlette que portent les bergers et les bergères représentés sur les tableaux. A Léondari, nous trouvons les traces de désolation qui signalent partout le passage d'Ibrahim-Pacha. Quelques maisons ont été dernièrement réparées. J'ai remarqué plusieurs vieilles églises presque ruinées, semblables à celles que l'on voit auprès du château de Mistra. Une de ces églises, qui servait de mosquée avant la révolution, est maintenant consacrée au culte chrétien. Avant la guerre, il y avait à Léondari cinquante ou soixante familles grecques et deux cents familles turques; on y compte maintenant une vingtaine de familles grecques. Ma principale connaissance ici est l'économe Panagiottes, homme d'un caractère doux et aimable. Je lui ai remis quelques Traités pour qu'il les distribuât aux habitans, et je lui ai promis de lui en envoyer davantage de Napoli. J'ai rencontré chez lui une douzaine de paysans déguenillés auxquels j'ai adressé un discours qu'ils ont écouté avec la plus grande attention. Ici, comme partout, je saisis avidement toutes les occasions de prêcher la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ.

Karitena.

11 *avril* 1828. En partant de Léondari, nous avons traversé la plaine de Mégalopolis pour nous rendre à Karitena : nous avons mis six heures à faire ce voyage. Nous avons laissé, sur la droite, les ruines de Mégalopolis, dont la situation est marquée par un cyprès solitaire : à gauche était le mont Lycée. A mi-chemin, nous avons atteint l'Alphée que nous avons traversé au-dessous de Karitena. Immédiatement après mon arrivée, j'ai distribué quelques Traités, générosité dont je n'ai pas tardé à me repentir, car la maison a été aussitôt assiégée par une multitude de jeunes garçons qui demandaient des livres à grands cris. Comme ma provision était fort réduite, je n'ai pu les satisfaire. Je me suis rendu au château bâti par Colocotroni, où j'ai trouvé la mère de ce héros : elle avait avec elle un jeune enfant, son arrière petit-fils; elle n'appelait jamais son fils autrement que le *vieil homme;* elle m'a parlé du Tout-Puissant, ce qui m'a donné l'occasion de lui faire sentir combien il était important d'avoir toujours ce grand Etre pour ami. Lorsque j'ai eu fini de parler, elle a invité un capitaine qui était présent à me donner « la réponse. »

12 *avril.* Avant la révolution, il y avait à Karitena deux cents familles, dont trente turques, et le reste grecques. On ne compte plus maintenant que quatre-vingt familles. Cette province, peuplée de 30,000 habitans, renferme 140 villages, dont Spilios-Kolas me fit le compte sur les grains de son chapelet. Colocotroni m'avait appris que je verrais à Karitena les retraites des Grecs : j'ai été les visiter aujourd'hui. C'est une de mes excursions les plus extraordinaires. Après être descendus par un sentier jusqu'auprès du lit de l'Alphée, nous avons gravi la rampe d'un précipice dangereux, au-dessus duquel s'élevaient des rochers d'un aspect encore plus effrayant. L'effet de cette scène est des plus pittoresques. De chaque côté, la rivière est bordée de trois rives coupées à pic, s'élevant les unes au-dessus des autres, et se terminant par de hautes collines ornées de magnifiques forêts. Resserré dans un étroit canal, l'Alphée coule avec rapidité : ses eaux, enflées

par les dernières pluies, roulaient en ce moment avec un fracas épouvantable. La caverne, objet de notre excursion, est creusée dans le flanc du rocher, et ce n'est pas sans quelque danger que nous avons gravi jusque-là. Nous avons marché assez long-temps dans l'intérieur, mais sans en atteindre le fond. Mille Grecs y trouvèrent un refuge ; ils avaient des provisions pour cinq mois, et défiaient, en souriant, les Arabes qui, postés au sommet du rocher, tiraient inutilement contre l'ouverture de la caverne. Autrefois, les Israélites eurent recours à de pareils moyens de défense (*Juges*, VI, 2; *Sam.* XIII, 6; *Esaïe*, II, 19). Du sommet des rochers supérieurs, les Grecs ont précipité un prisonnier arabe, et mon guide m'a assuré que ses membres s'étaient détachés de son corps avant qu'il fût arrivé au fond du précipice.

A Karitena, les écoliers ont une petite planchette sur laquelle le maître écrit l'alphabet, ou tout ce qu'il veut leur donner à lire. A la fin de la leçon, on efface ces lignes, et la planche sert encore à en écrire de nouvelles. Cet instrument répond à celui dont saint Luc fait mention (I, 63), et se nomme comme autrefois πινακίδιον.

13 *avril*. J'ai prêché dans la principale église, sur ce texte : « S'il est vrai que vous soyez ressuscités avec Christ, cherchez » les choses qui sont en haut ; » mais, je le dis avec peine, ma prédication a été sans force et sans chaleur. Qu'il est important, pour un ministre de l'Evangile, d'avoir toujours l'esprit profondément pénétré des grandes vérités qu'il enseigne aux autres. Alors, seulement, ses paroles se graveront dans le cœur de ses auditeurs. « Quoi de plus déplorable, » dit » Baxter, « qu'un prédicateur mort prêchant à des auditeurs » morts les vérités vivantes du Dieu vivant ? » Puissent ces paroles ne jamais s'appliquer à moi ou à tout autre missionnaire ! Les Grecs, suivant l'usage fréquemment mentionné dans l'Ecriture, célèbrent de très-bonne heure le culte religieux. Ils ont ordinairement fini le service à l'heure où un Anglais est encore au lit. En conséquence, à Hydra, à Karitena, et partout où j'ai prêché dans les églises, j'ai été littéralement dans la même position que les prophètes, me levant de grand matin pour parler au peuple (*Jérémie*, VII, 13).

J'ai laissé à l'économe cinquante Traités pour être distribués aux habitans de Karitena, sans compter ceux que j'ai donnés au maître d'école.

Le service fini, je me suis mis en route pour le monastère de Kalami; le chemin qui y conduit longe les vallées et les collines les plus pittoresques. On trouve, près du monastère, des restes considérables de maçonnerie de forme polygonale. Ce sont les ruines de l'ancienne Gortys. Après avoir causé quelques instans avec les trois ou quatre moines de Kalami, nous nous sommes rendus au couvent d'Agianni. En quittant la petite église de Saint-André, aux bords de la Gortyna, on suit une des vallées les plus romantiques que j'aie jamais vues. Elle est ceinte de chaque côté par un mur de rochers élevés, dont les flancs sont ornés de la plus élégante végétation. Du sommet de ces masses prodigieuses se précipitent de superbes cascades; et, au fond de l'abîme, la Gortyna roule ses ondes tumultueuses, souvent cachées sous les rochers, mais dont on entend toujours le fracas assourdissant. Les flancs des rochers recèlent une foule de ces cavernes dans lesquelles les *Grecs* ont trouvé, pendant ces trois dernières années, un refuge assuré contre les fureurs d'Ibrahim-Pacha. L'entrée de la plupart de ces cavernes est murée, et leur forme et leur situation leur donnent en général l'apparence d'un nid de martinets. Le couvent d'Agianni n'est lui-même qu'une caverne semblable, dont les parties extérieures sont construites sur de plus grandes proportions. Nous avons eu beaucoup de peine à y arriver. Nous y avons trouvé trois ou quatre caloyers et plusieurs familles qui étaient venues y chercher un asile dans ces temps de troubles. Jamais, disaient-ils, ils n'avaient vu un Franc dans ces lieux. Je leur ai fait sentir combien il y avait de danger dans l'état de celui qui n'est pas converti : ils m'ont écouté avec beaucoup d'attention. La distance d'ici au couvent de Philosophou est courte à vol d'oiseau; mais nous avons été obligés, pour y arriver, de descendre et de monter, de passer les eaux écumeuses de la Gortyna sur un tronc d'arbre jeté en travers, de gravir les précipices les plus dangereux, et de nous frayer un chemin au travers d'une épaisse forêt. Enfin, après une route bien fatigante, nous

sommes arrivés au monastère. Nos chevaux avaient fait le tour par un autre chemin, depuis l'église de Saint-André.

14 *avril* 1828. J'ai trouvé, dans le couvent de Philosophou, plusieurs manuscrits, entre autres un beau lectionnaire des Evangiles, sur peau de vélin, singulièrement vénéré comme opérant des miracles. Il y a aussi un manuscrit de saint Matthieu, sur vélin, et plusieurs discours des pères de l'Eglise.

Demitzani.

De Philosophou, je me suis rendu à pied à Demitzani. En approchant de la ville, je ne fus pas peu surpris de voir une grande partie des habitans, conduits par les prêtres, venir à ma rencontre. On sonna les cloches, on tira des coups de fusil : on me reçut enfin comme on aurait reçu le gouverneur lui-même. Je les aurais volontiers dispensés de cette réception que je trouvai peu convenable pour un missionnaire. Cependant elle me fournit l'occasion de leur adresser un discours religieux qu'ils écoutèrent avec recueillement. Dans une conversation que j'eus avec deux des principaux ecclésiastiques, je m'efforcai de leur persuader que le point le plus important de la religion n'était pas de savoir si l'on doit administrer le baptême par immersion ou par arrosement, si le Saint-Esprit procédait du Père seulement, ou conjointement du Père et du Fils; mais qu'il consistait dans une conversion sincère du cœur et de l'esprit.

L'école de Demitzani est de beaucoup la plus célèbre de la Morée; établie, il y a soixante-cinq ans, par Hadgi Gerasimo, elle a eu pour premier maître Agapius. Les jeunes gens y accouraient de toutes les parties de la Morée, et l'on y comptait quelquefois jusqu'à deux cents écoliers. C'est là qu'ont été élevés plusieurs évêques et plusieurs personnages célèbres, entre autres le patriarche Grégoire qui fut mis à mort part ordre du Grand-Seigneur. Cette école possédait autrefois une bibliothèque de près de quinze cents volumes; mais on en a détruit une grande partie pour faire des cartouches au siége de Tripolitza.

Il y a environ 350 maisons à Demitzani : elles ont heureu-

sement échappé à la ruine générale qui a enveloppé presque toutes les autres parties de la contrée. Demitzani possède plusieurs moulins à poudre : cependant les habitans avouent que la poudre qu'ils fabriquent est inférieure à celle de l'Europe.

Zatouna.

15 *avril.* J'ai été reçu à Zatouna, village d'environ cent cinquante familles, avec les mêmes honneurs qu'à Demitzani. Les prêtres et les principaux habitans sont venus à ma rencontre jusque sur le sommet de la colline d'où l'on commence à apercevoir leur village. Ils m'ont accompagné jusqu'à l'église, au son des cloches et de la fusillade. Après avoir chanté une hymne pascale, tous les fidèles ont psalmodié des prières pour les trois souverains dont l'intervention a été si secourable à la Grèce. Rien de plus touchant que l'ardeur avec laquelle ils demandaient au Tout-Puissant une longue vie pour leurs bienfaiteurs. J'avais devant moi une congrégation rassemblée, et j'ai profité de cette circonstance pour prononcer un discours dans lequel j'ai fortement insisté sur l'importance de ces grands intérêts auprès desquels tout le reste n'est que néant et vanité. J'ai aussi rendu compte à mes auditeurs des travaux de la Société biblique, et je leur ai fait sentir combien étaient essentielles l'étude et la méditation des saintes Ecritures. J'ai vu avec peine qu'à Zatouna, les anciennes divisions existaient encore. On se plaignait amèrement de quelques individus qui troublaient la paix de la communauté; on en a excommunié cinq, et l'on a pris envers eux quelques autres mesures qui m'ont paru un peu violentes. Avant de partir, j'ai distribué des Traités à une soixantaine d'écoliers qui étaient présens.

On conserve encore un reste précieux de la bibliothèque de Demitzani; c'est un superbe manuscrit des Homélies de saint Basile, sur peau de vélin, format in-folio, et admirablement enluminé. J'ai aussi trouvé plusieurs manuscrits reliés en un seul volume : le mieux écrit est celui des aphorismes d'Hippocrate. Un autre, intitulé *Melissa Antonii*, l'*Abeille*

d'Antoine, a été écrit, d'après le témoignage du copiste, en 1587.

Livargi.

16 *avril.* Partis deux heures avant le jour, nous sommes arrivés au village de Livargi au moment du soleil couchant. Nous avons traversé, en chemin, le Rophias (l'ancien Ladon), le plus beau fleuve du Péloponnèse, dont les rives sont ombragées de platanes d'une admirable fraîcheur. Ces arbres m'ont rappelé les belles comparaisons du Psaume I et de Jérémie, XVII, 8. Dans l'Orient, on sent toute la force de ces images ainsi que d'une foule d'autres qui sont tirées de quelque particularité du climat : nous ne les comprenons pas aussi bien en Angleterre, où nous ne sommes jamais exposés à la sécheresse.

En approchant de Tripotama, nous avons laissé, sur la gauche, le couvent bâti par ce moine qui a dernièrement acquis tant de célébrité en Morée. Ce vieillard recommandait aux Grecs de s'abstenir du vol et des autres péchés, de jeûner continuellement, de garder une exacte continence, d'abandonner toutes les richesses qu'ils avaient prises sur les Turcs, et de n'employer d'autres armes que le signe de la croix. Ces moyens, assurait-il, feraient infailliblement périr leurs ennemis, et leur attireraient la protection du ciel. J'aurais été assez disposé à regarder cet homme comme étant lui-même égaré, et non comme un imposteur, n'eussent été les immenses sommes d'argent qu'il amassa au moyen de ses prédications. On m'a assuré que les dons de cette foule d'enthousiastes s'élevaient au moins à 700,000 piastres. Mais leurs yeux furent dessillés lorsque Ibrahim-Pacha fit mourir le moine et s'empara de ses trésors.

17 *avril.* J'ai prêché ce matin dans la principale église avec beaucoup de liberté; j'ai averti mes auditeurs de leur danger, et je leur ai annoncé qu'il n'y avait pas sous le ciel d'autre nom que celui de Christ, par lequel ils pussent être sauvés.

Livargi contient environ cent cinquante maisons. Les habi-

tans s'étant soumis aux Turcs, ou, pour me servir de l'expression commune, « les ayant honorés, » n'ont rien eu à souffrir de la part d'Ibrahim-Pacha. Mais leurs compatriotes les ont cruellement maltraités : Sisinnes et Gennæos les ont ruinés par leurs exactions. Il y a ici un maître d'école et environ quarante élèves; je leur ai distribué des Traités. Les habitans ont formé le projet d'établir une école publique, et ont engagé un instituteur.

18 *avril*. Je suis persuadé que mes discours ont produit une impression religieuse très-profonde sur mes auditeurs de Livargi : puisse-t-elle ne jamais s'effacer ! J'ai visité le monastère de Sopato où j'ai trouvé beaucoup de manuscrits en vélin, contenant les ouvrages des pères. Un voyageur qui aurait le temps d'examiner tous les manuscrits qui existent en Grèce, trouverait des monumens bien précieux. Sopato renferme près de 150 maisons.

Kalavrita.

19 *avril*. La route qui conduit à Kalavrita est montueuse et longe des collines toutes couvertes de forêts. Nous n'avons guère trouvé que des ruines à Kalavrita. Avant la révolution, cette ville renfermait 800 maisons turques et grecques. J'ai remarqué que les Grecs avaient fait, à une grande mosquée, ce que les Israélites, sous Jésus-Christ, firent au temple de Bahal (II. Rois, x, 27).

Mégaspélaion.

Nous sommes arrivés à Mégaspélaion dans la soirée. C'est l'établissement monastique le plus considérable de la Morée; il renferme 150 moines. Pendant la révolution, ce couvent est devenu une forteresse redoutable; où 5,000 personnes ont trouvé un asile; et quoique Ibrahim-Pacha les ait assiégés deux fois, ses efforts ont été impuissans. Les caloyers m'ont assuré que ce couvent existait depuis 1,400 ans; mais leurs titres et leurs papiers sont perdus. L'objet le plus curieux que l'on y trouve est un tableau de la sainte Vierge que

les moines regardent très-sérieusement comme l'ouvrage de l'évangéliste saint Luc. Une partie considérable du monastère n'est, comme l'indique son nom, qu'une grande caverne. Il est dominé par un précipice de quatre cents pieds, qui le met à couvert de toute attaque venant d'en haut : il est entouré des sites les plus agrestes.

Dimanche 20 *avril* 1828. J'ai prêché ce matin sur ce texte : « Si vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les » choses qui sont en haut. » Ma congrégation était très-nombreuse, et se composait non seulement de caloyers, mais aussi de réfugiés : tous m'ont écouté avec la plus grande attention. C'est un exemple frappant de la libéralité de l'Eglise d'Orient et de la nation grecque qu'un ministre protestant ait eu la liberté de prêcher souvent dans leurs temples, et même à l'époque de leurs fêtes les plus solennelles. A Egine, j'ai prêché quatre fois avec l'autorisation du président du corps législatif, dont plusieurs membres étaient mes auditeurs. Cette libéralité de principes, cette bienveillance de la part des laïques ont souvent été imitées par le clergé, mais jamais d'une manière aussi remarquable que dans le couvent de Mégaspélaion. Là, j'ai prêché devant une congrégation de plus de cent moines, avec la permission des supérieurs du monastère et dans la chapelle même où l'on adore une image de la Vierge, attribuée au pinceau de saint Luc. Quel que soit le sort futur de la Grèce, je retiendrai toujours au nombre de mes plus doux souvenirs ces témoignages de sentimens affectueux, et je prierai sans cesse pour que Dieu accorde à cette Eglise le même privilége qu'à celle de Philadelphie (*Apoc.*, III, 8). « Vois, j'ai mis devant toi une porte ouverte que per» sonne ne pourra fermer. » Puissent tous ceux qui, comme hérauts de l'Evangile, ont ainsi l'occasion de faire le bien, être animés de la plus tendre bienveillance envers les membres de cette communauté ! Puissent-ils, doués d'une sagesse céleste et secondés par un pouvoir divin, adresser à l'Eglise orientale ces paroles du prophète : « Lève-toi, brille, car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. »

21 *avril.* Germanos et quelques autres habitans m'ont

fréquemment fourni l'occasion de leur faire connaître les principales erreurs de l'Eglise grecque. Lorsqu'ils me questionnaient sur des sujets religieux, je leur exposais ma foi, et je leur en rendais raison. La vérité, ainsi développée dans des conversations amicales, produit toujours un bon effet.

Phonia.

Nous avons voyagé aujourd'hui au milieu d'une contrée montagneuse. Arrivés à la région des neiges, nous avions sous nos pieds le golfe de Lépante. Le crocus commun, le fumaria bulbosa, une espèce d'hyacinthe et plusieurs autres plantes, étalaient leurs fleurs magnifiques à la limite même de la neige. Nous avons traversé de vastes forêts de pins; et, arrivés au pied de la haute montagne de Chelmos, nous nous sommes trouvés au milieu d'un pays très-peuplé : de tous côtés nous apercevions des villages admirablement situés; le principal est Klouchines. Un des pics, voisins du Chelmos, a été le lieu de la scène d'un des plus grands désastres qui soient arrivés aux Grecs, par le fait d'Ibrahim-Pacha. Une foule immense de Grecs s'étaient réfugiés sur le plateau élevé, espérant qu'il serait inaccessible aux Arabes; malheureusement on pouvait leur appliquer ces paroles du prophète : « En vérité, c'est en vain qu'ils comptent, pour se sauver, » sur leurs collines et sur la multitude de leurs montagnes. » Ni les rochers ni les neiges n'empêchèrent les Arabes de s'élancer comme des loups sur leur proie. Des centaines de Grecs furent précipités du haut des rocs, et des centaines furent emmenés en captivité.

Dans ces contrées, les femmes sont extrêmement laborieuses : on les voit continuellement, dans les champs, s'occuper des travaux les plus pénibles de l'agriculture. Les hommes se séparent d'elles pendant quatre ou cinq mois de l'année, et sont employés à Hydra, à Napoli et dans d'autres villes comme maçons, charpentiers, etc., etc. Les femmes, ici comme dans beaucoup de contrées de l'Orient, sont surchargées d'ornemens. On peut rigoureusement leur appliquer les paroles du *Cantique des Cantiques*, 1, 10.

Dans le couvent de Phonia, j'ai eu l'occasion d'annoncer la vérité à plusieurs moines et à quelques autres Grecs : il me semble que j'ai produit sur eux une impression profonde. Il y a environ trente caloyers dans ce monastère. Je passai la nuit à Phonia, ou plutôt à Kalybia de Phonia, petit village de quatre cents maisons, assez vivant.

22 *avril*. Notre route, aujourd'hui, longeait le lac de Phonia : cet amas d'eaux présente un phénomène assez singulier. Avant la révolution, cet endroit avait à peine l'apparence d'un lac, car les eaux s'écoulaient par une cavité souterraine; mais, en 1821, la cavité s'est problablement engorgée, et, depuis lors, les eaux ont continué à s'accroître et à s'étendre dans la plaine : elles forment à présent un lac presque aussi grand que celui de Derwent-Water. Il n'est pas douteux qu'elles ne continuent à hausser, et qu'elles ne finissent par s'élever au niveau qu'elles atteignaient autrefois. Deux années les amèneront probablement à la limite mentionnée par Pausanias, et qui est encore visible. Les gens du pays regardent cela comme un événement miraculeux, et rapportent que la même chose eut lieu quand les Turcs enlevèrent la Morée aux Vénitiens. Toujours est-il qu'ils ont grandement souffert de l'inondation, qu'ils ont perdu de beaux vignobles et de fertiles champs de blé, et qu'ils pourront bien un jour perdre leurs maisons. Les montagnes qui entourent le lac sont revêtues de superbes forêts et couronnées de neiges.

Après avoir quitté les bords du lac de Phonia, nous sommes descendus dans une autre plaine à l'extrémité de laquelle est le lac de Stympalus, nommé maintenant Zaracca. Nous avons remarqué, en route, les ruines d'un khan : ces lieux de repos étaient autrefois très-communs en Morée, et, placés à une distance convenable des villes, ils servaient d'hôtelleries aux voyageurs (*Jérémie*, IX, 2); mais ils ont été tous détruits. Dans le lac de Zaracca, nous avons observé le Katabathron où les eaux se précipitent : elles reparaissent à vingt milles de là, à la source de l'Erasinos, près d'Argos. Le chemin entre ce lac et Saint-Georges n'a rien de bien intéressant. On traverse, avant d'arriver à ce village, une plaine

fertile où était situé Phlius. Saint-Georges contient environ trois cents maisons.

(*La fin à un prochain numéro*).

Le capitaine Kotzbue et l'amiral Duperré.

Un capitaine de vaisseau allemand, au service de la Russie, vient d'achever un voyage autour du monde, dont il a publié une relation. Dans cet ouvrage, il a prouvé que son âme n'était point à la hauteur de son intrépidité et de son savoir comme marin, et qu'il était incapable de juger sainement les travaux des missionnaires évangéliques dans la mer du Sud. Voici comment il s'exprime sur le changement opéré par l'Evangile dans l'île d'Otahïti :

« En abordant à Matavai (1), je fus peiné de voir le changement qui s'y était opéré depuis ma dernière visite. Il y » avait là un nommé Wilson, missionnaire anglais, espèce de » composé, moitié saint et moitié matelot, dont les prédications attiraient un grand nombre d'auditeurs. Pour répondre » au désir de quelques-uns des missionnaires, je me rendis à » leur lieu de réunion, *et je fus surpris de trouver une chapelle fort bien bâtie;* le peuple *entrait et s'asseyait en silence*, et finit *par remplir l'enceinte de l'édifice;* ils entonnèrent ensuite un chant; le missionnaire prêcha, et jamais » je n'ai vu d'assemblée si sombre et si solennelle; c'était » vraiment pitoyable. »

Rapprochons maintenant de ce témoignage, qui, à l'insu et contre la volonté de son auteur, est une recommandation plutôt qu'une dépréciation de l'œuvre missionnaire, celui d'un marin plus habile que le capitaine Kotzbüe, celui d'un général qui attire maintenant les yeux de l'Europe entière, et sous le commandement duquel la flotte française s'est couverte de gloire devant Alger, de l'amiral Duperré, pair et maréchal de France. Il explorait, en 1823, l'Océan-Pacifique, à bord de la corvette royale *la Coquille;* ayant jeté

---

(1) L'une des stations missionnaires d'Otahïti.

l'ancre dans l'un des ports d'Otahïti, il fut si frappé du spectacle qui s'offrit à ses yeux que, le 23 mai, il adressa au ministre de la marine un rapport qui parut à cette époque dans toutes les feuilles publiques, et dans lequel on lit le passage que nous allons transcrire. Nous avons déjà eu occasion de le citer; mais nous n'hésitons pas à le reproduire ici : le rapprochement est frappant :

« A quatre heures de l'après midi, dit l'amiral Duperré, » nous jetâmes l'ancre dans la baie de Matavai; mais nous » fûmes très-surpris de ne pas voir un seul canot s'approcher » de notre navire. Nous en apprîmes bientôt la cause; tous » assistaient au culte public, et le lendemain les naturels » vinrent en grand nombre nous apporter des provisions de » toute espèce.

L'île de Tahïti est maintenant bien différente de ce qu'elle » était du temps de Cook. *Les missionnaires de Londres ont » totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitans.* » L'idolâtrie n'existe plus; ils professent maintenant la religion » chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâti» mens : elles sont même d'une réserve extrême, lorsqu'on » les rencontre à terre..... Les guerres sanglantes que ces » peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu » depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire; ils » ont en main des livres de religion imprimés dans leur » île; de belles églises ont été construites; tout le peuple s'y » rend, deux fois par semaine, avec une grande dévotion; et » l'on y voit souvent plusieurs indigènes prendre note des pas» sages les plus intéressans des discours. »

Dans la dernière assemblée générale de la Société des Missions de Londres, qui a eu lieu au mois de mai passé, M. Bennet, l'un des commissaires de cette Société, qui se trouvait à l'île d'Otahïti en 1823, a rappelé quelques-unes des circonstances du séjour qu'y fit l'amiral Duperré. Voici ses paroles : « Nous fûmes réjouis en voyant aborder le vaisseau » du capitaine français. Il mangea à notre table, et nous » fûmes invités à bord de son vaisseau. M. Duperré est catho» lique; mais, à ce qu'il paraît, catholique éclairé. Il con» templa avec étonnement les changemens survenus à Otahïti, et

» exprima des vœux ardens pour la continuation de nos succès. » Un jour que je lui faisais visite à bord de son vaisseau, il » me pria de l'excuser s'il me laissait un instant seul, vu qu'il » avait à écrire à Paris, et il me donna quelques cartes et » d'autres objets à examiner, pendant que je l'attendrais. Au » bout d'un moment il revint, et me dit qu'il avait écrit une » lettre au ministre de la marine, sur son séjour à Otahïti, et sur » les heureux changemens qu'il y avait trouvés. Puis il nous lut » son rapport et nous offrit, s'il nous intéressait, de nous en » donner une copie que nous acceptâmes, et que nous en- » voyâmes, à cette époque, à la Société des Missions de » Londres. » C'est de ce rapport qu'est extrait le passage que nous avons cité.

Tous les voyageurs qui visiteront les îles de la mer du Sud, dans l'esprit de l'amiral Duperré, du commandant de l'escadre russe Lazarek et du capitaine Gambier, trouveront ce qu'ils ont trouvé, admireront ce qu'ils ont admiré. Il faut plaindre ceux qui, comme M. Kotzbüe, tournent en ridicule les choses les plus saintes et les plus propres à émouvoir, nous ne dirons pas seulement des cœurs chrétiens, mais de simples observateurs sérieux et impartiaux.

NOUVELLES RÉCENTES.

Nous recevons, dans ce moment, une lettre de M. le docteur Korck, missionnaire en Grèce. En voici quelques passages :

Syra, 20 août 1830.

« Nous avons ici deux écoles d'enseignement mutuel et deux écoles pour l'enseignement élémentaire, de l'un et l'autre sexe, renfermant ensemble plus de 500 enfans. A l'imitation de notre établissement de Syra, plusieurs écoles ont été fondées dans diverses parties de la Grèce et de la Turquie, et je me réjouis dans le Seigneur d'avoir contribué à l'établissement d'une cinquantaine d'entre elles.

»Parmi les hommes sages et éclairés qui méritent, dans ce pays, le respect et les encouragemens des personnes qui prennent intérêt aux Grecs, il faut nommer le digne et vertueux Théophile Kaïros, ci-devant professeur de chimie à Haivali. Il joint à beaucoup de lumières et à des vues très-vastes sur l'instruction beaucoup de zèle, de fermeté de volonté et une persévérance inébranlable. Voici trois ans qu'il parcourt la Grèce pour recueillir des contributions qui le mettent en état de réaliser le projet qu'il a conçu de fonder une maison d'orphelins à Andros. Mais à peine est-il parvenu à ramasser 30,000 piastres, c'est-à-dire tout au plus la somme nécessaire pour commencer l'éducation de cinquante enfans. Son plan est de leur donner une instruction littéraire, et au moyen de l'apprentissage des arts et métiers les plus profitables, de les mettre en état de pourvoir à leur entretien, et de rendre l'institution indépendante de l'appui et des secours du dehors. Ceux des élèves, qui montreront des capacités, pourront étendre le cercle de leurs études, et on leur fournira, dans la maison, tous les moyens pour cela. Si, en sortant de l'établissement, Dieu bénit leur travail, ils seront tenus d'entretenir, à leurs frais, un orphelin dans l'institution. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'Evangile sera la base de l'instruction que recevront les jeunes orphelins. Comme M. Kaïros nous a fait l'honneur, à ma femme et à moi, de nous constituer agens de son entreprise, nous osons vous prier de recommander cette bonne œuvre à toutes les personnes de votre connaissance. C'est la première tentative qui ait été faite dans ce genre, en Grèce, et rien, dans ce pays, ne mérite plus de fixer l'attention des philanthropes chrétiens (1). »

(1) Une souscription est ouverte dans ce but à la maison des Missions, boulevart Mont-Parnasse, n° 41.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Lettre et journal du missionnaire Lemue, adressés à M. le président et à MM. les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Béthelsdorp, 19 avril 1830.

MESSIEURS ET TRÈS-HONORÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHIST NOTRE SEIGNEUR,

Dans le journal que notre frère Rolland vous envoya, il y a cinq semaines environ (1), il vous parlait des institutions missionnaires que nous avons visitées, et des observations que nous avons faites dans notre voyage du Paarl à Béthelsdorp; il vous disait aussi que nous nous proposions d'accompagner M. le docteur Philip jusqu'en Cafrerie, et que si la Providence nous ouvrait, dans ce pays, une porte pour la prédication de l'Evangile, nous demanderions votre consentement pour y fonder une station missionnaire. Depuis qu'il vous a écrit, nous avons visité une partie de la Cafrerie, et nous sommes maintenant de retour à Béthelsdorp. Je me propose de vous exposer, à la fin de mon journal, les motifs qui nous ont déterminés à revenir sur nos pas; mais avant de vous rendre compte de notre voyage, je prendrai la liberté de faire, en commençant, quelques remarques générales sur le pays que nous venons de visiter.

La tribu des Cafres ou des Amakosa habite aujourd'hui tout le pays qui se trouve entre la rivière Bashé et la Keiskama. Il n'y a pas long-temps qu'ils s'étendaient jusqu'à la rivière des Poissons (*Fishriver*); mais maintenant toutes les terres qui se trouvent de ce côté de la Keiskama sont occupées par les colons. La Cafrerie est un charmant pays, très-fertile et arrosé par un grand nombre de petits ruisseaux. La population en est

---

(1) Voyez 5e année, p. 225.

incomparablement plus grande que celle de la colonie, car, d'après un calcul approximatif fait par les missionnaires, elle est au moins de cent mille âmes. Il serait difficile de vous décrire les sentimens que nous éprouvâmes lorsque nous nous vîmes entourés, pour la première fois, d'un grand nombre de sauvages. Les enfans sont absolument nus; les hommes portent sur leurs épaules une grande peau de bœuf qui descend jusqu'aux genoux, et quand ils veulent s'asseoir, ils étendent par terre leur manteau qui leur sert de tapis. L'habillement des femmes est un peu plus compliqué; elles ont toutes une espèce de tablier de peau, lié un peu au-dessus de la ceinture; leur pelisse ou manteau descend beaucoup plus bas que celui des hommes, et, comme ornement, elles y attachent derrière, entre les épaules, une autre peau d'un pied de long, couverte de trois ou quatre rangs de boutons et qui traîne à terre; ce qui leur donne en marchant un air de dignité. Leur coiffure est en général une peau d'antilope, dont une partie est couverte de grains de verroterie avec beaucoup d'art, et arrangée en forme de turban. D'autres portent sur la tête un mouchoir auquel elles donnent la forme d'une couronne; mais leur costume favori est le turban. Les hommes et les femmes se parent aussi de colliers de verroterie et de pendans d'oreilles faits avec une sorte de grains beaucoup plus gros: c'était là la monnaie dont nous nous servions chez eux. Quand nous leur donnions un bouton ou un grain de collier, ils s'en ornaient aussitôt et paraissaient très-contens.

Les hommes ne sortent jamais sans leurs armes; ils portent tous des sagaies qui paraissent être assez semblables aux traits dont se servaient les anciens, et qu'ils lancent à une distance très-considérable. Chaque guerrier en a sept, et en outre il est armé d'un bâton très-gros à l'une des extrémités, qu'ils nomment *kerri*. C'est dans cet équipage qu'ils venaient nous voir; mais, loin d'être formidables, ils avaient un air de confiance, de bonté et de simplicité que l'on ne trouve pas toujours chez les peuples civilisés. Tout le pays étant à leur disposition, ils changent souvent de demeure; leurs troupeaux les obligent quelquefois à ces émigrations; car quand l'eau ou les pâturages viennent à leur manquer, ils cherchent fortune ailleurs. C'est ainsi que plu-

sieurs fois nous avons trouvé vides un grand nombre de huttes où nous pensions rencontrer beaucoup de monde. En général, leurs kraals ne sont composés que de douze à quinze huttes tout au plus. Leurs huttes ont exactement la forme d'une ruche d'abeilles; les plus grandes ont quinze pieds de diamètre sur huit ou dix de hauteur. Tout l'édifice est soutenu par des fourches de bois; le feu brûle au milieu, et la fumée s'échappe par la porte.

Quand nous allions les visiter chez eux, ils nous recevaient très-cordialement. Notre habillement attirait peu leur attention; ce qui les frappait le plus, c'était la couleur de notre peau; ils passaient leurs mains sur leurs visages, et montrant ensuite les nôtres, ils s'adressaient les uns aux autres avec une extraordinaire volubilité, et riaient aux éclats. Les femmes nous présentaient leurs enfans, afin que nous leur fissions un présent; nous leur donnions quelques boutons, et aussitôt elles prenaient un petit panier qui leur sert d'écuelles, et après l'avoir rempli de lait, elles venaient nous l'offrir.

Les Cafres mettent le lait dans un sac de cuir qu'ils étendent par terre, et qu'on remplit à mesure qu'il se vide, de sorte qu'il contracte immédiatement un goût très-aigre; la première fois, nous en bûmes par renoncement; mais à la fin il a bien fallu se résigner à cette sorte de breuvage. Le lait, la viande, le maïs et une espèce de millet que les femmes cultivent, voilà à peu près toute leur nourriture; du reste, ils sont robustes; et comme le pays est très-fertile et qu'ils ont beaucoup de troupeaux, ils passent la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté.

Quoique cette vie sauvage soit du goût de quelques hommes fatigués de la corruption et de tous les excès qui règnent dans les sociétés plus polies, il ne faut pourtant pas s'y tromper : à cette simplicité de la nature se mêlent de très-grands vices. Après tout, les Cafres sont des hommes sensuels, et il faut bien qu'ils soient tels, puisque toutes leurs espérances se bornent à cette vie. Quand on entend dire d'un pays, que la connaissance du vrai Dieu n'y est point répandue, que les principes du christianisme y sont inconnus, on peut en conclure hardiment et sans l'avoir vu, qu'il n'y a rien de spirituel, rien

de divin chez le peuple qui l'habite, et que l'immoralité doit y régner en dépit de la loi naturelle. On ne doit donc pas s'étonner si la polygamie a été reçue jusqu'ici chez les Cafres. Geïka, qui est mort l'année dernière, avait seize femmes; tous les chefs que nous avons vus en avaient trois ou quatre; les autres en prennent autant qu'ils veulent. Il n'est pas rare non plus chez eux de voir des familles abandonner leurs mourans dans un buisson, et les exposer à devenir ainsi la proie des bêtes féroces, quelques heures après; car ils ont une telle horreur de la mort, que, quand quelqu'un est décédé, tous les habitans du kraal quittent leurs habitations, réduisent en cendre la hutte du défunt avec tout ce qui lui appartenait, et vont se fixer dans un autre endroit. On ne donne la sépulture qu'aux chefs, encore prennent-ils pour cela de telles précautions, que presque personne ne connaît l'endroit où le corps est inhumé. La croyance aux enchantemens, exerce toujours une funeste influence sur tout le pays. Chacun sait qu'ils attribuent une grande partie des maladies à la malice des sorciers; mais ce n'est souvent qu'un prétexte pour perdre un individu qu'ils haïssent ou pour s'emparer de ses troupeaux. Quand un chef porte envie aux richesses de quelqu'un de ses voisins, il va trouver le fundis ou docteur. On rassemble alors tous les habitans des kraals voisins, et à la suite de quelques danses et de certaines cérémonies, le fundis indique le coupable, et ce malheureux est condamné à perdre la vie dans les flammes, tandis que ses accusateurs partagent ses biens entre eux. Cependant les missionnaires nous ont dit que ces abus commencent à devenir plus rares, et que lorsque les Cafres ont résolu de dresser un *auto-da-fé* de ce genre, ils ont bien soin de tenir la chose secrète, de peur que les missionnaires n'en soient instruits, et ceux-ci n'apprennent souvent le mal, que quand il n'y a plus de remède à y apporter. Mais grâce à la miséricorde du Seigneur, ces horreurs n'existeront bientôt plus; la lumière de l'Evangile a déjà répandu une grande clarté dans tout le pays; les stations missionnaires sont comme des villes situées sur une montagne d'où jaillit la lumière; plusieurs chefs ont embrassé l'Evangile et se conduisent en vrais chrétiens; un grand nombre

d'autres assistent régulièrement au culte divin et approuvent hautement les instructions des missionnaires, quoiqu'ils déclarent eux-mêmes qu'il n'ont pas encore le bonheur d'être chrétiens. L'Œuvre du Seigneur n'a donc pas été vaine, puisqu'il se trouve en Cafrerie plusieurs Eglises composées d'un nombre assez considérable de fidèles qui ont la même foi, les mêmes espérances et le même amour pour Jésus-Christ que les chrétiens d'Europe. Dans la persuasion où je suis que vous nous suivez par la pensée et que vous recevez les plus petits détails que nous vous communiquons, comme un père reçoit des nouvelles de ses enfans, qui sont dans un pays éloigné, je vais vous donner un extrait de mon journal.

Le 13 mars, nous partîmes de Grahamstown, avec M. le docteur Philip et M. Read, qui nous avait accompagnés de Béthelsdorp dans l'intention de visiter les stations missionnaires. M. Munro, missionnaire de Grahamstown, et un intendant militaire, M. Yeoland, homme très-pieux, chez qui nous avions logé, nous conduisirent jusqu'à Herman'skraal. Les chemins étant très-mauvais, nous eûmes beaucoup de peine ce jour-là à voyager, et, ce qui ajoutait encore à la difficulté de la marche, le pays était très-montueux et généralement couvert de buissons de plusieurs pieds de hauteur, parmi lesquels il y avait beaucoup plus d'aloès que dans aucune autre partie de la colonie. Comme le docteur désirait prêcher le lendemain aux troupes de Fortwilshire, nous fûmes obligés de marcher toute la nuit, et le dimanche matin nous arrivâmes au fort. Le capitaine Frend, commandant de la garnison, nous montra beaucoup de bonté, et tout le temps que nous restâmes à Fortwilshire, nous reçûmes toutes sortes de marques d'amitiés de sa famille et de plusieurs autres officiers qui avaient voyagé en France. Le fort est situé très-près de la Keiskama, et le gouvernement y entretient une compagnie de soldats pour garder les frontières. Le matin et le soir, il y eut service dans la chapelle, et le docteur Philip prêcha aux deux services. L'après midi, un jeune officier nous invita à assister à l'école du dimanche qu'il dirige lui-même, et nous fûmes très-édifiés du zèle qu'il déploie pour l'éducation de ces en-

fans, qui sans cela seraient privés de tout moyen d'instruction.

La chaleur étant excessive ce jour-là, nous avions dressé notre tente sur les bords de la Keiskama, et comme il n'y avait que la rivière qui nous séparât de la Cafrerie, nous fûmes visités par un grand nombre de Cafres. Une douzaine de femmes s'approchèrent de notre tente; elles avaient toutes du lait caillé dans de petits paniers de jonc placés sur leur tête, car les femmes cafres ont coutume de porter ainsi toute espèce de fardeau, et elles le font avec tant d'adresse, qu'elles ont rarement besoin de le soutenir avec la main; ce qui contribue à leur donner une démarche très-légère et très-gracieuse. Nos Hottentots prirent de leur lait et leur donnèrent de la viande en échange; elles en parurent extrêmement satisfaites; l'une des plus jeunes surtout parlait avec une volubilité inconcevable, et se frappait la poitrine avec les deux mains, pour témoigner aux autres toute sa joie. Rien de plus simple et de plus gai que leurs expressions: leur habillement était le même que celui que j'ai décrit plus haut; quelques unes avaient un rang d'anneaux de cuivre qui leur couvrait le bras, du poignet jusqu'au coude. J'essayai de leur parler; mais n'ayant pas d'interprète, il me fallut y renoncer. Tout ce que nous faisions semblait les occuper; elles copiaient nos gestes et notre démarche, et parlaient entre elles avec beaucoup de feu; elles mangeaient une très-grosse racine blanche d'un goût sucré, et se la faisaient passer tour à tour. Comme nos Hottentots dînaient en leur présence sans leur rien offrir, elles se mirent à les railler dans leur langage et à crier de toute leur force: *Wolof! wolof!* (ô loups! ô loups!). Au moyen d'un interprète, M. Read fit le soir le culte domestique dans la tente, où beaucoup de Cafres s'étaient réunis, tandis que nous étions à la chapelle. Toute la nuit je fus occupé de la scène que nous avions vue pendant la journée, et quelquefois il me semblait que ce n'était qu'un rêve et une illusion.

Le 15, un chef, nommé Botma, est venu nous visiter. Sa taille était gigantesque et toutes les parties de son corps si bien proportionnées, qu'il aurait pu servir de modèle à un statuaire.

Son vêtement consistait en une pièce d'étoffe tout unie : il portait au bras un anneau d'os, marque distinctive des chefs, et l'on remarquait dans son regard et sa démarche quelque chose de sombre et de mélancolique. On lui demanda comment il se faisait que tous les autres chefs avaient des missionnaires et que lui n'en avait pas. Il répondit qu'il avait toujours désiré d'en avoir un, mais que lui et son peuple étaient errans et n'avaient aucun asile à lui donner. On lui demanda ensuite combien il avait de guerriers. « Je ne sais pas, répondit-il; mais si j'avais un missionnaire, il les écrirait, et j'en saurais bientôt le nombre. » Cependant il se mit à compter sur ses doigts avec un interprète; à chaque personne que celui-ci nommait, le chef étendait un doigt, et lorsqu'il y en avait dix, il frappait ses mains l'une contre l'autre et recommençait ensuite. Ce calcul dura une heure, et enfin il trouva qu'il avait quatre cent dix hommes sous ses ordres. Le soir, nous eûmes notre culte domestique comme le jour précédent. Il se fit en hollandais, et un Hottentot qui savait la langue cafre traduisit l'explication de la Parole de Dieu et les prières.

Le 16, nous allâmes visiter un kraal situé à une lieue de Fortwilshire, sur les terres de la colonie. Avant d'y arriver, nous rencontrâmes cinq hommes à cheval qui venaient à nous à toute bride; nous les saluâmes, mais ils passèrent leur chemin sans détourner la tête. Un peu plus loin, trois hommes, d'une taille énorme, étaient assis à la porte de leur hutte; l'un d'eux s'oignait le corps avec une espèce d'ocre, et les autres travaillaient à leurs sagaies. M'étant baissé pour regarder dans leur hutte, j'y vis sept enfans des plus beaux que j'eusse vus en ma vie, et en les fixant, la première pensée qui me vint à l'esprit fut celle des dames chrétiennes de Paris. Avec quel intérêt, me disais-je à moi-même, ne se chargeraient-elles pas, si elles étaient ici, de l'éducation de cette intéressante famille ! Après que nous eûmes demandé où demeurait le capitaine, on nous conduisit à son kraal, où nous le trouvâmes entouré d'une trentaine d'hommes aussi forts que des Hercules; cependant, comme Saül, le chef dépassait tous les autres par sa taille. Ils se mirent à nous demander des présens et surtout du tabac. Le chef montrait son manteau tout usé à

M. le docteur Philip, pour lui faire entendre qu'il avait besoin d'un autre vêtement. « Il y a en Angleterre, disait-il, tant de grands capitaines; écrivez-leur de m'envoyer leurs vieux habits. » Nous leur demandâmes ensuite de nous faire voir comment ils font la guerre entre eux. L'un d'eux prit alors un bouclier de peau qui lui couvrait tout le corps, et fit devant nous toutes les évolutions qu'ils ont coutume de faire dans leurs combats.

Le 17 mars était le jour de la foire de Fortwilshire, et jamais nous n'avions vu un si grand nombre de Cafres réunis; ils étaient environ quinze cents. On les voyait descendre la montagne, portant sur leurs têtes les articles qu'ils avaient à vendre, les uns des peaux de bœuf et des cornes, les autres des nattes et des paniers. Il y en avait beaucoup qui venaient des extrémités de la Cafrerie, et qui n'avaient pas fait moins de cent lieues, portant sur leur tête une énorme peau de bœuf qu'ils se proposaient d'échanger contre des boutons. Nous vîmes encore une fois le chef que nous avions rencontr la veille; il était venu nous faire une visite avec tout son monde. Cette fois il portait un costume européen avec une mauvaise ceinture autour des reins; ses gens marchaient derrière lui sur trois rangs avec beaucoup d'ordre, et ressemblaient dans leurs manteaux aux anciens Romains, tels qu'on les représente dans nos musées. Quelques heures après, la foire commença. On fit asseoir tous les Cafres sur plusieurs rangs, avec leurs marchandises placées devant eux; et afin de prévenir la confusion qu'aurait occasionnée une telle multitude, la vente de chaque article se fit à tour de rôle au son de la trompette: les colons s'arrachaient les objets avec une avidité étonnante, et donnaient en échange aux Cafres de petites haches, des couteaux et des boutons; car, à l'exception d'un très-petit nombre d'entre eux qui demeurent sur les frontières de la colonie, ils n'attachent aucune valeur à l'argent monnayé. Les femmes aiment surtout les mouchoirs, qu'elles portent sur la tête avec beaucoup de grâce, et nous remarquâmes que plus l'étoffe était grossière, plus elles la recherchaient, car elles pensent qu'elle dure plus long-temps. Le capitaine Frend nous avait donné un factionnaire pour garder nos voitures, dans la

crainte qu'on ne nous enlevât quelque chose; mais tout s'est passé dans le plus grand ordre, et nous n'avons été témoins d'aucune des rixes choquantes qui ont souvent lieu dans les grandes foires en Europe. La même foire se répète toutes les semaines, et jamais les Cafres ne s'y trouvent au nombre de moins de douze cents.

Le soir, nous eûmes la visite de Botma et du vieux chef Eno, le même qui reçut le docteur Van der Kemp, lorsque celui-ci vint commencer une mission en Cafrerie. Ils passèrent la nuit dans notre tente avec tous leurs conseillers. En voyant ces hommes si intéressans dans leur enfantine simplicité, mais tout-à-fait matériels et ne songeant qu'à satisfaire leurs appétits charnels, je fus obligé de sortir pour épancher mon cœur en secret devant le Seigneur; ils me faisaient l'effet d'enfans descendus de parens illustres, mais qui ignorent tout-à-fait leur origine. Oh! s'ils pouvaient apprendre à connaître leur Créateur et l'amour incompréhensible qu'il a eu pour eux! Je compris, dans ce moment, la grandeur et l'importance du message dont Dieu nous avait chargés auprès d'eux, et je m'étonnais que nous pussions prendre un moment de repos aussi long-temps qu'ils étaient séparés de Dieu. Après que je fus retourné dans la tente, l'un de nous fit lecture d'une portion de l'Ecriture, un vieux Cafre traduisit le discours avec beaucoup de feu, et pendant la prière ils furent tous très-émus.

Le 18, nous partîmes de Fortwilshire accompagnés du capitaine Frend, commandant de la forteresse. A peine eûmes-nous traversé la Keiskama, que le pays offrit à nos yeux un aspect tout différent. Tandis que dans la colonie nous ne faisions que descendre une colline pour en gravir une autre, et que tout était brûlé par les rayons du soleil, ici nous découvrions au loin les plus belles plaines et quantité de petites vallées couvertes de verdure. Dans la colonie, le sommet des montagnes est presque toujours couronné de rochers qui s'élèvent perpendiculairement, et qui ressemblent souvent à un mur qui tombe en ruine; mais ici les plus hautes montagnes que nous avons vues étaient couvertes d'arbres qui répandaient une douce fraîcheur sur tout le pays. Les acacias y

sont très-nombreux, et souvent semés de distance en distance comme les pommiers dans la Normandie. Mais à mesure que nous avançâmes, nous perdîmes peu à peu la trace des chemins, et nous fûmes obligés de nous en frayer de nouveaux à travers les arbres; bientôt après nous vîmes les Cafres s'avancer derrière les buissons, leurs sagaies à la main; la plupart étaient absolument nus, et un grand nombre nous suivaient pour nous demander des présens. Le mot qu'ils employaient pour cela était *Basila*, qu'ils répétaient continuellement et avec beaucoup de grâce. Le pays nous parut très-peuplé; je comptai jusqu'à douze kraals dans une vallée qui n'avait pas plus de deux lieues de circonférence. Le soir, nous nous arrêtâmes près d'un ruisseau pour y passer la nuit. M. Brownlee et son interprète, fils de Tchatchou, ayant appris notre arrivée, étaient venus au-devant de nous, et celui-ci prêcha à ses compatriotes, qui étaient réunis en grand nombre dans notre tente.

Le 19 mars, nous nous mîmes en route le matin pour nous rendre à la station de M. Brownlee. Comme nous nous étions dirigés à l'est le jour précédent, nous remontâmes au nord vers la source de la Keiskama, où nous traversâmes de très-vastes prairies couvertes de troupeaux. Il pleuvait ce jour-là, et nous fûmes surpris de voir les Cafres ôter leurs manteaux. En France, nous eussions fait le contraire. Le missionnaire Brownlee nous fit voir une montagne où un Cafre, accusé de sorcellerie, avait été mis à mort, il y a quelque temps : après avoir attaché ce malheureux dans sa hutte, ils lui brûlèrent tout le corps avec des pierres rougies au feu, et dans cet état il fut exposé aux rayons du soleil dans un endroit où il y avait quantité de fourmis; ce n'est qu'après lui avoir fait souffrir ces horribles tourmens qu'ils lui ôtèrent la vie.

22 mars. Nous sommes restés quelques jours avec les missionnaires Brownlee et Keiser. Le village qu'ils ont commencé n'a pas encore de nom; il est situé tout près de la rivière de Buffalo. Outre les habitations des missionnaires, il y a plusieurs maisons bâties par les natifs, quelques huttes et une école qui sert d'église; malheureusement, un très-petit nombre d'enfans fréquentent l'école. Hier dimanche, soixante-

dix personnes ont assisté au service divin, et en sortant de l'église on les voyait tous, petits et grands, se retirer à quelque distance derrière les buissons pour faire leur prière. Il aurait fallu être plus qu'insensible pour contempler une telle scène sans émotion, surtout dans un pays où, il y a quelques années, les habitans n'avaient aucune notion de Dieu. Cependant il ne faudrait pas conclure de là, qu'ils ont tous reçu une profonde impression des vérités de l'Evangile; car, depuis la mort du missionnaire William, la coutume de prier est généralement répandue dans une grande partie de la Cafrerie. Il y eut le soir une catéchisation, pendant laquelle le missionnaire fit aux Cafres différentes questions sur ce qu'ils avaient entendu le matin : plusieurs répondirent avec une grande facilité; mais, comme c'était dans leur langue, nous ne pûmes pas juger de la justesse de leurs réponses. Le missionnaire Brownlee a traduit les Evangiles selon saint Matthieu et saint Marc, et la première Epître de saint Jean. Il n'en existe encore que des manuscrits dont on se sert dans les églises : Tchatchou, jeune chef, à qui Van der Kemp a donné une excellente éducation, lui a été très-utile dans cet important travail. Il se trouve dans l'ouvrage de M. le docteur Philip, sur le sud de l'Afrique, une hymne composée par un Cafre, et qu'une grande partie des habitans de cet endroit savent par cœur et chantent très-souvent entre eux; le chant a quelque chose de si simple et en même temps de si solennel, qu'il m'arracha des larmes la première fois que nous l'entendîmes chanter dans l'église; et cela ne doit pas vous surprendre, car eux-mêmes étaient si absorbés dans ce saint exercice, qu'ils semblaient avoir oublié complètement ce monde. Nous avons essayé de chanter cette hymne nous-mêmes après en avoir pris la musique; mais ce n'était plus du tout leur touchante mélodie.

23 mars. Le chef Tchatchou, qui demeure dans la station, est venu nous voir ce matin; c'est un vieillard très-intelligent. Il y a quelques années qu'il semblait prendre plaisir à suivre les instructions des missionnaires; mais depuis que les Cafres sont en paix avec les Européens, et que ceux-ci fréquentent davantage la Cafrerie, leur exemple a exercé une

funeste influence sur lui, et il fait un grand nombre d'objections. Si votre religion est vraie, dit-il, pourquoi les blancs se conduisent-ils comme ils font? Si l'Evangile vient de Dieu, d'où vient qu'il a tardé si long-temps à nous l'envoyer? Vous dites qu'il y a un démon et que Dieu est tout-puissant, comment se fait-il que Dieu ne le détruise pas et ne l'empêche pas de faire du mal aux hommes? Nous lui parlâmes de l'immortalité de l'âme et du jugement dernier; il nous demanda alors si, dans l'autre monde, nous porterions encore le même nom que dans celui-ci. Cette question était assez embarrassante; on lui répondit que le nom des élus était écrit dans le livre de vie. Le nom de tous les hommes y est-il inscrit? ajouta-t-il. Non, lui répondîmes-nous; celui des bons seulement; mais celui des méchans est écrit dans le livre de condamnation. La conversation dura quelque temps sur le même sujet. Ce vieillard passe tout son temps à faire des pipes; il aime beaucoup les louanges, et quand ses amis convoitent une de ses pipes, ils se mettent à louer les exploits de sa jeunesse et à exalter la noblesse de son origine; il ne manque jamais alors de leur faire un présent.

Avant de quitter la station de M. Brownlee, je fis une visite à l'un des fils du vieux chef Tchatchou, attaqué depuis long-temps d'une maladie incurable. Pendant le peu de jours que nous avons passés dans cet endroit, j'ai souvent eu occasion de le voir, et il a écouté avec beaucoup d'attention ce que nous lui avons dit touchant le salut de son âme. Dans le principe de sa maladie, lorsqu'il sentit les approches de la mort, il éprouva le besoin de s'instruire et de soumettre son cœur à Jésus-Christ, car il était convaincu depuis long-temps de la divinité de l'Evangile; et, comme son exemple pouvait avoir une grande influence sur les autres, il abandonna le lieu où il demeurait pour se fixer auprès des missionnaires. Quand je lui fis mes adieux, je le trouvai assis sur une natte qui lui servait de lit, ayant à ses côtés sa femme et un domestique. Un grand feu brûlait au milieu de la hutte et remplissait la demeure de fumée; sa figure pâle et intéressante m'inspira une compassion inexprimable; j'aurais voulu demeurer avec lui pour lui répéter sans cesse les promesses que Jésus-Christ

a faites à ceux qui croient et qui se repentent. Je l'engageai à mettre en Dieu sa confiance, et à chercher la rémission de ses péchés dans la croix du Sauveur. En partant, il me serra la main, les yeux fixés long-temps sur moi, et me fit dire par son interprète qu'il mettait toute son espérance en Christ.

L'après midi nous partîmes pour Mount-Coke, situé à trois lieues de la rivière Buffalo, où nous étions. Cette station a été fondée, il y a quatre ans, par les missionnaires Wesleyens. Il s'y trouve une très-belle maison, une école et un espace considérable de terrain bien cultivé. En arrivant, le missionnaire Shrewsbury nous parla de *l'Eole*, navire français qui fut jeté, il y a un an, sur les côtes de la Cafrerie (1); car il occupait alors une station à quelque distance de là, et il a logé chez lui les hommes de l'équipage, qui avaient survécu au naufrage. Dans la relation que quelques-uns d'eux ont publiée, ils parlent avec beaucoup de gratitude des services que leur ont rendus les missionnaires dans cette circonstance.

Pendant que nous étions à Mount-Coke, M. Shrewsbury nous fit voir un Cafre tout couvert de cicatrices. Ce malheureux nous raconta lui-même qu'ayant été accusé de sorcellerie par le *rainmaker* (2), tous les habitans de son kraal lui firent endurer les plus cruels tourmens, et le condamnèrent à être brûlé : rien de nouveau sous le soleil, puis qu'il n'y a pas encore long-temps que nous avions en France des lois qui condamnaient au feu les sorciers. Ce jeune homme étant très-robuste, fut assez heureux pour échapper de leurs mains, et vint se mettre sous la protection des missionnaires de Mount-Coke. Ses accusateurs se sont emparés de son troupeau, et, comme il n'ose plus paraître parmi eux, il ignore ce que sont devenus sa femme et ses enfans. Cet homme confessa un jour à M. Shrewsbury qu'il avait autrefois, de concert avec plusieurs autres, fait subir un pareil traitement à un habitant du même kraal, et qu'il avait eu sa part comme les autres dans la distribution des dépouilles. Un pareil récit jeta la tristesse dans nos cœurs : nous trouvions que ce que l'œuvre des Mis-

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4e année, page 288.

(2) Espèce de prêtre sorcier, qui est censé avoir la puissance de faire pleuvoir. (*Editeurs*).

sions avait opéré en Cafrerie, comparé à ce qui reste à faire, n'était rien. M. le docteur Philip fit ce soir-là une prière si fervente et qui exprimait avec tant de force les sentimens que nous éprouvions tous, que personne ne put retenir son émotion; il nous semblait que Dieu avait exaucé notre prière, et que la Cafrerie allait être changée en une terre de paix et de lumière.

Le 24 mars, nous allâmes à Wesleywille, qui est à cinq lieues de Mount-Coke. Après avoir voyagé toute la journée dans un pays où nous n'avions vu que des huttes et des sauvages, et pas une trace de civilisation, nous fûmes agréablement surpris de trouver un village complet au sein de la Cafrerie.

En arrivant, une quarantaine d'hommes et femmes vinrent nous recevoir. Le soir on se rendit à la chapelle; le service fut très-solennel et très-édifiant. Le missionnaire faisait les prières en langue cafre, et chaque demande était répétée par toute l'assemblée, d'un ton fort simple et fort touchant. Cette forme de culte, qui est à peu près celle de l'Eglise anglicane et des Moraves, nous a paru avoir cet avantage que chacun y prend une part plus active et grave dans sa mémoire, sans aucune peine, les vérités fondamentales de la religion. De cette manière, plus d'un Cafre, qui a souvent répété en public, ces mots, *Seigneur, aie pitié de moi*, apprend à prier Dieu dans le secret de son cœur. Nous en eûmes un exemple bien touchant le lendemain, chez le missionnaire Young. La femme d'un chef, convertie depuis peu au christianisme, priait avec plusieurs autres dans une chambre qui se trouvait à côté de la nôtre, et demandait au Seigneur, dans son langage simple, qu'il détachât son cœur de l'amour de l'ocre et de la peinture : comme les femmes ont coutume de se barbouiller le corps avec une espèce de terre rouge qui n'est pas moins recherchée chez les Cafres que le fard et les parfums le sont en Europe, cette demande était très-significative.

Il y a dans cette station un assez grand nombre d'indigènes reçus membres de l'Eglise, et un beaucoup plus grand nombre qui sont baptisés. Du nombre de ces derniers est un

jeune chef nommé Kama (1). Le lendemain de notre arrivée, il vint nous faire visite avec un autre chef de l'endroit; tous deux étaient habillés à l'européenne. Ce costume leur donnait un tel air de dignité qu'on les aurait pris plutôt pour des officiers français que pour des Cafres. M. Young les fit dîner avec nous ce jour-là, et pendant que nous étions à table, leurs femmes vinrent aussi nous voir pour recevoir de nous un présent. Kama, qui a été baptisé, n'a qu'une femme, et la religion de Jésus-Christ exerce une trop grande influence sur son cœur pour qu'il songe à en prendre plusieurs.

Pato a bien aussi pris le costume européen, mais son homme intérieur n'est pas changé pour cela; sa conduite est encore toute païenne et forme un frappant contraste avec celle du jeune et intéressant Kama.

Dans le nombre des femmes de Pato, il y en a une d'un rang supérieur aux autres, et qui vient de la tribu de Tamboukies. C'est dans cette tribu que les chefs cafres prennent leurs femmes quand ils veulent anoblir leurs descendans, et par la même raison, les Tamboukies prennent leurs femmes chez les Cafres.

Le 26 mars, entre Wesleywille et Mount-Coke, nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau près duquel se trouvait un kraal; bientôt après nous fûmes entourés par tous les habitans des environs. Comme il y avait parmi eux un grand nombre d'enfans, M. Read les fit placer en cercle autour de lui, et se mit à les instruire d'après le nouveau système des écoles d'enfans (*infant-schools*). Les enfans répétaient l'anglais avec une grande facilité et prenaient un plaisir extraordinaire à imiter tous les gestes de leur maître. Après cet exercice qui avait fort intéressé leurs parens, M. le docteur Philip leur parla de l'importance de l'éducation et les exhorta à envoyer leurs enfans à l'école dans la station voisine. Nous avions par hasard un livre où se trouvait un grand nombre de gravures et que nous leurs fîmes voir : des Cafres représentés dans leur costume, des sagaïes et différentes choses qui avaient rapport à leurs usages; tout cela les étonna extrême-

(1) Voyez sur ce chef, Journal des Missions, 5e année, page 265.

ment. On leur fit ensuite comprendre que ce livre nous disait ce qui se passait chez eux, et que, s'ils étaient instruits, ils pourraient en faire de pareils sur les mœurs des blancs. Avant de quitter cette intéressante tribu, Tchatchou, le disciple de Van der Kemp, dont j'ai déjà parlé, leur lut un chapitre de l'Evangile, et leur adressa un discours que tous écoutèrent dans le plus profond silence, et quand on fit la prière, ils se prosternèrent le front en terre, comme les Orientaux.

Le 30 mars, en revenant sur nos pas, vers les frontières de la colonie, nous passâmes dans un endroit qui n'était éloigné que de deux lieues de la résidence de Geïka.

M. le comte Verhuell avait eu la bonté de nous procurer une lettre de recommandation pour lui (1); mais nous apprîmes sa mort en arrivant en Cafrerie. Cependant, comme nous désirions visiter son kraal, et qu'il fallait gravir une énorme montagne pour s'y rendre, nous laissâmes notre voiture dans la prairie, et nous nous mîmes en route à pied.

La partie septentrionale de la Cafrerie, offre un aspect tout différentde celui de la partie méridionale. A mesure que l'on s'éloigne des côtes, le pays devient plus montueux, et l'on pourrait appeler l'endroit, où demeurait Geïka, le pays des montagnes. En arrivant, nous aperçûmes une hutte un peu plus grande que les autres. Pensant que c'était la demeure de la veuve de Geïka, nous nous dirigeâmes de ce côté. Quatre femmes étaient assises à l'entrée de la hutte : l'une d'elle faisait un manteau d'une peau de tigre, costume favori des chefs, et les autres ornaient leurs bonnets de grains de verroterie; toutes quatre avaient été femmes de Geïka, mais d'un rang inférieur. Là on nous indiqua la demeure de la principale veuve que nous trouvâmes, comme les autres, à l'entrée de sa demeure. Rien dans son habillement ne la distinguait des autres, si ce n'est que toutes les parties de son corps, et particulièrement sa figure, étaient peintes en rouge, ce qui lui donnait un air très-sauvage. Cependant on remarquait dans ses manières un air de grandeur que les autres n'avaient pas. Elle nous reçut,

---

(1) Cette lettre était de M. Jansen, ancien gouverneur de la colonie du cap de Bonne-Espérance. *(Editeurs)*.

en nous tendant la main, avec beaucoup de réserve, et s'assit ensuite sur une pierre qui se trouvait là; singulière imitation du trône! Immédiatement après, un jeune homme nous apporta du lait caillé, dont il but le premier, avant de nous l'offrir. Pendant ce temps-là, la veuve de Geïka disparut et ne revint qu'une demi-heure après, tenant son fils par la main. Nous demandâmes son âge, mais personne ne put nous le dire; c'est un jeune enfant que Geïka a désigné comme son successeur, parce que sa mère descend de la tribu des Tamboukies.

Le docteur Philip lui fit présent d'un mouchoir, de quelques douzaines de boutons et de différentes petites choses dont il parut extrêmement satisfait. Cependant, nous n'avions pas encore vu le principal personnage, car Mantoua, autre fils de Geïka, qui paraît être à la tête des affaires pendant la minorité du jeune chef, était absent ou feignait de l'être. Après avoir attendu fort long-temps, nous le vîmes arriver à cheval, vêtu d'une peau de tigre, et suivi d'un nombreux cortége de conseillers, leurs sagaïes à la main. Il nous salua très-poliment en hollandais, et lorsque nous lui eûmes exposé l'objet de notre visite, il s'assit à terre, et ayant fait un signe presque imperceptible, ses conseillers se placèrent en demi-cercle à sa droite et les femmes de Geïka à sa gauche. Malgré ce costume et ces mœurs toutes sauvages, ce jeune homme avait pourtant des qualités très-aimables. Cette remarque peut s'appliquer, sans beaucoup d'exceptions, à tous ceux que nous avons vus. A en juger par l'extérieur et les descriptions que l'on en fait, il semble que les Cafres doivent être intraitables, grossiers et d'une intelligence aussi bornée que leur costume est rebutant; mais il n'en est point ainsi, ce jeune homme avait les manières simples et très-nobles, et quelque chose de très-délicat et de très-distingué dans les traits de la figure. Tout le temps qu'a duré la conversation, il nous a parlé avec la plus grande modestie.

M. le docteur Philip lui adressa la parole, pour lui dire que nous étions venus d'un pays éloigné, et que nous avions traversé de grandes mers sans autre but que celui de procurer leur bonheur temporel et éternel. Il parla ensuite de l'éducation, et leur fit voir qu'elle était indispensable pour le salut

de leur âme et leur prospérité commune. « Tant que vos enfans, dit-il, ne seront pas instruits, vous ne formerez pas un » peuple, et vous ne pourrez jamais communiquer avec le » gouvernement de la colonie. Si votre père avait confié ce » jeune homme (montrant un des fils de Geïka), à Jankana (1), » il pourrait maintenant lire les lettres que l'on vous envoie » et y répondre; mais vous n'avancez pas. Je sais que Geïka » désirait avoir un missionnaire; voyons maintenant quelles » sont vos intentions. » Il répondit : « Depuis que mon père est » mort, nous n'avons été occupés que de notre perte, et nous ne » pouvions ni délibérer ni agir. Je sais que mon père a toujours » désiré avoir un missionnaire, et que la seule chose qui l'a » empêché d'en avoir un, c'est qu'il a eu beaucoup d'ennemis » pendant sa vie. Puisque la volonté de notre père était telle, » nous ne pouvons pas aller au-delà. Si j'avais un missionnaire, » je ne le laisserais pas partir; mais je ne puis pas vous donner » une réponse sans consulter mon conseil. » Il nous demanda ensuite si nous reconnaissions le jeune roi Sandalis pour le successeur légitime de Geïka; nous lui répondîmes que nous étions prêts à reconnaître le successeur légitime de Geïka, mais que nous n'avions rien à décider dans cette affaire, notre dessein étant uniquement de leur apprendre à lire et à connaître Dieu. Après cet entretien, il nous remercia au nom de la reine, du roi et de ses conseillers, pour la visite que nous lui avions faite.

Tous les fils de Geïka, qui étaient présens, avaient la tête rasée; c'est ainsi qu'ils portent le deuil de leur père. Quand il mourut, la reine mena aussi un grand deuil; et, dans sa douleur, elle déchira ses vêtemens et s'assit sur la cendre. Mais madame Thomson, femme d'un missionnaire qui demeure à Chumie, nous a raconté que, peu de temps après, elle lui envoya sa robe en la priant de la lui raccommoder, et il se trouva qu'elle n'était pas déchirée, mais seulement décousue, et madame Thomson la lui renvoya toute réparée et comme neuve. La mort du chef a eu des conséquences beaucoup plus funestes. Dans le grand nombre de ses femmes, il y en avait

(1) C'est le nom qu'ils donnaient à Van der Kemp.

une pour laquelle il avait une affection particulière. Durant les deux derniers mois qu'il a vécu, c'était elle qui lui préparait sa nourriture et qui prenait soin de lui. En récompense de ses services, on l'accusa d'avoir ensorcelé Geïka et d'être la cause de sa mort, et cette pauvre femme fut impitoyablement étranglée. Plusieurs chefs ont aussi partagé le même sort. Quel est le chrétien qui, en apprenant ces déplorables nouvelles, n'élèverait pas son âme à Dieu, pour le supplier, avec une nouvelle ardeur, de mettre fin à toutes ces horreurs, en établissant chez les Cafres le règne de son Fils Jésus-Christ?

31 mars. Nous avons passé la nuit sur les bords de la Keiskama, et le lendemain nous sommes arrivés de bonne heure à Lovedale, station de MM. Roos et Bennie, missionnaires appartenant à la Société de Glascow. Il y a près de dix ans que M. Bennie est en Cafrerie, et il est parvenu à composer un vocabulaire de la langue cafre, qu'il a lui-même imprimé à Lovedale. Rien n'est si utile, dans ce pays, qu'une presse portative; comme l'on ne peut pas faire imprimer d'ouvrage de ce genre sans corriger les épreuves, et qu'un voyage au Cap occasionnerait une perte de temps et des dépenses considérables, les missionnaires manquent souvent de livres élémentaires, et comme ils sont privés d'un moyen essentiel pour répandre l'instruction, leurs succès sont lents en proportion. Quand la divine Providence vous permettra d'envoyer à notre aide quelques-uns de nos frères, ce serait un immense avantage, pour la cause des Missions, que de les pourvoir d'une petite imprimerie de ce genre.

Le 1[er] avril, étant allés visiter le kraal de Mawmo, fils de Geïka, l'un des chefs les plus puissans de la Cafrerie, nous y trouvâmes un nombre très-considérable de Cafres, et après avoir demandé qu'elle était la cause d'une réunion aussi nombreuse, l'on nous dit qu'on se disposait à célébrer les noces d'un chef. Tous ces hommes ressemblaient à des guerriers qui se préparent au combat; ils avaient rangé toutes leurs sagaïes autour de quelques huttes, et planté de grandes branches de saules au milieu du kraal. Mawmo, Charlie et tous leurs gens étaient assis à l'ombre de ces arbres artificiels. Le jour précédent, Mawmo était venu nous voir, habillé à

l'européenne; mais ce jour-ci, pour ne pas déroger aux usages de sa nation, il avait le même costume que les autres. En nous abordant, il nous donna la main, fit étendre une natte par terre et nous invita à prendre place. Une conversation de plusieurs heures s'étant engagée, on lui parla fort au long de la nécessité de la religion et de l'éducation de la jeunesse; ce qui parut surtout le frapper, c'est l'exemple des Hottentots, que nous lui citâmes. On lui fit voir qu'ils sont maintenant un peuple libre, et la plupart versés dans la connaissance de l'Evangile. Le docteur lui dit que, s'ils voulaient lui promettre de suivre ses conseils, ils deviendraient bientôt un peuple comme les Hottentots. Puis il garda le silence un moment pour lui donner le temps de réfléchir; mais le chef se montra très-impatient de connaître le moyen qu'on voulait lui indiquer. « Vous n'avez pour cela, continua M. Philip, que deux » choses à faire : c'est de renoncer à l'ivrognerie et de recevoir l'Evangile; nos missionnaires sont prêts à vous montrer » la voie du salut, et à instruire vos enfans dans la connaissance du saint Evangile. Si vous négligez ce bienfait, vous » attirerez sur vous tous les malheurs. » Mawmo montra beaucoup d'esprit dans cet entretien, et parla beaucoup; ses gestes et le feu qu'il mettait dans ses discours, le rendaient très-éloquent. De distance en distance, il y avait un feu où l'on rôtissait de la viande sur la braise, et de temps en temps on en apportait des tranches sur de petites branches d'épines, que l'on faisait circuler dans la compagnie. On voyait aussi arriver de tous côtés des bœufs chargés de lait, et ce lait était dans de grands sacs de cuir; mais ce qui nous étonna le plus, ce fut leurs danses. Tandis que nous nous entretenions avec Mawmo et les autres chefs, les jeunes gens se mirent à danser. Ils étaient placés sur plusieurs rangs, et chacun d'eux tenait une sagaïe à la main gauche; leur chant avait quelque chose de monotone et de sauvage qui portait la terreur dans l'âme. Dans le premier moment, ils paraissaient assez calmes et battaient la mesure avec beaucoup d'accord, en levant les pieds en cadence; mais quand une fois ils furent échauffés, ils haussèrent la voix et sautèrent à plus de trois pieds de hauteur. Comme ils retombaient tous à la fois, on aurait dit

un énorme mur qui s'écroulait, et il résultait de leurs mouvemens un bruit sourd qui faisait trembler tout le camp. Cette danse ayant ainsi duré plusieurs heures, on remplit de lait de très-grands paniers de jonc, qu'un seul homme n'aurait pas pu remuer, et tout cela fut distribué à l'assemblée.

Avant de partir, nous demandâmes à voir les nouveaux époux; le jeune chef était assis avec tous les convives et n'avait rien qui le distinguât des autres; mais l'épouse était dans sa demeure avec ses parens, et ne paraissait pas en public. Nous envoyâmes un interprète pour lui dire que des étrangers désiraient la voir. D'abord cela nous fut refusé, mais lorsqu'elle apprit que c'était de la part des missionnaires de Lovedale, elle se décida à recevoir notre visite. En entrant, nous la trouvâmes coiffée d'un bonnet qui lui servait de voile, et qui lui couvrait entièrement la figure; mais une des femmes qui étaient à ses côtés, le lui ôta avec beaucoup de précaution. M. le docteur Philip lui fit ensuite un présent, et elle disparut aussitôt. Lorsque nous partîmes, les Cafres arrivaient encore en foule; la danse était plus animée que jamais, et l'on nous dit que ce vacarme devait durer ainsi plusieurs jours.

Nous prîmes ensuite congé des missionnaires de Lovedale, et nous allâmes coucher à Chumie, chez M. Thomson. Le lendemain, nous fûmes réveillés de bonne heure par le son de la cloche, et nous vîmes de tous côtés les habitans se rendre à l'église avant de commencer leur travail; cent cinquante personnes assistent tous les jours au service; et le soir, les missionnaires leur font des questions sur ce qu'elles ont entendu le matin.

A dix heures, nous nous rendîmes à l'école où il y avait 75 enfans des deux sexes. Les jeunes filles étaient parfaitement bien vêtues, et avaient toutes le même costume que dans les écoles en Angleterre. C'était pour nous le plus beau spectacle que nous eussions vu en Cafrerie. En commençant, l'une d'elle récita l'Oraison dominicale, et chaque demande fut répétée par les autres. Cette station est dans un état très-florissant. On y voit un grand nombre de maisons que les Cafres ont eux-mêmes bâties et des jardins très-bien cultivés.

Le sol sur lequel elle est située est très-fertile, et sa position est peut-être l'une des plus belles de la Cafrerie, à cause de la vue charmante dont on y jouit. L'église est d'une forme octogone et peut contenir quatre cents personnes; tous les dimanches il n'y a pas moins de trois cents personnes qui assistent au culte divin.

Le 3 avril, en rentrant dans la colonie, nous trouvâmes une famille intéressante dont le père est anglais et la femme française. Quand cette dame nous vit, elle eut une joie inexprimable; et nous, combien ne fûmes-nous pas heureux de trouver une compatriote sur les frontières de la Cafrerie! Tous ses enfans parlent français; dans la conversation que nous eûmes avec elle, touchant la religion, elle nous dit qu'elle était catholique, et nous apprîmes avec plaisir qu'il y avait dans sa famille un culte domestique, et qu'on y lisait la Bible tous les jours matin et soir.

A notre départ, cette dame se recommanda à nos prières.

Le soir, nous arrivâmes à *Neutral-Territory*. Ce nom désigne proprement un espace de terrain très-étendu qui se trouve aujourd'hui entre la colonie et la Cafrerie. Le gouvernement ayant permis aux Hottentots de s'établir dans cet endroit, ils y ont fondé une petite colonie sur les bords de la rivière Kat (*Katriver*). La population de ce pays augmente de jour en jour.

Comme j'avais pris les devants de la voiture avec M. Read, pour me rendre au village, à notre arrivée, les habitans publièrent un service religieux.

Le dimanche 4, on prépara un local sous les arbres, et le culte divin fut célébré en plein air; plusieurs centaines de Hottentots, très-décemment vêtus, ont assisté aux deux services. Le chant était divin; le docteur prêcha sur 2 Cor. v. 20.

Le 5, il y eut une réunion aussi nombreuse que le jour précédent, spécialement destinée à régler différens objets qui avaient rapport à l'établissement. Après avoir écouté les représentations du peuple, M. le docteur Philip leur donna des conseils comme un père à ses enfans. Il leur parla ensuite de l'importance de l'éducation de la jeunesse, et termina en disant qu'il espérait que désormais ils entretiendraient un

missionnaire, et ne seraient plus à charge à la Société des Missions. Une quinzaine de Hottentots parlèrent ensuite; tous étaient visiblement pénétrés d'un profond sentiment de gratitude envers Dieu, de ce qu'il leur avait envoyé ses serviteurs pour les délivrer d'un double esclavage. L'un d'eux surtout, homme très-éloquent, compara leur servitude d'autre fois à celle des enfans d'Israël, en Egypte; et quand il fit l'histoire des malheurs de sa nation, tout le monde fondit en larmes, et lui-même aussi. Il disait, en montrant l'auditoire : « Voilà à peu près tout ce qui reste de notre nation. » M. Fairnbairn et tous les missionnaires ont aussi pris la parole et ont terminé la séance par des exhortations.

Le soir eut lieu la réunion mensuelle pour les Missions, et comme nous devions les quitter le lendemain, je leur fis un sermon d'adieu sur 1 Jean, II, 1, 2.

Le 6, nous nous séparâmes de M. le docteur Philip et de M. Fairnbairn, pour revenir directement à Béthelsdorp, où ils devaient nous rejoindre, après avoir visité Somerset; quoique nous ne dussions pas être long-temps sans revoir notre excellent docteur, cette séparation nous laissa un peu tristes pour toute la journée. Quelques heures après, nous fûmes témoins d'un phénomène dont nous avions souvent entendu parler, mais que nous n'avions jamais observé nous-mêmes :

Nous passâmes dans un endroit où il y avait une telle quantité de sauterelles, que la terre et tous les arbrisseaux en étaient entièrement couverts; leur couleur était jaunâtre, et elles pouvaient avoir un pouce de grosseur. L'espace qu'elles occupaient, nous a paru être d'une lieue carrée; et, ce qui nous a beaucoup surpris, c'est qu'en sortant de cette espèce de camp volatile, on n'en apercevait plus une seule. Notre voiture les épouvantait peu; mais elles nous ont paru redouter les oiseaux de proie qui les suivent toujours en grand nombre. Quelques corbeaux ayant commencé à les chasser, et l'alarme s'étant communiquée à tout le camp, elles prirent le vol du côté opposé.

Cette retraite dura une demi-heure; et, comme le soleil brillait dans toute sa force, l'effet était exactement le

même que celui qui est produit par la neige, quand elle tombe par flocons.

Nous entrâmes ensuite dans une petite vallée où l'on voyait les débris de quelques maisons; nous apprîmes que c'était l'endroit où le missionnaire Williams avait commencé une Mission en 1816 (ce pays était alors occupé par les Cafres, mais aujourd'hui les frontières de la colonie sont reculées). Nous nous arrêtâmes pour visiter une terre que les serviteurs de Dieu avaient souvent arrosée de leurs larmes, et où ils eurent autrefois à lutter contre des difficultés de tout genre; mais nous n'y trouvâmes plus que les murs d'un bâtiment qui avait servi d'école pendant plusieurs années, et qui est maintenant la demeure des serpens et des autres reptiles de ces déserts. Tout autour il y avait un espace considérable de terrain, où l'on découvrait encore facilement des traces de culture; et sur le bord du ruisseau, nous vîmes la tombe du missionnaire recouverte d'un gazon épais et de quelques pierres. A côté était un vieux tronc d'arbre, probablement le même dont madame Williams fait mention dans le touchant récit qu'elle a fait de la mort de son mari. Cet arbre avait évidemment été brûlé, et nous attribuâmes cette particularité aux Cafres qui ont coutume, quand quelqu'un vient à mourir parmi eux, de réduire en cendre l'habitation du défunt avec tout ce qui lui appartenait. En voyant l'endroit où reposaient les restes d'un zélé serviteur de Dieu, nous ne pûmes pas nous défendre d'un sentiment de tristesse. Encore quelques années et nos corps tomberont aussi dans le désert; mais grâce à Dieu qui nous a donné une espérance vive par la résurrection de Jésus-Christ! Les cendres d'un prédicateur de la croix dans un pays barbare ne sont qu'un argument de plus en faveur de l'immortalité bienheureuse! Avant de quitter ce lieu qui nous fournissait une preuve si frappante de notre fragilité, nous nous mîmes à genoux, et notre frère Rolland fit une prière sur la tombe du serviteur de Christ, pour demander au Seigneur qu'il nous fît la grâce de remettre notre âme en paix entre ses mains, quand l'heure de notre départ serait arrivée. Cette leçon, que la Providence venait de nous donner d'une

manière si inattendue, fournit ample matière à nos méditations pendant la route.

Le soir, nous eûmes notre culte domestique à la clarté de la lune, et comme nous entrions dans la semaine-sainte, nous fîmes lecture de l'histoire de la passion de notre Seigneur à nos Hottentots, et les exhortâmes à consacrer ce temps à la prière et à la méditation.

Le 8, après avoir fait nos arrangemens pour passer la fête de Pâque à Grahamstown, nous y arrivâmes le jeudi, très-fatigués d'avoir marché une grande partie de la nuit. Nous retrouvâmes tous nos amis que nous avions quittés peu de temps auparavant. Les quelques jours que nous avons passés au milieu d'eux ont été pour nous une saison de rafraîchissement; nous avons prêché dans la chapelle des Missions; et tout en distribuant aux autres le pain du Ciel, nos âmes en ont été abondamment nourries et restaurées. Ce sont là les seules joies que nous ayons dans ce pays étranger; le reste n'est que vanité. Après avoir vu beaucoup de choses nouvelles, on est obligé de conclure, avec le plus sage des hommes, *que l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre.*

Je vous prie, messieurs et très-honorés frères, de nous donner toujours une part dans vos prières, et surtout de demander à Dieu qu'il nous fasse la grâce, au milieu du grand nombre d'objets de distraction dont nous sommes sans cesse environnés, et dans les tentations de plusieurs genres que nous avons à endurer loin de vous, de ne pas perdre de vue le ministère de la Croix dont Dieu nous a honorés, dans sa miséricorde, par Jésus-Christ notre Seigneur.

Je vous disais, messieurs, au commencement de mon journal, que je me proposais de vous exposer les motifs qui nous ont portés à quitter la Cafrerie; mais avant d'entrer dans ce sujet, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur et de vous faire part des sentimens qui nous ont agités avant de prendre cette détermination. Durant les deux derniers mois qui viennent de s'écouler, nous avons été dans une grande anxiété. Jusque-là, nous n'avions éprouvé aucun souci, aucune crainte de ce genre; car, travaillant dans le champ des autres, lorsque nous nous étions acquittés du ministère de la prédication, nous

nous sentions dégagés de toute autre responsabilité ; mais une fois appelés à méditer un plan et à commencer nous-mêmes une mission, les difficultés se sont considérablement agrandies à nos yeux, et il a plu à Dieu de nous faire sentir tout le poids de notre vocation et le néant de nos propres forces. La première chose qui nous a occupés, c'est le choix de notre station : nous nous trouvions en Cafrerie, environnés d'un grand nombre d'âmes qui périssent, et d'un peuple intéressant pour qui nous avions conçu une affection dont nous n'avions aucune idée précédemment ; d'un autre côté, divers obstacles semblaient s'opposer aux succès de notre mission et nous appeler ailleurs. Si nous avions pu recevoir alors vos directions, tous ces doutes se seraient dissipés ; car nous aurions reconnu, dans l'expression de vos désirs, l'indication de la Providence ; mais il fallait ou rester ou revenir, et nous étions trop éloignés pour nous aider de vos lumières. Heureux dans ces circonstances, ceux qui peuvent se décharger de leurs soins et de leurs soucis dans le sein de leur Père céleste ! Je puis bien vous dire que j'ai souvent arrosé de mes larmes le sol de la Cafrerie, et que le Seigneur était alors mon unique consolation ; toute autre lumière nous était ôtée ; lui seul était témoin de toutes les agitations auxquelles nos âmes étaient en proie. Oh ! c'est dans ces momens d'épreuve que l'on a besoin de se rappeler la promesse que Jésus-Christ a faite à ses disciples, *d'être avec eux jusqu'à la fin du monde !* car que deviennent tous nos plans et toutes nos conceptions, si le Seigneur ne les approuve ? Tels étaient nos combats, et cependant je n'ai jamais éprouvé plus vivement le bonheur de ceux qui sont morts à eux-mêmes et qui se reposent uniquement sur Dieu. Nous consultâmes M. le docteur Philip, qui s'était beaucoup occupé de notre projet pendant le voyage, et celui-ci nous mit devant les yeux les avantages qu'offrait le pays des Béchuanas pour commencer une mission, et les difficultés contre lesquelles il croyait que nous aurions à lutter en Cafrerie ; mais craignant de gêner en quoi que ce soit notre liberté, il nous laissa à décider sur le parti que nous devions prendre, et voici les motifs pour lesquels nous avons quitté la Cafrerie, quoique avec douleur.

Il nous a paru, en premier lieu, que, vu l'indifférence que montrent, en général, les Cafres pour l'Evangile, il faudrait beaucoup de temps et beaucoup de travaux pour leur en faire sentir l'importance et pour pouvoir espérer de grands succès parmi eux.

2° Il est à craindre qu'ils aient bientôt une guerre avec la colonie; car tous les chefs que nous avons vus ont manifesté hautement qu'ils sont mécontens de la conduite du gouvernement (quoique nous nous soyions bien gardés nous-mêmes d'aborder ce sujet), et ils voient avec un œil de jalousie qu'on leur ait enlevé une partie de leur pays sous l'ancien régime. Le premier chef que nous avons visité, nommé Botma, nous aurait reçus volontiers; mais comme lui et son peuple étaient sans asile, nous nous serions vus exposés, d'un jour à l'autre, à abandonner notre station.

3° Il est très-difficile à un missionnaire qui se fixe en Cafrerie de ne pas avoir à faire avec le gouvernement : or, ces sortes de relations sont très-délicates en tout temps, et surtout dans l'état où se trouve actuellement notre Société.

4° Quatre Sociétés entretiennent des missionnaires en Cafrerie. La Société des Missions de Londres y a une station, les Moraves une station, la Société de Glascow deux stations, et les Wesleyens quatre stations; ces derniers ont l'intention d'y envoyer un plus grand nombre de missionnaires dans la suite. Il faut espérer que, moyennant la bénédiction de Dieu, ce pays sera un jour converti au christianisme sans la coopération de votre Société; car, dans tous les cas, vous n'auriez pu y envoyer qu'un petit nombre de missionnaires.

Quant au premier obstacle dont j'ai fait mention, c'est-à-dire l'indifférence que les Cafres montrent pour l'Evangile, il faut avouer que, seul, il n'aurait pas été suffisant pour rebuter un missionnaire, puisque plusieurs de nos frères ont déjà obtenu des succès parmi eux. Cependant, nous aurions souhaité que quelque chef nous eût demandé de nous fixer dans sa tribu, ou du moins nous aurions voulu que quelques-uns d'entre eux eussent manifesté le désir de recevoir l'Evangile. Les personnes, qui sont fixées dans le pays, connaissent les dispositions de ses habitans, et savent jusqu'à un certain

point quand on peut fonder une station avec quelque espérance de succès; mais nous n'avions pas cet avantage. Nous aurions donc eu à lutter contre plus de difficultés que les autres, et pour notre Société il fallait en avoir moins.

Voilà les motifs qui nous ont décidés à quitter la Cafrerie, et maintenant je dois vous exposer ceux qui nous ont portés à nous rendre chez les Béchuanas (1).

Nous avons appris que, depuis le réveil religieux qui a eu lieu à Lattakou, les habitans de ces contrées manifestent un grand désir d'avoir des missionnaires. Quand M. le docteur Philip et M. Campbell visitèrent ce pays, le désir des Béchuanas était si prononcé à cet égard, qu'ils leur firent promettre, avant de partir, de leur envoyer des missionnaires. M. Moffat demande des aides depuis plusieurs années, et, au dire de tous les missionnaires qui ont été à Lattakou, ce pays offre plus d'avantages que tous les autres pour une nouvelle Mission. Ce qui a ajouté pour nous un nouveau poids à tous les témoignages précédens, c'est la rencontre que nous avons faite à Théopolis d'un homme très-pieux et doué d'un jugement solide qui arrivait de Lattakou, et qui nous a engagés à y aller le plus tôt possible.

2° Tout le pays situé au-delà de Lattakou est très-peuplé, et il paraît que plus l'on avance vers le nord, plus la population est nombreuse; ce qui offrirait un vaste champ à votre Société, si vous jugiez convenable d'y envoyer vos missionnaires.

3° S'il survenait dans l'état des choses quelque changement qui rompît nos communications avec la colonie, on pourrait ouvrir facilement une nouvelle voie de communication par Delagoa-Bay, où nos missionnaires pourraient débarquer, etc.

---

(1) En insérant dans notre livraison précédente le rapport de MM. Moffat et Hamilton, sur la Mission chez les Béchuanas, nous étions loin de penser que nos frères Lemue et Rolland seraient un jour appelés à aller évangéliser ce pays. Ce rapport peut donc servir d'introduction aux travaux missionnaires de nos frères aux environs de Lattakou, et nous y renvoyons nos lecteurs. Plus tard, ils nous communiqueront eux-mêmes, sur ce pays, ses habitans et les progrès du christianisme dans ces contrées, tous les renseignemens que nous pourrons désirer. (*Editeurs*).

Voilà, messieurs, les considérations principales qui nous ont engagés à nous rendre chez les Béchuanas. Nous regrettons vivement d'être privés de vos directions dans une détermination si importante; mais si nous avions attendu une réponse d'Europe avant de prendre un parti définitif, il est probable qu'une année se serait écoulée sans que nous eussions rien pu entreprendre. Nous avons donc cru agir d'une manière conforme à vos intentions, en nous rendant de suite chez les Béchuanas. Si Dieu nous le permet, nous nous mettrons en route le 12 mai.

Depuis quelques jours, nous sommes occupés des préparatifs de notre voyage. Nous avons fait l'achat d'une voiture et d'un attelage de bœufs, de quelques outils de labourage et de charpenterie, et de provisions pour le voyage. Cette dernière précaution était nécessaire, parce que nous serons obligés de traverser des déserts où l'on ne trouve absolument rien. Nous nous sommes aussi procuré de la poudre, afin de pouvoir vivre de gibier, quand nos provisions viendront à manquer. La première chose dont il faudra nous occuper en arrivant, ce sera l'étude de la langue; et comme M. Moffat est établi dans ce pays depuis plusieurs années, nous comptons demeurer chez lui quelque temps, s'il peut nous recevoir. Nous ne serons pas long-temps, je pense, sans bâtir une école. Pour cela, nous aurons besoin de votre assistance, et j'ai cru nécessaire de vous en parler aujourd'hui, parce que, à supposer que vous voulussiez bien nous écrire immédiatement après que vous aurez reçu mon journal, il y aura déjà long-temps, s'il plaît à Dieu, que nous serons à Lattakou.

Je ne puis finir ma lettre sans vous parler, selon mon cœur, de M. le docteur Philip. Il nous a quittés le 3 de ce mois pour retourner au Cap. Cette séparation a été pour nous très-pénible, et nous a rappelé l'époque où nous avons pris congé de vous et de nos frères de la France. Durant les trois mois que nous avons voyagé avec lui, il a eu pour nous toutes sortes d'égards, et n'a rien négligé de ce qui pouvait nous être utile; sa conduite et ses discours ont été pour nous une source d'édification, et toute l'estime et l'affection chrétienne qu'il

vous porte, messieurs, ainsi qu'à tous les chrétiens de Paris, depuis qu'il a visité la France, lui ont donné beaucoup de sollicitude pour le succès de notre œuvre.

Nous vous remercions au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, messieurs et très-honorés frères, de ce que vous avez travaillé, avec autant d'ardeur et de persévérance durant plusieurs années, à nous mettre en état de venir prêcher l'Evangile de notre divin Maître dans ces contrées païennes.

Nous avons vu des populations entières privées de la connaissance de Dieu, et loin de me sentir réconcilié avec cet état de choses, je ne crains pas de dire que si j'avais mille vies, je viendrais les consacrer toutes à instruire ces pauvres enfans des ténèbres, et à leur prêcher la repentance et la rémission des péchés par Jésus-Christ.

On ne peut pas se représenter, en Europe, tout l'intérêt et toute la compassion qu'inspirent ces peuples; moi-même j'en avais des idées toutes différentes. Il faut les avoir vus, il faut leur avoir parlé; mais parce qu'ils sont trop loin de nous, on les oublie; on s'accoutume à penser et à vivre comme s'ils n'existaient pas. Cependant quel est le missionnaire qui retourne dans son pays et qui ne prêche pas hautement à ses frères, qu'il faut faire des sacrifices pour convertir les païens? Mais souvent ses paroles n'ont pas de force, parce qu'on croit qu'il est de son devoir de parler ainsi. Quand nous étions en Cafrerie, environnés de cent mille âmes appartenant à la même tribu et incapables de distinguer leur main droite d'avec leur main gauche, comme les habitans de Ninive, j'aurais voulu pouvoir crier à toutes les églises : Ces Cafres périront-ils sans avoir connu Dieu? N'y aura-t-il jamais de communication établie entre le Ciel et ce beau pays, pour attirer la rosée d'en haut et les bénédictions de l'Evangile sur ses habitans? Je méditais en mon esprit les discours les plus persuasifs pour engager les chrétiens à venir sans plus tarder au secours de ces malheureux : hélas ! personne ne m'entendait. Mais Dieu soit loué ! la charité de Christ fera retentir tôt ou tard, dans le cœur des protestans de France, une voix plus puissante que la mienne ; non, la foi et la piété de nos pères n'est point éteinte pour jamais. Ce que tous les raisonnemens ne

peuvent pas faire, l'amour de Christ le fera un jour; le temps viendra que toutes les familles de la terre mèneront deuil sur la perte des païens; et pourquoi l'Eglise de France ne sympathiserait-elle pas à tant de misères? Cette famille, que Dieu a comblée de tant de bénédictions autrefois, restera-t-elle en arrière, et attendra-t-elle qu'il soit trop tard de faire prêcher Christ à des milliers d'enfans d'Adam, qui à toute heure passent dans l'éternité? Voilà ce qui aggravera notre deuil et notre douleur; une partie de la grande famille sera sauvée et l'autre perdue. Que ne donnerions-nous pas pour racheter un frère de la mort? Pour moi, j'irais jusqu'au bout du monde plutôt que de le laisser mourir par ma propre faute. Eh bien! nous ne sentons pas pour les païens et pour tous ceux qui sont sans foi en général, l'amour que nous avons pour des frères selon la chair...... Mais quand l'amour de Christ sera répandu plus abondamment dans le cœur des fidèles, ce sentiment-là sera celui de l'Eglise, qui portera vraiment alors l'image de son divin Chef, lequel a mené deuil sur Jérusalem et qui a donné sa vie pour nous. Oh! que saint Paul était heureux de désirer d'être anathême pour ses frères! il a imité en cela son divin Maître. Et qu'est-ce qui a pu lui inspirer ce sentiment? La puissance de la croix seule; et c'est elle encore qui, dans ces derniers temps, a intéressé les fidèles de l'Europe à une infinité d'hommes qu'ils n'ont jamais vus et qu'ils ne verront jamais dans ce monde. Dieu veuille répandre de plus en plus cet esprit sur nos Eglises, afin qu'au milieu des autres soins qui les occupent, l'œuvre des Missions ne soit point négligée, et veuillez vous souvenir de nous dans les prières que vous adressez au Seigneur pour la conversion des païens, afin que l'amour de Dieu soit répandu dans nos cœurs, et que nous puissions nous acquitter de notre ministère avec zèle et avec joie, quelles que soient les difficultés et les épreuves qui nous attendent. Que Dieu daigne bénir vos travaux, que son Esprit vous guide dans tous vos conseils et vos délibérations, et puisse-t-il vous accorder qu'en travaillant à propager son règne dans ce monde, vous receviez dès ici-bas les arrhes de ce royaume éternel, l'objet de nos soupirs, de nos vœux, de nos

travaux et de notre unique espérance par Jésus-Christ notre Seigneur.

Recevez, Monsieur le président, monsieur le directeur et messieurs, l'assurance de l'affection chrétienne et fidèle avec laquelle

J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en Christ,

LEMUE.

M. le pasteur Colany de Lemé (Aisne) et les élèves de la Maison des Missions ont également reçu des lettres particulières de notre ami Lemue. Nous extrayons de la première de ces lettres un passage que nous insérons ici. Il est relatif à la rencontre que nos frères ont faite d'un loup qui s'est jeté sur leur voiture, pendant la nuit, et pourra servir à donner une idée des dangers auxquels les missionnaires sont exposés dans ces contrées sauvages.

« Dernièrement, nos Hottentots ayant tué une chèvre, l'avaient chargée sur le derrière de notre voiture à notre inçu. Une nuit que nous étions plongés dans un profond sommeil, nous nous sentons tout à coup réveillés par une forte secousse; c'était un loup qui avait passé sa tête dans la voiture et qui faisait tous ses efforts pour enlever la chèvre. Croyant qu'en faisant du bruit nous épouvanterions le loup et l'obligerions à fuir, nous nous mîmes à crier à gorge déployée; mais ce fut en vain; l'animal ne faisait que s'acharner davantage encore sur sa proie. Alors le frère Rolland chargea son fusil, et dans le même moment un de nos Hottentots étant venu à notre secours, le loup se retira et nous fûmes tranquilles. »

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Lettre de M. le docteur Philip, adressée à M. le président de la Société des Missions évangéliques de Paris.

De la ville du Cap, 4 juillet 1830.

Monsieur le président,

Après un voyage de près de cinq mois dans l'intérieur de l'Afrique, et quoique séparé de vous par une mer de plusieurs milliers de milles, je m'assieds pour renouer mes relations avec vous et avec votre estimable Comité. L'époque de ma visite à Paris a été un temps de rafraîchissement pour mon âme; la présence du Seigneur s'y est fait tout particulièrement sentir à moi; aussi les souvenirs et les liaisons auxquels mon séjour en France a donné lieu ont-ils établi entre nous une union qui durera pendant toute l'éternité. Il me serait très-agréable de vous décrire les scènes dont j'ai été spectateur, les tribus africaines que j'ai visitées, de vous rendre compte des résultats des travaux missionnaires dont j'ai été témoin dans ce dernier voyage; mais je suis obligé de me priver de ce plaisir et de me borner au strict nécessaire. Je me résigne d'ailleurs d'autant plus facilement à cette espèce de renoncement, que les journaux et les lettres de MM. Rolland et Lemue, mes estimables compagnons de voyage et vos bien-aimés missionnaires, auront suppléé à mon silence sur ce sujet. Vous avez reçu sans doute d'amples détails sur les occupations de nos jeunes amis pendant leur séjour au Cap, sur leur résidence au Paarl, sur l'établissement momentané de M. Bisseux dans le voisinage de la Vallée française, et enfin sur le voyage et la destination de ses deux autres frères.

Avant même que nos jeunes amis eussent été mis à part pour l'œuvre importante à laquelle ils travaillent maintenant, vous avez eu les meilleures occasions de connaître leurs

talens, leur piété et leurs dispositions; et je suis heureux de pouvoir vous apprendre que la conduite qu'ils ont tenue dans la nouvelle position dans laquelle ils se sont trouvés placés, justifie le choix que vous avez fait d'eux, et garantit pleinement les espérances que vous avez conçues qu'ils deviendront des messagers propres à porter, de la part des Eglises protestantes de France, la bonne nouvelle de l'Evangile de Christ au monde païen.

Leur humilité, leur renoncement, leur respect filial pour les instructions du Comité, leur esprit d'observation, la crainte qu'ils ont toujours témoignée de faire des dépenses inutiles, et leur talent pour les langues sont autant de traits favorables de leur caractère auxquels je rends témoignage avec joie, et qui, tout en tournant à leur propre avantage, ne peuvent que réjouir le cœur des directeurs et des membres de votre Société. A mon avis, ils ont fait le sacrifice de tout, excepté de l'indépendance de leurs opinions. Chaque fois qu'une affaire importante a appelé leur attention, ils ont montré un vif désir de bien déterminer le sens de leurs instructions. J'ai été souvent obligé de leur représenter le danger qu'ils couraient de ruiner leur santé en s'appliquant trop assidûment à l'étude; et la crainte qu'ils avaient de s'exposer à des dépenses inutiles, est allée si loin qu'ils se sont privés de choses que beaucoup de missionnaires auraient regardées comme nécessaires. Quant à leur talent pour les langues, il me suffit, pour le prouver, de dire qu'après un séjour de sept mois seulement dans la colonie, ils ont été en état de prêcher, soit en anglais, soit en hollandais, d'une manière intelligible, dans nos stations missionnaires. Ils ont passé près de quatorze mois avec moi, et pendant tout ce temps, je les ai observés avec soin, et j'ai la satisfaction de dire que non seulement ils ont acquis chaque jour de nouveaux droits à mon affection et à mon estime, mais que de plus ils ont gagné la confiance et l'attachement de tous ceux qui les ont connus, depuis les chefs des familles dans lesquelles ils ont été reçus, jusqu'aux humbles nègres qui ont conduit leur voiture et leurs bœufs à travers les plaines de l'Afrique.

Il vous sera sans doute agréable, ainsi qu'aux membres de

votre Comité, de lire les extraits suivans des lettres que j'ai reçues de quelques missionnaires, et dans lesquelles ils me parlent de nos jeunes amis.

Dans l'une, on me dit : « J'ai rarement vu deux mission-»naires, partant ensemble, qui donnassent de si grandes »espérances. Ils diffèrent l'un de l'autre en plusieurs points, »mais cette différence même semble les rendre plus néces-»saires l'un à l'autre et assurer la durée de l'affection qu'ils »se portent. »

Dans une autre lettre, on me demande : « Comment avez-»vous laissé nos chers amis Lemue et Rolland? étaient-ils »joyeux lorsque vous les avez quittés? Mon cœur est uni à ces »jeunes gens. »

M. Read dit, dans une lettre datée de Bethelsdorp : « Lemue et Rolland se préparent à nous quitter; plus je les »vois et plus je les aime; puisse l'Esprit de Dieu envoyer »beaucoup d'hommes comme eux en Afrique! »

Enfin, M. Robson, directeur de l'Institut des Missions de Bethelsdorp, me marque, dans une lettre datée du 17 mai 1830 : « M. et madame Bailey et les frères français nous ont »quittés lundi dernier, pour se rendre dans l'intérieur de »l'Afrique; nous les accompagnons de nos meilleurs souhaits »et de nos plus ferventes prières. Plus j'ai vu MM. Lemue et »Rolland, et plus je les ai estimés. Dieu veuille les rendre »très-utiles dans la sphère de leurs travaux futurs! »

Ne nous enorgueillissons pas, mais craignons! Jusqu'ici tout a bien été, tout réclame notre reconnaissance et nous donne sujet de nous réjouir; mais n'oublions pas, en priant pour nos amis, n'oublions pas qu'ils sont imparfaits, faillibles, et qu'ils ont plus besoin que jamais du secours divin, afin qu'il ne s'arrêtent point dans leur carrière, qu'ils ne se lassent pas au milieu de leurs travaux, qu'ils ne s'enorgueillissent pas en leurs esprits, qu'ils ne perdent pas, au milieu des ténèbres du paganisme, le sentiment profond qu'ils ont maintenant des choses éternelles, et qu'après avoir commencé par l'esprit, ils ne finissent pas par la chair. Lorsque l'apôtre exhortait les premiers chrétiens à se réjouir, ce n'était pas en vain qu'il ajoutait, *avec tremblement.*

Si Dieu épargne vos missionnaires, comme j'espère qu'il le fera, pour cultiver le champ intéressant dans lequel ils viennent d'entrer, je ne doute pas qu'il ne les bénisse et ne les rende utiles; mais cependant s'il voulait les retirer dans sa gloire, trop tôt selon nos souhaits, nous ne devrions pas regarder cette dispensation comme une marque de son déplaisir ni détourner du champ qu'ils auraient labouré et arrosé de leurs larmes, les ouvriers que le Seigneur appellerait à entrer dans cette œuvre, et à moissonner là où les autres auraient semé.

Il est convenable que je vous rende un compte abrégé de la manière dont nos amis ont passé leur temps sous ma direction, depuis l'époque de leur arrivée à la colonie jusqu'au jour où je les ai laissés à Béthelsdorp, d'où ils devaient se rendre dans le nouveau champ de leurs travaux. Je crois avoir dit au Comité, dans le temps, qu'un séjour de huit mois ou d'un an dans nos stations missionnaires ou dans quelque autre poste convenable de la colonie, serait extrêmement utile à vos missionnaires, en ce qu'il leur fournirait l'occasion d'apprendre la langue hollandaise, et leur donnerait une connaissance expérimentale des travaux missionnaires, qui leur épargnerait beaucoup de soucis et peut-être même des fautes, dans lesquelles ils pourraient tomber sans cela. Leur correspondance vous aura, sans doute, instruits de la manière dont ils ont passé leur temps au Cap et au Paarl. Si je n'étais pas parti sitôt pour l'intérieur de l'Afrique, il est probable qu'ils auraient fait un séjour plus long au Paarl; mais après avoir considéré les avantages immenses qu'ils trouveraient à m'accompagner dans ma tournée, nous nous décidâmes, non sans y avoir mûrement réfléchi, à partir ensemble; la seule difficulté qui se présenta à nous, après que nous eûmes formé notre plan, fut le surcroît de dépenses qu'un tel voyage pourrait occasionner; mais, après avoir comparé la somme que leur coûteraient leur nourriture et leur logement au Paarl, ainsi que le transport par mer à la baie d'Algoa, avec les frais d'un waggon, de quelques bœufs, le gage des charretiers et des conducteurs qui devaient les mener en Cafrerie, la différence parut si minime, que nous n'hésitâmes pas à suivre le plan que

nous nous étions tracé. Outre les avantages que ma société leur a offerts en Cafrerie, ils ont eu occasion, en visitant les différentes stations missionnaires, d'acquérir des connaissances et de faire des expériences relatives à l'œuvre des Missions, qui leur ont été très-utiles à eux-mêmes et à la cause qu'ils servent, et dont peu de missionnaires de la colonie, placés dans les mêmes circonstances, ont pu jouir avant eux. Ils ont eu pendant cette tournée plus d'occasions de connaître la nature et les difficultés de la vie missionnaire, et en même temps les meilleurs moyens d'étendre la cause du Seigneur dans un pays barbare que plusieurs missionnaires n'en ont eus pendant leur vie. Aussi n'ont-ils pas négligé les occasions de s'instruire. Tandis que Rolland considérait, avec l'œil d'un peintre, tous les détails des différens objets qui se présentaient à son observation, Lemue méditait philosophiquement sur ces faits, et réduisait en principes généraux les pensées qu'ils lui suggéraient, afin de les mettre en pratique dans la sphère d'activité, qui leur serait assignée par Dieu dans la suite.

Quelques-uns des membres de votre Comité se rappelleront que, lorsque j'étais à Paris, ils exprimèrent le désir que deux de nos frères allassent en Cafrerie.

Quoique je n'eusse reçu aucune communication du Comité en corps sur ce sujet, j'aperçus cependant que tel était le désir de quelques-uns de ses membres; et lorsque nous nous consultâmes, nos jeunes amis et moi, pour déterminer le lieu où ils devraient finalement se fixer, nous résolûmes de suivre cette idée, autant du moins qu'un tel projet nous paraîtrait exécutable, après que nous aurions pris toutes les informations possibles en visitant ce pays. Notre voyage en Cafrerie nous a procuré de grandes joies, et j'espère qu'il n'aura pas été sans profit: je ne doute pas que vous n'ayez reçu, de vos jeunes amis, des renseignemens intéressans sur ce pays. On ne peut pas appeler les Cafres un peuple entièrement sauvage. Leurs mœurs et leurs coutumes diffèrent beaucoup des nôtres. Ils sont inférieurs aux Européens dans l'art de la guerre, qu'ils n'ont pas réduit en système, et ils n'ont pas les mêmes armes que nous. Cependant les Cafres, pris à part, ne sont pas inférieurs à la plupart de leurs voisins les plus civilisés, soit en

intelligence, soit pour l'usage qu'ils font de leurs facultés morales. Séparés de nous par leur langue, ils vivent dans un monde de leur façon; mais ils connaissent aussi bien les affaires du monde dans lequel ils vivent, que nous connaissons les nôtres, et la connaissance qu'ils possèdent de notre monde s'étend aussi loin que celle que nous avons du leur. Les idées que les Européens ont de ce peuple, et même de toutes les nations de l'Afrique, ne sont que des caricatures. Souvent, en rapportant aux Cafres ce que quelques voyageurs avaient dit à leur sujet, je les ai vus rire d'aussi bon cœur qu'un Français le ferait, si on lui disait qu'il y a des personnes en Angleterre qui croient que les habitans de certains districts de France marchent à la fois sur les pieds et sur les mains. Moi-même je ris maintenant des idées que je m'étais faites de ce peuple et que j'avais prises dans les livres des voyageurs, qui ne peuvent jamais voir l'homme à travers son costume, ni croire qu'un être qui ne s'habille pas comme un Anglais ou un Français, et qui ne se sert pas d'un couteau et d'une fourchette, puisse être civilisé. Mais si mes idées de ce peuple ont changé sur ce point particulier, je trouve toujours que les Cafres ont un besoin aussi pressant de la lumière de l'Evangile, que je le supposais dans ma savante ignorance. Ma dernière visite chez cette intéressante nation, au lieu de diminuer mon zèle pour sa conversion, l'a beaucoup accru, et je crois que nos jeunes amis ont partagé les mêmes sentimens: mais nous avions à opter entre deux champs de travaux, et il s'agissait de décider lequel nous devions choisir.

Pendant mon séjour à Barmen, quelques membres de la Société de cette ville, exprimèrent le désir que quelques-uns de leurs missionnaires fussent envoyés chez les Béchuanas; considérant l'expression de ce désir sous le même point de vue que j'avais considéré celui de quelques-uns des membres de votre Comité, j'en parlai souvent pendant le voyage, et je conservai l'espoir que les vœux des deux Sociétés seraient accomplis.

Mais avant que j'eusse fait aucun préparatif pour mettre nos plans à exécution, nos frères allemands changèrent de dessein, et détournèrent leurs regards du pays des Béchua-

nas, pour les fixer dans une autre direction. Le baron Von Wurmb visita les montagnes des cèdres sur la côte orientale d'Afrique, et résolut de fonder une station missionnaire dans ce district. Tout ce qui me reste à faire dans ce moment est de déterminer les raisons d'après lesquelles nous nous sommes décidés dans le choix de la sphère d'activité de MM. Lemue et Rolland.

En comparant les deux pays, nous vîmes que le pays des Béchuanas offrait un champ de travaux beaucoup plus étendu que la Cafrerie. Cette dernière contrée n'a peut-être pas plus de cent vingt mille habitans, tandis que le pays des Béchuanas, au-delà du grand fleuve Orange, offrirait à l'influence des missionnaires plusieurs millions d'âmes, et ouvrirait l'entrée de l'intérieur de l'Afrique jusqu'aux monts Congo, près du rivage de l'Océan-Atlantique.

En second lieu, le résultat des travaux de M. Moffat à Lattakou, et le désir ardent qu'expriment les tribus environnantes d'avoir des missionnaires, sont un nouveau motif qui me paraît plus encourageant qu'aucun de ceux que présente la Cafrerie; et outre le témoignage des missionnaires en faveur du réveil religieux des Béchuanas, j'ai celui de plusieurs individus qui ne sont pas missionnaires, et qui n'ont aucune relation avec eux. Me trouvant à Grahamstown, je lus le journal d'un respectable négociant qui venait d'un voyage à quatre cents milles au-delà de Lattakou, et j'eus plusieurs entretiens avec lui. Il me confirma tout ce que M. Moffat m'avait appris, et me dit que, pendant presque toute la durée de son voyage, sa voiture avait été entourée de milliers d'indigènes qui, sachant qu'il venait de Lattakou, lui faisaient les questions suivantes : « Pourquoi M. Moffat ne vient-il pas vivre avec nous? Pourquoi les blancs ne nous envoient-ils pas de missionnaires? » En Cafrerie, nous avons été très-bien reçus; les missionnaires s'y sont fait aimer et respecter; ils ont ouvert ce pays au commerce; mais les Cafres ne nous ont exprimé aucun désir de la nature de celui des Béchuanas. Il y a d'ailleurs une autre différence dans la position des deux pays. Les Cafres ont des missionnaires de la Société des Missions de Londres, de celle des Wesleyens et de celle de Glas-

cow, qui toutes se proposent d'augmenter le nombre de leurs ouvriers dans ce pays; tandis qu'à l'exception des missionnaires de Lattakou et de ceux qui se sont fixés sur les limites de ce pays, parmi les Griquas, la contrée des Béchuanas manque complétement de missionnaires, et il n'est pas probable que, pour le moment, d'autres Sociétés y entreprennent de nouvelles Missions.

Voici une troisième raison qui aura peut-être encore plus de poids auprès de vous que les précédentes. Depuis plusieurs années, les frontières de la Cafrerie sont le théâtre de la guerre, et depuis 1812, trois districts ont été détachés de ce pays et ajoutés à la colonie. Ces empiétemens ont refoulé les Cafres en arrière et ont privé plusieurs d'entre eux d'habitations fixes, ce qui les empêche de recevoir des missionnaires et de leur offrir des facilités pour l'instruction de leurs enfans.

Les raisons que l'on avance, pour justifier ces empiétemens sur le territoire des Cafres sont les habitudes guerrières et l'esprit de pillage et d'hostilité manifesté par eux. Sans vouloir juger ici de la solidité de ces raisons, je dirai que dans cet état de choses, les Cafres n'ont que les missionnaires pour défendre leurs droits, circonstance qui, dans les débats fréquens qui surviennent entre les Cafres et les colons, place les missionnaires dans des relations très-difficiles avec le commandant de la frontière et les magistrats de la colonie. Quelque prudence que nos jeunes amis eussent mise dans leurs discussions avec les officiers de l'armée anglaise, ils n'eussent jamais eu, comme missionnaires français, les avantages des missionnaires anglais, traitant de compatriote à compatriote.

Dans le pays des Béchuanas, ils n'auront aucune difficulté de cette espèce; et si la paix entre la France et l'Angleterre venait à être rompue, ce qui n'est pas probable, le champ de Missions que vont occuper vos missionnaires est tel que, même dans le cas d'une guerre, vous pourriez y continuer vos opérations sans la moindre difficulté. Car si vous perdiez la facilité de les envoyer à leur destination, à travers la colonie, vous pourriez les faire débarquer à la baie d'Algoa, d'où ils pourraient se rendre auprès de leurs frères, et rien

de plus facile que d'établir des communications entre cette partie de la côte et le pays des Béchuanas.

L'éducation de la jeunesse est un objet de la plus haute importance, et pour n'en avoir pas compris la haute nécessité, beaucoup de missionnaires ont consumé un temps considérable inutilement dans des contrées païennes. Quelque nombreuses que puissent être les conversions obtenues chez un peuple sauvage ou barbare, il n'est guère possible d'espérer de former des instituteurs indigènes ou de fonder des institutions permanentes, si l'on néglige l'éducation et l'instruction de la génération naissante.

Un missionnaire ne pourrait pas se tromper d'une manière plus grossière, en venant dans ce pays, qu'en croyant que son temps doit se passer à composer et à prêcher des discours travaillés avec soin. Il est dans les pays civilisés des milliers de causes efficaces qui agissent d'une manière favorable sur le caractère et les mœurs et qu'un missionnaire est obligé de remplacer, au milieu des tribus sauvages. Nos patries respectives sont soumises à l'influence de plusieurs institutions, dont nous sommes redevables au christianisme, et dont on ne saurait sentir tout le prix que lorsqu'on se trouve dans des pays tels que ceux-ci. Il y a sans doute encore beaucoup d'ignorance chez une grande partie des paysans en Angleterre et en France; mais si aucune des classes des habitans de ces deux royaumes n'avait reçu une certaine instruction, l'Angleterre et la France ne se trouveraient pas aujourd'hui sur un échelon plus élevé que les habitans indigènes de l'Afrique. Ainsi, comme il est impossible d'instruire instantanément des peuplades entières, il faut du moins élever avec soin quelques individus, si on veut les affranchir de leurs coutumes barbares; pour cela, les moyens d'instruction doivent être répandus, et il faut commencer par l'éducation des enfans.

Je suis heureux de pouvoir dire que vos missionnaires sont partis pour le champ qui est confié à leurs soins, profondément imbus de ces principes et pleins du désir de les mettre en pratique; mais les commencemens d'une Mission sont toujours coûteux et exigeront quelques dépenses ex-

traordinaires. Nos amis auront besoin de votre approbation en ceci comme en toute autre chose, afin qu'elle les encourage et les fortifie.—Ils pourront prendre des leçons à très-bon marché dans notre station de Lattakou, mais il est à désirer qu'ils aient une presse, des caractères et du papier, dans quelque station qu'ils s'établissent. La presse doit être légère et faite de manière à ce qu'elle puisse être aisément montée et démontée.

Vous ne supposerez pas sans doute, quoique cette lettre semble propre à le faire croire, que j'aie oublié M. Bisseux et le champ intéressant qu'il cultive. Si je n'ai parlé que de MM. Lemue et Rolland, et pas de lui, c'est que j'ai fait mon dernier voyage avec les deux derniers, et à la première occasion que j'aurai de vous écrire, je vous entretiendrai du premier et de ses travaux.

Je suis, Monsieur,

Votre très-affectionné dans le Seigneur,

JOHN PHILIP.

Extrait d'une lettre du missionnaire Bisseux, adressée au directeur de la Maison des Missions.

Vallée de Wagenmaker, 16 juillet 1830.

CHER MONSIEUR,

Avec quelle joie j'ai reçu vos lettres! ces lettres que j'attendais depuis si long-temps et avec tant d'impatience! Je croyais bien fermement qu'elles s'étaient perdues en route. Onze mois sans recevoir des nouvelles de son pays (1)...... ah! que cela semble long! mais aussi qu'elles m'ont fait de bien! Elles rafraîchiront certainement nos frères Lemue et Rolland, qui les trouveront peut-être déjà à leur arrivée à Lattakou. J'ai été fort réjoui d'apprendre que vous étiez informé

(1) Il paraît que ces lettres, faute d'occasion, ont été retardées à Londres pendant plusieurs mois. (*Editeurs*).

de l'heureuse issue de notre voyage. Oui, nous avons de grandes actions de grâce à rendre à Dieu de ce qu'il nous a si visiblement protégés. Il est peu de vaisseaux qui aient fait la traversée aussi heureusement que le nôtre. Les bonnes prières que vous avez faites pour nous, ont certainement été entendues. Quel encouragement à prier toujours les uns pour les autres !

Le premier lundi de juillet a été un jour spécialement béni pour moi, et je puis le dire avec confiance, pour nous tous. C'était la première fois que nous nous réunissions dans le but de prier pour les Missions. On savait que j'avais reçu des nouvelles de France, et chacun s'attendait à ce que j'en fisse part à l'assemblée. Quelle joie j'ai eue à leur communiquer tout ce que vous m'apprenez touchant les progrès du règne de Dieu ! C'est du fond de nos cœurs que nous avons prié pour les Missions et surtout pour l'Institut de Paris; et ce qui ajoutait à la douce émotion de nos cœurs, c'était la pensée que peut-être le même jour vous étiez assemblés, et que vous vous souveniez de nous dans vos prières.

J'ai reçu, avec vos lettres, des nouvelles des frères Lemue et Rolland. Ils sont toujours remplis de foi et de courage; je crois qu'ils seront bien reçus par les Béchuanas, et que dans quelque temps ils seront en état de vous apprendre des choses réjouissantes. Une distance de près de 250 lieues me sépare d'eux. Hélas! je pensais que nous travaillerions ensemble dans la vigne du Seigneur! mais notre Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient; qu'il nous donne seulement d'être fidèles dans son œuvre !

J'ai beaucoup d'occupations depuis que je suis à Wagenmaker, et vous le comprendrez aisément. Tous les quinze jours j'écris un sermon pour l'assemblée des chrétiens, et quand il est composé, je n'ai fait que la moitié du travail; car il me faut ensuite le traduire en hollandais, le faire corriger et le remettre au net. Ce n'est qu'alors que je le prêche, ou plutôt que je le lis. C'est un excellent exercice pour apprendre la langue hollandaise. Quant aux esclaves, je leur prêche de méditation avec assez de facilité. Je fais sans doute beaucoup de fautes de construction; mais, malgré cela, les es-

claves me comprennent bien et mieux peut-être que si je visais au bel arrangement de mes phrases. Dimanche passé, je leur ai prêché sur Matthieu, III. 17 : *Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche.* La seule difficulté que j'éprouve en leur parlant est celle de me mettre à leur portée; car vous ne vous faites pas une idée de la peine qu'ils ont à saisir ce qu'on leur dit; et si l'on n'emploie pas les expressions qui leur sont familières, l'on aurait beau être éloquent, on ne serait pour eux *que l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit.* La meilleure manière de se faire comprendre d'eux est de leur parler par comparaisons.

Extrait d'une lettre du missionnaire Lemue, datée de Graaf-Reinet, le 3 janvier, et adressée à M. le pasteur Colany de Lemé (Aisne).

Toutes les fois que vous vous souviendrez de nous et de tout ce qui nous manque encore pour être de fidèles ambassadeurs de Christ, veuillez nous recommander à la grâce du Seigneur; *car la prière du juste est d'une grande efficace.* Que nos frères de la Picardie en fassent de même. Ils ne doivent pas oublier, que l'esprit qui anime les chrétiens qui envoient des missionnaires, a une influence étonnante sur les travaux de ces missionnaires eux-mêmes. En lisant l'histoire des Missions de l'Angleterre, de l'Amérique et de l'Allemagne, on se convainc facilement que les Eglises les plus vivantes sont celles dont les travaux missionnaires ont été accompagnés des plus grandes bénédictions. Qu'on n'imagine donc pas qu'il suffise de nous envoyer de l'argent pour traverser l'Océan, pour nous acheter une voiture et des bœufs, et pour subvenir aux dépenses de nos voyages en Afrique. Car l'argent est à nos yeux peu de chose ; c'est ce qu'il y a de moins important dans l'œuvre dont nous nous occupons. Nous ne sommes pas négocians; nous ne voulons pas vivre dans le luxe et dans la mollesse. L'Eglise primitive, qui a tant fait pour propager la doctrine de la Croix, était loin d'être riche. Ce que nous désirons, ce que nous demandons à Dieu dans nos prières, c'est d'être enrichis de tous les dons de l'Esprit.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉAN-PACIFIQUE.

ILES GEORGE.—*Otahiti.*

Le meilleur moyen, ce nous semble, de réfuter le rapport faux ou inexact que le capitaine Kotzebue (1) a fait sur les îles si intéressantes de la mer du Sud, est de publier des extraits des lettres les plus récentes des missionnaires qui évangélisent les habitans de ces parages. Elles prouveront que l'œuvre de l'Evangile et de la civilisation y avance, en dépit des obstacles qui s'opposent encore, en divers lieux, à la pleine manifestation de la vérité. Le révérend W. P. Crook écrit de Otahiti, sous la date du 1er janvier 1830:

« Tahiti fait des progrès dans la civilisation. Non seulement les chefs Toti, Hiloti, Paofai, Paraita et d'autres commencent à se créer une existence indépendante, mais il y a plusieurs personnes du peuple qui gagnent assez pour se procurer une vache ou un cheval. C'est surtout le cas à Pare, où les vaisseaux mettent à l'ancre. Beaucoup d'hommes et de femmes y sont vêtus à l'européenne, lorsqu'ils assistent au service de la chapelle de M. Pritchard. On y voit aussi quelques vaisseaux de 20 à 40 tonneaux qui appartiennent aux indigènes. Les habitans de Wilks-Harbour paraissent possé-

---

(1) Nous saisissons l'occasion qui nous est offerte de rectifier une erreur qui s'est glissée dans notre 10e livraison, à la page 317, lorsque nous avons opposé au témoignage du capitaine Kotzebue celui du capitaine Duperrey. Nous avons avancé, *sur la foi d'un journal allemand*, que le capitaine Duperrey, qui fit, en 1823, le rapport au ministre de la marine sur l'état de l'île d'Otahiti, était l'amiral actuel Duperré. Il n'en est point ainsi; le nom du capitaine *Duperrey*, qui commandait en 1823 la *Coquille* et qui commande aujourd'hui l'*Astrolabe*, s'écrit différemment de celui de l'amiral *Duperré* qui, en 1823, était déjà amiral. Le capitaine Duperrey et l'amiral Duperré sont deux personnages distincts. Mais des personnes qui connaissent très-particulièrement l'illustre amiral, sous le commandement duquel la flotte française s'est couverte de gloire devant Alger, nous assurent que dans les mêmes circonstances, il aurait fait le même rapport que le capitaine Duperrey.

der plus de connaissance des hommes et des choses que le reste des habitans de Tahiti. Toti, Hitoti, Paofai et Paraita ont chacun leur cheval qu'ils montent. Un insulaire des îles Sandwick, envoyé par Boki, a ouvert un petit magasin à Pare, et il sait tenir son bureau et ses tiroirs dans l'ordre le plus parfait. Lorsque le premier dimanche du mois approche, tous se réunissent dans la station de la Mission; et quelques jours après, le plus grand nombre s'en retournent ou pour cultiver leurs terres, ou pour continuer la construction d'une maison, ou pour tisser de quoi se faire des habits, ou pour chercher des noix de coco pour faire de l'huile, etc.

ILES DE LA SOCIÉTÉ. — *Huaheine.*

Extrait d'une lettre du Rév. Charles Barff, 30 novembre 1829, adressée aux directeurs de la Société des Missions de Londres.

Service public.—Baptême.—État de l'Eglise.

Qu'il me soit permis de rendre compte aux directeurs de l'état dans lequel se trouve la station où la Providence m'a placé. Le service religieux du dimanche, continue comme de coutume, et forme une partie importante de mes travaux. Les exercices du matin et de l'après-midi sont très-fréquentés, surtout le premier. Le nombre des personnes qui y assistent varie de 1000 à 1400. De très-bon matin, les indigènes ont déjà une réunion de prière, et ils consacrent encore les heures d'intervalle, entre le service du matin et celui du soir, à une instruction religieuse qu'ils donnent à leurs enfans. Depuis que les vaisseaux commencent à toucher plus fréquemment à Huaheine, je me suis fait un devoir d'adresser une exhortation à l'équipage et aux officiers de ces vaisseaux, une fois chaque dimanche.

Dans le courant de l'année passée, nous avons administré le baptême à deux adultes et à 45 enfans de parens baptisés.

Le total des enfans baptisés dans cette station est de 767, et celui des adultes est de 750.

Nous avons admis dans l'Eglise, l'année passée, quinze nouveaux membres, ce qui forme un total de 477 communians. Cinq individus ont été renvoyés pour mauvaise conduite; quelques autres ont été réadmis à la communion de l'Eglise, et nous avons lieu d'espérer que leur repentance est sincère.

Nous avons multiplié les moyens d'instruction; car outre les deux services du dimanche, il y en a deux autres pendant la semaine, l'un le mercredi, l'autre le vendredi. Le dernier est spécialement destiné à ceux des indigènes, qui nous paraissent faire une profession sincère de christianisme; et le lundi nous avons un catéchisme auquel assistent tous les membres de l'Eglise, divisés en classes. Dans le but d'imprimer dans le cœur des indigènes les principes religieux, plus qu'il n'est possible de le faire dans un service public, nous les visitons chez eux, et nous causons avec eux en particulier, en les réunissant deux ou trois à la fois, de chaque famille. Je retire moi-même beaucoup de profit de ces visites, et j'espère que ces conversations sur la nature du christianisme vital sont bénies pour leurs âmes : je me fais ordinairement accompagner, dans ces visites, par quelques diacres.

Le samedi qui précède le premier dimanche du mois, et qui est destiné à la commémoration de la mort du Seigneur, les membres de l'Eglise et les candidats se réunissent pour prendre ensemble un repas de charité (agape), et ce moyen a puissamment contribué à resserrer entre eux les liens de l'amour fraternel.

Société pour la visite des malades.

Les indigènes continuent d'exercer la charité dans les cas de détresse, de maladie ou de pauvreté. La petite Société qui s'est formée pour cet objet, et qui fournit des vêtemens à la tahitienne, des alimens, etc., a des ramifications dans tout le district, et se compose de dix divisions nommées *bubu;* chaque division est présidée par un homme qui a sous

sa direction quelques personnes des deux sexes pour lui prêter secours. La président a chez lui un dépôt de couvertures et d'habits, et dès qu'on lui fait connaître quelque nécessité, il s'empresse d'y pourvoir. Une personne est chargée de lire la Parole de Dieu et de prier avec les malades.

La mort nous a enlevé, dans le courant de l'année dernière, sept adultes et six enfans de parens pieux. Nous espérons le salut de tous les adultes. Deux d'entre eux en particulier paraissaient jouir, à leur lit de mort, de la paix et de la confiance, qui est le partage de ceux qui se reposent sur le Rédempteur.

Morts et mariages.

Le nombre des mariages, dans le même espace de temps, a été de dix-sept. La plupart des jeunes gens et des jeunes personnes qui se sont unis par les liens sacrés du mariage, ont été élevés dans l'école des Missions.

Ecoles.

Les écoles commencent, comme de coutume, à la pointe du jour. Le lundi et le vendredi, je m'occupe spécialement des adultes, et je cherche à m'assurer qu'ils ont bien saisi le sens de ce qu'ils ont lu. Les autres jours de la semaine, je visite l'école de calligraphie des enfans. Le nombre total des écoliers est de trois cents; mais il n'y en a pas plus de 200 qui fréquentent habituellement les leçons. Leurs progrès sont très-satisfaisans, tant dans la lecture et dans l'écriture, que dans l'arithmétique. Tous les adultes fréquentent de temps en temps l'école, et nous remarquons que les plus assidus sont ceux dont la piété nous paraît la plus sincère.

Progrès dans la civilisation.

J'ai le plaisir d'annoncer aux directeurs, que la condition temporelle des indigènes s'améliore graduellement. Ils ont

bâti et sont encore occupés à bâtir des maisons neuves à la place des anciennes. Dans ce moment ils recueillent du bois de charpente pour construire une demeure à la reine de l'île, dont l'habitation sera située sur une jetée de pierres qui s'avance dans le port. Il y a cette année beaucoup plus de terres cultivées que les années précédentes; nous avons même commencé à planter du café, mais en petite quantité.

Nos gens sont suffisamment approvisionnés de vêtemens, qu'ils se procurent en faisant des échanges avec les hommes de l'équipage des vaisseaux nombreux qui abordent à Huaheine, pour trafiquer ou pour se ravitailler. Les vaisseaux marchands viennent pour la plupart de la colonie, dans le but de se pourvoir d'huile et d'arrow-root. Les autres bâtimens, qui n'abordent que pour se rafraîchir, sont des baleiniers américains ou anglais.

Travaux particuliers des missionnaires.

Je profite de tous mes momens de loisir pour faire des recherches relatives à la langue des indigènes, à leur histoire, leurs coutumes, etc., dans le but de compléter un dictionnaire que nous nous proposons, mes collègues et moi, de faire imprimer. J'ai recopié et revu la traduction de Jérémie, et j'ai traduit le catéchisme des paraboles, à l'usage des membres de notre Eglise. J'ai fait imprimer 2,500 exemplaires de l'Evangile selon saint Jean, 2,000 exemplaires d'un recueil d'hymnes dans le dialecte rarotongien, et 1,000 exemplaires du premier catéchisme de Watts, en langue tahitienne, à l'usage des enfans qui fréquentent l'école. J'ai maintenant sous presse une suite de tableaux destinés à apprendre l'arithmétique aux enfans, d'après la méthode lancastrienne. »

A ces détails, nous joindrons l'extrait d'une lettre du révérend John Davies, datée de Papara, le 17 février dernier, et relative à l'envoi d'un instituteur indigène aux îles Fiji.

« En revenant de la Nouvelle-Galles du Sud et des Nouvelles-Hébrides, écrit M. Davies, le capitaine S. Henry toucha aux îles Fiji, où il eut une entrevue avec le chef Tuineau, qui lui exprima le désir d'avoir un instituteur. A son retour,

le capitaine Henry nous en avertit, et aussitôt un des membres de notre Eglise, qui depuis dix ans fait profession sincère de christianisme, s'offrit pour aller remplir cette mission. En conséquence de cette résolution, que nous approuvâmes, le nouveau missionnaire s'est embarqué, le mois passé, pour se rendre à sa destination. Dans cinq ou six mois, nous aurons des nouvelles des résultats de ses premiers efforts pour introduire l'Evangile dans les îles Fiji.

« Je désire bien vivement que nous puissions faire quelque chose pour le bien de cette nombreuse, mais misérable nation; car elle habite des îles très-fertiles; mais sa population a considérablement diminué. »

Iles des Amis.—*Tongatabou.*

Dans une lettre du 25 juin 1829, M. Thomas, missionnaire stationné à Hehefo, dans l'île de Tongatabou, annonce que Ata, le chef de l'île, persiste dans son incrédulité, mais que les petits chefs, au nombre de douze à quatorze, ainsi que la plupart des habitans manifestent un vif désir d'embrasser le christianisme. Si Ata changeait de dispositions, il est probable, que non seulement l'île entière de Tonga, mais encore celles des Habais, de Vavou, de Fiji et des Navigateurs se déclareraient pour l'Evangile.

Un jeune chef, nommé Lolohea, a été converti et est mort dans les sentimens d'une vraie piété. Dans ses derniers momens, il répétait sans cesse ces mots *tau lotu*, c'est-à-dire priez avec moi. A ce sujet, M. Thomas dit, dans son journal : « Quel sujet de joie et de reconnaissance envers le Seigneur! Une âme est sauvée, une âme de Tonga! sauvée par la foi en Jésus-Christ, sauvée par la grâce de Dieu qui a répandu sa bénédiction sur les moyens employés par la charité des chrétiens!.... Un chrétien de Tonga dans le ciel et même un chef de Tonga! Voilà les prémices; la moisson, nous l'espérons, suivra de près. »

VARIÉTÉS.

GRÈCE.

Journal de M. Hartley,

(Fin. *Voyez* page 317).

NAPOLI.

23 *avril*. Je suis arrivé à Napoli à midi passé. Pendant environ deux heures, on suit les ondulations de quelques collines à pente douce, et ensuite, pendant quatre heures, on traverse la belle plaine d'Argos. Chemin faisant, un des muletiers m'a raconté une histoire qui m'a rappelé l'aventure de David, lorsqu'il entra dans le camp de Saül et enleva la lance et le vase à mettre de l'eau. Mon muletier était entré de nuit dans le camp des Turcs, s'était emparé d'un beau cheval et avait pris, sous l'oreiller même d'un soldat qui dormait, un mousquet, un yataghan et deux pistolets. Ces aventures ne sont pas rares dans la guerre entre les Grecs et les Turcs. Le figuier est maintenant dans cet état dont parle notre Sauveur, dans sa prophétie sur la destruction de Jérusalem : « Les branches sont tendres et se couvrent de feuilles : » nous connaissons par-là que l'été approche(*Matth.*, 24, 32). »

23 *avril*. Pendant mon voyage, j'ai toujours distribué les publications de l'imprimerie de Malte; j'ai mis aujourd'hui mille Traités en circulation, en les vendant à bas prix, trois paras l'exemplaire. Ils seront bientôt répandus par toute la Morée. Les Bibles que j'attendais ne sont pas arrivées.

30 *avril*. Tzonnes, qui vient d'être nommé gouverneur de la Haute-Messénie, m'a fait une visite, et m'a appris qu'il avait dernièrement présidé l'assemblée du district d'Argos, convoquée pour l'élection des démogérontes. Il avait fait lire publiquement une prière écrite en grec moderne, adressée à Dieu seul, et ne renfermant aucune allusion à la médiation des saints. Je l'ai entendue, et j'ai été ravi de voir un si heu-

reux commencement de réforme s'introduire dans l'usage de la prière.

1er *mai.* Tomaras m'apprend que plusieurs femmes turques, prises pendant la guerre, ont été baptisées et mariées. Il pense qu'à Syra, il y en avait bien une cinquantaine.

3 *mai.* J'avais résolu de partir ce soir pour Syra, mais la peste qui a éclaté à Hydra, a répandu partout une telle alarme, que je m'expose, en partant, à faire une longue quarantaine : je juge donc à propos de différer mon voyage.

KIVERI.

5 *mai.* Hier au soir, accompagné de M. Finlay, gentilhomme écossais, j'ai quitté Napoli pour Argos. Au moment où j'allais partir, Pierre, mon domestique, est arrivé de Spezzie où il avait vendu des livres pour une valeur de 125 piastres. Je me suis mis en chemin avec M. Finlay peu après le lever du soleil. Nous avons passé devant la fontaine d'Erasinos, appelée maintenant Kaphallaria, et devant le marais de Lerne. J'ai remarqué que les paysans grecs, allant au marché, portent dans des outres, non seulement leur vin, mais aussi leur lait. Telle était probablement la bouteille de lait que Jaël ouvrit pour Sisara (*Juges*, IV, 19). Un Anglais ne manquera pas de trouver que deux bouteilles de vin offertes à David et à ses nombreux compagnons sont bien peu de chose ; mais en supposant, ce qui est hors de doute, que ces deux bouteilles fussent des outres, elles étaient un peu plus dignes d'être présentées; car elles font toute la charge d'un âne ou d'une mule, comme je l'ai souvent remarqué.

Le général Jarvis, Américain au service de la Grèce, qui nous avait très-bien accueillis hier au soir, nous a accompagnés jusqu'aux « moulins ». Il m'a appris que dans la province de Maina on attèle à la charrue un bœuf et un âne, usage défendu par la loi de Moïse (*Deut.*, XXII. 10). A deux milles des moulins, est situé Kiveri, village d'une vingtaine de maisons. On voit sur la route des rizières d'une étendue considérable. L'usage de tenir les rizières constamment inondées, fait qu'on peut leur appliquer encore mieux qu'aux

terres à blé ces paroles de l'*Ecclésiaste*, x, 1. « Jette ton » pain à la surface de l'eau, tu le retrouveras plusieurs jours » après. »

ASTROS.

De Kiveri à Astros, la route longe une chaîne de collines uniformes qui bordent le rivage. Il faut six heures pour se rendre d'Argos à Astros. Dans le voisinage d'Astros, le village d'Agiannes est le centre de la population : il contient deux cent cinquante familles, et est éloigné d'Astros de trois heures et demie. Astros n'est guère maintenant que le lieu de débarquement. De là on aperçoit les Kalybia de Prastos et de Karakavouni. Avant la révolution, il y avait à Agiannes une école d'enseignement mutuel et une de grec ancien. Elle fut fondée par Démétrius Kartzotes : on y trouve encore une bibliothèque considérable pour le pays, qui renferme la plupart des classiques grecs et des pères. J'y ai vu un petit écrit d'Asopius; c'est un Recueil d'histoires morales très-intéressantes. J'en ai particulièrement remarqué une qui montre qu'en Orient, on rend encore la justice comme on la rendait au temps de Salomon. Je rapporterai cette anecdote, non pas précisément comme elle est dans le texte, mais en y ajoutant les noms et quelques autres circonstances que je tiens d'un habitant de Janinah.

Deux chrétiens se rendaient ensemble de Salonique à Janinah. Un d'eux ayant besoin d'argent en emprunta une somme assez forte à son compagnon de voyage. Celui-ci n'exigea de lui aucune sûreté pour le paiement, mais il se contenta de la promesse qu'il fit verbalement de lui rendre son argent au terme du voyage. Lorsqu'ils furent arrivés à Janinah, l'emprunteur eut l'injustice, non seulement de ne vouloir pas payer, mais encore de nier qu'il eût aucune connaissance de cette circonstance. Que pouvait faire le créancier? Il va se plaindre à Ali-Pacha, il dénonce la fraude dont il est victime; mais, comme il ne peut fournir ni preuve ni témoin du fait qu'il allègue, l'accusé nie tout. « N'y avait-il » rien à cet endroit, dit le pacha, qui puisse servir de té-

» moin ? Quoi ! pas même des pierres, pas même des arbres ? » « Oui, répondit l'accusateur, il y avait un grand platane. » « Eh bien ! reprit le juge, allez me chercher une branche » de ce platane, et que l'autre reste jusqu'à votre retour. » Il partit, et Ali-Pacha se mit à amuser la compagnie par le récit de quelques-unes de ces histoires si communes en Orient. S'apercevant que l'attention de l'accusé était fortement enchaînée par ces récits, il lui adressa tout-à-coup ces paroles : « Eh bien, mon ami, l'autre n'est-il pas encore » revenu ? » « Revenu, répondit-il, non, monseigneur, la » distance est trop considérable. » « Ah ! coquin, dit Ali-» Pacha, vous vous souvenez bien de l'endroit, mais vous ne » vous souvenez pas de l'argent. » Il lui fit aussitôt donner la bastonade et le condamna à payer sa dette.

A Astros, nous avons été reçus, de la manière la plus hospitalière, dans la maison ou plutôt dans le château de Zaphyropoulos; mais le maître était absent, et ce fut son frère qui nous fit les honneurs. On a témoigné le désir de m'entendre prêcher un dimanche ou quelque jour de fête, et j'espère avoir ce bonheur une autre fois. Jusqu'à présent les attaques irrégulières des troupes d'Ibrahim, n'ont rien pu contre le château qui ne fut défendu pendant quinze jours que par une garnison de 64 hommes ; mais ils reçurent ensuite des renforts de Napoli. On voit, sur la colline, de vieux murs cyclopéens d'une construction tout-à-fait grossière. Un prêtre m'a appris que ce matin même, il avait baptisé un jeune Turc. La mer avait servi de fonds baptismaux.

6 *mai*. Redoutant les obstacles continuels que l'on oppose aux voyageurs depuis que la peste a éclaté, j'avais jugé à propos de retourner aujourd'hui à Argos, et j'avais déjà fait une heure et demie de chemin sur la route de cette ville. Mais je me reprochais si vivement d'abandonner ainsi M. Finlay, que je n'ai pas eu un moment de repos jusqu'à ce que j'eusse tourné bride et que je me fusse mis en devoir de le rejoindre. Je savais qu'il avait l'intention de visiter le monastère de Saint-Luc et Saint-André, et je me suis rendu, pour l'attendre, sur la route qui conduit de ce dernier village à Karakovouni. Combien de fois ai-je eu à me reprocher mon

indifférence pour le salut et le bonheur des autres! Dieu veuille me pardonner mon égoïsme et me disposer à la pratique de ce commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Une conduite douce et bienveillante persuade souvent plus efficacement que de longs sermons.

Dans la plaine d'Astros, j'ai remarqué que l'on voyait encore des pressoirs dans les vignobles; mais il est plus ordinaire de presser les grappes à la maison. Nous voyons dans la Parole de notre Seigneur (*Mat.*, XXI, 23), qu'un homme planta un vignoble et y construisit un pressoir. Les villages qui bordent la plaine ont été entièrement détruits par les Arabes, et l'on peut appliquer à la Morée les paroles du prophète : « Votre pays est désolé, vos villes sont ravagées par » le feu, les étrangers dévorent vos campagnes en votre pré- » sence, elles sont désolées et ruinées par les étrangers. »

KARAKOVOUNI.

Astros est éloigné de Karakovouni de quatre heures de chemin. Ce dernier village renferme cent vingt maisons, dont plusieurs sont inhabitées. Pendant la révolution, il a péri ici 120 hommes : on y compte maintenant quatre vingts familles. Les habitans de Karakovouni, comme ceux de bien d'autres endroits de la Morée, ont deux résidences, l'une pour l'été, l'autre pour l'hiver. Aux approches de cette dernière saison, ils se rendent au village nommé ordinairement Kalybia (les chaumières). J'ai trouvé ici un prêtre, mais point d'école. A une lieue du village est le couvent d'Orthokhosta, dans lequel on trouve un manuscrit de Methodius de Patara, qui prédit, dit-on, la révolution grecque, la peste, la famine et plusieurs autres événemens remarquables. J'ai plus fréquemment entendu parler des prophéties d'Agathangelos, dans lesquelles les Grecs ont la plus grande confiance. Ce qu'on en dit est si extraordinaire que je regrette beaucoup de n'avoir eu ni le temps ni l'occasion de les examiner.

LENIDI.

7 *mai*. De Karakovouni à Lenidi, la distance est environ

de quatre heures cinquante-trois minutes de marche. Cette ville est située dans une profonde vallée entourée d'immenses précipices. Les environs sont plantés d'oliviers, et la ville contient, dit-on, mille maisons.

8 *mai*. J'ai visité l'école de Théodose, et j'en ai été enchanté. Il y a quarante écoliers. Le maître, qui a été élevé à Haivali, est un homme fort instruit. C'est la meilleure école de grec ancien que j'aie vue en Morée. J'ai vu avec peine qu'il n'y avait point d'école lancastrienne à Lenidi. Prastos et Lenidi appartiennent à la même population : la première de ces villes est la résidence d'été, la seconde est la résidence d'hiver; mais comme les Arabes ont brûlé Prastos, les habitans passent l'été à Lenidi. La chaleur y serait insupportable sans la brise de mer qui souffle continuellement pendant le jour : la nuit une brise de terre souffle dans la vallée en sens opposé.

Le district que je parcours maintenant se nomme Tzakonia : il a un dialecte particulier. Cette langue est parlée par 6000 ou 7000 personnes à Lenidi, Kastanitza et Setina; toutes entendent très-bien le grec moderne, mais, entre elles, elles ne parlent que le tzakoniate. Cette observation me fait croire, que cette langue n'est qu'un dialecte corrompu de la langue hellénique : on y emploie quelques mots de grec ancien qui ne se trouvent point dans le romaïque; d'autres mots sont communs aux deux dialectes, mais se prononcent différemment : il y en a quelques-uns dont je n'ai pu déterminer l'origine. Le colonel Leake a donné, dans ses recherches, un vocabulaire de ce dialecte.

Dimanche 11 *mai*. Ce matin, en présence d'une nombreuse congrégation assemblée dans l'église principale, j'ai prêché sur ce texte : « Soyez réconciliés avec Dieu. » Dans la soirée, j'ai reçu la visite de deux personnes, dont l'une paraissait avoir reçu une impression très-sérieuse de ma prédication du matin. Je rends grâces à Dieu, pour ces résultats visibles de mes efforts. Ce sont les seuls qui me causent quelque satisfaction, et non les complimens que l'on m'adresse. J'ai eu un long entretien avec Théodosius, et je lui ai parlé ouvertement de la lâcheté coupable de ceux qui, plus éclairés que le reste de

leurs compatriotes, laissent leur pays dans l'ignorance : je lui ai demandé si sa conscience ne lui faisait aucun reproche de ce qu'il se conduisait ainsi. « Non, me répondit-il. » Je ne puis voir sans surprise que tant de Grecs éclairés vivent dans la sécurité, au milieu de pratiques et de doctrines dont ils connaissent la fausseté.

ASTROS.

12 *mai.* Comme je me rendais à Astros, un de nos muletiers, jeune Musulman, m'a appris qu'il y avait à Lenidi environ cinquante esclaves turcs. Il témoignait le désir de devenir chrétien, mais il ignorait complètement la nature de notre religion. Si j'étais riche, que je serais heureux d'emmener avec moi des jeunes gens comme celui-ci, et de leur faire donner une éducation chrétienne ! À Astros, j'ai eu l'occasion de prononcer un petit discours sur la religion, mais je crains d'avoir parlé avec trop de sévérité. Qu'il est important d'unir toujours la douceur à la gravité !

ARGOS.

13 *mai.* Me voici de retour à Argos. En Grèce, les bergers comptent leurs brebis en les faisant entrer une à une dans la bergerie. C'est cet usage auquel Jérémie fait allusion dans ce passage : « Dans les cités des montagnes, les troupeaux passeront encore sous la main de celui qui les compte. » (XXXIII, 13). Le général Jarvis m'apprend que c'est de cette manière qu'Ibrahim-Pacha compta les Grecs qui se rendirent à lui à Navarin.

16 *mai.* On fait maintenant la récolte de l'orge. Comme la campagne d'Argos est de toute la Morée, celle qui produit le plus de blé, il y a ici une foule de personnes accourues de toutes parts pour glaner. Je vois les jeunes femmes qui reviennent du travail avec leurs gerbes sur le dos. Cette coutume existait aussi au temps de Ruth, que nous voyons occupée des mêmes soins.

17 *mai.* L'évêque de Tripolitza et moi, nous nous sommes

mutuellement rendu visite. Des six prélats qui furent emprisonnés à Tripolitza au commencement de la révolution, il n'y a que lui et l'évêque d'Andrussa qui n'aient pas succombé à leurs souffrances. Douze prêtres, dont quatre seulement vivent encore, étaient enfermés avec eux. Il est impossible de se faire une idée des horreurs de la captivité dans une prison turque. J'en ai été témoin à Constantinople, à l'occasion de nos pauvres Juifs convertis.

Il y a ici des hommes qui possèdent un art semblable à celui pour lequel l'Egypte a été long-temps célèbre; ils portent dans leurs mains et dans leur sein des serpens et même des vipères; ils vendent une drogue qu'ils prétendent être un préservatifcontre la morsure de ces reptiles.

24 *mai*. La semaine dernière, la peste a éclaté à Méli, éloigné d'ici de quatre ou cinq lieues. La terreur s'est répandue dans le pays. On a interdit toute communication avec cette ville, et on a fermé non seulement les boutiques, mais même les églises et les écoles. On redoute aussi de nouvelles attaques de la part d'Ibrahim-Pacha. Dieu veuille qu'au milieu des horreurs de la peste et de la guerre, la cause de Christ fasse de nouveaux progrès !

Les Grecs ont l'idée superstitieuse que la peste, ou la cause de ce fléau, est une femme d'une nature mystérieuse, qui, vêtue de noir, se promène la nuit, entre dans les maisons, et marque les victimes qu'elle doit immoler. Mon domestique cite, comme autorités, plusieurs personnes qui prétendent l'avoir vue. Sans attribuer à l'écrivain sacré une croyance aussi absurde, il n'est pas impossible qu'il y fasse allusion dans ce passage : « La peste qui marche dans les ténèbres » (Psaume XCI, 6).

26 *mai*. Les Grecs poussent si loin la haine qu'ils portent aux Turcs, qu'ils ont détruit toutes les cigognes du pays. La cigogne, disent-ils, est un oiseau turc; elle ne bâtit jamais son nid sur la maison d'un Grec, mais toujours sur celle d'un Musulman. L'attachement que les Turcs montrent pour cet oiseau est un trait touchant de leur caractère.

29 *mai*. En Grèce, on se sert de chevaux pour fouler le grain, comme cela se faisait autrefois en Judée, et l'on ob-

serve à leur égard la loi que prescrivait Moïse à l'égard des bœufs (Deut., xxv, 4). Ainsi ces animaux, tout en travaillant, prennent amplement leur part du grain et de la paille. Je vois aussi les Grecs se servir de la pelle pour vanner (Esaïe, xxx, 24). Les usages de ce pays éclaircissent souvent les passages des saints Livres, qui font allusion à la récolte et aux divers travaux de l'agriculture.

J'ai séjourné un mois à Argos. J'avais espéré pouvoir répandre dans la Morée beaucoup d'exemplaires de l'Ecriture : malheureusement, la peste avait causé tant de frayeur, que toutes les communications avec Napoli étaient interrompues, et que je n'ai pu me procurer les Nouveaux-Testamens arrivés de Syra. J'ai trouvé pourtant l'occasion de faire connaître la vérité à plusieurs individus, et je me rappelle avec joie les noms de quelques jeunes gens qui ont prêté une oreille attentive à mes instructions. Je répète ici une remarque que j'ai faite il y a plus de deux ans; c'est que partout je trouve quelques personnes qui se plaisent à entendre parler des vérités religieuses. D'un côté, elles s'éclairent sur les erreurs de leur communion, et, de l'autre, elles échappent à l'abîme encore plus dangereux de l'infidélité, dans lequel tant d'autres se précipitent. Dieu m'a accordé cette grâce ineffable de semer à Argos et ailleurs la semence incorruptible de la vérité révélée, et je suis persuadé qu'il lui donnera lui-même l'accroissement. Il est évident que, dans plusieurs contrées de l'Orient, on prépare les voies à l'adoption de la vérité chrétienne. Je ne dis pas qu'il y ait encore beaucoup de personnes qui soient arrivées à cet état qu'on appelle la régénération; mais tel est le nombre de celles qui sont éclairées sur la religion, que, lorsque l'Evangile sera annoncé avec plus de liberté, on peut espérer que la plupart saisiront avec empressement cette occasion favorable, et se convertiront avec joie à la véritable doctrine du christianisme. Maintenant, quiconque s'intéresse à la cause de Christ contemple avec la plus vive sollicitude l'aspect politique de la Grèce, et s'informe souvent si le nouveau gouvernement secondera les efforts que l'on fait pour améliorer la condition des Grecs. Quelle que soit la réponse, je suis convaincu que mes travaux n'ont pas été inutiles. S'ils

ne produisent pas tout le bien que nous en attendons, ils en produiront toujours quelque peu. Plusieurs milliers d'exemplaires du Nouveau-Testament ont été répandus, et l'on a rendu partout témoignage à la vérité, soit de vive voix, soit par le moyen de la presse. Des milliers de bouches crient dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur, et aplanissez « dans le désert un chemin pour notre Dieu. » Nous recourons, pour le succès de nos efforts, à la bénédiction du Très-Haut.

Avant mon départ d'Argos, la peste avait étendu ses ravages jusqu'à Omer-Balla, à une demi-lieue de cette ville. Des lettres de Napoli nous apprennent qu'elle a pénétré jusque dans Argos. J'ai lieu de rendre grâces à Dieu d'avoir pu, dans ces circonstances, arriver jusqu'à Syra. Je n'ai point passé à Epidaure et à Egine, comme j'en avais l'intention, parce que les communications étaient interrompues; mais j'ai eu la faculté de me rendre à Kalamaki, près de Corinthe, et là un officier du comité de salubrité a eu la complaisance de me procurer les moyens d'aller à Syra.

Opposition manifestée dans l'Hindoustan contre l'abolition des Sutties.

Dans notre sixième livraison de la présente année, à la page 185, nous avons inséré une ordonnance publiée, le 4 décembre 1829, par lord William Bentink, gouverneur des Indes orientales, déclarant illégal et justiciable des cours criminelles l'usage des sutties, ou l'horrible coutume de brûler ou d'enterrer vivantes les femmes des Hindous décédés. Cette mesure a trouvé, à ce qu'il paraît, de l'opposition dans une partie de la nation, quoiqu'elle eut été accueillie favorablement par la majorité des indigènes. Deux partis se sont aussitôt formés, celui des abolitionistes, ou de ceux qui approuvent l'abolition des sutties, et celui des anti-abolitionistes (qui sont opposés à l'abolition).

Le 14 janvier 1830, c'est-à-dire un peu plus d'un mois

après la publication de l'ordonnance dont nous venons de parler, le gouverneur-général des Indes reçut une pétition signée par huit cents indigènes de la classe des notables, et dans laquelle on lui demandait le rapport de l'ordonnance concernant l'abolition des sutties. Cette pétition était accompagnée d'un mémoire signé par cent vingt pundits, et qui renfermait des preuves en faveur de la légalité et de l'utilité de la coutume de brûler ou d'enterrer vivantes les veuves des Hindous. Dans leur conclusion, les pétitionnaires insistaient sur ce que le gouvernement britannique avait garanti aux Hindous, par plusieurs actes du parlement, le libre exercice de leur religion, et s'était toujours abstenu d'intervenir pour opérer quelque changement que ce soit dans leurs cérémonies et dans leurs usages. Peu de temps après, une seconde pétition, dans le même sens que la première, et signée par trois cent quarante-six indigènes de l'intérieur du pays, arriva à Calcutta, et fut également présentée au gouverneur-général; le mémoire qui l'accompagnait, et qui renfermait des autorités en faveur de l'usage des sutties, portait la signature de vingt-huit pundits.

Le 16 janvier, lord William Bentink reçut deux contre-adresses portant les noms, l'une de trois cents, l'autre de huit cents habitans indigènes de Calcutta, et dans lesquelles on lui exprimait, dans les termes les plus énergiques, la reconnaissance de la population indigène de l'Hindoustan, pour avoir effacé la tache odieuse imprimée à leur nation, depuis des siècles, en abolissant une loi qui les rendait meurtriers de leurs femmes, et qui les constituait les défenseurs et les propagateurs du suicide. Dans la dernière de ces adresses, les pétitionnaires disaient :

« Nous ne craignons point qu'un acte de bienfaisance, que l'on exaltera comme l'une des plus grandes bénédictions qui aient jamais été accordées à l'Inde, et qui est sanctionné par les prières et les acclamations de tous les Hindous et les Mahométans éclairés, puisse être mal interprété et envisagé comme une atteinte portée aux principes de liberté religieuse, non plus qu'au respect que le gouvernement britannique n'a cessé jusqu'ici de montrer pour les usages civils et religieux

de toutes les classes de la population dans l'Inde. Nous croyons au contraire, et nous avons la ferme espérance que les Hindous aimeront à envisager la susdite ordonnance comme une preuve de l'intérêt tout paternel que le gouvernement prend à leur bonheur, et de sa disposition à propager parmi eux les bienfaits variés qui découlent d'une administration juste et éclairée. »

Après avoir conféré à ce sujet avec les signataires des adresses en faveur de l'abolition, lord William Bentink fit la réponse suivante au parti des anti-abolitionistes :

« Le gouverneur général a lu avec attention la pétition qui lui a été présentée ; et il a la joie d'être convaincu que l'opinion des pundits consultés par les signataires, confirme la supposition généralement admise, que les livres religieux des Hindous ne font pas aux veuves un devoir de se détruire elles-mêmes ; mais qu'il est laissé à leur choix de mener, après la mort de leurs époux, une vie honnête et morale, et que même ce dernier parti leur est recommandé comme étant préférable à celui de se brûler, comme étant mieux adapté à l'état présent de la société, et comme ayant été généralement suivi dans les temps anciens.

« Il résulte de cette interprétation saine et véritable des livres sacrés, qu'en obéissant à l'ordonnance du gouverneur-général, les Hindous ne se trouvent pas placés dans la pénible alternative de désobéir aux principes de leur religion ; mais, au contraire, en menant une vie vertueuse, la veuve d'un Hindou se conforme tout à la fois aux lois du gouvernement et aux préceptes les plus purs de sa religion, et elle donne à toutes les générations l'exemple des vertus qui paraissent avoir distingué les générations passées.

« Les signataires ne peuvent pas exiger du gouvernement britannique qu'il continue à leur accorder la liberté la plus illimitée en matière religieuse, jusqu'à leur laisser pratiquer des rites qui sont réprouvés par la raison et par les principes de la justice naturelle ; l'indulgence doit avoir des bornes, et les prédécesseurs du gouverneur-général ont prouvé, par des lois, que tout ce qui pouvait tendre à protéger la vie humaine et à maintenir l'ordre social, avait été l'objet de leur vigi-

lance et de leurs soins. S'il y a un usage que l'humanité, d'une commune voix, excepte de la liberté et de l'indulgence qu'elle accorde à tous les principes et à toutes les convictions, c'est celui qui arme la main d'un fils contre la mère qui lui a donné le jour, et qui lui fait un devoir d'infliger la mort la plus horrible à celle dont le sein a allaité sa tendre et chétive enfance.

« Le gouverneur-général a considéré attentivement tous les motifs que lui ont présentés les nombreux et respectables signataires, et a jugé convenable d'appuyer, par les raisons qui précèdent, l'ordonnance qu'il a rendue, et qu'il persiste à considérer comme étant un devoir du gouvernement britannique; mais si les signataires étaient d'avis que le réglement du gouverneur-général n'est pas dans les attributions du parlement, ils ont le droit d'en appeler au conseil du roi, et le gouverneur-général se fera un devoir de transmettre leurs réclamations. »

A la réception de cette réponse du gouverneur-général, les indigènes qui avaient protesté contre l'abolition des sutties se sont réunis, et ont arrêté à l'unanimité d'en appeler aux autorités en Angleterre, et en même temps de solliciter le gouverneur-général de retarder l'exécution de son ordonnance jusqu'à la réception de la réponse du conseil du roi à leur appel.

Le Hottentot providentiellement délivré de la gueule du lion.

M. Kay, missionnaire Wesleyen, stationné à Somerset (sud de l'Afrique), sur les frontières de la colonie et de la Cafrerie, rapporte, dans son journal du 2 décembre 1829, une délivrance extraordinaire et toute providentielle arrivée à un pauvre Hottentot.

Cet homme était allé à la chasse au mois de novembre, accompagné de quelques naturels du pays. En arrivant dans une vaste plaine qui abondait en gibier, ils aperçurent une troupe de lions qui se dispersèrent à leur approche, à l'excep-

tion d'un énorme mâle qui, se séparant des autres, s'approcha lentement des chasseurs, dont la plupart étaient jeunes et sans expérience. Aussitôt ceux-ci descendirent de cheval et se disposèrent à faire feu; mais auparavant ils cherchèrent à lier leurs chevaux ensemble par les brides, et à les placer entre eux et le lion, dans le but d'attirer son attention, et de se donner à eux-mêmes le temps de réfléchir sur le parti qu'il y avait à prendre. Mais avant qu'ils eussent eu le temps d'attacher leurs chevaux, le terrible animal s'élança sur eux, et en deux ou trois sauts se jeta sur le derrière du cheval du Hottentot dont il est question, l'abattit et renversa son cavalier, qui faisait tous ses efforts pour le retenir par la bride. Dans ce moment tous ses camarades prirent la fuite, et le laissèrent seul sous la patte du lion, qui l'avait abattu et le tenait couché par terre. Ce pauvre malheureux ne respirait plus, tant la frayeur l'avait saisi et tant était grand le poids du lion, qui pesait de tout son corps sur lui. Afin de pouvoir un peu respirer, il fit un léger mouvement de côté; mais dès que le lion s'en aperçut, il le mordit au bras gauche, qu'il garda dans sa gueule enfoncé jusqu'au coude. Cependant l'animal n'était point furieux; mais il se contentait de veiller sur sa proie et s'en amusait, à peu près comme le chat se plaît à jouer avec une souris à demi-morte; c'est la raison pour laquelle le pauvre patient n'eut pas un os fracturé, comme ç'aurait été le cas, si l'animal féroce avait eu faim ou avait été irrité. En vain il fit des efforts pour appeler ses camarades à son secours; au moment où il cherchait à soulever la tête, le lion ouvrit la gueule pour l'engloutir; mais heureusement son chapeau n'était point enfoncé, de sorte que les dents y pénétrèrent sans atteindre le crâne. Alors le lion, qui pour saisir la tête avait laissé pour un moment le bras qu'il avait mordu, voyant la plaie sanglante, se mit à lécher le sang qui en sortait. Quelle horrible situation! on frissonne en rapportant de pareils détails; et ce qu'il y avait de plus terrible, c'est que, pendant tout ce temps, le lion tenait ses yeux enflammés fixés sur ceux du Hottentot, et, promenant dans sa gueule sa langue toute teinte du sang qu'il venait de lécher, commençait à faire mine de vouloir dévorer sa malheureuse victime.

Dans ce moment critique, le Hottentot se rappela avoir entendu dire qu'il y avait au ciel un Dieu tout-puissant qui pouvait délivrer des plus grandes détresses, et commença à le prier qu'il voulût le sauver, et ne pas permettre que le lion le dévorât. Pendant qu'il priait ainsi, le lion se retourna complétement, et le Hottentot voulut profiter de ce moment pour se dégager de dessous lui; mais le monstre s'en apercevant, revint à la charge, et lui fit une profonde blessure à la cuisse droite. Alors le malheureux redoubla d'ardeur dans sa prière, et ce ne fut pas en vain; le Seigneur l'entendit, car, un moment après, le lion lâcha sa proie et alla se coucher tranquillement à trente ou quarante pas de là, comme s'il eût voulu de loin veiller sur sa victime; mais un moment après il se retira et ne se montra plus. Alors le Hottentot prit son fusil et se hâta de rejoindre ses compagnons qui le croyaient déjà mort. Comme il était épuisé, à cause du sang qu'il avait perdu, il fut placé sur son cheval et conduit auprès du docteur Gaulter, chirurgien du poste militaire le plus voisin, qui le traita avec beaucoup de bonté et qui lui donna tous les soins nécessaires. Dans les premiers momens on crut qu'il faudrait lui faire l'amputation du bras, et l'on en avertit le blessé, qui se refusa à laisser faire l'opération, en disant que, puisque le Tout-Puissant l'avait délivré de la gueule du lion, il saurait aussi le préserver de la perte de son bras. Et chose remarquable, au moment que M. Kay écrivait les lignes qui précèdent, les blessures du Hottentot étaient presque entièrement cicatrisées, et l'on avait l'espoir de le voir se rétablir.

Que tous ceux qui liront ces lignes célèbrent la gratuité du Seigneur et ses merveilles envers les fils des hommes.

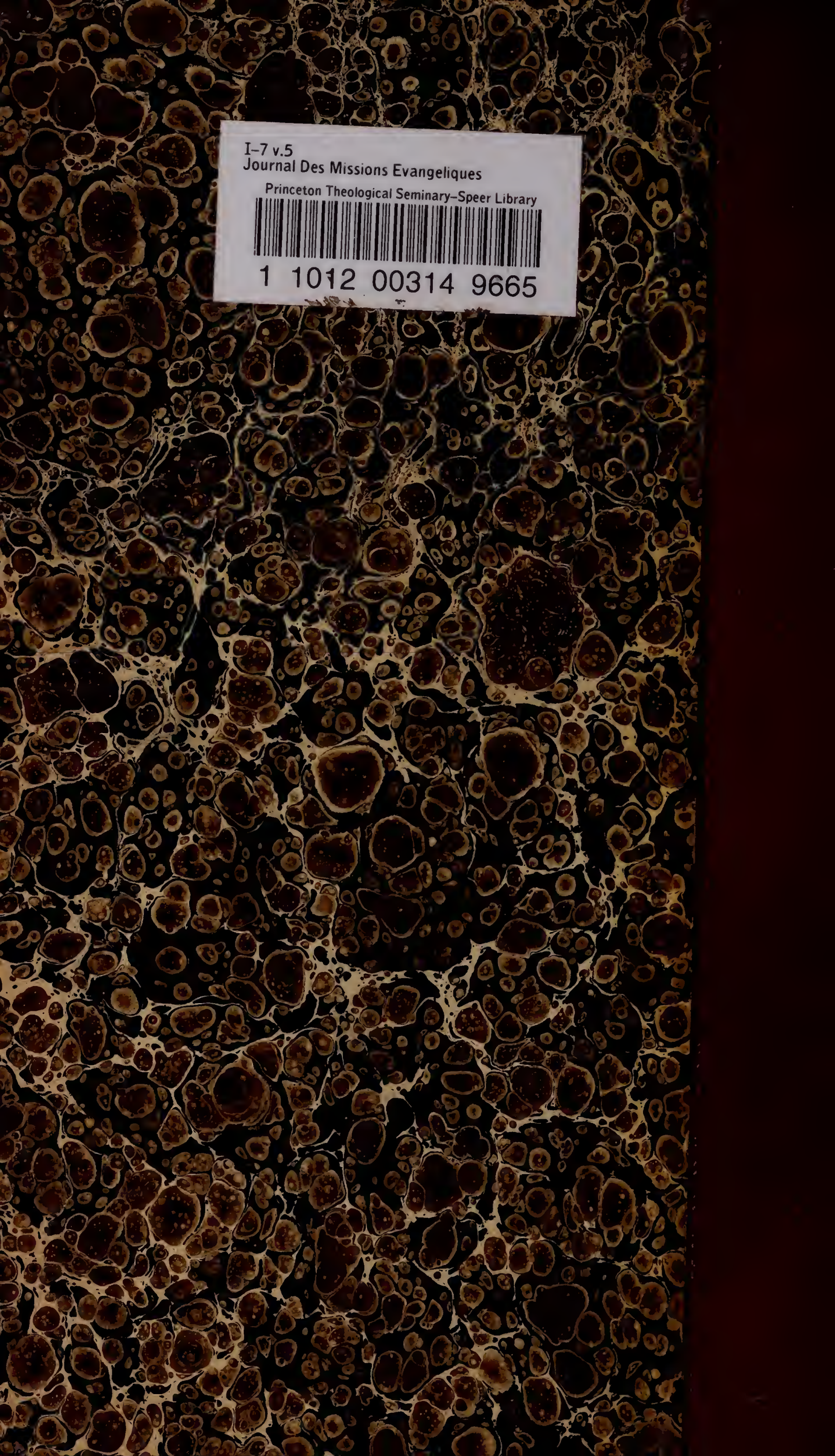
TABLE DES MATIÈRES.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.


I-7 v.5
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9665